

BIBLIOTHEQUE
DES PHILOSOPHES,
ALCHIMIQUES,
OU HERMÉTIQUES.

TOME QUATRIÉME.

BIBLIOTHÉQUE DES PHILOSOPHES, ALCHIMIQUES, OU HERMÉTIQUES,

CONTENANT

Plusieurs Ouvrages en ce genre très-curieux & utiles, qui n'ont point encore parus, précédés de ceux de Philalethe, augmentés & corrigés sur l'Original Anglois, & sur le Latin.

TOME QUATRIE'ME.



A PARIS,
Chez ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, Libraire, Quay des Augustins, à l'Espérance & à S. André.
M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Les trois premiers Volumes se vendent chez le même Libraire.





TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans ce quatriéme Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Suite de la Bibliothéque des Philoſophes Alchymiques, ou Hermétiques*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 17 Octobre 1753.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT: Notre amé CAILLEAU, Libraire à Paris ; Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Bibliothéque des Philoſophes Alchymiques ou Hermétiques*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre

Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes : Que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; Qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans Causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, ou Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-neuviéme jour du mois de Décembre, l'an de Grace mil sept cent cinquante-trois ; Et de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

PERRIN.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 271. Fol. 215. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 11 *Janvier* 1754.

DIDOT, Syndic.

PHILALETHE.



PHILALETHE,

OU
L'AMATEUR DE LA VERITÉ.

TRAITÉ
DE
L'ENTRE'E OUVERTE
DU PALAIS FERMÉ
DU ROI.

Revû, corrigé & augmenté sur l'Original Anglois, & sur la Traduction Latine,

Par PH... UR... Amateur de la Sagesse.

PRE'FACE.



JE suis un Philosophe adepte, qui ne me nommerai point autrement que PHILALETHE, nom anonyme, qui signifie *Amateur de la Vérité*; l'an de la rédemption du Monde, mil six cent quarante-cinq, ayant à l'âge de trente-trois ans acquis la connoissance des secrets de la Médecine, de l'Alchymie, &

de la Physique, j'ai résolu de faire ce petit Traité, pour rendre aux Enfans de la Science ce que je leur dois ; & pour tendre la main à ceux qui sont engagez dans le Labyrinthe de l'erreur [afin de les en retirer.] Désirant par même moyen faire connoître aux Philosophes adeptes que je suis leur Egal & leur Confrere, & donner une lumiere à ceux qui sont égarez par les impostures des Sophistes, qui les puisse ramener dans le bon chemin, pourvû qu'ils la veuillent suivre. Car je prévois qu'il y en aura plusieurs qui seront éclairez par mon Livre.

Ce ne sont point des Fables, ce sont des Expériences réelles & effectives, que j'ai vû, & que je sçai certainement, comme tout homme, qui sera Philosophe, le pourra aisément connoître par cet Ecrit. Et parce que je ne le fais que pour le bien du Prochain, je puis dire hardiment, & l'on doit se contenter de l'aveu que j'en fais, que de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, il n'y a personne qui en parle si clairement que moi, & que j'ai été tenté plusieurs fois d'en abandonner le dessein, croyant que je ferois beaucoup mieux de déguiser la vérité sous le masque de l'envie. Mais Dieu, à qui je n'ai pu résister, & qui seul connoît les cœurs, m'y a forcé. C'est ce qui me fait croire que dans ce dernier âge du Monde, il y en aura plusieurs qui auront le bonheur de posséder ce précieux trésor, parce que j'ai

écrit sincérement, & que je ne laisse aucun doute, pour ceux qui commenceront à s'appliquer à l'étude de cette Science, que je n'aye parfaitement éclairci.

Je connois même plusieurs personnes qui sçavent ce Secret aussi-bien que moi, & je ne doute point qu'il n'y ait encore plusieurs autres Philosophes, dont j'espére d'acquérir la connoissance de jour à autre, & en peu de tems. Dieu fasse par sa sainte volonté ce qu'il lui plaira. Je confesse que je suis indigne qu'il se serve de moi pour faire ces choses. Je ne laisse pas en ces mêmes choses d'adorer sa sainte volonté, à laquelle toutes les créatures doivent être soumises, puisque c'est pour lui seul qu'il les a crées, & que c'est pour lui seul qu'il les conserve, comme étant leur centre, & le point d'émannation & de retour de toutes les lignes de l'Univers.

CHAPITRE PREMIER.

De la nécessité du Mercure des Sages, pour faire l'œuvre de l'Elixir.

QUi voudra jouir de cette Toison d'or, doit sçavoir que notre Poudre aurifique, que nous appellons autrement notre Pierre, n'est autre chose que l'Or vulgaire qui a été porté par la digestion jusqu'au souverain dégré de pureté, & d'une subtile fixité, & que ce n'est que par la Nature, & par un industrieux artifice de notre Mercure,

qu'il peut être poussé à cette derniere perfection. Et cet Or, qui étant ainsi *essensifié*, est appellé lors notre Or, ou l'Or des Philosophes, & non plus l'Or du vulgaire, est le chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art, & tout ce qu'ils peuvent faire de plus parfait. Je pourrois sur ce sujet rapporter l'autorité de tous les Philosophes, mais je n'ai pas besoin de témoins, puisque je suis Philosophe moi-même, & que j'en écris plus clairement que pas un n'a fait avant moi. Le croie, le désaprouve, & le contredise qui voudra, & qui pourra, je suis assuré que toute la récompense qu'il en aura, ce sera une profonde ignorance. Je sçai bien que les esprits rafinés se forgent mille chiméres (sur notre Ouvrage;) mais celui qui sera bien avisé, trouvera la vérité dans la voie simple de la Nature.

Il faut donc poser pour un fondement assuré, qu'il n'y a qu'un seul & véritable principe pour de l'Or vulgaire en faire l'Or des Philosophes. Mais il faut remarquer que notre Or, qui est celui que nous demandons pour notre Ouvrage, est de deux sortes; car il y en a un qui est un Or mûr & fixe, que l'on appelle le Laton rouge, qui dans son intérieur & dans son centre est un pur feu; il est notre Mercure, Or solaire, soufre & teinture du Soleil, Or philosophique, & le germe de l'Or vulgaire. Voilà pourquoi il conserve son corps dans le feu & lui résiste; il s'y purifie (& s'y rafine;) de sorte qu'il n'est point soumis à sa tyrannie ni à sa vio-

lence, & n'en reçoit aucun dommage. C'eſt lui qui fait la fonction de mâle * dans notre Ouvrage, & c'eſt pour cela qu'on le conjoint avec notre Or blanc, qui eſt plus crud, & qui eſt la ſémence féminine dans laquelle il jette la ſienne. Et enfin, ils ſe joignent & s'uniſſent tous deux enſemble par un lien *indiſſoluble*, & cet Or blanc eſt l'Or vulgaire, indigeſte, & qui veut être cuit, meurit, & parfait par notre Or, ſon principe & feu de nature. C'eſt ainſi que ſe fait notre Hermaphrodite qui eſt mâle & femelle. L'Or corporel eſt donc mort avant qu'il ſoit conjoint à ſon mâle, avec lequel le ſoufre *coagulant* qui eſt dans l'Or, eſt renverſé & tourné du dedans en dehors [& d'interne & de caché qu'il étoit, devient externe & apparent.] Ainſi la hauteur eſt cachée, & la profondeur eſt rendue manifeſte. Ainſi le fixe eſt fait volatil pour un tems, afin de poſſéder après par droit d'héritage un état plus noble, dans lequel il acquiert une fixation très-puiſſante.

Il eſt donc évident que tout le Secret ne conſiſte que dans le Mercure. Auſſi le Philoſophe parlant de lui, a dit : *Tout ce que cherchent les Sages eſt dans le Mercure.* Et Geber, *loué ſoit*, dit-il, *le Très-Haut qui a créé notre Mercure, & qui lui a donné une*

* Voyez la Note ſur l'Art. XXIX. de l'explication faite par Philalethe, en la deuxiéme Concluſion de la Lettre de Georges Riplée à Edouard IV. Roi d'Angleterre.

nature qui surmonte tout. Car on peut bien dire que sans ce Mercure, les Alchymistes auroient beau se-vanter, tout leur ouvrage ne seroit rien.

Il s'ensuit de là que ce Mercure n'est pas le Mercure vulgaire, mais celui des Philosophes. Car tout le Mercure du vulgaire est mâle, c'est-à-dire est corporel, *spécifié* & mort : mais le nôtre est spirituel, fémelle vivante & vivifiante, quoique comme androgin il fasse fonction de mâle sur l'Or en son lien conjugal, comme l'ame sur l'esprit.

Remarque donc bien tout ce que je dirai du Mercure, parce que, comme dit le Philosophe, *notre Mercure est le sel des Sages, sans lequel quiconque travaille ressemble à un homme qui voudroit tirer d'un arc sans corde.* Et si pourtant il ne se trouve point en aucun lieu sur la terre. Mais ce Mercure est un enfant que nous avons formé, non pas en le créant, mais en le tirant hors des choses dans lesquelles il est ; & cela se fait par la *coopération* de la Nature, par un moyen admirable, & par un industrieux artifice.

CHAPITRE II.

Des principes qui composent le Mercure des Sages.

LA plûpart de ceux qui travaillent en cet Art, n'ont point d'autre intention que de purger le Mercure de diverses maniéres,

Car il y en a qui le ſubliment par le moyen des ſels qu'ils lui ajoûtent ; d'autres [le nettoyent] de ſes *fœces* & impuretés. Les autres le *vivifient* par lui-même, & ils s'imaginent après avoir réiteré leurs opérations, que moyennant cela le Mercure des Philoſophes eſt fait. Et tous ceux-là ſe trompent, parce qu'ils ne travaillent pas dans la Nature, qui ſeule s'amende dans ſa nature.

Qu'ils ſçachent donc que notre Eaü eſt compoſée de pluſieurs choſes, ce qui n'empêche pourtant pas qu'elle ne ſoit qu'une ſeule & unique choſe, faite de diverſes ſubſtances incorporées & unies enſemble, qui ſont toutes d'une même eſſence. Car il faut que dans la façon de notre Eau il y ait premierement un feu, qui eſt le feu de toutes choſes, & notre dragon igné. Secondement que le ſuc ou la liqueur de la ſaturnie végétale y ſoit ; & en troiſiéme lieu le lien du Mercure.

Le feu qui s'y trouve, c'eſt le feu minéral du ſoufre, qui n'eſt pourtant pas proprement minéral, tant s'en faut qu'il ſoit métallique. Mais c'eſt une choſe qui tient le milieu entre la mine & le métal, qui n'eſt ni l'une ni l'autre, & qui participe de tous les deux. C'eſt un Cahos ou un Eſprit, parce que notre Dragon *ignée*, quoiqu'il ſurmonte tout, eſt néanmoins pénétré par l'odeur de la ſaturnie végétale ; par l'union qui ſe fait de ſon ſang avec le ſuc de la ſaturnie, il ſe

forme un corps admirable, qui n'eſt pourtant pas corps, parce qu'il eſt tout volatil, & n'eſt pas auſſi eſprit, parce qu'il reſſemble à du métal fondu dans le feu. Il eſt donc effectivement un cahos, qui eſt à l'égard de tous les métaux comme leur mere; car je ſçai extraire & tirer toutes choſes de lui, & même je ſçai *tranſmuer* par lui le Soleil & la Lune ſans l'Elixir; & qui l'a vû comme moi, en peut rendre témoignage.

On appelle ce Cahos *notre Arſenic*, *notre Air*, *notre Lune*, *notre Aimant*, *notre Acier*; toutefois ſous diverſes conſidérations, parce que notre Matiere paſſe par divers états [& ſouffre divers changemens] auparavant que le Diadême Royal ſoit tiré du Menſtrue de notre Proſtituée.

Apprends donc à connoître quels ſont les Compagnons de Cadmus, quel eſt le Serpent qui les devora; ce que c'eſt que le chêne creux, * contre lequel Cadmus perça le Serpent d'outre en outre. Apprends à connoître quelles ſont les Colombes de Diane, qui vainquent le Lion en le flattant: Je veux dire le Lion vert, qui eſt en effet le Dragon Babylonien, qui tue tout avec ſon venin. Enfin, apprends à ſçavoir ce que c'eſt que le Caducée de Mercure, avec lequel il fait des merveilles: Et ce que c'eſt que ces Nymphes, qu'il infecte par ſes enchantemens, ſi tu veux jouir de ce que tu ſouhaites.

* Expreſſion de Flamel, pour ſignifier les Cendres.

CHAPITRE III.

De l'Acier des Sages.

LEs Sages ont laiſſé à la poſterité beaucoup de choſes qu'ils ont dit de leur Acier, & ils ne lui ont pas pu attribué de vertu. De-là vient cette grande diſpute qui eſt entre les Alchymiſtes vulgaires, pour ſçavoir ce qu'il faut entendre par ce nom d'Acier : pluſieurs l'ont expliqué diverſement. L'Auteur de *la nouvelle Lumiere Chymique* [qui eſt connu ſous le nom de Coſmopolite] en parle ingénuement, mais avec obſcurité. Pour moi, qui ne veux rien céler par envie à ceux qui s'appliquent à cette Science, je le décrirai ſincérement.

Notre Acier eſt la véritable clef de notre Oeuvre, ſans lequel le feu de la Lampe ne peut être allumé, par quelqu'artifice que ce ſoit; car il n'y a point d'autre genre ou eſpéce de feu externe pour l'œuvre purement phyſique. Notre Acier eſt la Mine de l'Or, l'Eſprit très-pur aude-là de toutes choſes. C'eſt le feu infernal, ſecret, extrémement volatil en ſon genre; le Miracle du Monde, le *Syſtême* (ou la compoſition, l'aſſemblage & la concordance) des vertus ſupérieures dans les inférieures. C'eſt pourquoi le Tout-Puiſſant l'a marqué d'un ſigne remarquable, la naiſſance duquel eſt annoncée par l'Orient philoſophique dans l'horiſon de ſa

ſphére microcoſmique. Les Sages l'ont vû dans leur terre de vie & de ſapience, laquelle eſt l'orient de tout être animé, & ils en ont été étonnés ; ils ont reconnu tout auſſitôt qu'un Roi ſéreniſſime étoit né dans le monde.

Toi, quand tu verras ſon étoile, ſuis-là juſqu'à ſon berceau. Là, tu verras un bel Enfant, fais enſorte qu'il ſoit dégagé des ordures & des fœces, & rends honneur à cet Enfant Royal, ouvre le tréſor, préſente-lui de l'Or. Ainſi enfin après ſa mort il te donnera ſa Chair & ſon Sang, qui eſt la ſouveraine Médecine dans les trois Monarchies de la terre ; (c'eſt-à-dire dans les trois Régnes, minéral, végétal, & animal.

CHAPITRE IV.

De l'Aimant des Sages.

COmme l'Acier eſt attiré vers l'Aimant, & que de lui-même l'Aimant ſe tourne vers l'Acier, de même auſſi l'Aimant des Sages attire [à ſoi] leur Acier. Ainſi, comme j'ai dit que l'Acier [des Sages] étoit la Mine de l'Or, de même auſſi notre Aimant eſt la véritable Mine de notre Acier.

Mais outre cela, je dis que notre Aimant a un centre caché, qui eſt abondant en Sel, que ce Sel eſt le Menſtruë dans la Sphére de la Lune, & qu'il peut calciner l'Or. Ce centre, par une inclination, qui lui vient de l'Archée, ſe tourne vers le Pôle, où la vertu de

l'Acier est élevée en dégrez. Dans le Pôle est le cœur de Mercure, qui est un véritable feu, où est le repos de son Seigneur. Celui qui ira sur cette grande Mer, doit aborder à l'une & l'autre Inde [Orientale & Occidentale,] & gouverner sa course par l'aspect de l'Etoile du Nord, que notre Aimant fera apparoir.

Le Sage s'en réjouira, & cependant le fol n'en fera point d'état, & il n'apprendra point la sagesse, encore qu'il voie le Pôle central tourné du dedans en déhors, qui sera marqué du signe remarquable du Tout-puissant. *Ils ont la tête si dure, que quelques signes & quelques miracles qu'ils puissent voir*, ils n'abandonneront point leurs Sophistications, & n'entreront point dans le droit chemin.

CHAPITRE V.

Le Cahos des Sages.

QUe le Fils des Philosophes écoute ici tous les Sages, qui d'un commun consentement concluent que cet Ouvrage doit être comparé à la création de l'Univers *Au commencement donc, Dieu créa le Ciel & la Terre, & il n'y avoit rien sur la Terre, qui étoit nüe. Et l'Esprit de Dieu étoit porté sur la face des Eaux. Et Dieu dit que la Lumiere soit, & la Lumiere fut.*

Ces paroles suffiront au Fils de la Science, car il faut que le Ciel soit conjoint avec la Terre sur le lit d'amitié, par ce moyen il

régnera avec honneur pendant toute ſa vie. La Terre eſt un corps péſant qui eſt la matrice des Minéraux, parce qu'elle les garde dans ſon ſein, quoiqu'elle faſſe voir les arbres & les animaux (qu'elle produit, ſur ſa ſurface.) Le Ciel eſt le lieu où les grands Luminaires font leurs révolutions avec les aſtres, & il influe ſes vertus dans les choſes inférieures au travers de l'air : mais au commencement toutes choſes étant en confuſion, firent le cahos.

Je proteſte que je viens de découvrir ſincérement, ou ſaintement la vérité. Car notre cahos eſt comme une terre minérale à cauſe de ſa *coagulation*, & eſt pourtant un air volatil, au dedans duquel eſt le Ciel des Philoſophes dans ſon centre. Et ce centre eſt véritablement aſtral, qui illumine la terre par ſa ſplendeur juſques ſur ſa ſurface. Et qui ſera l'homme aſſez prudent, qui *infére* de ce que je viens de dire, qu'il eſt né un nouveau Roi, qui a une domination abſolue ſur toutes choſes, qui rachetera ſes Freres, les Métaux imparfaits, de l'impureté originelle : Roi, qui doit néceſſairement mourir, & être exalté, afin qu'il donne ſa Chair & ſon Sang pour être la vie du monde ?

O Dieu de bonté, que ces Ouvrages que vous avez fait ſont admirables ! Vous avez fait ces choſes, & elles paroiſſent un miracle à nos yeux. Je vous rends graces, ô Pere, Seigneur du Ciel & de la

Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Sages & aux Prudens du siécle, & que vous les ayez révélé aux Petits, humbles de cœur, vos véritables Sages.

CHAPITRE VI.

L'Air des Sages.

LE Ciel étendu, ou le Firmament est appellé air dans l'Ecriture Sainte. Notre Cahos est aussi appellé Air, & en cela il y a un grand secret. Car de même que l'Air firmamental est ce qui sépare les eaux, aussi fait notre Air, & par conséquent notre œuvre est effectivement le systême du grand monde.

Car comme nous, qui vivons sur la terre, voyons les eaux qui sont au-dessous du Firmament, & comme elles nous apparoissent; mais que celles qui sont au-dessus sont hors de notre vûe, parce qu'elles sont trop éloignées de nous : Aussi dans notre Microcosme [ou petit monde] il y a des eaux minérales excentrales [c'est-à-dire hors de leur centre] qui paroissent; mais celles qui sont enfermées au dedans, nous ne les voyons point, quoiqu'il y en ait effectivement.

Ce sont ces eaux dont l'Auteur de *la nouvelle Lumiere* dit qu'il y en a, mais qu'elles n'apparoissent pas jusqu'à ce qu'il plaise à l'Artiste. Tout ainsi donc que l'air fait une séparation entre les eaux, de même notre

Air empêche que les eaux qui sont hors du centre ne puissent en aucune maniere entrer avec celles qui sont dans le centre ; car si elles y entroient , & qu'elles vinssent à se mêler ensemble , elles se joindroient tout aussitôt d'une union *indissoluble*.

Je dirai donc que le soufre externe , vaporeux , comburant , est opiniâtrement attaché à notre cahos , à la tyrannie duquel ne pouvant résister , il s'envole tout pur du feu , en façon d'une poudre séche. Que si tu sçais arroser cette terre aride & séche de l'eau de son genre par une humectation naturelle , tu élargiras les pores de la terre , & ce Larron extérieur sera jetté dehors avec les Ouvriers de méchanceté ; l'eau, par l'*addition* du véritable soufre , sera nettoyée de l'ordure de la lépre , & de l'humeur superflue qui la rend hydropique , & tu auras en ta puissance la *Fontaine du Comte Trévisan*, les eaux de laquelle sont proprement dédiées à la Vierge Diane.

Ce Larron est un méchant qui est armé d'une malignité arsénicale , que Mercure , ce jeune homme qui a des aîles a en horreur , & fuit. Et quoique l'eau centrale soit l'épouse de ce jeune homme , il n'ose pas toutefois faire paroître le très-ardent amour qu'il a pour elle , à cause des embûches que lui dresse ce Larron , qui a des ruses presque inévitables.

Tu as besoin ici que Diane te soit favora-

ble, elle qui ſçait dompter les bêtes ſauvages, qui a deux colombes qui tempéreront avec leurs aîles la malignité de l'air, & ces deux colombes volant ſans aîles, ſe trouvent dans les forêts de la Nymphe Venus. Sçache que ce jeune homme entre aiſément par les pores, il ébranle d'abord les cataractes & les réſervoirs qui ſont dans l'air, il ouvre ces eaux qui n'ont point été ſurpriſes par les mauvaiſes odeurs, & il forme une nuée déplaiſante. Alors fais venir les eaux par-deſſus, juſqu'à ce que la blancheur de la Lune apparoiſſe. Et par ce moyen les *ténébres qui étoient ſur la face de l'abyſme* ſeront chaſſées par l'Eſprit qui ſe meut dans les eaux.

Ainſi, par le commandement de Dieu, la Lumière apparoîtra. Sépare par ſept fois la lumière d'avec les ténébres, & notre création philoſophique du Mercure ſera accomplie. Et le ſeptiéme jour ſera pour toi un Sabbath & jour de repos. De ſorte que depuis ce tems-là, juſqu'à ce qu'une année après ſoit parachevée & révolue, tu pourras attendre la génération du fils ſurnaturel du Soleil, qui viendra dans le monde vers la fin des ſiécles, c'eſt-à-dire des époques & iliades philoſophiques, pour délivrer ſes Freres de toute leur impureté originelle, & les régénérer avec vertu prolifique.

CHAPITRE VII.

De la premiere Opération de la préparation du Mercure philoſophique, par les Aigles volantes.

SOis inſtruit, mon Frere, que l'exacte préparation des Aigles des Philoſophes, eſt eſtimée le premier dégré de perfection; & que pour le connoître, il faut être habile & avoir bon eſprit. Car ne t'imagine point que pas un de nous ſoit parvenu à cette Science par hazard, ou par une imagination fortuite, comme le vulgaire ignorant le croit ſottement. Nous avons beaucoup & longtems ſué & travaillé, nous avons paſſé pluſieurs nuits ſans dormir, & nous avons bien pris de la peine pour découvrir la vérité. Toi donc, ſtudieux commençant, qui déſire parvenir à cette Science, ſois fortement perſuadé que ſi tu ne travailles beaucoup, & ſi tu ne te donnes de la peine, tu ne feras jamais rien. J'entens dans la premiere opération qui eſt épineuſe; car dans la ſeconde, c'eſt la Nature toute ſeule qui fait tout l'ouvrage, ſans qu'il ſoit beſoin d'y mettre la main, ſi ce n'eſt pour entretenir ſeulement un feu moderé au dehors.

Conçois donc bien, mon frere, ce que veulent dire les Philoſophes, quand ils diſent qu'il faut mener leurs Aigles pour dévorer le Lion; & que moins il y a d'Aigles,

plus

plus le combat eſt rude, & qu'elles demeurent plus long-tems à le vaincre; mais lorſqu'il y a ou ſept ou neuf Aigles, cette opération ſe fait parfaitement bien. Le Mercure philoſophique eſt par exemple l'Oiſeau d'Hermes, qui eſt tantôt appellé Oye, tantôt Faiſan, tantôt celui-ci, & tantôt celui-là.

Mais quand les Philoſophes parlent de leurs Aigles ils parlent en plurier, & en comptent depuis trois juſqu'à dix. Ce n'eſt pas qu'ils veuillent dire par là qu'il faille mettre autant de poids d'eau contre chaque poids de terre, (comme ils diſent qu'il faut d'Aigles.) Car (par leurs Aigles) ils entendent parler du poids intérieur, c'eſt-à-dire qu'il faut faire rejoindre autant de fois à la terre l'eau, qu'elle en aura été rendue aigue [& rectifiée,] qu'ils diſent qu'il faut d'Aigles. Et cette acuité ou [rectification] ſe fait par la ſublimation. De ſorte que chaque ſublimation du Mercure des Philoſophes eſt priſe pour une aigle, & la ſeptiéme ſublimation *exaltera* tellement ton Mercure, qu'il ſera alors un bain très-propre pour ton Roi. Afin donc de t'expliquer bien cette difficulté, [& que tu n'ayes plus aucun doute là-deſſus,] écoute-moi bien attentivement, & ne m'impute pas ton ignorance.

Il faut prendre de notre Dragon *ignée* qui cache dans ſon ventre l'Acier magique, quatre parties; de notre aimant, neuf parties; mêle-les enſemble par un feu brûlant en for-

me d'eau minérale, au-dessus de laquelle il surnagera une écume à mettre à part. Laisse la coquille & prends le noyau, que tu mettras séparément; purge-le & le nettoye trois fois par le feu & le sel; & cela se fera aisément si Saturne a vû & consideré sa beauté dans le miroir de Mars.

De-là se fera le Chaméléon, ou notre Cahos, dans lequel sont cachés tous les secrets en puissance & vertu, & non pas actuellement. C'est là l'enfant hermaphrodite, qui dès son berceau a été infecté par la morsure du chien enragé de Corascene, ce qui fait que l'*hydrophobie* (c'est-à-dire la crainte continuelle qu'il a de l'eau) le rend fol & insensé; jusques-là que quoique l'eau lui soit plus proche qu'aucune autre chose naturelle, il en a pourtant horreur & la fuit: quels destins!

Il y a toutefois deux Colombes dans la Forêt de Diane qui adoucissent sa rage furieuse, si l'on sçait les y appliquer par l'art de la Nimphe Venus; alors de peur qu'il ne retombe dans l'*hydrophobie*, (& afin qu'il n'aye plus aversion de l'eau,) plonge-le & le submerge dans les eaux; en sorte qu'il y périsse. Ce chien qui se noircit de plus en plus, & toujours enragé, ne pouvant souffrir ces eaux, presque noyé & suffoqué, montera & s'élévera sur la surface des eaux. Chasse-le en faisant pleuvoir sur lui, & en le battant fais-le fuir bien loin; ainsi les ténébres disparoîtront.

La Lune étant pleine & resplendissante, donne lors des aîles à l'Aigle, & elle s'envolera, laissant mortes derriere elle les Colombes de Diane, lesquelles ne peuvent profiter de rien, si elles meurent à la premiere rencontre. Fais cela sept fois, & lors enfin tu auras trouvé le repos, n'ayant plus rien à faire qu'à décuire simplement, ce qui est un très-grand repos, un jeu d'enfans & un ouvrage de femmes.

****

CHAPITRE VIII.

Du travail ennuyeux de la premiere préparation, ou opération.

QUelques ignorans, qui font les Chymistes, ont voulu s'imaginer que tout notre Ouvrage, depuis le commencement jusqu'à la fin n'est qu'une récréation pleine de divertissement, & qu'il n'est aucunement pénible; mais qu'ils se repaissent à la bonne heure de leur imagination. Il est certain que dans un ouvrage qu'ils se persuadent être si aisé, ils ne recueilleront que du vent de leur vaine imagination & de leur opération fainéante. Pour nous, nous sommes assurés qu'après la bénédiction de Dieu & une bonne racine, c'est le travail, l'industrie & le soin qui font le principal de notre affaire.

Certes, le travail qu'on employe dans le tracas du ménage, qui doit plutôt passer pour un jeu & pour un divertissement que

pour une peine, ne nous peut pas donner la ſatisfaction que nous ſouhaittons ſi paſſionnément. Au contraire, il ne faut pas, comme dit Hermés, prétendre épargner ſa peine, quand on en devroit incommoder ſa ſanté ; car autrement, ce que le Sage a prédit dans ſes Paraboles ſe trouvera véritable, c'eſt à ſçavoir que *le déſir du pareſſeux le tuera*. Et il ne faut pas s'étonner ſi tant de perſonnes qui travaillent à l'Alchymie deviennent pauvres, parce qu'ils n'aiment pas le travail, & n'épargnent pas toutes ſortes de dépenſes inutiles.

Mais nous qui ſçavons ce que c'eſt que l'œuvre, & qui l'avons fait, nous avons trouvé par l'expérience qu'il n'y a point de travail plus ennuyeux qu'eſt notre premiere préparation. C'eſt pourquoi Morien exhorte ſérieuſement là-deſſus le Roi Calid, en lui diſant : *Que pluſieurs Philoſophes s'étoient plaints de l'ennui que donne ce premier travail.* Et je ne crois pas que l'on doive entendre ceci métaphoriquement, parce que je ne regarde pas préſentement les choſes comme elles paroiſſent dans le commencement de l'œuvre ſurnaturel, mais de la maniere & telles que nous les avons premiérement trouvé.

Le plus rude travail, la peine toute entiere
Eſt à parfaitement préparer la matiere.

Il ajoûte :

Hercule te fait voir par ſes travaux ſi grands,

Combien pénible à faire eſt ce que tu prétends,
Que de rudes travaux, que de peine on endure,
A préparer la maſſe & la matiere impure.

Dit le Poëte Augurel, Liv. II. de la Chryſopée.

C'eſt ce qui a fait dire au fameux d'*Eſpagne* Auteur du ſecret hermétique, que ce premier travail eſt un travail d'Hercule, parce qu'il y a dans nos Principes beaucoup de ſuperfluités *hétérogénées*, (c'eſt-à-dire de différentes natures) qui ne peuvent jamais être rendues aſſez pures, pour ſervir à notre Ouvrage, & qu'il faut par conſéquent entiérement évacuer. Ce qu'il eſt impoſſible de pouvoir faire, ſans avoir la théorie & la connoiſſance de nos ſecrets, par laquelle nous enſeignons un moyen par lequel on peut extraire le Diadême royal du ſang menſtrual de notre Proſtituée. Et après que l'on aura connu ce moyen ou milieu, il faut encore un très-grand travail, & ſi grand, que le Philoſophe a dit que pluſieurs avoient abandonné l'art & l'œuvre ſans l'achever, à cauſe des peines épouvantables qu'il y a à ſouffrir.

Ce n'eſt pas que je veuille dire qu'une femme ne puiſſe être capable de faire ce travail, pourvû qu'elle en faſſe ſa tâche principale, & non pas un jeu ni un divertiſſement. Mais quand une fois on a le Mercure tout préparé par la premiere opération, très-longue, ennuyeuſe & difficile, quoique natu-

relle, & que Bernard de Trévisan appelle *la Fontaine*, alors on a trouvé le repos, *qui est plus à souhaitter qu'aucun travail*, comme dit le Philosophe.

****

CHAPITRE IX.

De la vertu de notre Mercure sur tous les Métaux.

NOtre Mercure est le Serpent qui dévora les Compagnons de Cadmus, & il ne s'en faut pas étonner, puisqu'il avoit déja dévoré Cadmus lui-même, qui étoit beaucoup plus fort qu'eux. A la fin pourtant Cadmus percera ce Serpent d'outre en outre, quand par la vertu de son soufre il l'aura coagulé.

Sçache donc que ce Mercure (c'est-à-dire le nôtre) a la domination & la puissance sur tous les corps métalliques, & qu'il les résout dans leur plus proche matiere mercurielle, en séparant leurs soufres. Sçache de plus que le mercure d'un aigle, ou de deux, ou au plus de trois, commande à Saturne, à Jupiter & à Venus, c'est-à-dire au plomb, à l'étain & au cuivre. Il commande à la Lune, c'est-à-dire à l'argent, depuis trois aigles jusqu'à sept; & enfin quand il a jusqu'à dix aigles il commande au Soleil, c'est-à-dire à l'or.

Partant, je déclare que ce mercure est plus proche du premier être (ou matiere) des

Métaux que par un autre mercure. C'eſt pour cela qu'il pénétre *radicalement* les corps métalliques, & qu'il rend manifeſtes & fait apparoître en dehors leurs profondeurs cachées.

CHAPITRE X.

Du Soufre qui eſt dans le Mercure Philoſophique.

IL n'y a rien de ſi merveilleux que de ce que dans notre Mercure, il y a un ſoufre non-ſeulement actuel, [c'eſt-à-dire qui y eſt réellement & effectivement] mais encore qui eſt actif (& agiſſant,) & cependant qu'avec cela il garde & conſerve toutes les proportions & la forme du mercure. Il faut donc néceſſairement qu'une forme ait été miſe & introduite dans le mercure par notre préparation ; & cette forme c'eſt le ſoufre métallique ; & ce ſoufre, c'eſt un feu qui putréfie & pourrit l'or composé ou diſpoſé pour s'unir à lui, comme étant l'ame générale du monde.

Ce feu *ſulphureux*, c'eſt la ſémence ſpirituelle que notre Vierge a contracté & reçû, ne laiſſant pas pour cela de demeurer toujours vierge, parce que la virginité peut bien ſouffrir un amour ſpirituel ſans en être corrompue, comme le dit l'Auteur *du Secret hermétique*, & comme l'expérience le fait voir. Notre mercure eſt hermaphrodite à cauſe de ce ſoufre, parce qu'il renferme

& contient en lui tout à la fois & en même tems, un principe qui eſt tout enſemble actif & paſſif, & qui eſt rendu évident & apparent par le même degré de digeſtion. Car étant joint avec l'or il le ramollit, le liquifie & le diſſout par une chaleur accommodée & proportionnée à *l'exigence* du composé. Par le moyen de cette même chaleur il ſe coagule ſoi-même, & en ſe coagulant il donne & produit l'or & l'argent philoſophique, ſelon le degré de la ſeconde opération, & le deſir de l'Artiſte.

Ce que je vas dire te ſemblera peut-être incroyable, mais il eſt pourtant vrai; c'eſt à ſçavoir que le mercure qui eſt homogéné pur & net, étant par notre artifice engroſſé d'un ſoufre interne ſe coagule ſoi-même, étant aidé ſeulement d'une chaleur convenable externe, & qu'il ſe coagule à la façon de fleur ou crême de lait; ſur la ſurface des eaux ce mercure nage en forme d'une eſpéce de terre ſubtile; mais lorſqu'il eſt joint avec l'Or, non-ſeulement il ne ſe coagule pas, mais étant ainſi composé il paroît de jour en jour plus mol, juſqu'à ce que les corps étant preſque diſſous, les eſprits ayent commencé à ſe coaguler dans une couleur très-noire, & une odeur très-puante.

Il eſt donc évident que ce ſoufre ſpirituel métallique eſt effectivement le premier mobile qui fait mouvoir la roüe, & qui fait tourner l'eſſieu en rond, mais c'eſt ce mer-

cure

cure qui est véritablement l'Or volatil, non pas encore assez cuit ni assez digeré, cependant assez pur. Aussi par une simple digestion il se change en Or ; il est vrai que quand l'Artiste en est à l'opération de joindre notre mercure à l'Or qui est déja parfait, il ne se coagule pas tant, mais il dissout l'Or corporel, & l'ayant dissout il demeure sous une même forme avec lui, quoiqu'il faille nécessairement que la mort précéde cette parfaite union, afin qu'après cette mort ils se puissent tous deux unir, non-seulement dans une unité simplement parfaite, mais dans une perfection qui est parfaite plus qu'au milliéme dégré.

CHAPITRE XI.

Comment on a trouvé le parfait Magistere.

TOus les Sages qui ont autrefois acquis la connoissance de cet Art sans aucun Livre, ont été poussés par l'inspiration de Dieu, à le rechercher & à l'acquerir de la maniere que je vas dire. Car je ne sçaurois croire que personne l'ait jamais eu immédiatement par révélation. Si ce n'est peut-être qu'on veuille dire que Salomon l'ait eu ainsi, ce que j'aime mieux laisser indécis que de me mêler de le vouloir décider. Mais quand il seroit vrai qu'il l'auroit eû, peut-on conclure de-là qu'il ne l'ait pas acquis par la recherche & par l'étude, puisqu'il ne

demanda à Dieu ſeulement que la Sageſſe, qu'il lui donna de telle ſorte, qu'il eut tout enſemble avec elle les richeſſes & la paix, puiſque la Sageſſe les procure aiſément. Puiſque donc il étudia & examina ſoigneuſement la nature des Plantes & des Arbres, depuis le Cédre qui eſt au Liban, juſqu'à l'Hyſſope des murailles, qui ſera l'homme de bon ſens qui puiſſe nier qu'il ne ſe ſoit auſſi appliqué à la connoiſſance de la nature des Minéraux, qui n'eſt pas moins agréable que l'autre, & qu'il n'en ait eu l'intelligence.

Mais reprenons notre diſcours. Nous diſons qu'il y a bien de l'apparence que les premiers qui ont poſſédé ce Magiſtere, comme Hermés, qui n'avoient aucun Livre d'où ils pûſſent apprendre, ont premiérement recherché, non pas à faire la perfection plus que parfaite, mais ſeulement à pouſſer & élever les métaux imparfaits juſqu'à la perfection & à la condition royale de l'Or. Et parce qu'ils s'apperçûrent que tout ce qui eſt métallique eſt d'origine mercurielle, & que le mercure étoit très-ſemblable au plus parfait des métaux, qui eſt l'Or, en poids & en *homogénéité*; ils eſſayérent de le pouſſer par la cuiſſon juſqu'à la maturité & à la perfection de l'Or; mais ils n'en pûrent venir à bout par quelque maniere & dégré de feu qu'ils pûſſent faire.

Ils s'aviſérent donc que pour faire ce qu'ils prétendoient, outre la chaleur exterieure, il leur falloit encore à tout le moins un feu interne. Ils ſe mirent donc à chercher ce feu en pluſieurs choſes. Et premiérement ils tirerent des eaux extrémement chaudes des moindres minéraux, avec quoi ils rongérent le mercure (& le réduiſirent en parties imperceptibles.) Mais quelque artifice qu'ils pûſſent y employer, ils ne pûrent par cette voye là faire que le mercure changeât ſes propriétés intérieures, parce que toutes les eaux corroſives ne ſont que des agens extérieurs, & qui agiſſent ſeulement par dehors, comme fait le feu, quoique differemment; & que d'ailleurs ces eaux, qu'ils appelloient menſtrües, ne demeuroient pas avec le corps diſſout.

Etant confirmés par cette même raiſon, ils ont laiſſé toute ſorte de ſels, hormis un ſeul ſel, qui eſt le premier être de tous les ſels, qui diſſout quelque métail que ce ſoit, & par même moyen coagule le mercure, ce qu'il ne fait pourtant que par une voye violente. Voilà pourquoi cet agent eſt derechef ſéparé des choſes qu'il a diſſout, ſans qu'il y ait aucun déchet en ſon poids, & qu'il ſe perde rien de ſa vertu & de ſes forces.

C'eſt pourquoi les Sages connurent enfin que ce qui empêchoit la digeſtion & cuiſſon du mercure, étoit qu'il avoit des crudités

aqueuſes & des *fœces* terreſtres, leſquelles étant *intimement* enracinées dans lui, ne pouvoient en être chaſſées, qu'en renverſant tout le compoſé. Ils reconnurent, dis-je, que ſi le mercure pouvoit être dépouillé & purifié de ces deux choſes, il ſeroit tout auſſitôt fixe, parce qu'il a en ſoi un ſouffre qui a une vertu fermentative, & duquel le plus petit grain eſt capable de coaguler tout le corps du mercure, pourvu qu'on en pût ôter & ſéparer les *fœces* & les crudités. Ils eſſayérent donc de le faire, en le purgeant diverſement; mais ce fut en vain, parce que pour faire cette opération, il faut tout enſemble mortifier & revivifier, ou réengendrer, ce qui ne ſe peut faire ſans un agent.

Enfin, ils connurent que dans les entrailles de la terre le mercure avoit été deſtiné pour être fait métail, & que pour y parvenir il conſervoit un mouvement journalier, autant de tems que le lieu & les autres choſes extérieures ont demeuré bien diſpoſées; mais que ces choſes ayant été corrompues par accident, cette production qui n'étoit pas mûre tomboit d'elle-même, & que c'eſt pour cela que (ce mercure) paroît en quelque façon privé de mouvement & de vie. Or il eſt impoſſible de pouvoir immédiatement retourner de la privation à l'habitude.

Ainſi ce qui auroit dû être actif & agent dans le mercure eſt paſſif; de ſorte qu'il faut introduire en lui une autre vie de même

nature, qui, lorſqu'on la lui introduit reveille & reſſuſcite la vie du mercure qui eſt cachée. Ainſi la vie reçoit la vie, & c'eſt alors enfin qu'il eſt changé entiérement & juſques dans le profond ; & les *fœces* ou ordures ſont alors d'elles-mêmes jettées hors du centre, ainſi que nous avons dit bien au long dans les Chapitres précédens. Cette vie eſt dans le ſeul ſouffre métallique ; les Sages l'ont cherché dans Venus & dans les ſubſtances ſemblables, mais inutilement.

Enfin, ils ont eſſayé ſur l'enfant de Saturne, c'eſt-à-dire ſur la ſaturnie végétale, & ils ont reconnu par l'expérience qu'il étoit la racine générative & l'épreuve de l'Or ; & parce qu'il a le pouvoir de ſéparer les *fœces* de l'Or mûr, ils croyoient qu'à plus forte raiſon il feroit la même choſe ſur le mercure, par un raiſonnement & par une conſéquence qu'ils tiroient du plus au moins. Mais l'expérience leur fit connoître que cet enfant de Saturne avoit lui-même des impuretés qu'il gardoit toujours, & ils ſe ſouvinrent du Proverbe commun, qui dit : *Soyez purs vous-mêmes, vous qui voulez purifier les autres.* C'eſt pourquoi ayant entrepris de le vouloir purger, ils trouverent qu'il étoit abſolument impoſſible de le faire, parce qu'il n'avoit en ſoi aucun ſouffre métallique, quoiqu'il eût abondance d'un ſel naturel très-pur.

Comme ils remarquerent que dans le mer-

cure il n'y avoit que bien peu de souffre, & qui étoit seulement passif, ils n'en trouvérent dans cette race de Saturne aucun qui y fût actuellement, mais seulement en puissance ; c'est pourquoi elle a fait alliance avec le souffre arsénical brûlant, & étant folle quand elle est sans lui, elle ne peut subsister dans une forme coagulée ; & cependant elle est si stupide, qu'elle aime mieux demeurer avec cet ennemi qui la tient étroitement en prison, & commettre un concubinage, que de le quitter & de paroître sous une forme mercurielle.

Les Mages donc cherchant plus à fond le souffre actif, ils l'ont enfin si bien recherché, qu'ils l'ont trouvé très-profondément caché dans la maison d'Aries * ils reconnurent que la même race de Saturne avoit alors dans cette maison reçu ce souffre avec grande avidité, parce qu'elle est une matiere métallique très-pure, fort tendre & très-prochaine du premier être des métaux qui n'a aucun souffre actuel, mais qui a la puissance de recevoir le souffre ; c'est pourquoi elle l'attire à soi comme un Aimant, & elle l'engloutit & le cache dans son ventre. Et le Tout-puissant, pour embellir & orner parfaitement cet ouvrage, le marque de son Sceau royal. Les Mages furent d'abord fort ré-

* Le Cosmopolite dit dans le ventre d'Aries, qui commence le dixiéme jour de l'Equinoxe de Mars, c'est-à-dire, le premier Avril.

joüis, voyant qu'ils n'avoient pas ſeulement trouvé le ſouffre, mais qu'il étoit même tout prêt.

Ayant enfin eſſayé de purger le mercure par ce ſouffre, ils n'en eurent pas l'iſſue qu'ils eſpéroient, parce qu'il y avoit encore de la malignité arſénicale mêlée avec ce ſouffre, qui avoit été engloutie dans la race de Saturne; & quoiqu'il y eût lors fort peu de cette malignité à l'égard de la grande quantité qu'il y en avoit quand ce ſouffre étoit dans ſa nature minérale, toutes fois ce peu qui y reſtoit ne laiſſoit pas d'empêcher que ce ſouffre ne pût avoir ingrès en aucune maniere; c'eſt pourquoi ils œuvrérent autrement ce ſouffre mercuriel ſaturnien, & ils trouverent par l'épreuve qu'ils en firent, que cette malignité de l'air étoit corrigée & tempérée par les colombes de Diane, & cette expérience les rendît ſatisfaits. Alors ils mêlerent la vie avec la vie, & ils humecterent la ſéche par la liquide, & ils aiguiſérent la paſſive par l'active, & par la vivante ils vivifiérent la morte. Ainſi le Ciel pour un tems fut couvert de nuées, & après de longues pluyes il redevint clair & ſerain.

Lors le Mercure ſortit hermaphrodite; ils le mirent donc dans le feu, & ils ne furent pas long-temps à le coaguler; & dans ſa coagulation ils trouverent le Soleil & la Lune très-purs.

Enfin, rentrant en eux-mêmes, ils s'avisérent que ce mercure, quoiqu'épuré, n'étant pas encore coagulé, n'étoit pas encore métail, mais cependant assez volatil, jusqu'à ne laisser dans sa distillation aucunes *fœces* ni résidence dans le fonds du vaisseau; ils l'appellerent pour ce sujet un Soleil *indigeste*, & qui n'étoit pas mûr, & leur Lune vive.

Ils considérerent de plus, parce qu'il étoit le véritable premier être de l'Or, étant encore volatil, que par conséquent il pouvoit bien être le champ dans lequel l'Or étant semé, il s'augmenteroit & multiplieroit en vertu.

Voilà pourquoi ils mirent l'Or dans ce mercure. Et (ce qui donne d'abord de l'admiration) dans ce même mercure le fixe fut fait volatil, le dur fut rendu mol, & le coagulé fut dissous, au grand étonnement de la Nature même. C'est pourquoi ils mariérent ces deux choses ensemble, les enfermérent dans un vaisseau de verre, les mirent sur le feu; & ils gouvernerent l'ouvrage selon le besoin & l'exigence de la Nature durant long-tems. Ainsi celui qui étoit mort fut vivifié, & celui qui étoit vivant mourut. Le corps se pourrit, & l'esprit ressuscita glorieux, & l'ame fut exaltée jusqu'à une quintessence qui fut une médecine souveraine pour les animaux, les métaux & les végétaux.

CHAPITRE XII.

La maniere en général de faire le parfait Magistere.

NOus devons à jamais rendre graces à Dieu, de ce qu'il lui a plû nous montrer ces secrets de la Nature, qu'il a caché aux yeux de plusieurs. C'est ce qui nous oblige de découvrir gratuitement & fidélement à ceux qui sont comme nous amateurs de cette Science, ce que nous avons reçu gratuitement de la libéralité de ce grand Bienfaiteur.

Sçache donc que le plus grand secret de notre opération n'est autre chose qu'une cohobation des natures l'une sur l'autre, jusqu'à ce que la vertu parfaitement digérée & cuite soit extraite du digéré par le moyen du crud.

Pour cet effet, il faut premierement avoir, préparer & accommoder exactement toutes les choses qui entrent dans l'œuvre. Secondement, il faut bien disposer les choses du dehors. En troisiéme lieu, les choses étant ainsi prêtes & préparées, il faut un bon régime. Quatriémement, il faut avant de travailler avoir la connoissance & sçavoir les couleurs qui apparoissent dans l'œuvre, afin de ne pas travailler en aveugle. Cinquiémement & en dernier lieu, il faut de la patienc afin qu'on nehâte pas l'ouvrage, ou

que l'on ne le gouverne & ne le pousse pas avec précipitation. Nous parlerons de toutes ces choses par ordre, & l'une après l'autre ; & nous en dirons tout ce qu'un frere en peut dire à son frere.

CHAPITRE XIII.

De l'usage du Souffre mûr dans l'œuvre de l'Elixir.

NOus avons parlé de la nécessité du mercure, & nous en avons découvert beaucoup de secrets, qui avant nous étoient assez rares & inconnus dans le monde, parce que presque tous les Livres de Chymie ne sont pleins que d'énigmes ou d'opérations sophistiques, ou enfin d'un entassement & d'une confusion de paroles insipides. * Pour moi je n'ai pas agi de la sorte, soumettant en cela une véritable volonté au bon plaisir de Dieu, qui doit ce me semble ouvrir & révéler ces trésors en ce dernier âge du monde.

Ainsi je ne crains plus que cet Art devienne vil & méprisable ; je souhaite que cela n'arrive pas, & il ne se peut faire, parce que la véritable Sagesse se conserve d'elle-même, & se maintient dans un honneur éternel. Mais plût à Dieu que l'Or & l'Ar-

* Il y a dans le Latin *Verborum scabiosorum congerie*, c'est-à-dire, d'un entassement de paroles galeuses.

gent, ces deux grandes idoles, qui ont jusqu'à présent été adorées de tout le monde, devinssent aussi méprisables que la boüe & le fumier. Car moi qui sçai l'art de les faire, je ne serois pas tant en peine de me cacher que je suis. De sorte qu'il semble que la malédiction de Caïn soit tombée sur moi, (ce que je ne sçaurois penser sans verser des larmes & sans soupirer) & que je sois comme lui chassé de devant la face du Seigneur, me voyant privé de l'agréable compagnie de mes amis, avec qui j'avois autrefois conversé en toute liberté. Mais à présent il semble que je sois poursuivi par les Furies, & je ne puis demeurer long-tems en aucun lieu en assurance ; ce qui m'oblige bien souvent de faire en gémissant la plainte que Caïn faisoit à Dieu : *Voici que quiconque me trouvera me tuera.*

Je n'ose pas même prendre le soin de ma famille, étant vagabond & errant, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, sans avoir aucune demeure assurée ni arrêtée. Et quoique je posséde toutes les richesses, je ne puis néanmoins m'en servir que de bien peu. En quoi est-ce donc que je suis heureux, si ce n'est dans la spéculation, dans laquelle j'avoue que j'ai une très-grande satisfaction d'esprit ? Il y en a plusieurs qui n'ont pas la connoissance de cet art, qui s'imaginent que s'ils en avoient la possession, ils feroient bien des choses. Je croyois bien

autrefois de même ; mais les dangers que j'ai couru m'ayant rendu plus ſage, j'ai choiſi une méthode plus particuliere & plus ſecrette ; car quiconque eſt une fois échappé d'un péril où il a couru riſque de ſa vie, il en eſt plus ſage par la ſuite. On dit en commun proverbe, que les femmes de ceux qui ne ſont pas mariés, & les enfans des pucelles, ſont bien vêtus & bien nourris.

J'ai trouvé le monde dans un état très-corrompu & perverti, & je n'ai vû preſque perſonne, quelqu'apparence qu'il eût d'honnête homme, & quelque affectionné qu'il parût pour le bien public, qui n'agît pour un intérêt ſordide & indigne d'un homme d'honneur. On ne peut rien faire tout ſeul, & ſans ſe communiquer, ſurtout en ce qui regarde les œuvres de miſéricorde, [& la compaſſion pour le prochain.] Et cependant ſi l'on le veut faire on ſe met en danger de ſa vie, comme je l'ai expérimenté en des Pays étrangers, où ayant donné ma médecine à des moribons & à d'autres malades abandonnés, ou qui avoient des maladies fâcheuſes & fort difficiles, & les ayant guéris, comme par miracle, on a commencé à dire que cela s'étoit fait par l'Elixir des Philoſophes. De ſorte que je me ſuis trouvé pluſieurs fois bien en peine, & j'ai été contraint de changer d'habits, de me raſer, de prendre la perruque, & ayant changé de nom de me ſauver la nuit pour ne

pas tomber entre les mains de très-méchantes gens, qui m'en vouloient ſur le ſeul ſoupçon qu'ils avoient que je poſſédois ce ſecret, & par l'envie & l'avidité déteſtable d'avoir de l'Or.

Je pourrois raconter beaucoup de choſes qui me ſont arrivées ſur ce ſujet, qui paroîtroient incroyables & ſembleroient ridicules à quelques-uns; car il me ſemble que je leur entends dire: Si je ſçavois ce ſecret, je me comporterois bien autrement; mais ils doivent ſçavoir que les perſonnes d'eſprit ont bien de la peine à converſer avec des gens ſtupides. Les ſpirituels d'autre côté ſont adroits, ſubtils, pénétrans & clairvoyans comme des Argus. Il y en a même de curieux, & d'autres qui ſuivent les maximes de Machiavel, qui s'informent très-curieuſement de la vie, des mœurs, & des actions des perſonnes; & il eſt bien mal aiſé de ſe pouvoir cacher à ceux-là, ſur-tout ſi l'on a tant ſoit peu de familiarité avec eux.

Si je parlois à quelqu'un de ceux qui ont cette imagination, que s'ils avoient la Pierre Philoſophale, ils feroient ceci ou cela, & que je leur diſe: Vous connoiſſez particuliérement une perſonne qui la ſçait faire; tout auſſi-tôt faiſant reflexion là-deſſus, il me répondroit: Cela ne peut être; il ſe pourroit bien faire que je verrois une fois un Philoſophe ſans le connoître, mais ſi j'avois converſé familiérement avec lui, il eſt impoſſi-

ble que je ne m'en apperçusse. Toi donc qui as cette opinion de toi-même, penses-tu que les autres n'ayent pas autant d'esprit, & ne soient pas aussi clair voyans que toi, pour te pouvoir découvrir? Car il faut nécessairement converser avec quelqu'un, autrement tu passerois pour un Cynique, comme un autre Diogene.

Tu ne peux pas sans te faire mépriser, avoir familiarité avec des gens de la lie du peuple. Que si tu fais amitié avec des personnes prudentes, il faut que tu sois bien avisé, & que tu prennes bien garde que les autres ne te puissent reconnoître aussi facilement, que tu crois pouvoir découvrir un Philosophe, & tirer son Secret de lui, pourvû seulement que tu eusses sa conversation. Encore aurois-tu bien de la peine à t'appercevoir qu'il eût ce soupçon de toi, sans que tu en reçusses bien de l'incommodité; outre qu'il suffit pour te faire dresser des embûches, qu'on ait la moindre conjecture du monde de ton Secret. Les hommes sont si méchants, que je sçai qu'il y en a eu de pendus sur ce simple soupçon, qui pourtant ne sçavoient rien. Il suffisoit que quelques gens désespérés eussent seulement oui parler de cette Science, & que ceux qu'ils en soupçonnoient eussent la réputation de la sçavoir.

Je serois trop long & trop ennuyeux si je voulois raconter tout ce que j'ai expéri-

menté, vû & oui dire ſur cette affaire, & plus en ce tems ici, qu'en aucun autre des ſiécles paſſés. Et de vrai ne voit-on pas que l'Alchymie eſt un vrai prétexte dont tout le monde ſe ſert; de ſorte que ſi tu fais la moindre choſe en ſecret, à peine pourras-tu faire trois pas, que tu ne ſois trahi? La précaution que tu apporteras à te cacher, fera naître l'envie aux curieux de t'obſerver de plus près, ils feront courir le bruit que tu fais la fauſſe monnoye. Enfin que ne diront-ils point? Que ſi tu veux agir plus ouvertemet, les choſes que tu feras ſeront ſurprenantes & extraordinaires, ſoit dans la Médecine, ſoit dans l'Alchymie; ſi tu as quelque gros lingot d'Or ou d'Argent que tu veuilles vendre, on s'étonnera de voir une ſi grande quantité d'Or fin, & d'Argent ſi pur, & on ſera en peine d'où cela peut venir, d'autant qu'il ne vient point d'Or ſi fin d'aucun endroit; ſi ce n'eſt peut-être de la Barbarie, & de la Guinée, qu'on en apporte de fort fin, qui eſt en menus grains comme du ſable. * Et celui que tu auras étant encore d'un plus haut Karat, & en lingot, cela donnera un grand ſujet de murmurer.

Les Marchands ne ſont pas ſi niais, quoi qu'ils diſent comme les enfans qui jouent, nous avons les yeux fermez, venez nous ne voyons goutte: ſi tu es aſſez facile pour y aller, d'un ſeule clin d'œil ils en découvri-

* On pêche cet Or dans le Fleuve Niger.

ront plus qu'il ne faut pour te faire bien du mal & de la peine. Pour l'Argent fin, il n'en vient point d'aucun endroit qui le ſoit tant que celui que nous faiſons par notre Art. On en apporte de fort bon d'Eſpagne, qui n'eſt pourtant gueres meilleur que l'Argent Sterling d'Angleterre,& ſi la monnoye en eſt bien plus mal faite, & on ne le peut tranſporter qu'en cachette, à cauſe qu'il eſt défendu par les Loix du pays. Si tu vas donc vendre une grande quantité d'Argent fin, tu te découvriras par-là, & ſi tu le veux allier, n'étant pas Orfévre ni Monnoyeur, tu mérites la mort par les Loix de Hollande & d'Angleterre, & de preſque toutes les Nations, qui défendent ſur peine de la vie à qui que ce ſoit, qui n'eſt pas Maître Orfévre ou Monnoyeur, de faire aucun alliage à l'O & à l'Argent, encore qu'il n'y en ait que le poids qu'il faut.

J'en puis bien parler avec certitude, parce qu'étant dans un pays étranger, déguiſé en Marchand, & ayant voulu vendre un lingot d'argent très-pur d'environ 1200 marcs, (parce que je n'avois pas oſé y mettre de l'alliage, à cauſe que chaque pays à ſon Titre particulier pour l'Argent, & ſon Karat pour l'Or,que lesOrfévres & les Monnoyeurs connoiſſent tout auſſi-tôt; de maniere que ſi vous penſiez dire que cet Argent ou cet Or vint ou d'ici ou delà, le connoiſſant par la touche, ils vous arrêteroient; ceux à qui je

je le voulois vendre me dirent tout aussi-tôt que c'étoit de l'argent fait par artifice; & quand je leur demandai à quoi ils le connoissoient? Ils ne me répondirent autre chose, sinon qu'ils n'étoient pas apprentis, & qu'ils connoissoient fort bien l'Argent qui venoit d'Angleterre, d'Espagne, d'ailleurs, & que celui-là n'étoit du Titre de pas un de ces pays là. Ce qu'ayant oüi, je m'évadai sans dire mot, & je laissai-là la Marchandise & l'argent que j'en devois retirer, sans que je l'aye jamais redemandé depuis.

Que si vous vouliez supposer qu'on eût apporté d'étrange pays un gros lingot d'Or, ou sur-tout d'Argent, cela ne se peut pas faire sans que l'on en ait oüi parler. Le Patron du Navire dira, je n'ai point apporté tant d'argent que cela, & on ne l'a point pû mettre dans mon Vaisseau, sans que quelqu'un en ait eu connoissance. Ce que entendant les autres Marchands, qui vont en ces lieux-là pour trafiquer, ils s'en riront & diront; quoi, y a t'il apparence que cet homme ait pû acheter tous ces lingots d'or & d'argent, & les charger sur un Navire, contre de si étroites défenses, & contre la recherche si exacte qu'on en fait? Et ainsi cette affaire se divulguera non-seulement en ce pays-là, mais encore dans tous les pays circonvoisins. De sorte qu'étant devenu sage à mes dépens, j'ai résolu de me tenir ccahé, & de te communiquer la Science, à toi qui fais tant de

belles résolutions là-dessus, pour voir ce que tu feras pour le bien public, quand tu en auras la possession.

Je dis donc qu'ayant ci-devant fait voir que le Mercure étoit nécessaire pour l'Oeuvre, ayant même dit des particularitez du Mercure, que pas-un des Anciens n'avoit déclaré avant moi ; maintenant je dis tout de même, que le Soufre d'autre côté y est aussi fort nécessaire, parce que sans lui le Mercure ne recevra jamais de congelation, qui puisse être profitable à l'Oeuvre surnaturelle.

Ce Souffre dans notre Ouvrage fait la fonction de Mâle, & quiconque sans le Souffre entreprend de vouloir faire l'Art de la Transmutation, ne fera jamais rien. Car tous les Philosophes assûrent d'un commun accord, qu'il est impossible de faire aucune Teinture sans leur Laton ou Airain. Et leur Airain est l'Or vulgaire sans aucune ambiguité, ils l'appellent de la sorte, & il est la femelle. C'est ce qui a fait dire au fameux Sandivogius: *Que le Philosophe connoît notre Pierre jusques parmi les fumiers ; & l'ignorant ne peut pas comprendre ni croire qu'elle soit même dans l'Or.*

C'est donc dans l'Or, je veux dire dans l'Or des Philosophes, qui provient du Souffre Mercuriel des Sages, & de l'Or vulgaire décuits & recuits ensemble en un seul corps exalté, qu'est cachée la Teinture de l'Or ;

& quoique l'Or ſoit un corps parfaitement digeré, il ſe *reincrude* néanmoins dans notre ſeul Mercure, & c'eſt du Mercure qu'il reçoit la multiplication de ſa ſemence, non pas tant en poids, comme en vertu. Et quoi qu'il ſemble que pluſieurs Philoſophes veuillent dire que cet Or ne ſoit pas Philoſophique, la choſe eſt pourtant véritablement, comme je la viens de dire : parce qu'ils diſent que l'Or vulgaire eſt mort, que leur Or au contraire eſt vif ; mais on peut dire auſſi que le grain du Froment eſt mort ; c'eſt-à-dire que l'action & l'activité de germer eſt ſupprimée & offuſquée en lui. Et il demeureroit toujours de la ſorte (ſans germer ni produire) s'il étoit toujours gardé dans un lieu & dans un air ſec. Mais ſi on le ſeme, & qu'on le jette en terre, ce grain reçoit tout auſſi-tôt la vie fermentive ; il s'enfle, il mollit, & il germe.

Voilà proprement ce qui ſe fait dans notre Or ; il eſt mort, c'eſt-à-dire, que ſa vertu vivifiante eſt ſcellée & cachée ſous l'écorce corporelle, comme eſt celle du grain de Froment, quoique différemment. Car il y a grande différence entre un grain qui eſt végetable, & l'Or qui eſt un métail. Mais l'Or de même que le grain de Froment demeure toujours ſans être changé, s'il eſt tenu dans un air ſec, & il eſt détruit dans le feu, & ne peut être réduit (en ſa ſemence) que dans notre Eau ſeulement ; & alors notre grain eſt vivant.

Tout ainsi que le Froment étant semé dans le champ, change de nom, & s'appelle la Semence du Laboureur, qui tandis qu'il étoit au grenier n'étoit que Froment, & étoit aussi propre à faire du pain ou quelqu'autre chose semblable, qu'à être Semence; ainsi l'Or tandis qu'il est sous la forme d'une bague, ou d'un vase, ou d'une piéce de Monnoye, alors c'est l'Or vulgaire. Et consideré en cette premiere maniere, on l'appelle mort; parce qu'il pourroit demeurer de la sorte sans être changé jusques à la fin du monde. Mais consideré en cette derniere, & seconde maniere, (c'est-à-dire en tant qu'il est joint avec le Mercure des Philosophes) on l'appelle Or vivant, parce qu'étant ainsi conjoint, il est en puissance (de recevoir la vie) laquelle puissance peut-être réduite en acte, en fort peu de jours. Et lors cet Or ne sera plus Or, mais ce sera le Cahos des Philosophes.

Les Philosophes ont donc raison de dire que l'Or Philosophique est different de celui vulgaire, & toute cette difference ne consiste qu'en la composition (de l'Or avec leur Mercure.) Car de même que l'on dit qu'un homme est mort, à qui on a prononcé l'arrêt de mort; ainsi l'Or est appellé vif, lorsqu'il est mêlé par cette composition, & qu'il est mis à un feu fait de telle maniere, qu'en fort peu de tems il recevra nécessairement la vie germinative, & que même il fera paroître dans peu de jours par ses

actions, qu'il commence d'avoir vie.

C'est pourquoi les mêmes Philosophes qui disent que leur Or est vif, te commandent, à toi qui recherches cet Art, de revifier le mort. Si tu sçais faire cela, & que tu ayes preparé l'Argent, (en sorte qu'il soit tout disposé & tout prêt;) & si tu mêles ton Or comme il faut, il ne tardera gueres à être fait vivant; & dans cette vification, ton Menstruë, qui est vif, mourra. C'est pour cela que les Philosophes commandent de vivifier le mort & de mortifier ou faire mourir le vivant. Et néanmoins premierement & tout d'abord, ils appellent leur Eau, Vivante: & ils disent que la mort de l'un des principes a la même durée & tout le même période que la vie de l'autre.

D'où il est évident que leur Or se prend mort, & que l'Eau se prend vivante; mais en composant & unissant ces deux choses ensemble, l'Or qui est mort se vivifie bientôt par la cuisson, & le Mercure qui est vif, meurt: c'est-à-dire que l'Esprit est coagulé, le Corps étant dissout; & ainsi ils pourrissent tous deux ensemble, & deviennent comme du fumier ou de la boüe, jusques à ce que tous les membres du composé soient séparés & détachés en atômes, (& en parties presque imperceptibles.) C'est-là la nature & l'essence de notre Magistere.

Le mystere que nous cachons avec tant de soin, c'est la préparation du Mercure,

duquel il eſt ici véritablement dit : *Qu'il ne ſe peut trouver ſur la terre tout prêt & préparé pour notre Ouvrage*, & ce pour des raiſons toutes particulieres, qui ſont connues aux Philoſophes. Dans ce Mercure nous amalgamons très-bien de l'Or pur en limaille ou en lamines, & purifié juſques au ſouverain dégré de pureté, & ayant mis cet amalgame dans un vaiſſeau de verre bien bouché, nous le cuiſons continuellement. L'Or par la vertu de notre Eau ſe diſſout, & eſt réſoût dans ſa plus prochaine matiere, dans laquelle la vie de l'Or qui y eſt enfermée, eſt miſe en liberté, & reçoit la vie du Mercure qui le diſſout, & qui eſt la même choſe à l'égard de l'Or, qu'eſt une bonne terre à l'égard du grain de Froment.

L'Or étant donc diſſout dans ce Mercure il s'y pourrit, & il faut que néceſſairement cela ſe faſſe ainſi, par la néceſſité de la Nature. C'eſt pourquoi après la pourriture de la mort, un nouveau Corps reſſuſcite, qui eſt de même eſſence que le premier, mais qui eſt d'une ſubſtance plus noble, laquelle reçoit les dégrés de vertu avec proportion, ſelon la différence qui ſe trouve entre les quatre qualités des Elémens. Voilà en quoi conſiſte tout notre Ouvrage ; c'eſt-là toute notre Philoſophie.

J'ai donc eu raiſon de dire qu'il n'y a rien de caché dans notre Oeuvre que le ſeul Mercure, le Magiſtere [ou Maîtriſe] duquel con-

ſiſte à le bien préparer, & à le joindre & le marier enſuite, dans úne juſte & dûe proportion avec l'Or, & enfin à gouverner cette compoſition dans le feu ſelon l'exigence du Mercure. Parce que l'Or lui-même ne craint point le feu. Et partant tout le travail & tout l'ouvrage n'eſt qu'à ſi bien proportionner les dégrés de la chaleur, que le Mercure la puiſſe ſouffrir.

Or celui qui n'aura pas bien préparé ſon Mercure par la premiere opération, quoiqu'il mêle de l'Or avec lui, ſon Or ne ſera que de l'Or vulgaire, parce qu'il ſera joint avec un Agent qui n'a aucune vertu ni efficace, & dans lequel il demeure ſans s'alterer ni ſe changer, non plus que s'il demeuroit dans le coffre. Et quelque regime & dégré de feu qu'on lui puiſſe donner, il ne ſe diſſoudra point; mais il demeurera toujours dans ſa maſſe, & dans ſa nature corporelle, parce qu'il n'a point d'Agent vivant. Notre Mercure n'eſt pas de la ſorte, il eſt une ame vivante & vivifiante; voilà pourquoi notre Or eſt Spermatique, de même que le Froment quand il eſt ſemé, eſt Semence qui néanmoins demeurant au grenier, ne ſerviroit que pour la proviſion, & demeureroit toujours Bled, & mort; encore qu'on l'enterrât dans une boëtte, comme font ceux des Indes Occidentales, qui pour conſerver leurs proviſions les mettent dans des foſſes qu'ils couvrent, afin qu'il n'y entre point

d'eau. Ce Froment, dis-je demeure mort, s'il ne rencontre une vapeur humide dans la terre, ſans quoi il ne ſçauroit produire de fruit, & il ne vegetera jamais.

Je ſçai bien qu'il y en a pluſieurs qui reprendront ce que j'enſeigne ici, & qui s'étonneront de ce que j'aſſure que le ſujet materiel (ou la matiere) de la Pierre eſt l'Or vulgaire & le Mercure coulant philoſophique. Car diront-ils, nous ſommes aſſurés du contraire. Mais venez-ça, Meſſieurs les Philoſophes, conſultez vos bourſes, & puiſque vous ſçavez cela, je vous demande, avez-vous la Pierre des Philoſophes? Pour moi je déclare que je l'ai, non pas que je la tienne de perſonne que de Dieu ſeul, ni que je l'aie dérobé. Je l'ai, dis-je, je l'ai fait, & je l'ai tous les jours en ma poſſeſſion.

Diſtillez & brouillez donc bien vos *Eaux de pluyes*, vos *Roſées de Mai*, vos *Sels*: dites hardiment tout ce qu'il vous plaira de votre Sperme plus puiſſant que le démon même, dites-moi bien des injures, croyez-vous que je me fâche pour toutes vos infâmies calomnies? Oui je le dis encore, que le ſeul Or & le Mercure ſont nos Matéreaux, & je n'écris rien que je ne ſçache fort bien, & Dieu qui eſt le Scrutateur des cœurs, ſçait que ce que je dis & ce que j'écris, eſt véritable.

Perſonne ne me doit accuſer d'envie, parce que j'écris hardiment & ſans crainte, que j'écris des choſes extraordinaires, & qui n'ont

n'ont jamais été écrites de la maniere que je les écris ; & cela je le fais pour rendre honneur à Dieu, pour l'avantage de mon prochain, pour le mépris du monde & des richesses. Car déja *Elie l'Artiste est né*, & on commence *à dire des choses glorieuses de la Cité de Dieu.* Je puis assurer avec vérité que je possede plus de richesses que ne vaut toute la Terre connue, mais je ne puis m'en servir, à cause des embûches des méchans.

J'ai conçû avec raison un dédain & une horreur pour l'Or & l'Argent, que tout le monde idolâtre si passionnément, avec quoi il met le prix à toutes choses, & qui sont les instrumens de ses pompes & de ses vanités. Ah crime infâme ! ah néant plus que néant ! croit-on que ce soit par envie & par jalousie que je cèle cette Science ? Non, non. Car je confesse hautement que je me plains du plus profond de mon cœur de me voir errant & vagabond sur la terre, comme si j'étois chassé de devant la face du Seigneur.

Mais sans tant faire de discours inutiles, je déclare ce que j'ai vû, ce que j'ai touché, ce que j'ai fait & travaillé de mes mains ; ce que j'ai, ce que je possede & ce que je sçais : je le déclare, dis-je, par la seule compassion que j'ai de ceux qui s'adonnent à cette Science, & par l'indignation que j'ai conçû contre l'Or, l'Argent & les pierreries; non pas en tant que ce sont des créatures de Dieu. Non, car en cette maniere je les honore, & je crois qu'on

les doit honorer ; mais le mal eſt que le peuple Iſraëlite, & tout le reſte du monde les adorent également ; qu'il ſoit donc par conſéquent réduit en poudre comme fut le * Serpent d'Airain.

J'eſpere (& j'eſpere de vivre aſſez pour le voir) que dans peu d'années le beſtial ſervira d'Argent & de monnoye comme autrefois, & que cet appui & ce ſoûtien de cette bête de l'Antechriſt, [parce qu'elle eſt opposée, & contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme] tombera en ruine. Le Peuple eſt inſenſé, les Nations ſont affolées, & ne reconnoiſſent point d'autre Dieu que cette maſſe de Métal péſant & inutile. Eſt-il poſſible que ces choſes pûſſent accompagner notre rédemption, que nous attendons depuis ſi long-tems, & qui doit bien-tôt arriver, quand *la Jeruſalem nouvelle aura ſes Places pavées d'Or, que ſes Portes ſeront faites toutes entieres de Pierres précieuſes d'une ſeule piece ;* & que *l'Arbre de vie au milieu du Paradis donnera ſes feuilles pour la ſanté des Nations.*

Je ſçai, oui je ſçai que cet Ecrit que je publie ſervira à pluſieurs d'Or le plus fin, & que par ce même Ecrit, l'Or & l'Argent deviendront auſſi mépriſables que le fumier. Oui, croyez ce que je vous dis, vous jeunes Etudians, & apprentis de cette

* Ce fut le Veau d'Or que Moyſe réduiſit en poudre par le moyen de ſon Art ſecret.

Science; croyez-le, vous Vieillards & Philoſophes, que le tems eſt proche & qu'il ne s'en faut gueres qu'il ne ſoit venu, (je n'écris pas ceci par une vaine imagination, mais je le prévois en eſprit & par revélation) que nous qui ſçavons & poſſédons cette Science, reviendrons des quatre coins de la Terre, & que nous rendrons des actions de graces & de louange au Seigneur notre Dieu. Mon cœur conçoit & dit en lui-même des choſes qui n'ont point encore été entendues, mon eſprit s'éleve & bat avec joie & allegreſſe dans ma poitrine, en l'honneur du Dieu de tout Iſraël.

J'annonce & je publie ces choſes dans le monde comme un Avant-coureur & un Trompette, afin que je ne meure pas ſans avoir rendu quelque ſervice au monde. Mon Livre ſervira de précurſeur à *Elie*, qui préparera la voie Royale au Seigneur. Et plût à Dieu que tout ce qu'il y a de gens d'eſprit dans le monde ſçuſſent cet Art. Alors l'Or, l'Argent, les Perles étant ſi communes & en ſi grande abondance par-tout, perſonne n'en feroit état, ſinon en tant qu'elles contiendroient la Science. Ce ſeroit alors qu'enfin la vertu toute nue, étant aimable d'elle même, ſeroit en honneur.

J'en connois pluſieurs qui poſſédent cet Art, & qui en ont une véritable connoiſſance, qui tous ſouhaitent fort qu'on le tienne fort ſecret. Mais pour moi je ne ſuis pas

dans ce ſentiment & j'en juge autrement par la confiance que j'ai en mon Dieu. C'eſt ce qui m'a obligé à écrire ce Livre, dont pas un de mes confreres les Philoſophes n'a connoiſſance : parce que je ſuis comme ſi j'étois dans le tombeau ou mort au monde.

Dieu en qui j'ai mis une très-ferme confiance, a donné du repos & de la tranquillité à mon cœur, & je crois aſſurément que je rendrai ſervice par ce moyen, & par l'uſage que je fais du talent qui m'a été donné ; & à Dieu de qui je l'ai reçu, & à mon prochain, principalement à Iſrael ; je ſuis aſſuré que perſonne ne ſçauroit faire ſi bien profiter ſon talent que je fais le mien. Car je prévois qu'il y aura pour le moins cent perſonnes qui ſeront éclairés par cet Ecrit.

Ainſi je n'ai point conſulté ni la chair ni le ſang, & je n'ai point recherché le conſentement de mes confreres pour publier cet Ouvrage. Je prie Dieu qu'il lui plaiſe pour la gloire de ſon ſaint Nom, que je puiſſe arriver à la fin que je prétends. Alors du moins tous les Philoſophes qui me connoiſſent ſe réjouiront de ce que j'aurai mis ce Livre en lumiere.



CHAPITRE XIV.

Des circonstances qui arrivent, & qui sont requises en général, pour faire l'Oeuvre.

J'Ai retranché de l'Art d'Alchimie toutes les erreurs du vulgaire, & ayant renversé tous les Sophismes, toutes les rêveries & les curiosités des imaginatifs, j'ai fait voir que l'Art se devoit faire de l'Or & du Mercure. J'ai montré que le Soleil étoit l'Or sans aucune métaphore, & j'ai déclaré que le Mercure étoit sans aucune ambiguité le Vif-argent, non pas le vulgaire.

J'ai dit que le premier, qui est l'Or, étoit parfait par la nature, que c'étoit celui qui se vendoit & qui s'achetoit; & que le dernier, [c'est-à-dire le Mercure] devoit être fait par l'Artiste: j'en ai apporté des raisons si claires & si évidentes, qu'à moins que tu veuilles fermer les yeux, pour ne pas voir la lumiere du soleil, il est impossible que tu n'en sois persuadé. J'ai déclaré, & je déclare encore, que j'ai avancé ce que j'ai dit, non point sur la créance que j'aie aux Ecrits des autres. J'ai vû & je sçai ce que je déclare fidélement; j'ai fait, j'ai vû, & j'ai en ma possession la Pierre qui est le grand Elixir, & je ne serois point fâché que tu en eusses la connoissance; au contraire je sou-

haite que tu l'apprennes de ces Ecrits que je te donne.

Au reste j'ai déclaré que la préparation du véritable Mercure philosophique est difficile, & qu'elle l'est tant, que sans une particuliere grace de Dieu, personne ne peut en avoir une parfaite connoissance. Le principal nœud consiste à trouver les Colombes de Diane, lesquelles sont enveloppées dans les continuels embrassemens de Venus, & ne sont vues que du véritable Philosophe : cette seule Science de la théorie parfait l'Oeuvre de la pratique, elle honore le Philosophe & lui découvre tous nos secrets ; c'est le nœud gordien, qu'aucun commençant ne pourra jamais dénouer sans le secours du doigt de Dieu ; il est si difficile à trouver qu'il faut une grace particuliere de Dieu à celui qui désirera en acquerir la parfaite connoissance.

Pour moi, j'ai dit tant de choses touchant sa composition & la maniere de le faire, que personne avant moi n'en avoit tant dit : & je ne sçaurois en dire davantage, si je ne voulois donner ce que j'ai reçu de Dieu, & encore l'ai-je fait, si ce n'est que je n'ai pas nommé les choses par leur propre nom. Il ne me reste plus qu'à en écrire l'usage & la pratique, par laquelle tu pourras aisément connoître la bonté ou le défaut du Mercure. Et par ce moyen tu le pourras corriger & l'amender pour le rendre propre à ton ou-

vrage. Quand tu auras donc le Mercure animé & l'Or, il n'y aura plus qu'à donner, tant au Mercure qu'à l'Or, une purgation accidentelle, puis à les marier ensemble, & en troisiéme lieu à leur donner un bon régime.

CHAPITRE XV.

De la purgation accidentelle du Mercure & de l'Or.

ON trouve dans les entrailles de la terre de l'Or parfait, & il s'en trouve par fois en petits morceaux & en grains comme du sable. Si tu en peux recouvrer de celui-là, tel qu'il se trouve, & sans être mélangé, il est assez pur: sinon il le faudra purger & purifier, en le passant par l'Antimoine, ou par la Coupelle, ou après l'avoir mis en grenaille, le faisant bouillir & dissoudre dans l'eau forte, ou régale; après quoi il le faudra fondre par un feu de fusion, puis le mettre en limaille, & il sera prêt & bien préparé.

Notre Or fait par la nature, & que nous avons perfectionné, est un Or secret que j'ai trouvé & dont j'ai fait usage avec succès; il est inconnu de cent mille Artistes, à moins d'une entiere connoissanee du regne minéral: d'ailleurs il est dans un sujet présent à tout le monde; mais comme il est mêlé avec beaucoup de superfluités, nous le met-

tons à beaucoup d'épreuves & de mélanges jusqu'à ce que toutes ses *fœces* & saletés soient regetées & qu'il reste pur ; cependant cela ne se fait pas sans qu'il garde quelque héterogenéité ; mais nous ne le faisons point fondre, parce qu'ainsi le feu feroit périr son ame tendre, & il deviendroit mort aussi-bien que l'Or vulgaire : pourquoi il faut le laver dans une eau où il soit entierement consumé, sans que notre matiere jointe s'y consume : alors par cette lotion & consomption de l'Or, notre corps, ou composé devient noir comme le bec d'un corbeau.

Mais le Mercure a besoin d'une purgation interne & essentielle, qui est l'addition qu'on y doit faire du véritable Souffre par dégre, selon le nombre des aigles, (qui y sont requises) & alors il est purifié & nettoyé radicalement. Ce Souffre n'est autre chose que notre Or ; si vous sçavez le séparer sans violence, & exalter l'un & l'autre séparément, puis les rejoindre, vous aurez de leur union une conception qui vous donnera un fils plus noble qu'aucune substance sublunaire.

Diane sçait achever cette Oeuvre, si elle se trouve toujours enveloppée dans les embrassemens inviolables de Venus : priez le Tout-Puissant qu'il vous revèle ce mistere que j'ai déja découvert & expliqué à la Lettre dans mes Chapitres précédens, où ce Secret a été entierément traité : il n'y a ici aucune

parole, n'y aucun point ſuperflu, & rien ne manque pour l'inſtruction & la pratique.

Mais outre cette purgation eſſentielle du Mercure, & qui eſt requiſe, il lui faut encore donner une purgation accidentelle de ſes impuretés extérieures, & qui faſſe paſſer & jetter du centre à la circonférence celles intérieures, pour les laver & purger, par l'opération de notre vrai Soufre intrinſeque.

Ce n'eſt pas que ce travail ſoit abſolument néceſſaire ; néanmoins parce qu'il eſt cauſe que l'Oeuvre en eſt plutôt faite, il eſt bon de le faire.

Prens donc de ton Mercure que tu auras préparé par le nombre des aigles qui lui eſt néceſſaire, & ſublime-le trois fois avec le ſel commun & les *Scories* de Mars, les broyant enſemble avec du Vinaigre & un peu de ſel Ammoniac, juſques à ce qu'il ne paroiſſe plus de Mercure, puis deſſeche-le & le diſtille par une cornue de verre, augmentant le feu par dégrez, juſqu'à ce que tout le Mercure ſoit monté. *Reitère* quatre fois cette opération : enſuite fais bouillir le Mercure avec de l'eſprit de Vinaigre une heure durant dans une cucurbite, ou dans quelque autre vaiſſeau de verre qui ait le fond large & le col étroit, & ait ſoin de le remuer fortement de fois à autre. Alors verſe le Vinaigre par *inclination* ; & pour ôter toute l'acrimonie qu'il

pourroit avoir laiſſé au Mercure, lave-le avec de l'eau de fontaine, que tu verſeras à diverſes fois. Après quoi fais deſſecher le Mercure, & il ſera ſi clair & ſi reſplendiſſant, que tu en ſeras ſurpris.

Tu pourras bien, ſi tu veux, pour t'épargner la peine de ſes ſublimations qui ne ſont pas naturelles, laver ton Mercure avec de l'urine ou avec du vinaigre & du ſel, incontinent après que tu l'auras préparé avec le nombre des aigles qui lui eſt convenable, & le diſtiller enſuite au moins quatre fois, ſans lui rien ajouter, en lavant à chaque diſtillation la cornue, qui doit être d'acier, avec de la cendre & de l'eau. Enfin il le faudra faire bouillir dans du vinaigre diſtillé durant une demi-journée (c'eſt-à-dire douze heures) le remuant fortement de fois à autre, puis tu verſeras le vinaigre qui ſera noirâtre, & en remettras d'autre, & à la fin lave-le avec de l'eau chaude. Tu peux en rediſtillant l'eſprit de vinaigre, le dépouiller de cette noirceur, & il ſera auſſi bon qu'à la premiere fois.

Tout cela n'eſt que pour ôter au Mercure l'ordure & la craſſe extérieure, qui n'eſt pas adhérante au dedans & au centre, & qui toutefois s'attache opiniâtrement ſur la ſuperficie & voici comme tu le reconnoîtras. Fais l'amalgame de ton Mercure avec de l'Or très pur ſur du papier bien blanc & bien net. Tu verras que l'amalgame aura taché

le papier d'une noirceur brune & obſcure. On lui ôte ſes *fœces* & ordures en le diſtillant, le faiſant bouillir, & le remuant comme il a été dit ; & cette préparation aide beaucoup à l'ouvrage, parce qu'elle eſt cauſe qu'il ſe fait plutôt ; cependant il ne faut pas prendre à la lettre ce que j'ai dit ici du Mercure à préparer.

CHAPITRE XVI.

De l'Amalgame du Mercure & de l'Or, & du poids requis de l'un & de l'autre.

QUand tu auras ainſi bien préparé tes matieres, tu prendras de l'Or bien purifié qui ſoit en lamines, ou en limaille fort menue, une partie : de mercure, deux parties ; mets-les dans un mortier de marbre qui ſoit échauffé dans l'eau bouillante, de laquelle étant retiré il ſe deſſéche tout auſſitôt & retient fort long-tems ſa chaleur : broye-les enſemble avec un pilon d'yvoire, de verre, de pierre, ou de fer (qui n'eſt pas ſi bon) ou de buis ; il vaut pourtant mieux de verre ou de pierre ; celui dont je me ſers eſt de corail blanc.

Broye-les, dis-je fortement, juſqu'à ce qu'ils deviennent impalpables, & broye-les auſſi exactement que les Peintres ont accoutumé de broyer leurs couleurs. Après cela conſidére-en la conſiſtance, qui ſera bonne

si ton amalgame est maniable & ployable comme du beurre qui n'est pas trop chaud, ni aussi trop froid ; mais qu'il soit de telle maniere qu'en le penchant le Mercure ne s'en détache, ni ne coule point, comme fait l'eau dans le ventre des hydropiques quand ils se retournent d'un côté sur l'autre; la consistance, dis-je, en sera bonne de cette façon, sinon il faudra y ajouter de l'eau (c'est-à-dire du Mercure) autant qu'il sera nécessaire pour lui donner cette consistance.

La régle du mêlange & de l'amalgame est qu'il faut qu'il soit d'abord bien ployable & bien mol & souple, & que néanmoins on en puisse former comme de petites pelottes ou boulettes, comme l'on en fait de beurre, qui quoiqu'il céde & obéisse lorsqu'on ne fait seulement que le toucher du bout du doigt : néanmoins les femmes qui le savent en forment aisément de petites pelottes. Suis l'exemple que je te propose, parce que je ne t'en sçaurois donner de plus exacte, ni qui soit plus semblable; car comme en penchant le beurre il n'en sort rien du côté qu'on l'incline qui soit plus liquide qu'est toute la masse, de même en doit-il être de notre mêlange.

Pour ce qui est de la nature & composition interne du Mercure, voici la proportion qu'il faut garder : il faut qu'il y ait le double ou le triple de Mercure à l'égard du corps, ou qu'il y ait trois parties de corps contre qua-

tre parties d'esprit ; ou deux parties de corps contre trois d'esprit. Et selon la différence de la proportion du Mercure l'amalgame sera ou plus mol ou plus dur ; mais souviens-toi toujours qu'il faut qu'on en puisse former des boulettes, & que ces boulettes ou pelotes étant posées séparément elles se soutiennent & ayent une telle consistance, que le mercure n'apparoisse pas plus vif & plus coulant dans le fonds que dans le haut ; car tu dois remarquer que si on laisse reposer l'amalgame, il s'endurcit de lui-même ; c'est donc lorsqu'on le mêle & qu'on le broye, qu'il faut juger de sa consistance.

Lorsque l'on verra qu'il sera ployable comme du beurre, & qu'on en pourra faire des pelottes, qui étant posées sur du papier bien net s'affermiront d'elles-mêmes en les laissant reposer ; de sorte que le bas & le fond de ces pelottes ne soit pas plus liquide que le haut : on peut dire alors que la proportion a été bien observée, & qu'ainsi l'amalgame est d'une bonne consistance.

Cela étant fait, prends de l'esprit de vinaigre, (c'est-à-dire du vinaigre distillé,) & dissous dans cet esprit la troisiéme partie de sel ammoniac, lors mets dans cette liqueur ton Or & ton Mercure que tu auras auparavant amalgamé (de la façon que nous avons dit.) Puis mets le tout dans un vaisseau de verre qui ait le col long, & les fais bouillir un quart-d'heure à gros bouil-

lons ; ensuite retire cette composition du vaisseau, & en sépare la liqueur fais chauffer un mortier & les broye fortement & soigneusement, comme tu as déja fait ; puis ôtes-en la noirceur en lavant avec de l'eau chaude.

Remets ton amalgame dans cette même liqueur dont tu l'as ôté, & dans le même vaisseau fais-le bouillir derechef, puis broye-le exactement & le lave une seconde fois ; réitere cette opération jusqu'à ce que l'amalgame ne laisse plus aucune tâche ni noirceur, quelque chose que tu y puisses faire ; il sera alors clair & luisant comme de l'argent très-fin & bien poli, & d'une blancheur qui t'étonnera. Prens bien garde derechef à sa consistance, & que l'amalgame soit exactement fait selon les régles que je t'ai prescrit ; que s'il ne l'étoit pas, il faut que tu en fasses la proportion juste, & que tu procédes ensuite comme il a été dit. Cette opération est pénible, mais tu seras bien récompensé de ta peine, par les marques & les signes qui apparoîtront dans l'Oeuvre.

Enfin fais bouillir ton amalgame dans de l'eau toute pure, la versant ensuite par inclination, & réitére cette *ebullition* jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de salure ni d'acrimonie dans l'eau ; alors verse-là & fais sécher ton amalgame, qui sera bientôt sec.

Mais afin que tu sois bien assuré de ton

procedé, (parce que s'il y avoit trop d'humidité cela gâteroit ton ouvrage, & casseroit ton vaisseau, quelque grand qu'il fût, à cause des vapeurs qui s'en éléveront,) mets ton amalgame sur du papier bien blanc, & le remue d'un lieu à l'autre avec la pointe d'un couteau jusqu'à ce qu'il soit bien sec, & puis tu procéderas comme je te le vas dire.

CHAPITRE XVII.

De la proportion du Vaisseau, de sa forme, de sa matiere, & comment on le doit boucher.

TU auras un vaisseau de verre fait en ovale, ou qui soit rond & assez grand pour contenir deux onces d'eau distilée dans toute la capacité de son rond (ou de sa panse) & pas moins, s'il se peut; mais prens-le le plus approchant que tu pourras de cette grandeur. Il faut qu'il ait le col aussi long comme est la main, qu'il soit d'un verre clair & épais; car il sera meilleur plus il aura d'épaisseur, pourvû qu'on puisse remarquer toutes les opérations qui se feront au dedans; il ne faut pas qu'il soit plus épais dans un endroit que dans l'autre.

Tu mettras dans ce vaisseau une demi-once d'Or avec deux onces de Mercure, & si tu mets le triple de Mercure (c'est-à-dire

une once & demie) toute la composition n'ira toujours qu'à deux onces ; c'est là l'éxacte proportion qu'il faut garder. Au reste, je t'avertis que si ton vaisseau n'est épais, il ne pourra pas durer ni résister au feu, parce que les vents qui se formeront de notre embrion le feront casser. Il le faut scéler par haut, avec cette précaution qu'il n'y ait ni fente ni aucun trou, autrement ton ouvrage seroit perdu.

Par là tu pourras juger que toute l'Oeuvre dans ses principes matériels ne coûte pas plus de trois écus d'or ; & même à l'égard de la composition de l'eau on en peut faire une livre qui ne reviendra guéres davantage qu'à deux écus ; il est vrai qu'outre cela il faut quelques instrumens, mais ils ne coûtent pas beaucoup. Et qui auroit un vaisseau à distiller comme j'en ai un, n'auroit que faire d'en acheter de verre, qui est une matiere fragile & sujette à se casser.

Il y en a pourtant qui s'imaginent que toute la dépense qu'il faut pour faire l'Oeuvre ne va pas à plus d'un ducat ; mais je puis dire à ces gens là, que par là ils font bien voir qu'ils n'ont jamais fait notre Oeuvre : car il y a d'autres choses qui coûtent, & qui sont pourtant nécessaires pour la faire ; mais ils me répliqueront que les Philosophes assurent que

> **Tout ce qui coûte bien cher**
> **Dans notre Oeuvre est mensonger.**

Je

Je leur réponds en leur demandant, & qu'eſt-ce que notre Oeuvre ? C'eſt, diront-ils, de faire la pierre. Il eſt vrai que c'eſt notre derniere Oeuvre ; mais pour la faire, il faut auparavant trouver une humidité ou liqueur, dans laquelle l'Or ſe fonde comme la glace dans l'eau tiéde : pouvoir trouver cela, c'eſt notre Oeuvre.

Il y en a pluſieurs qui ſe tourmentent à trouver le mercure de l'Or, d'autres le mercure de l'Argent, mais c'eſt toute peine perdue ; car dans cette premiere Oeuvre, (qui eſt de trouver cette liqueur,) tout ce qui coûte beaucoup eſt menſonger & trompeur. Je proteſte avec verité que pour un Florin on peut avoir & acheter autant de matiere, qui eſt le principe de cette eau, qu'il en faut pour animer deux livres entiéres de mercure, afin d'en faire le véritable Mercure des Philoſophes, que l'on ſe donne tant de peine à chercher ; c'eſt de cette eau & de cet Or que nous opérons la confection ſolaire & aurifique, qui étant Or parfait, vaut plus pour l'Artiſte que s'il l'achetoit au prix de l'Or le plus pur ; car notre Or réſiſte à toute épreuve, & c'eſt le meilleur & le plus excellent pour notre Oeuvre, puiſqu'alors il eſt vivant, animant, ſpiritualiſant, générarif, prolifique & multiplicatif.

Cependant il y a quelque dépenſe à faire pour avoir des vaiſſeaux de verre & de terre, du charbon, un fourneau, & quelques

vaisseaux & instrumens de fer (dont on ne sçauroit se passer.) Que ces Sophistes cessent donc leurs caquets & leurs mensonges impudens, avec quoi ils en séduisent tant. Sans le corps parfait, qui est notre Airain, c'est-à-dire l'Or, on ne sçauroit avoir de teinture; & notre pierre est d'un côté vile, crue, volatle & n'est pas mûre; & d'autre côté elle est parfaite, prétieuse & fixe; & ces deux espéces, ce sont le corps ou l'Or; & l'esprit, c'est-à-dire l'Argent vif philosophique.

CHAPITRE XVIII.

Du Fourneau, ou de l'Athanor des Philosophes.

J'Ai assez parlé du Mercure, de sa préparation, de sa proportion & de sa vertu. J'ai aussi assez discouru du Soufre, de sa néceßité & de son usage en notre Oeuvre. J'ai averti comme il les falloit préparer; j'ai montré comme il les falloit mêler; & j'ai déclaré beaucoup de choses touchant le vaisseau dans lequel on les doit mettre & sceller. Mais je donne avis que tout ce que j'ai dit se doit entendre avec un grain de sel, (& avec prudence & discrétion,) de peur que si l'on prétendoit prendre les choses à la lettre, & procéder mot à mot, comme je l'ai dit, on ne fît souvent des fautes.

J'avoue que c'est ainsi que j'ai tellement entremêlé les subtilités de la Philosophie avec une ingénuité toute extraordinaire, que si l'on ne s'avise d'expliquer & d'entendre métaphoriquement plusieurs choses que j'ai dit dans les Chapitres précédens ; on n'en recueillera point d'autre fruit que de la perte & de la dépense inutile. Pour exemple, lorsque j'ai dit que sans aucune ambiguité l'un des principes ou des matiéres étoit le Mercure, & l'autre que c'étoit l'Or ; que l'un se vendoit, & que l'autre se devoit faire par art ; tu dois sçavoir que notre Mercure donne de l'Or de lui-même, & si tu ne sçais pas que c'est le sujet de nos Secrets, tu n'as qu'à le vendre pour l'Or vulgaire, étant véritable Or à toutes sortes d'épreuves ; ainsi il est *vénal*, c'est-àdire, qu'on le peut vendre à qui que ce soit sans aucun scrupule. Et partant notre Or se peut vendre publiquement s'il est réduit en metal par la voie & l'effet de sa projection sur les métaux imparfaits, mais on ne le trouve pas communément à acheter, à tel prix d'argent que ce soit, quand bien même on en offriroit une Couronne ou un Royaume ; car c'est un don de Dieu. Notre Or perfectionné n'est pas le vulgaire, & ne se peut trouver que par notre art ; tu pourrois aussi cependant par notre même art le chercher & trouver dans l'Or & l'Argent vulgaire. Si tu les veux opérer métho-

diquement avec notre eau, ſon principe; pourquoi notre Or eſt la matiere prochaine de notre pierre, comme l'Or & l'Argent & les autres métaux en ſont la matiere éloignée, les autres choſes non métalliques n'en ſont que la matiere très-éloignée, ou plutôt étrangere.

Moi-même je l'y ai cherché, & je l'ai trouvé dans l'or & l'argent ordinaire; mais la pierre eſt plus aiſé à faire par l'extraction de notre matiere & de l'Or joint que par l'extraction de notre ſujet véritable de tout métal vulgaire, parce que notre Or eſt le cahos, l'ame duquel n'a point été chaſſée par le feu. Et l'Or du vulgaire eſt celui de qui l'ame pour ſe mettre en ſureté contre la tyrannie de Vulcain, s'eſt retirée dans une fortereſſe fermée. C'eſt ce qui a fait dire aux Philoſophes que le feu eſt la cauſe de la mort artificielle des métaux; de ſorte que dès qu'ils ont été mis en fuſion ils ſont privés de la vie. Si tu as l'eſprit de t'appliquer à connoître ce que je te marque, alors il ne t'eſt pas beſoin d'autre clef, que de l'Or vulgaire qui eſt ton corps imparfait, & du dragon igné, qui eſt notre eau acuée à laquelle cet Or ſe doit marier, pour ſe ſpiritualiſer & aſtraliſer. Mais ſi tu cherches notre Or, cherche-le dans une choſe qui eſt *mitoyenne*, & qui tient le milieu entre le parfait & l'imparfait, & tu le trouveras; ſinon ôte les barriéres, (& ou-

vre les ſerrures) de l'Or vulgaire, ce qui s'appelle la premiere préparation par laquelle on délie le charme & l'enchantement de ſon corps, ſans quoi il ne peut faire le devoir ni la fonction de mari, ce qui eſt dit travail d'Hercule.

Si tu prends la premiere voie, tu dois y procéder par un feu fort doux & tempéré, depuis le commencement juſqu'à la fin; mais ſi tu veux ſuivre la ſeconde, tu es obligé d'implorer l'aſſiſtance de Vulcain brûlant; je veux dire que tu dois te ſervir d'un feu qui ſoit violent & au même degré que doit être celui dont nous nous ſervons pour faire la multiplication, lorſque l'on employe le corps de l'Or & celui de l'Argent vulgaires pour ſervir de ferment, afin de donner la derniere perfection à l'Elixir. Tu trouveras ici un labyrinte d'où tu ne ſortiras pas aiſément, ſi tu ne ſçais le moyen de t'en dégager.

Toutefois, laquelle des deux voies que tu veuilles ſuivre; & lequel des deux procédés que tu veuilles faire en opérant, ſoit dans l'Or vulgaire, ſoit dans notre Or philoſophique, tu as beſoin d'une chaleur égale & continuelle, & ſçaches que dans l'un & l'autre travail, quoique le mercure ſoit radicalement unique, il différe néanmoins en ſa préparation; tu dois être aſſuré de deux choſes; la premiere, que notre Or achevera & parfera ton Oeuvre deux ou trois mois plutôt

que notre matiere premiere extraite de l'Or ou de l'Argent vulgaires ; l'autre, que la vertu de l'Elixir qui se fera avec notreOr sera dans son premier dégré de perfection d'une plus grande vertu, que l'autre le seroit à la troisiéme circulation. Outre cela si tu fais l'Oeuvre avec notre Or , il faudra que tu lui donnes à manger, que tu lui donnes à boire, que tu le fermentes, &c. (& c'est ce qu'on appelle cibation, imbibition, fermentation,) & par ce moyen sa vertu se multipliera à l'infini; mais si tu fais l'Oeuvre avec l'Or vulgaire, il te faudra l'illuminer & l'inférer comme il est enseigné bien au long dans le grand Rosaire.

D'ailleurs, si tu travailles avec notre Or, tu pourras calciner, putrifier & blanchir par le moyen & par l'aide du feu intérieur de nature, qui est doux & benin, en lui administrant au dehors une chaleur de bain imitant celle de fumier, ou vaporeuse. Que si tu travailles avec le vulgaire, tu dois disposer tes matieres par la sublimation & l'ébullition, afin qu'après cela tu puisses les unir, (& les conjoindre) avec le lait de la Vierge.

Mais lequel des deux procédés que tu choisisses, & que tu veuilles faire, tu ne peux rien faire pour tout sans le feu. C'est pourquoi ce n'est pas sans sujet que le *véridique* Hermés établit pour tiers & gouverneur de l'ouvrage le feu qui est le plus approchant du Soleil & de la Lune, l'un pere de l'Or,

l'autre mere de l'Argent. Mais je t'avertis que par ce feu là il ne faut entendre autre chose que notre fourneau, qui est véritablement une chose secrette, & que jamais l'œil corporel n'a vû.

Il y a néanmoins un autre fourneau, que nous appellons le fourneau commun & ordinaire, qui peut être fait ou de briques ou de terre à Poitier, ou de *lamines*, de fer, ou d'airain, qui seront bien jointes & enduites par-dessus avec du lut. Nous appellons ce fourneau là *athanor*; je n'en trouve point de meilleur que celui qui est fait avec une tour & un nid.

Pour le bien faire il faut faire une Tour qui ait environ deux pieds de haut, & neuf doigts de large, ou un empan ordinaire, l'épaisseur des murs de tous côtés doit être de deux doigts, de façon que l'élévation aille de bas en haut, toujours en diminuant, se terminer à sept ou huit doigts d'ouverture de diamétre à la superficie. Au-dessus du sol ou plancher il faut faire une porte ou ouverture, afin d'en pouvoir ôter les cendres, qui ait trois ou quatre pouces en quarré, avec une pierre qu'on y ajustera. *Immédiatement* au-dessus de cette porte on posera la grille, & un peu au-dessus de la grille il faudra faire deux trous qui ayent environ un doigt de tout sens, par lesquels la chaleur puisse entrer & se communiquer à l'*athanor* qui sera tout joignant, & qui y tiendra; la capacité ne doit pas être plus grande que

pour contenir trois ou quatre œufs de verre. Au reste, il faut que cette Tour & ce nid n'ait pas la moindre petite fente ni crevasse, & que la couverture du nid ne descende point en dehors des bords de son bassin, mais que la pointe de la langue de feu puisse frapper immédiatement le cul du nid, & sortir par deux, trois ou quatre trous; ce nid aura à son couvercle une fenêtre ou visiere à chacun des deux côtés d'opposite, & ce sera dans ce nid qu'on placera droit & à demeure le vaisseau de verre philosophique de près d'un pied de haut.; il faut qu'il y ait un vuide entre la grille & le cul du bassin.

Tout étant ainsi disposé, le fourneau sera mis stablement dans un lieu clair; l'on mettra les charbons par le haut de la Tour, & d'abord il en faudra mettre qui soient allumés & tout rouges; puis on en mettra d'autres sans être allumés, & ensuite il faudra fermer bien exactement l'ouverture d'en haut, en la couvrant de son dôme adapté. Ayant un fourneau fait de cette maniére, tu pourras accomplir l'Oeuvre selon ton intention.

Que si tu es curieux, tu pourras fort aisément trouver d'autres maniéres de faire le feu, tel qu'il est nécessaire, sans charbons; il doit être humide, digérant, doux, subtil, renfermé, aërien, circuiant, environnant, altérant & non brûlant, linéaire, égal & continuel. Tu dois donc faire ton athanor

de

de telle façon, qu'après y avoir mis ta matiere tu puisses sans bouger ton vaisseau, y faire tel *degré* de feu qu'il te plaira, & selon que tu en auras besoin, depuis une *chaleur* semblable à celle de la *fiévre*, jusqu'au feu du petit *reverbere*, ou d'un rouge obscur; qu'il puisse durer de lui-même, & sans qu'il y faille toucher dans sa plus forte chaleur pour le moins huit ou dix heures, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire d'y admettre d'autre & nouveau feu; car s'il duroit moins, ce seroit un travail bien fatiguant à faire : pour lors la porte de l'Oeuvre t'est ouverte.

Mais quand tu auras fait la pierre, tu pourras pour ta commodité faire un petit fourneau portatif, tel que j'en ai fait un moi-même, parce que les autres opérations ne seront point difficiles ni si laborieuses; car elles sont plus courtes, & par ces raisons elles n'exigent point un si grand fourneau, qui seroit bien plus difficile à transporter; alors il faut & moins de tems, & un feu naturel bien plus doux, pour multiplier la pierre, ce qui est l'ouvrage peut-être d'une semaine, ou tout au plus de deux ou trois.

CHAPITRE XIX.

Du progrès de l'Oeuvre durant les premiers quarante jours.

QUand tu auras préparé notre Mercure par la cuisson, & notre Or par la pur-

gation, enferme-les dans notre vaiſſeau, & gouverne-les par notre feu; dans quarante jours tu verras que toute la matiere ſera changée en un *ombre*, c'eſt-à-dire en atomes (noirs) ſans que l'on puiſſe remarquer qui fait cette action, ni que l'on puiſſe appercevoir aucun mouvement ſenſible, ni que l'on ſente aucune chaleur en touchant le vaiſſeau, ſi ce n'eſt qu'on s'apperçoit ſeulement que la matiere s'échauffe.

Mais ſi tu ne ſçais pas encore le myſtère de notre Or & de notre mercure, ne travaille pas davantage, car il ne t'en reſteroit qu'une dépenſe inutile. Que ſi tu ne connois pas encore parfaitement le ſecret de notre Or dans toute ſon étendue, que tu ayes néanmoins une parfaite connoiſſance de notre mercure, & comment l'Or dans ſa préparation doit être uni au corps parfait, ce qui eſt un grand myſtère, en ce cas là prens une partie de l'Or vulgaire qui ſoit bien purifié, & trois parties de notre mercure illuminé & préparé par la premiere opération; joins & amalgames ces deux matiéres enſemble, comme je t'ai enſeigné ci-devant, & mets-les au feu avec un tel dégré de chaleur qu'elles puiſſent bouillir, qu'elles ſuent, que leur ſueur ſe *circule* ſans intermiſſion, & que cette opération ſe faſſe jour & nuit par l'eſpace de quatre-vingt dix jours, & autant de nuits; tu verras que ce mercure aura ſéparé tous les élémens de l'Or vulgaire, & que de rechef il les aura conjoint & réuni.

Fais encore bouillir cette matiere par cinquante autres jours, & tu verras alors que notre mercure aura converti l'Or vulgaire en notre or philoſophique, qui eſt une médecine du premier ordre.

C'eſt donc là alors notre ſouffre, mais il ne ſera pas encore *tingent* ; & je t'aſſûre que pluſieurs Philoſophes ont ſuivi cette voie dans leur ouvrage, & ils ont trouvé la vérité ; mais c'eſt une voie bien ennuyeuſe, & qui eſt bonne pour les grands Seigneurs. Car quoiqu'on aye trouvé & fait ce ſouffre, il ne ſe faut pas imaginer pour cela que l'on aye la pierre, l'on ne poſſéde ſeulement alors que la vraie matiere de la pierre, qui en cet état eſt une choſe imparfaite ; avec laquelle cependant en moins d'une ſemaine tu peux chercher & trouver cette pierre par une voie facile & rare qui nous eſt propre, & que Dieu a réſervé pour les pauvres qui ſont mépriſés des hommes, & pour ſes Saints qui ſont rejettés de la ſociété du monde.

Je veux maintenant en parler bien au long, quoi qu'en commençant ce Livre j'euſſe réſolu de n'en pas dire un ſeul mot ; c'eſt un des plus grands *Sophiſmes* que faſſent tous les Adeptes. Les uns parlent de l'Or & de l'Argent vulgaires, & ils diſent vrai. Les autres diſent que ce n'eſt rien moins que cela, & ils diſent vrai tout de même. Pour moi étant émû de charité, je m'en vais ten-

dre la main aux Amateurs de la Science ; j'appelle ici tous les Adeptes, & je ſoutiens qu'ils ont tous été envieux ; je le voulois être auſſi-bien qu'eux, mais Dieu m'a changé & détourné contre la réſolution que j'avois priſe ; qu'il en ſoit éternellement béni & ſanctifié.

Je dis donc que ces deux voyes ſont vraies, parce qu'elles ſont une ſuite l'une de l'autre, & une ſeule voie pour la fin de l'Oeuvre, quoiqu'elles n'ayent point le même commencement ; car tout notre ſecret conſiſte (& eſt) dans notre mercure & dans notre Or. Notre mercure eſt notre voie, & ſans lui l'on ne fera rien. Notre Or de même n'eſt pas l'Or du vulgaire, & néanmoins il eſt dans l'Or du vulgaire ; car autrement, comment les métaux ſeront-ils homogénes & de même nature ?

Si donc tu ſçais la méthode d'illuminer notre mercure ſelon l'art requis, tu pourras au lieu de notre Or joindre notre mercure avec l'Or vulgaire, (quoi qu'à dire vrai, la préparation de notre mercure doive être différente à l'égard des deux Or,) par un régime tel qu'il doit être, ils te donneront notre Or dans cent cinquante jours, parce que notre Or provient naturellement de notre mercure.

– Si l'Or du vulgaire eſt réſous & diviſé en ſes élémens, & puis remis & réuni en ſa nature par notre mercure ; cette compoſition ſe convertira toute en notre Or par le moyen

du feu. Et si cet Or est joint ensuite avec notre mercure préparé, que nous appellons notre lait virginal, il donnera assurément toutes les marques & tous les signes qui ont été décrits par les Philosophes, pourvû que l'on lui donne le feu tel qu'ils l'ont dit.

Mais si tu prétends à présent mettre notre même mercure sur notre décoction de l'Or vulgaire, quelque pur qu'il soit, & qui selon notre usage doit être mis sur notre Or philosofique, quoiqu'à généralement parler, ces deux Or fluent de la même source, & que tu y administres le même régime de chaleur que les Sages en leur Livre ont appliqué à notre pierre; par ce procédé tu es assurément dans la voie de l'erreur. Et c'est là le grand labyrinthe où presque tous ceux qui commencent à travailler sont arrêtés tout court, parce que les Philosophes parlent dans leurs Livres de l'une & de l'autre de ces deux voies & manieres, qui ne sont pourtant en effet & fondamentalement qu'une seule maniere & une seule voie, si ce n'est qu'il y en a une qui est plus droite & plus courte que l'autre.

Ceux donc qui parlent de l'Or vulgaire (comme je fais dans ce petit Traité, & comme ont fait aussi Artephius, Flamel, Riplée & beaucoup d'autres dans leurs Ecrits) ne veulent dire autre chose, si ce n'est que l'Or philosophique est fait de l'Or vulgaire & de notre mercure; & que cet Or

étant enſuite, & par réitération diſſous & liquéfié, donnera le ſouffre & l'argent vif fixe, incombuſtible & tingent à toute ſorte d'épreuve.

Semblablement, & en ce ſens, notre pierre eſt en chaque métal & minéral, parce que l'on peut, par exemple, tirer de chacun d'eux l'Or vulgaire, duquel enſuite on peut avoir notre Or très-prochain; je veux dire que notre Or eſt dans tous les métaux vulgaires; mais qu'il eſt plus près & plus proche dans l'Or & dans l'Argent affinés.

C'eſt ce qui a fait dire à Flamel que pluſieurs ont travaillé ſur Jupiter ou l'Etain, d'autres ſur Saturne ou le Plomb, *mais moi*, dit-il, *j'ai travaillé dans l'Or, & j'ai trouvé l'Or philoſophique.*

Il y a pourtant une choſe unique dans le régne métallique d'une admirable origine, dans laquelle notre Or eſt plus proche que dans l'Or & l'Argent vulgaires; ſi tu le cherches à l'heure de ſa naiſſance, c'eſt un ſouffre ſolaire qui ſe liquifie, ſe réſout & ſe fond dans notre mercure ſon humide radical, comme fait la glace dans l'eau chaude; & cependant ce ſouffre liquide eſt en quelque façon ſemblable à l'Or. Tu ne trouveras pas cela immédiatement dans la manifeſtation de l'Or vulgaire, mais par la révélation du ſecret qui eſt en notre mercure; cette même choſe étant digérée ſe peut trouver dans notre mercure par l'eſpace de cent cinquante,

jours en la premiere opération. C'eſt là notre Or ſolaire, qu'on acquiert par une plus longue voie ; cependant il ne ſera pas encore auſſi puiſſant que celui que la Nature nous a laiſſé entre les mains.

Mais en le circulant, & tournant la roüe pour la troiſiéme fois, tu trouveras le même dans tous les deux ; avec cette différence toutes fois, que tu le trouveras dans le premier en ſept mois ; & qu'il te faudra un an & demi, ou peut-être deux ans, pour le trouver dans le dernier par la ſeconde opération. Je ſçai l'une & l'autre de ces deux voies, j'approuve néanmoins davantage celle qui eſt la plus aiſée, & je la recommande aux gens d'eſprit ; mais je n'ai décrit que la plus difficile, de peur d'attirer ſur moi l'anathéme & la malédiction de tous les Philoſophes ; cependant ces deux opérations ſe ſuivent & ſont néceſſaires, ainſi que la troiſiéme.

Sçaches donc que l'on ne trouve que cette ſeule difficulté en liſant les Livres des Philoſophes les plus ſincéres, qui eſt que tout tant qu'ils ſont, donnent le change dans le ſeul régime : & que lorſqu'ils parlent d'un ouvrage, ils mettent le régime & la pratique de l'autre. J'ai été long-tems embarraſſé dans ces filets, (& dans ces difficultés) avant que d'avoir pu m'en délivrer. C'eſt pourquoi je déclare que la très-bénigne chaleur de nature eſt celle convenable dans notre œuvre, ſi tu ſçais bien comprendre notre ouvrage.

Mais si tu travailles dans l'Or vulgaire ; cet ouvrage n'est pas proprement le nôtre, il te conduira pourtant tout droit à notre œuvre, en son tems déterminé. Or tu as besoin d'une coction ou cuisson forte dans celui-là, & d'un feu qui soit proportionné. Puis tu procéderas par un feu très-doux, que tu feras dans notre *athanor* avec sa Tour, que je trouve très-propre pour nos opérations.

Ainsi si tu as travaillé avec l'Or vulgaire, ayes la précaution & le soin de faire les Nôces de Diane & de Venus, dans le commencement de celles de ton mercure ; fais-le ensuite reposer en son nid, & par le moyen d'un feu, tel qu'il est nécessaire, tu verras l'emblême ou la figure du grand œuvre, sçavoir le Noir, la queue de Paon, le Blanc, l'Orangé & le Rouge. Après cela recommence cet ouvrage avec le mercure, que l'on appelle *le lait de la Vierge*, en lui donnant le feu du Bain de rosée ; & pour le plus le *feu de sable* tempéré avec les cendres ; & alors tu verras non-seulement *le noir, mais le noir plus noir que le noir, & toute la noirceur* ; & tout de même, *& le blanc & le rouge parfait* ; & cela se fait ainsi par un doux procedé, & la volonté de Dieu ; car Dieu n'étoit point dans le feu, & dans un vent fort, mais il appella *Elie* par une voix muette, c'est-à-dire que son souffre spirituel, attira doucement à lui l'humide radical de nature.

C'eſt pourquoi ſi tu ſçais l'art, tire notre Or de notre mercure, alors tous les myſtères cachés ſeront repréſentés en un ſeul perſonnage, & tu accompliras tout l'ouvrage d'une ſeule choſe ; ce qui ſera, je t'aſſure, plus parfait que tout ce qu'il y a de parfait dans le monde, comme le dit le Philoſophe. *Si tu peux*, dit-il, *faire l'Oeuvre du mercure tout ſeul, tu auras aſſurément trouvé l'Oeuvre le plus précieux de tous.* Dans cet ouvrage il n'y a rien de ſuperflu, mais je te jure par le Dieu vivant, que tout eſt changé en pureté, parce que l'action ſe fait dans un ſeul ſujet, qui eſt l'Or philoſophique ſolaire. Mais ſi tu commences ton travail ſur l'ouvrage de l'Or vulgaire, lors il y a action & paſſion dans deux choſes, & de ces deux choſes là, l'on n'en prend que la moyenne ſubſtance toute ſeule, parce que l'on en ôte les *fœces* & les impuretés. Penſe bien & médite profondément ſur ce que je viens de dire ici en peu de paroles ; car ſi tu les entends, tu as la clef pour ouvrir & accorder toutes les contradictions qui paroiſſent être dans ce que les Philoſophes ont écrit. Pourquoi Riplée enſeigne dans le Chapitre de la calcination, *qu'il faut tourner la roue pour la troiſiéme fois*, & en ce lieu là il parle expreſſément de l'Or vulgaire, & il le faut entendre ainſi. Cet Auteur eſt fort miſtique & obſcur, & ſa triple doctrine des proportions s'accorde à ce qui eſt rapporté, parce que les trois proportions dont il parle ſervent

pour trois ouvrages différens & méthodiques.

Des trois ouvrages l'un eſt fort ſecret, & purement naturel, & celui-là ſe fait dans notre mercure avec notre Or ſolaire. C'eſt à cet ouvrage qu'il faut attribuer tous les ſignes que les Philoſophes décrivent; c'eſt un ouvrage qui ne ſe fait ni avec le feu ni avec les mains, mais par la chaleur intérieure toute ſeule, & la chaleur du dehors ne fait autre choſe que chaſſer & empêcher le froid, & ſurmonter & corriger ſes ſymptômes ou accidens.

L'autre & ſecond ouvrage ſe fait dans l'Or vulgaire & notre mercure; pour le faire il faut ſe ſervir d'un feu doux & clair, & il y faut beaucoup de tems, pendant lequel ces deux matieres ſe cuiſent, par l'entremiſe de Venus, juſqu'à ce que la plus pure ſubſtance de l'une & de l'autre ſoit tirée & exprimée, & c'eſt ce que l'on appelle *le ſuc de la Lunaire*. Ici lorſque par le travail naturel les fœces & les ordures ont été jettées, & qu'il n'en ſubſiſte plus dans le compôt, il faut prendre le ſuc; car en cet état il n'eſt pas encore la pierre, mais il eſt pourtant notre véritable ſoufre: l'on doit alors le cuire avec notre mercure, qui eſt ſon ſang approprié, & en faire une pierre de feu, qui ſera extrémement pénétrante & tingente.

Enfin le troiſiéme ouvrage eſt mixte ou mêlé. Il ſe fait en mêlant l'Or vulgaire avec notre mercure en poids convenable, à

quoi l'on ajoûte autant de ferment de notre ſouffre qu'il en eſt de beſoin : alors *ſont accomplis tous les miracles du monde* ; car il ſe fait un élixir qui peut donner & les richeſſes & la ſanté.

Employe donc toutes tes forces & toute ton induſtrie à chercher notre ſouffre, que je t'aſſure que tu recueilleras dans notre mercure, *ſi les deſtins te ſont favorables*. Que ſi tu ne l'y peux pas trouver, tu mettras notre Or & notre Argent philoſophiques dans l'Or vulgaire par une chaleur propre, & avec le tems qui eſt néceſſaire pour cela ; mais c'eſt une voie pleine d'épines, (& un procedé où il y a mille difficultés.) Et j'ai fait vœu & promis à Dieu & à l'Equité, de ne déclarer jamais en propres termes ni l'un ni l'autre des régimes diſtinctement & ſéparément ; car je jure en bonne foi que j'ai découvert la vérité dans les autres choſes décrites.

Prens donc ce mercure que je t'ai expliqué, & le marie avec l'Or qui lui eſt fort ami ; & avec notre régime de chaleur, tu verras certainement ce que tu déſires dans ſept mois, ou neuf, ou dix au plus ; mais notre Lune paroîtra pleine dans l'eſpace de cinq mois. Ce ſont là les véritables termes, (& le tems préfix) pour parachever ces ſouffres ; mais ſi tu crois qu'en cet état ils ſoient nos pierres (au rouge ou au blanc) tu te trompes encore : mais par une réitérée dé-

coction de ces souffres, en réitérant & recommençant ton travail avec un feu qui soit du moins sensible, tu posséderas notre pierre & le véritable élixir des teintures, & tout cela dans un an & demi philosophiques, moyennant la grace & l'aide de Dieu, à qui la gloire en soit rendue éternellement.

CHAPITRE XX.

De l'arrivée de la noirceur dans l'œuvre du Soleil & de la Lune, ou de l'Or & de l'Argent.

SI tu as travaillé dans l'Or & dans l'Argent pour y chercher notre souffre, à l'aide de notre Mercure, regarde si tu verras ta matiere enflée comme de la pâte, & bouillante comme de l'eau, ou pour mieux dire comme de la poix fondue, parce que notre Or solaire, ainsi que notre mercure, a une représentation *emblématique* dans l'Oeuvre de l'Or vulgaire avec notre mercure. Ton fourneau étant échauffé, attends dans la chaleur bouillante par l'espace de vingt jours, auquel tems tu remarqueras beaucoup de couleurs variées : mais vers la fin de la quatriéme semaine (pourvû que la chaleur ait été continuelle) tu verras l'aimable verdeur, qui durera sans disparoître dix jours ou environ.

Tu as lors sujet de te réjouir, car assurément tu verras bientôt apres toute ta matiere aussi noire qu'un charbon ; & tous le

membres (ou parties) de ta composition seront réduits en atomes. Car cette opération n'est autre chose que la résolution du fixe dans le non-fixe, afin qu'étant ensuite unis & conjoints l'un avec l'autre, ils ne fassent qu'une même matiere, qui soit en partie spirituelle, & en partie corporelle. C'est pourquoi le Philosophe dit : *Prens le Chien de Corascene , & la Chienne d'Armenie, joints-les ensemble, & ils t'engendreront un fils de la couleur du Ciel.* Parce que ces natures par la décoction seront bientôt changées en un bouillon qui ressemblera à l'écume de la mer, ou à un brouillard épais, qui se teindra d'une couleur livide & noirâtre ; & je te jure en bonne foi que je ne t'ai rien caché que le régime, & si tu es prudent tu pourras aisément le concevoir par ce que j'en ai dit.

Quand tu sçauras le régime , prens la pierre qui t'a été montrée ci-dessus, & gouverne-la comme tu sçais ; & tu verras ensuite apparoître plusieurs choses fort remarquables que voici.

Premierement , dès aussitôt que la pierre aura senti son feu , le souffre & le mercure se fondront & seront *fluents* (ou coulants) sur le feu comme de la cire , le souffre sera brûlé , & il changera les couleurs de jour à autre , & le mercure demeurera *incombustible* ; si ce n'est que pour un tems il sera teint des couleurs du souffre, mais il n'en sera pas

taché, ainſi il lavera entiérement le laton, & le nettoyera de ſes ordures. Fais enſorte que le Ciel ſe joigne à la Terre, & le fais tant de fois, juſqu'à ce que la Terre ait conçû une nature céleſte.

O ſainte Nature! qui faites toute ſeule ce qui eſt abſolument impoſſible à quelque homme que ce ſoit!

C'eſt pourquoi quand tu auras vû dans ton vaiſſeau de verre, ou œuf philoſophique, que les natures ſe mêlent enſemble, comme ſi c'étoit du ſang caillé & brûlé, ſois aſſuré que la fémelle a ſouffert les embraſſemens du mâle. Et partant dans dix-ſept jours, après que ta matiere aura commencé à ſe deſſécher, tu dois t'attendre que les deux natures ſe changeront en une *bouillie graſſe*, & ſe contourneront enſemble en façon d'un brouillard épais, ou comme l'écume de la mer, ainſi qu'il a été dit, & cela ſera d'une couleur fort obſcure. Alors crois fermement que l'Enfant royal eſt conçû, parce que de-là en avant tu verras des vapeurs verdoyantes, jaunes, noires & bleues dans le feu, & aux côtés du vaiſſeau. Ce ſont là ces vents qui ſe font ordinairement lorſque notre *embrion* ſe forme, leſquels il faut retenir adroitement de peur qu'ils ne fuyent, & que l'ouvrage ne ſoit anéanti.

Tu dois tout de même prendre garde que l'odeur ne s'exhale par quelque fente, parce que la force & la vertu de la pierre en ſouf-

friroit un dommage considérable ; c'est pour cela que le Philosophe commande *de conserver soigneusement le vaisseau avec sa ligature.* Et je t'avertis de ne point cesser ton opération, & de ne mouvoir ni ouvrir ton vaisseau, ni d'interrompre un seul moment ta décoction, mais de continuer à toujours cuire jusqu'à ce que tu voyes qu'il n'y ait plus d'humidité, ce qui arrivera dans trente jours. Voyant cela, réjouis-toi hardiment, & sois assuré que tu es dans la droite voie.

Alors sois assidu à ton ouvrage, parce que peut-être dans deux semaines après ce tems-là tu verras que toute la terre sera séche & fort noire. C'est ici la mort du Composé, les vents ont cessé, & tout est dans le calme & dans le repos. C'est-là cette grande Eclipse du Soleil & de la Lune tout ensemble, c'est-à-dire de l'Or & de l'Argent qui sont engendrés par ces deux Astres, & qui tiennent de la nature de leurs Progéniteurs ; pendant cette Eclipse *on ne verra aucun luminaire sur la Terre, & la Mer disparoîtra.* C'est alors que se fait notre cahos, duquel par le commandement de Dieu tous les miracles du monde sortiront par ordre, & l'un après l'autre : car c'est ici le labyrinthe, qui a sept portes, l'hydre à sept têtes, le Chandelier à sept branches, le Ciel des sept Planettes, la Fontaine des sept Métaux, l'Ether des sept dons de sagesse & de lumière, le Globe des sept esprits influans vie, le Foyer des sept illuminations, ou fu-

blimations, la Lanterne magique des ſept opérations naturelles, la Boete des ſept phioles aurifiques de parfums odoriférans & ſalutaires, & l'Habitacle de tous les tréſors céleſtes dans notre Microſcome.

CHAPITRE XXI.

De la Combuſtion *des Fleurs, & comment on la peut empêcher.*

CE n'eſt pas un manquement de peu de conſéquence, & qui ſe fait pourtant aiſément, que la combuſtion ou brûlure des Fleurs auparavant que les natures encore tendres ſoyent bien extraites hors de leur profondeur & de leur centre. Il faut principalement prendre garde à ne pas faire cette faute après la troiſiéme ſemaine. Car au commencement il y a une ſi grande abondance d'humeur, que ſi tu donnes le feu plus fort qu'il ne faut, ton vaiſſeau qui eſt fragile, ne pourra pas réſiſter à la quantité des vents qui s'y formeront, & qui d'abord le feront éclater, ſi ce n'eſt qu'il ſoit plus grand qu'il ne faut. Et ſi cela arrivoit, l'humidité ſera tellement diſperſée & répandue, qu'elle ne retournera plus en ſon corps, du moins en telle quantité qu'elle puiſſe être ſuffiſante pour lui donner des forces & de la vigueur.

Mais quand la Terre aura commencé de retenir une partie de ſon eau, alors ne ſe

faiſant

faisant plus de vapeurs, on pourra bien augmenter le feu plus qu'il ne faut, sans crainte que le vaisseau en puisse être aucunement endommagé; mais aussi cela sera cause que l'Oeuvre en sera gâté, qu'il prendra la couleur de pavot sauvage, & que toute la composition deviendra enfin une poudre séche, qui se sera faite rouge inutilement. Cette marque te fera connoître que le feu aura été plus fort qu'il ne falloit, c'est-à-dire si fort, qu'il aura empêché que la véritable conjonction ne se soit faite.

Tu dois donc sçavoir que notre œuvre demande un véritable changement des natures, ce qui ne se peut faire si la derniere union des deux natures ne se fait, & elles ne se peuvent unir qu'en forme d'eau; car il ne se fait point d'union des corps, mais c'est seulement une confusion ou *broyement*, tant s'en faut qu'il puisse y avoir d'union du corps avec l'esprit par le mêlange qui se fait des atomes, c'est-à-dire des plus petites parties les unes avec les autres. Mais pour ce qui est des esprits ils se pourront bien aisément unir ensemble. C'est pourquoi (pour l'union des natures) il faut nécessairement une eau métallique homogénée, à laquelle on prépare la voie par la calcination qui la précéde, (& qui se fait auparavant.)

Cette exsiccation, ou dessechement, n'est donc pas véritablement une *exsiccation*; mais c'est une réduction en atômes de l'eau

avec la terre par le crible de la nature, & ces atômes ſont plus déliés & plus ſubtils que l'eau ne requiert & qu'il eſt néceſſaire, afin que la terre reçoive le ferment tranſmutatif de l'eau. Mais cette nature ſpirituelle, par un feu trop violent & plus fort qu'il n'eſt néceſſaire, eſt comme ſi elle étoit frappée du marteau de la mort, & lors ce qui étoit *actif* devient *paſſif*, le ſpirituel eſt rendu corporel, c'eſt-à-dire qu'il s'en fait un précipité rouge, qui eſt inutile pour notre Oeuvre, parce que la couleur noire du Corbeau ne ſe fait que dans une chaleur qui lui eſt propre & convenable; & quoiqu'elle ſoit noire, c'eſt pourtant une couleur que l'on doit beaucoup ſouhaiter.

Il eſt vrai cependant qu'au commencement du véritable Oeuvre il apparoît une rougeur, & qui eſt même remarquable; mais il faut que pour cela il y ait une ſuffiſante quantité d'eau, c'eſt un témoignage que le Ciel a eu *copulation*, & a couché avec la Terre, & que le feu de la Nature a conçû; pourquoi Hermes dit, que *notre feu ſulfureux uni à notre humide radical, eſt ce Roi qui deſcend du Ciel, l'ame qu'il faut rendre à ſon corps, & qui le doit reſſuſciter*, ce qui fera que tout le vaiſſeau ſera teint au dedans d'une couleur dorée; mais cette couleur ne durera pas, & elle produira bientôt la couleur verte. Tu auras enſuite le noir en peu de tems, & tu verras ce que tu déſires, ſi tu as patience.

Sur tout *hâte-toi lentement*, continue pourtant ton feu assez bien, & conduit ta barque en Pilote bien expert entre les écueils de *Scylle* & *Charibde*, si tu veux gagner les richesses des deux Indes (Orientale & Occidentale.) Cependant tu verras par fois comme de petites Isles, des épics & des bouquets en touffes, & de petites ombres de diverses couleurs, qui s'éléveront dans les eaux & aux côtés (du vaisseau) & se dissiperont incontinent, pour faire place à d'autres qui naîtront & paroîtront ensuite. Cela vient de ce que la Terre, qui ne demande qu'à germer, produit toujours quelque chose, de sorte qu'il te semblera par fois de voir dans ton vaisseau des oiseaux, des bêtes, des serpens, des reptiles, & d'autres couleurs agréables, mais qui ne sont pas considérables, & disparoîtront bientôt.

Le principal est que tu continues incessamment le feu dans le dégré qu'il doit être, & tout cela se déterminera avant le cinquantiéme jour dans une couleur très-noire, & dans une poudre, dont les parties n'auront aucune liaison ensemble. Que si cela n'arrive pas, tu t'en devras prendre, ou à ton mercure, ou au régime (du feu) que tu donnes, ou à la matiere qui ne sera pas bien disposée, pourvû que tu n'ayes point bougé ou remué ton vaisseau : car cela pourroit ou retarder ou ruiner absolument ton Ouvrage, & notre Pierre se subli-

me, se dissout, s'engrossit, se coagule, & se fixe d'elle-même, sans aucune interposition des mains.

CHAPITRE XXII.

Le régime de Saturne, ce que c'est, & pourquoi on l'appelle ainsi.

TOus les Mages, c'est-à-dire les Sages, qui ont écrit de ce travail de la Sagesse, ont parlé de l'Oeuvre & du régime de Saturne, ce qui a été cause qu'il y en a eu plusieurs qui ne les entendant pas bien, ou les prenant dans un sens contraire à l'esprit occulte, se sont jettés dans beaucoup d'erreurs, & se sont trompés dans leur opinion. Il y en a eu qui ainsi deviés pour s'être laissé surprendre par trop de confiance à la letire des Ecrits, ont travaillé sur le plomb, avec espérance & sans fruit ni profit. Mais sçache que notre plomb est plus précieux qu'aucun Or que ce soit; car c'est la boüe & le limon dans lequel l'ame de l'Or se joint avec le mercure, afin de produire ensuite le mâle & la fémelle, Adam & Eve sa femme.

C'est pourquoi l'Or qui étoit le plus haut & le plus élevé, s'est humilié ici pour être fait le plus bas, en attendant la rédemption de tous ses Freres les métaux dans son sang. Donc ce que nous appellons Saturne dans notre ouvrage, c'est le tombeau où notre Roi, c'est-à-dire l'Or est enseveli, & c'est

la clef du trésor de l'Art transmutatoire. Heureux celui qui peut saluer cette Planette qui va si lentement. Prie Dieu, mon Frere, qu'il te fasse cette grace, car c'est une bénédiction *qui ne dépend pas de celui qui court pour l'avoir, ni de celui qui la souhaite, mais du seul Pere des lumiéres.*

CHAPITRE XXIII.

Des différens régimes de cette Oeuvre.

STudieux Tyron de notre Science, sois assuré que dans tout l'ouvrage de la Pierre, il n'y a que le seul régime qui soit celé. Ce qu'un Philosophe en a dit est très-véritable, que *quiconque en aura la parfaite connoissance sera honoré des Princes & des Grands de la Terre.* Et je te jure sur ma foi, que si l'on disoit seulement le régime ouvertement (& comme il se doit faire) il n'y auroit pas même jusqu'aux fols qui ne se mocquassent de notre Art.

Car quiconque connoît une fois le régime, sçait que *tout le reste n'est qu'un ouvrage de femmes & un jeu d'enfans*, n'y ayant plus autre chose à faire qu'à décuire & à cuire. Et c'est ce qui a obligé les Philosophes à cacher ce secret avec grand artifice ; & crois assurément que j'ai fait fondamentalement la même chose, quoique j'aye paru parler du dégré de chaleur. Néanmoins puisque je me suis proposé d'agir sin-

cerement & de bonne foi dans ce petit Traité, & que je l'ai promis, je me trouve obligé à faire quelque chose de particulier, pour ne pas tromper l'espérance & la peine des personnes d'esprit qui liront ce Livre.

Sçaches donc que dans tout notre ouvrage nous n'avons qu'un seul régime *linéaire*, qui n'est autre chose que de décuire & digérer. Et néanmoins ce seul régime-là en comprend plusieurs autres en soi, que les envieux ont caché en leur donnant beaucoup de noms qui sont différens, & en parlant comme si c'étoient différentes opérations. Pour moi, à cause que j'ai promis candeur & sincérité, j'en traiterai beaucoup plus ouvertement; de sorte que tu seras obligé d'avoüer que je suis en cela plus ingénu que pas un; car ce n'est pas notre coûtume de parler clairement d'une chose de cette importance.

CHAPITRE XXIV.

Du premier Régime de l'Oeuvre, qui est celui du Mercure philosophique.

JE commencerai par le Régime de Mercure, qui est un secret, dont pas un des Philosophes n'a jamais parlé. Penses bien qu'ils ont tous commencé par le second ouvrage, c'est-à-dire par le régime de Saturne, & ils n'ont donné aucune lumière à l'Ar-

tiste commençant, de ce qui se fait avant que la *noirceur* apparoisse, laquelle est un des principaux signes de l'Oeuvre. Le bon Bernard, Comte de Trévisan, n'en a même rien dit; car il enseigne dans sa Parabole, que le Roi lorsqu'il vient à la Fontaine, ayant laissé toutes les personnes étrangéres, entre tout seul dans le Bain, ayant une Robe de drap d'Or, qu'il dépouille & la donne à Saturne, qui en échange le couvre d'un vêtement de velours noir. Mais il ne dit point en combien de tems le Roi quitte & dépouille cette Robe de drap d'Or, & ainsi il passe sous silence tout un régime entier, qui peut être de quarante jours, & par fois de cinquante. Durant ce tems-là les pauvres Apprentis se fondent sur des expériences qu'ils ne connoissent pas. Depuis qu'une fois la noirceur commence à paroître jusqu'à la fin de l'œuvre, les nouveaux signes qui paroissent tous les jours dans le vaisseau, donnent assez de satisfaction à l'Artiste; mais il faut avouer qu'il est ennuyeux d'être cinquante jours dans une telle incertitude, sans guide, & sans aucune marque qui puisse assurer ceux qui travaillent.

Je dis donc que depuis que le compôt a commencé à sentir le feu (dans le fourneau) jusqu'à ce que la noirceur apparoisse, tout cet intervale, c'est le régime du mercure, c'est-à-dire du mercure philosophique, qui travaille tout seul durant tout ce tems-

là, son compagnon (l'Or vulgaire) demeurant mort un espace de tems convenable : & c'est ce que personne n'a encore découvert avant moi.

Quand tu auras donc conjoint ensemble les matieres, qui sont l'Or & notre Mercure, ne t'imagine pas, comme font les vulgaires Alchymistes, que l'Occident (ou dissolution) de l'Or doive arriver tout aussitôt après. Non, je t'assure que cela ne se fait pas ainsi. J'ai attendu long-tems avant que la paix & le calme fussent faits entre le feu & l'eau. Et de ceci les envieux n'ont dit qu'un seul mot, lorsque dans le premier ouvrage ils ont appellé leur matiere *Rebis*, c'est-à-dire une chose qui est faite de deux choses, ainsi que le Poete l'a dit :

Rebis n'est qu'une chose, étant faite de deux ;
Toutes deux unies en une.
Il se dissout, afin qu'en Soleil, ou qu'en Lune
Les Spermes soient changés, qui sont principes d'eux.

Sçaches donc certainement qu'encore que notre mercure dévore l'Or, néanmoins cela ne se fait pas de la maniere que le pensent les Chymistes Philosopâtres. Car quoique tu ayes conjoint l'Or avec notre mercure, tu retireras un an après le même Or tout entier, sans qu'il soit aucunement alteré ni dans sa substance ni dans sa vertu, si tu ne lui donnes le feu au dégré qu'il faut pour le décuire. Qui dira le contraire n'est pas Philosophe.

Ceux

Ceux qui ſont dans la voie de l'erreur s'imaginent que la diſſolution des corps eſt ſi aiſée à faire, que dès auſſitôt que l'Or eſt jetté & ſubmergé dans notre mercure, il eſt dévoré (& diſſout) en un clin d'œil, ſe fondant ſur ce paſſage de Bernard Comte de la Marche Tréviſane, qu'ils expliquent mal, lorſqu'il parle de ſon *Livret d'Or*, qui étant tombé *dans la fontaine ſe perdit*, & il ne put plus l'en retirer. Mais ceux qui ont eu la peine de travailler à la diſſolution des corps peuvent rendre témoignage de la difficulté qu'il y a à la pouvoir faire. Moi-même qui en ai vû & fait l'expérience pluſieurs fois, je proteſte que c'eſt un travail qui requiert une grande induſtrie de gouverner le feu ſi bien & avec une telle juſteſſe, après que la matiere eſt préparée, que par ſa chaleur il faſſe diſſoudre les corps, ſans qu'il brûle leurs teintures. Remarques donc bien ce que je te vais dire.

Prens le corps que je t'ai montré, c'eſt-à-dire l'Or vulgaire, & le mets dans l'eau de notre *Mer*, laquelle ne perde point la chaleur qu'elle a acquiſe auparavant pendant un grand nombre de mois qu'elle aura été travaillée & diſpoſée : décuis continuellement cet Or avec un feu qui lui ſoit propre, de ſorte que dans ton vaiſſeau tu voies monter une roſée & un brouillard, qui retomberont inceſſamment en gouttes jour & nuit. Je t'apprends que dans cette *circula-*

tion le mercure monte tout tel qu'il eſt en ſa premiere nature, & que le corps demeure en bas (au fonds du vaiſſeau) tout de même en ſa premiere nature, juſqu'à ce que par un aſſez longtems le corps commence à retenir quelque peu de l'eau, & ainſi le corps & l'eau ſont faits l'un & l'autre participans des dégrés (& des qualités] qu'ils ont chacun ſéparément, (c'eſt-à-dire que le corps communique ſa fixité à l'eau, & l'eau fait part de ſa volatilité au corps.)

Mais parce que dans la ſublimation qui ſe fait alors, toute l'eau ne monte pas, & qu'il en reſte une partie avec le corps dans le fonds du vaiſſeau ; ſi tu conſidéres ſouvent & attentivement cette opération, tu remarqueras que le corps bouls & ſe crible dans l'eau, qui demeure en bas, & que par le moyen de cette même eau les gouttes qui retombent percent & ouvrent le reſte du corps, & que l'eau par cette circulation continuelle devenant plus ſubtile, elle tire à la fin l'ame de l'Or doucement & ſans violence.

Ainſi par l'entremiſe de l'ame, l'eſprit eſt réconcilié avec le corps, & ils s'uniſſent tous deux dans la couleur noire, & cela arrive dans cinquante jours au plus tard. Cette opération s'appelle le régime du mercure, parce qu'il ſe circule, étant élevé en haut, & que le corps de l'Or eſt bouilli

en bas dans le fonds du vaisseau en ce même mercure. Et dans cette opération le corps est passif jusqu'à ce que les couleurs apparoissent, qui commencent à se faire voir tant soit peu vers le vingtiéme jour, pourvû que l'*ébullition* se fasse bien & sans aucune interruption ni relâche. Ensuite ces couleurs s'augmentent & se multiplient, se changent & se diversifient jusqu'à ce qu'elles se terminent dans la noirceur très-noire, qui arrivera au cinquantiéme jour, si les destins favorables t'appellent à ce bonheur.

CHAPITRE XXV.

Du second Regime de l'Oeuvre qui est celui de Saturne, ou du Plomb.

LE Regime de Mercure étant achevé, (ce que l'on reconnoît par ce que son opération est de dépouiller le Roi, c'est-à-dire l'Or de ses habits dorés, d'attaquer & lasser par divers combats le Lyon jusques à ce qu'il soit aux derniers abois) le Regime prochain de Saturne lui succede. Car c'est la volonté de Dieu que l'ouvrage qui est commencé soit parachevé de la maniére qu'il le doit être, & c'est la regle de cette Tragédie, que lorsque l'un des Personnages sort de dessus le Théâtre, l'autre y entre en même tems, & que l'un ayant joué son rôle l'autre commence le sien aussi-

tôt. La Loi de la nature, est que la mort phisique d'un Etre, est la vie d'un autre, la fin & la corruption de celui-ci est l'origine & la génération de celui-là ; la vie se perpétue sous différentes formes successives l'une à l'autre, par une continuelle métamorphose. Ainsi le Regime de Mercure n'est pas plutôt achevé, que Saturne qui est son successeur & à qui le Royaume appartient par droit de succession, prend incontinent sa pla e. Par le Lyon mourant naît le Corbeau de bon augure.

Et ce Regime est fort droit & linéaire à l'égard de la chaleur, parce qu'il n'y a qu'une couleur seule & unique qui est le noir très-noir, qui paroisse ; mais il n'y a ni fumée, ni vent ni aucun simbole (ou indice) de vie, & l'on n'y remarque autre chose, si ce n'est que la Composition paroît quelquefois toute seche, & par fois on voit qu'elle boult en façon (& consistance) de poix fondue. O que c'est une chose affreuse à voir ! Aussi est-ce proprement une représentation de la mort éternelle, & un deuil de la Létargie physique : mais que c'est une chose qui doit causer de joye à l'Artiste qui en suit la conduite ! Car ce n'est pas une noirceur ordinaire qui paroît ici, mais c'est une noirceur si excessive, qu'à force d'être noire elle paroît luisante & resplendissante. Que si tu vois une fois la Matiére s'enfler comme de la pâte dans

le fond du vaiſſeau, réjouis-toi, car tu dois ſçavoir que cela te marque qu'il y a un Eſprit vivifiant, qui eſt renfermé au dedans, & qui redonnera la vie à ces Corps morts dans le tems que le Tout-puiſſant a preſcrit pour cela.

Je t'avertis ici de prendre ſur-tout bien garde à ton feu, que tu dois ménager & conduire bien judicieuſement; car je te jure en bonne foi, que ſi dans ce Regime-ci, tu fais ſublimer quelque choſe de tes Matieres, pour avoir trop pouſſé le feu, tout ton Ouvrage ſera perdu ſans reſſource. Contente-toi donc, comme le bon Treviſan, d'être détenu en priſon quarante jours & quarante nuits, & laiſſe demeurer la Matiere, qui eſt encore tendre, au fond du vaiſſeau, qui eſt le nid où ſe fait la conception; & ſois très-aſſuré que lorſque le tems ſera échû, que le Tout-puiſſant a limité pour l'accompliſſement de cette opération, l'Eſprit réſuſcitera glorieux, & qu'il glorifiera ſon Corps: je veux dire qu'il montera, & qu'il ſe circulera doucement & ſans violence; du Centre il montera aux Cieux, puis des Cieux il deſcendra dans le Centre, *& il prendra la force des choſes ſupérieures & inférieures.*

L'Or vulgaire s'éxauçant & dignifiant par la vertu de notre Mercure, manifeſte par ordre tous les dégrez métalliques qu'il a en lui, & devient ainſi l'Or philoſophique animé & animant.

CHAPITRE XXVI.

Du troisiéme Regime qui est celui de Jupiter, ou de l'Etain.

AU noir Saturne, succede Jupiter qui est d'une couleur différente. Car après que la Matiere a été dûement putrifiée & pourrie, & que la conception a été faite dans le fond du vaisseau, tu verras encore par le bon plaisir de Dieu, des couleurs qui se changeront souvent, & une autre sublimation qui circulera. Ce Regime n'est pas long, car il ne dure pas plus de trois semaines. Durant ce tems-là toutes sortes de couleurs que l'on ne se sçauroit imaginer paroîtront, & l'on n'en peut rendre aucune raison certaine. Les pluyes seront alors plus abondantes de jour à autre, & enfin après toutes ces choses qui sont très-agréables à voir, il paroît au côté du vaisseau une blancheur en façon de petits filamens ou comme des cheveux. * Quand tu verras cela, réjouis toi, car c'est une marque que tu as heureusement parachevé le Regime de Jupiter.

Dans ce Regime il y a plusieurs choses à quoi l'on doit prendre garde fort soigneusement. La premiere c'est d'empêcher les petits des Corbeaux de retourner dans leur

* Flamel l'appelle blancheur capillaire.

nid, quand il en seront un fois sortis. La seconde est qu'il ne faut pas tellement épuiser l'eau, que la terre qui est affaissée n'en ait point du tout, & qu'elle demeure toute seche & aride dans le fond, ce qui la rendroit inutile. La troisiéme c'est que tu dois prendre garde à ne pas tant arroser ta terre qu'elle en soit tout à fait suffoquée & noyée. On évitera toutes ces erreurs & ces inconvéniens, par le secours du bon Regime de la chaleur exterieure.

CHAPITRE XXVII.

Du quatriéme Regime qui est celui de la Lune, ou de l'Argent philosophique.

LE Regime de Jupiter étant parachevé, sur la fin du quatriéme mois le signe du croissant de la Lune t'apparoîtra, & tu dois sçavoir que tout le Regime de Jupiter a été employé à laver le Laton. L'Esprit qui fait cette *lotion* [ou qui le lave] est fort blanc & pur en sa nature, mais le corps qui doit être lavé est d'un noir très-noir, à cause de ses impuretés : dans le passage du noir au blanc, paroissent toutes les couleurs intermédiaires qui disparoissant font que tout devient blanc, non pas pourtant qu'il soit parfaitement blanc dès le premier jour ; mais du blanc il viendra au très-blanc peu-à-peu, & par dégrez.

Tu dois ſçavoir que dans ce Regime tout le compôt devient à la vûe comme de l'Argent-vif coulant, & c'eſt ce qu'on appelle ſceller la mere dans le ventre de ſon enfant qu'elle a enfanté auparavant. Et dans ce Regime on verra pluſieurs belles couleurs variées, qui ne feront que ſe montrer, & qui diſparoîtront auſſi-tôt, mais qui tiendront pourtant plus de la blancheur que de la noirceur; de même que dans le Regime de Jupiter elles s'approchoient plus du noir que du blanc, & ſçache qu'en trois ſemaines le Regime de la Lune ou de l'Argent, ſera accompli.

Mais avant que ce Regime ſoit achevé, le compoſé prendra mille formes différentes. Car les Fleuves venant à ſe groſſir avant toute ſorte de coagulation, le compoſé ſe *liquifiera* & ſe coagulera cent fois dans un jour. Par fois il paroîtra comme des yeux de poiſſons. D'autres fois on le verra en forme d'un arbre d'argent très-fin & bien poli avec de petites branches & des feuilles. En un mot dans ce Regime-ci tu ſeras ſurpris & ravi d'admiration de voir tant de diverſes choſes qui paroîtront à toute heure A la fin tu auras de petits grains très-blancs, qui reſſembleront aux atomes du Soléil, & d'ailleurs ſi beaux, que jamais homme n'en a vû de pareils.

Rendons des graces immortelles à Dieu, qui a eu la bonté de conduire l'œuvre juſ-

ques à cette perfection. Car c'est alors la véritable teinture parfaite pour le blanc, quoi qu'elle ne soit encore que du premier ordre, & par conséquent qu'elle n'ait que peu de vertu & d'efficacité, en comparaison de cette puissance admirable qu'elle acquerera si l'on réitere, & refait sa préparation du second ordre.

CHAPITRE XXVIII.

Du cinquiéme Regime, qui est celui de Venus, ou du Cuivre.

C'Est une chose la plus surprenante & admirable de toutes dans notre Pierre, de ce qu'étant à présent entiérement parfaite, & pouvant [dans l'état où elle est] communiquer une teinture parfaite pour le blanc, elle s'humilie encore d'elle même, & qu'une seconde fois elle veuille devenir volatile, sans que l'on y touche, ni que l'on y mette la main. Néanmoins si tu pensois l'ôter de son vaisseau, pour la remettre dans un autre, quand elle sera une fois refroidie, tu ne la sçaurois plus pousser à un plus haut dégré de perfection, c'est-à-dire au rouge, quelque artifice que tu fasses. Et ni moi ni pas un des anciens Philosophes ne sçaurions donner une raison convaincante pourquoi cela se fait ainsi, & nous ne pouvons dire autre chose, si ce n'est que c'est le bon plai-

ſir de Dieu que cela arrive de la ſorte.

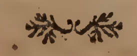
Ici tu dois bien prendre garde à bien conduire ton feu. Car c'eſt une maxime indubitable, que la pierre, pour être parfaite doit être fuſible. Ainſi ſi tu lui donnes le feu plus fort qu'il ne faut, ta Matiere ſe vitrifiera, & étant fondue, elle s'attachera aux côtés de ton vaiſſeau, & tu n'en ſçaurois rien faire de plus, (ni lui donner davantage de perfection.) Et c'eſt-là cette vitrification de la Matiere que les Philoſophes avertiſſent ſi ſouvent qu'il faut éviter & qui (ſi l'on n'y prend bien garde) a accoûtumé d'arriver devant que l'Oeuvre ſoit au blanc parfait, & lors qu'elle y eſt. Et cela arrive depuis le milieu du Regime de la Lune, juſqu'au ſeptiéme ou dixiéme jour de celui de Venus.

Il faut donc augmenter ſeulement un peu le feu, & de telle ſorte, que la chaleur ne puiſſe pas faire devenir la compoſition vitrifiée, c'eſt-à-dire coulante comme du verre fondu. Mais il faut que la chaleur ſoit douce, parce que par ce moyen la Matiere ſe fondra & s'enflera d'elle même, & avec l'aide de Dieu, elle recevra un eſprit qui volera & montera en haut, portera & enlevera la Pierre avec ſoi, & il produira & fera naître de nouvelles couleurs. La premiere de toutes fera la verdeur de Venus, qui durera long-tems; car elle ne diſparoîtra point entierement qu'après vingt jours. Enſuite

viendra la couleur bleue, puis la livide ou plombée, & ſur la fin du Regime de Venus la couleur de pourpre pâle & obſcure.

Ce à quoi tu dois prendre garde dans cette Opération, c'eſt de ne pas trop irriter ni pouſſer l'Eſprit : car lors il eſt plus corporel qu'il n'étoit auparavant, & ſi par le feu tu le contrains de voler au haut du vaiſſeau, à peine le pourras-tu faire retourner de lui-même. Il faut avoir la même précaution dans le Regime de la Lune, lorſque l'Eſprit aura commencé à s'épaiſſir [& à ſe faire corps :] car lors il faudra le traiter doucement & ſans violence, de peur que ſi on le faiſoit fuir au haut du vaiſſeau, tout ce qui eſt dans le fond ne ſoit brûlé, ou du moins qu'il ne ſe vitrifiât, ce qui cauſeroit la perte totale de ton Ouvrage.

Quand donc tu verras la verdeur, ſçaches qu'elle contient & enferme dans ſoi la vertu de germer. Ainſi prends bien garde en cet endroit que cette agréable verdeur ne ſe change en vilain noir par la trop grande chaleur, mais gouverne ton feu avec prudence ; & par ce moyen tout ce Regime ſera fait dans quarante jours, & tu y remarqueras toute la vertu amoureuſe de la regénération & végétation.



CHAPITRE XXIX.

Du sixiéme Regime qui est celui de Mars, ou du Fer.

LOrsque le Regime de Vénus est parachevé, dont la principale couleur a eté verte, & tirant un peu sur le rouge obscur de pourpre, & par fois sur le livide; dans le tems duquel l'Arbre Philosophique a fleuri & a paru avec des feuilles & des branches diversifiées de plusieurs couleurs, le Regime de Mars prend sa place. La couleur dominante dans ce Regime est une ébauche & un commencement d'orangé mêlé & lavé d'un jaune tirant sur le brun limoneux, & outre cela il fait parade des couleurs de l'Iris & de celles de la queue de Paon; mais elles ne font que passer.

Dans ce Regime la consistance de la composition est plus seche, & il semble que la Matiere prenne plaisir à se déguiser en prenant diverses formes. La couleur de l'Hyacinthe mêlée avec tant soit peu d'Orangé, paroîtra fort souvent dans ces jours-là. C'est ici que la mere qui a été scellée dans le ventre de son enfant s'éleve & s'épure afin qu'il ne s'y trouve aucune pourriture, à cause de la trop grande pureté dans laquelle notre Composé se doit terminer. Mais pendant tout ce Regime, l'on voit dans le fond

du vaiſſeau des couleurs obſcures qui ſe promenent, & il ſe forme d'autres couleurs moyennes qui paroiſſent fort calmes.

Sçaches que *notre Terre vierge* reçoit lors ſa derniere façon, afin que le fruit du ſoleil, c'eſt-à-dire de l'Or y ſoit ſemé, & qu'il meuriſſe Ainſi tu dois continuer à entretenir toujours une bonne chaleur, & aſſurément vers le trentiéme jour de ce Regime tu verras paroître la couleur orangée, qui dans deux ſemaines après qu'elle aura commencé de paroître, teindra toute la Matiere de ſa couleur.

CHAPITRE XXX.

Du ſeptiéme Regime qui eſt celui du Soleil ou de l'Or philoſophique.

TE voilà maintenant bien proche de la fin de ton Oeuvre, & tu l'as preſque achevé. Tout paroît dans le vaiſſeau, comme ſi tout étoit de l'Or très-fin, & le laict de la Vierge qui s'y circule, avec lequel tu fais *imbibition* & abreuve cette Matiere, devient fort orangé.

C'eſt ici que tu es obligé de rendre des graces immortelles à Dieu, qui eſt le libéral diſpenſateur de tous les biens, de ce qu'il t'a fait la grace de parvenir juſques-là. Prie-le bien humblement, qu'il lui plaiſe de ſi bien conduire ton deſſein pour ce

qui te reste à faire, que pour vouloir hâter ton Ouvrage, qui est presque parachevé, tu ne le ruines entierement.

Considére qu'il y a presque sept mois que tu attends, & qu'il n'est pas à propos de détruire & de perdre tout en moins d'une heure. C'est pourquoi tu dois agir avec très-grande précaution, d'autant plus que tu es plus proche de la fin, & de la perfection de ton œuvre.

Si tu te comportes prudemment, voici ce qui arrivera de remarquable dans ton Ouvrage. Premierement tu verras une certaine sueur citrine ou orangée dans ton corps; & à la fin le corps venant à s'affaisser, tu remarqueras des vapeurs orangées, qui seront teintes de couleur de violette, & parfois de pourpre obscure.

Après avoir attendu douze ou quatorze jours tu remarqueras dans ce Regime du Soleil ou de l'Or Philosophique, que la plus grande partie de la Matiere deviendra humide, même en quelque façon pesante; cependant elle ne laissera pas d'être toute emportée *dans le ventre du vent*.

Enfin vers le vingt-sixiéme jour de ce Regime elle commencera à se dessecher, puis elle se *liquifiera*, deviendra coulante & se congèlera, & ensuite elle se liquifiera encore cent fois le jour, jusqu'à ce qu'elle commence à se granuler, ensorte que toute la matiere paroîtra divisée en petits grains;

après quoi elle ſe réunira en une maſſe, & de jour à autre elle prendra mille formes différentes, & cela durera deux ſemaines ou environ.

Enfin par l'ordre de Dieu, la lumiere de ta matiere jettera des rayons ſi vifs, qu'à peine le pourrois-tu imaginer. Quand tu verras paroître cette lumiere tu dois attendre bientôt la fin de ton Oeuvre, car tu verras cette fin déſirée trois jours après, parce que la matiere ſe mettra toute en grains auſſi menus que les atômes du Soleil, & elle ſera d'une couleur rouge ſi foncée, qu'à force d'être rouge elle paroîtra noire, comme eſt le ſang d'un homme bien ſain, quand il eſt pris & caillé. Et tu n'aurois jamais pû croire que l'Art eût pû donner une telle teinture à l'Elixir, parce que c'eſt une créature admirable qui n'a pas ſa pareille dans toute l'étendue de la Nature, tant s'en faut qu'il ſe puiſſe rien trouver au monde qui lui ſoit parfaitement ſemblable.

CHAPITRE XXXI.

La Fermentation de la Pierre.

ENfin, ſouviens-toi bien que te voilà en poſſeſſion du ſouffre rouge incombuſtible, qui par lui-même, quelque dégré de feu que l'on puiſſe lui donner, ne pourroit être pouſſé plus loin par lui-même.

Mais j'avois oublié de t'avertir dans le Chapitre précédent que tu dois ſoigneuſement prendre garde à une choſe dans le régime du Soleil orangé, c'eſt-à-dire de l'Or citrin philoſophique, qui eſt qu'avant la naiſſance du Fils ſurnaturel, qui eſt revêtu de la véritable pourpre de Tyr, tu ne faſſes le feu ſi fort, qu'il vitrifie ta matiere; parce que ſi elle étoit ainſi, elle ne ſe pourroit jamais plus diſſoudre, & par conſéquent elle ne ſe congéleroit point en ces très-beaux atômes parfaitement rouges. Ménage donc bien ta chaleur, & ſois prudent & aviſé pour ne te pas priver toi-même d'un ſi grand tréſor.

Cependant quand tu ſeras parvenu juſqu'ici, ne t'imagine pas que ce ſoit la fin de tes travaux, & que tu n'ayes plus rien à faire; car tu dois encore paſſer outre, réiterer & faire une ſeconde fois la circulation de la roüe (c'eſt-à-dire recommencer les opérations que tu viens de faire) afin que de ce ſouffre incombuſtible tu ayes l'Elixir.

Pour cet effet, prend trois parties d'Or bien pur, & une partie de ce ſouffre *ignée*; Ou ſi tu veux, tu peux prendre quatre parties d'Or, avec une cinquiéme partie de ton ſouffre (c'eſt-à-dire une partie de ſouffre contre quatre d'Or) mais la premiere portion eſt la meilleure. Fais fondre l'Or dans un creuſet bien net, & quand il ſera en *fuſion* jette ton ſouffre dedans, mais avec pré-

caution, de peur que la fumée des charbons ne le gâte.

Fais les fondre & *fluer* ensemble, puis jette-les dans un autre creuset, & il s'en fera une masse qui se pourra aisément pulvériser, & qui sera d'une couleur très-belle & très-rouge, mais qui ne sera presque pas transparente. Prends de cette masse, que tu auras broyé & mis en poudre, une partie, & de ton mercure des Philosophes deux parties, mêle-les très-bien ensemble, & les mets dans un autre œuf philosophique de verre, que tu boucheras exactement, gouverne-les comme tu as fait ci-devant; & dans deux mois tu verras paroître & passer une seconde fois tous les régimes l'un après l'autre selon l'ordre que je les ai décrit ci-dessus; c'est là la véritable fermentation pour obtenir l'élixir philosophique, & on la peut encore réitérer si l'on veut.

****

CHAPITRE XXXII.

L'Imbibition de la Pierre.

JE sçai bien qu'il y a beaucoup d'Auteurs qui dans cette œuvre prennent la fermentation pour l'agent interne & invisible, parce qu'ils appellent ferment ce qui a la vertu d'épaissir naturellement les esprits volatils & subtils, sans qu'il soit besoin d'y toucher pour cela. Et ils disent que la ma-

niere de faire la fermentation dont je viens de parler, se doit plutôt appeller *cibation*, (ou nourriture) qui se fait avec le pain & le lait, c'est-à-dire avec le soufre parfait, & le mercure, qui est le lait de la Vierge.) Et c'est ainsi que Riplée en parle. Mais moi, qui n'ai pas accoutumé de citer les autres, ni de m'assujettir à leurs opinions, dans une chose que je sçai aussi-bien qu'eux, j'en ai parlé selon la connoissance & l'expérience que j'en ai.

Il y a donc une autre opération par laquelle la pierre s'augmente plus en poids qu'en vertu. La voici. Prens ton souffre lorsqu'il est parfait, ou au *blanc* ou au *rouge*; & à trois parties de souffre ajoûte-y une quatriéme partie d'eau, (qui est le mercure des Philosophes) & après que cette composition aura portée tant soit peu de noirceur, par une cuisson de six ou sept jours dans un œuf philosophique en l'athanor, ton eau que tu viens de mettre, deviendra aussi épaisse que ton soufre.

Alors ajoûte-y encore une quatriéme partie (d'eau.) Or quand je dis une quatriéme partie, cela ne se doit pas entendre qu'il faille prendre une quatriéme partie d'eau à l'égard de toute la composition que tu viens de faire, dans laquelle contre trois parties de soufre tu as déja mis une partie d'eau, qui a été coagulée; mais on doit entendre cette quatriéme partie d'eau, à l'égard des

trois parties de ſouffre, (& de ce qu'elles peſoient) avant qu'il eût été abreuvé ou imbibé de cette quatriéme partie d'eau, ce qui s'appelle la ſeconde imbibition.

Et quand cette ſeconde quatriéme partie d'eau ſera bûe, ajoûte-y encore une ſemblable quatriéme partie d'eau, que tu coaguleras encore de même par une chaleur convenable, ce ſera la troiſiéme imbibition.

Pour faire la quatriéme imbibition, prend deux parties d'eau, pour trois parties de ſouffre premier, que tu as employé avant la premiere imbibition & ſelon le poids obſervé; c'eſt par cette proportion qu'on imbibe & congele pour la quatriéme, cinquiéme & ſixiéme fois.

Quand tu auras fait ſix imbibitions & congelations de cette ſorte, en obſervant toujours la propoſition (que je t'ai dit qu'il faut garder de l'eau à l'égard du ſouffre.) Enfin à la ſeptiéme imbibition tu mettras cinq parties d'eau, toujours à proportion des trois premieres parties de ton ſouffre, avant la premiere imbibition. Et quand tu auras fait ta compoſition de cette maniere, tu la mettras dans ton vaiſſeau, que tu ſcelleras, & avec le même feu dont tu t'es ſervi dans ta premiere opération, tu la feras paſſer par tous les régimes de cette premiere opération, ce qui ſe fera dans un mois au plus. Tu as alors la véritable pierre du troiſiéme ordre, dont une partie fait projection ſur

dix mille parties (des métaux imparfaits) qu'elle teindra parfaitement (en Or.)

CHAPITRE XXXIII.

De la multiplication de la Pierre.

IL n'y a point d'autre façon pour faire la multiplication, que de prendre la pierre quand elle est parfaite, & en mettre une partie avec trois, ou tout au plus avec quatre parties de mercure de la premiere opération, (c'est-à-dire du mercure des Philosophes) & donner à cette composition un feu convenable sept jours durant, ayant auparavant scellé ton vaisseau bien exactement. Et tu auras un très-grand plaisir à voir qu'elle passera par tous les régimes tout de suite; & le tout sera augmenté en vertu mille fois plus que la pierre ne l'étoit avant cette multiplication.

Si tu fais la même chose une seconde fois, elle passera par tous les régimes en trois jours, & sa vertu *tingente* de la Médecine sera exaltée, & augmentera encore de mille fois autant.

Et tu feras passer ton œuvre par tous les régimes, & par toutes les couleurs dans l'espace d'un jour naturel, si tu réiteres la même opération pour une troisiéme fois.

Enfin tout cela se fera dans une heure, si pour la quatriéme fois tu fais la même

chose; de sorte que tu ne pourras jamais trouver la fin de la vertu de ta pierre, qui sera si grande qu'elle sera infinie, & par conséquent incompréhensible, si tu continue à la multiplier. Etant parvenu là, n'oublie pas de rendre des graces immortelles à Dieu; car tu as en ta possession tout le trésor de la Nature.

****

CHAPITRE XXXIV.

De la maniere de faire la Projection.

PRens une partie de ta pierre lorsqu'elle sera parfaite de la maniere qu'il a été dit, soit au blanc soit au rouge, & selon la qualité (& le dégré) de ta Médecine, prens de l'un ou de l'autre luminaire, c'est-à-dire ou de l'Or ou de l'Argent, quatre parties, que tu feras fondre dans un creuset bien net, & lors jette la partie de ta pierre blanche ou rouge, selon l'espéce du luminaire que tu auras fondu, ou blanc ou rouge. Et quand tout sera mêlé & incorporé renverse le creuset, & tu trouveras une masse qui se pourra pulvériser.

Prens de la poudre de cette composition une partie, & du vif-argent bien lavé dix parties: Fais-le chauffer jusqu'à ce qu'il commence à pétiller & à frémir; jette lors ta poudre sur ce vif-argent, ou mercure vulgaire, & elle le pénétrera dans un clin

d'œil. Fais fondre tout cela en augmentant le feu, & le tout sera converti en une médecine *de l'ordre inférieur.*

Prens alors une partie de cette médecine, & fais-en projection sur autant de quelque métail que ce soit (quand il sera en fusion, & qu'il aura été bien purgé) que ta pierre en pourra teindre, & tu auras un Or ou un Argent, meilleur qu'aucun Argent ni Or naturel.

Il est pourtant mieux de faire la projection peu à peu, jusqu'à ce que tu voyes que ta pierre ne pourra plus teindre de métail imparfait; car de cette maniere elle s'étendra, & elle en teindra davantage, parce que quand on ne projette qu'un peu de la poudre sur beaucoup de métail imparfait, à moins que la projection se fasse sur le mercure vulgaire, il se fait une perte notable de la médecine, à cause des *scories* (& des crasses ou excrémens) qui sont dans les métaux imparfaits. C'est pourquoi plus les métaux sont purifiés & nettoyés avant que de faire la projection sur eux, moins il y a de déchet dans leur transmutation.

CHAPITRE XXXV.

De divers usages de la Pierre.

JE ne vois pas ce qu'un homme, qui par la bénédiction de Dieu, a une fois parfaitement accompli cet œuvre, ait à sou-

haiter en ce monde après cela, ſinon qu'il puiſſe en toute liberté, & ſans craindre les tromperies & les malices des méchans, ſervir & honorer ſon Dieu toute ſa vie. Car ce ſeroit une vanité tout-à-fait inſupportable, ſi une perſonne à qui Dieu auroit fait une ſi grande grace, avoit l'ambition de paroître avec pompe & avec éclat dans le monde, pour ſe faire admirer & y aſpirer à l'eſtime du vulgaire. Non, croyez-moi, ceux qui ont cette ſcience ſont bien éloignés d'avoir de telles penſées: au contraire il n'y a rien qu'ils mépriſent & fuyent davantage.

Mais voici quel eſt le bonheur & la félicité de celui que Dieu a voulu gratifier de ce talent; c'eſt un vaſte champ ouvert pour lui à tels plaiſirs, volupté & contentement, qu'il eſt infiniment plus digne & prétieux que toute l'admiration du peuple.

Premierement s'il vivoit mille ans, & qu'il eût tous les jours un millier de milliers d'hommes à nourrir & entretenir, il ne manqueroit jamais de rien pour cela, parce qu'il peut à ſon gré multiplier ſa pierre en poids & en vertu. De ſorte que cet homme, s'il eſt adepte, & s'il vouloit, pourroit *tranſmuer* en Or ou en Argent véritables, tout ce qui ſe peut trouver de métaux imparfaits dans tout le monde.

Secondement, par le moyen de cet Art il pourra faire des pierres précieuſes & des perles incomparablement plus belles & plus

grosses qu'aucunes que la Nature ait jamais produit.

Et enfin il a une Médecine universelle, tant pour prolonger la vie, que pour guérir toutes sortes de maladies : de maniere qu'un homme qui est véritablement adepte est seul capable & en état de rendre la santé à tous les malades qui sont dans toute la Terre habitable.

Rendons donc louanges & graces *à jamais au Roi éternel, immortel & tout-puissant* en reconnoissance de ses bienfaits infinis, & de ses trésors inestimables, qu'il met en la main & au pouvoir des hommes sages.

Ainsi j'exhorte celui qui a ce talent de s'en servir à l'honneur de Dieu, & à l'utilité du prochain, afin qu'il ne soit pas convaincu d'ingratitude envers celui qui lui a confié ce bienheureux talent, & qu'il ne soit pas trouvé coupable & condamné au dernier jour.

Cet Ouvrage a été commencé & fini l'an 1645, par moi, qui en ai professé & en professe l'Art secret, sans chercher les applaudissemens de qui que ce soit ; mais l'objet de mon Traité est d'aider ceux qui cherchent sincérement la connoissance de cette Science cachée, & de leur apprendre que je suis leur Ami & leur Frere, sous le nom soussigné, D'EYRENE' PHILALETHE, Anglois de naissance, habitant de l'Univers.

GLOIRE A DIEU SEUL,

FIN.

EXPLICATION

FXPLICATION DE PHILALETHE

Sur ſon Livre intitulé : *L'Entrée ouverte du Palais fermé du Roy.*

MARS en ſon intérieur a un eſprit & une vertu occulte que perſonne ne connoît.

Venus, la Déeſſe des Amours, a une beauté qui charme le Dieu des Armées ; elle contient un ſel en ſon centre, qui pourra avoir ce ſel central poſſéde la clef pour trouver les ſecrets ; je n'en dis point davantage, perſonne devant moi n'a découvert ceci.

Entre tous les Dieux il ne s'en trouve pas de ſi magnanime que Jupiter, mais entre le commun & celui que nous nommons le nôtre, il y a grande différence ; le nôtre provient du vieux Saturne, ce Dieu mélancolique ayant avalé une pierre, s'imagina avoir avalé ou englouti Jupiter en ſes entrailles ; mais ſe trouvant trompé, il devint mélancolique & triſte, & l'on ne le pût conſoler ; car incontinent que cette pierre *abbadir* fut entrée en ſon ventre, le mangeur changea en apparence en une autre forme ; mais le vieux *Abbadir*, qui avoit coutume de manger ſes enfans, devint fils de

cette pierre, dans l'estomach de son pere; cela lui fit tant de mal, qu'il en devint mélancolique, & de ce fils est provenu le noble *Abbretano.*

La premiere matiere du Mercure métallique est une humidité qui ne moüille pas les mains, toutefois fluide; c'est pourquoi nous la nommons eau, si commune, que tout le monde l'a & la peut avoir.

Mais ce n'est pas l'eau commune ou vulgaire que nous cherchons; car en la nôtre est caché notre feu, il s'égalise à tous métaux, puisque tous contiennent un Mercure en eux, son amitié est plus proche à l'Or, puis à la Lune, puis à Jupiter & Saturne, mais moins à Venus, & encore moins à Mars.

Qui sçait ôter la superfluité au Mercure, & qui sçait lui donner la vie par le véritable Souffre (car il est mort encore qu'il soit fluide) celui-là pourra dissoudre l'Or, & le préparer à une matiere spirituelle.

Le Mercure est véritabl ment Or, mais non pas pur, lequel en cas que vous le sçachiez préparer selon la science, donne une secrette source, mere de notre pierre; c'est ici notre eau, notre feu, notre huile, notre onguent, notre marcassite, notre fontaine qui prend son cours, des quatre mines ou sources tombans par le fluide de l'air, & humecte notre Roi, ainsi celui qui paroît être mort vient d'être vivifié, & se voit dans la verdeur.

Après Mercure c'eſt le vieux Saturne, qui néanmoins en apparence eſt le fondement de toute notre Oeuvre, par ainſi connoiſſez que le Mercure eſt véritablement Or, à le voir ſaturnien humide & froid.

Le Mercure commun n'eſt aucunement néceſſaire à notre œuvre; la raiſon eſt qu'un corps mort ne peut vivifier un corps mort, ni ce qui eſt en ſon impur ne peut purifier autrui, ainſi tout ce qui eſt mort n'a point d'ame, & ne peut rendre un corps fixe volatil, parce que nul ne peut donner ce qu'il n'a pas.

Comme donc en Saturne eſt cachée une ame immortelle, qui eſt priſonniere en ſon corps déliez-lui ſes liens, qui l'empêchent de paroître, alors vous verrez monter une vapeur en forme de perle orientale, ceci eſt notre Lune, notre Ciel, notre Air, notre Firmament.

A Saturne Mars eſt lié d'amour fort étroitement, lequel ſe voit englouti par ce puiſſant eſprit de Mars, qui ſépare le corps de Saturne de ſon ame, ces deux unis donnent une ſource d'où provient une eau claire & admirable dans laquelle le Soleil perd ſa lueur.

Venus eſt une très-belle étoile, il la faut conjoindre à Mars & qu'il l'embraſſe, leurs influences doivent être unies, car elle eſt ſeule la médiatrice entre le Soleil & notre Mercure, qui ſe joignent tellement enſemble, qu'ils ne ſe peuvent jamais ſéparer.

Pour faire projection ſi votre Mercure eſt au rouge ſur le Soleil, ou au blanc ſur la Lune, une part ſur quatre ou cinq parties de métal, il devient caſſant comme du verre, reluiſant comme un rubis, mettez ceci ſur dix parties de Mercure; pourſuivez juſqu'à ce qu'elle ait perdu ſa force, l'iſſue en eſt Or ou Argent.

L'Auteur atteſte avoir vû un petit grain de la poudre rouge gros comme un grain de froment un peu plus épais, lequel étoit porté en une ſi haute perfection, qu'il eſt incroyable, tranſmuant une ſi grande partie de métal en Or: en premier lieu on mit ceci ſur une once de métal qui devint toute teinture, laquelle l'on mit ſur dix, ce que l'on fit juſqu'à la quatriéme fois, puis l'on en prit une partie que l'on mit ſur quatre-vingt-dix mille parties, & devint très-bon Or, *en un an on la peut mener à cette perfection.*

En cas que l'on employe plus de cinquante livres, excepté le feu continuel, l'on ne parviendra jamais à notre Oeuvre, l'Or & le Mercure ſont les eſpéces de cette pierre, ſi quelqu'un vient à manquer, l'Or & le Mercure demeureront comme ils étoient auparavant.

La véritable eau, c'eſt le grand ſecret de notre ſcience; cette eau provient de quatre ſources, leſquelles ne ſont que trois, les trois que deux, & les deux qu'un; c'eſt l'u-

rique bain où se baigne notre Roi, c'est notre Rosée de May, c'est notre Oiseau d'Hermes, qui vole sur le sommet des montagnes sans voix ni ton.

C'est le descendant de Saturne, qui cache une source dans laquelle Mars se noye; que Saturne contemple alors sa face à la source, lequel paroîtra jeune, frais & tendre, lorsque les ames des deux seront unies ensemble, il faut qu'une ame améliore l'autre, pour lors il tombera une étoile dans cette source, & par sa splendeur la terre viendra à être éclairée. Permettez que Venus y ait toute son influence, car elle est l'amour de notre pierre, le lien de tout Mercure cristallin, ceci est une source où notre Or meurt pour ressusciter plus glorieux.

Sçachez que notre fils de Saturne doit être conjoint avec un Mercure métallique; car le Mercure seul est agent dans notre ouvrage, non le commun, car il est mort, mais il doit être animé par le sel & le Souffre de nature, le sel se trouve dans le descendant de Saturne, dans son intérieur il est pur, c'est lui seul qui peut pénétrer jusques dans le centre des métaux, & entre si bien dans le Soleil, qu'il fait séparation de ses élémens, & ils demeurent ensemble dans la dissolution.

Le Souffre, cherchez-le dans la maison d'Aries, c'est ici le feu des Sages, duquel l'on échauffe le bain du Roi, ce qui peut

être préparé en une ſemaine, ce feu eſt très-difforme, & en une heure on le fait ſortir, & lavez-le avec une petite pluie argentine.

C'eſt une choſe ſurprenante de voir qu'un ſi fier métal qui ſupporte ſi long-tems le feu, & qui ne ſe laiſſe mêler en aucune fonte avec aucun autre métal, toutefois il faut qu'il ſe plie ſous la puiſſance de notre minéral, & devient étoilé volatil, & entiérement ſpirituel.

La raiſon eſt, que chaque ame a la magnézie de l'autre ame, nous nommons ceci l'urine du vieux Saturne.

C'eſt ici notre Acier, notre véritable Aimant du Roi, notre Eau que nous nommons ainſi, à cauſe de ſa grande ſplendeur, notre Or non fixe, un corps caſſant, lequel on accommode par l'aide de Vulcain.

Si tu peux joindre ſon ame avec le Mercure, aucun ſecret ne te pourra être caché, ceci ſe rapporte au Mars épuré des Anciens, qui doit être immédiatement mêlé avec Saturne.

Olum ordonne dans la tourbe, que l'on joigne le Combattant avec celui qui n'a point envie de combattre, le Dieu des armées, Mars, joignez-le avec Saturne qui aime la paix.

Tous les Métaux ont leur commencement en Mercure, en cas que du Saturne, du Jupiter & du Venus on en fit un Mercure

de tous chacun en particulier, vous connoîtrez cette vérité déterminée.

Toute notre ſcience pourroit être mûe au Mercure des Philoſophes, mais à quoi ceci eſt-il bon, puiſque la nature nous donne une Eau que nous pouvons préparer à notre Mercure.

Remarquez donc que le Mercure a des défauts, comme il eſt différent du nôtre; car nous ſommes d'accòrd qu'ils ſont du même poids, couleur & fluidité tous deux métalliques & volatils.

Mais nous cherchons dans le nôtre un ſouffre que le Vulgaire n'a point; ce ſouffre le purifie & l'anime, il demeure toutefois eau, car l'eau eſt la matrice de tous les êtres, & ſi elle n'a ſa chaleur naturelle, elle eſt incapable de pouvoir engendrer; elle ne peut faire ſuer notre corps, ni verſer ſa ſemence que dans un feu ſulphureux comtrempé avec le Mercure.

Ce feu doit avoir une vertu magnétique, & doit être en ſubſtance Or, quoique non fixe, toutefois d'une même ſource, ſeulement il y a cette différence, que l'un eſt fixe, & l'autre volatil, diſſolvant le fixe.

Il n'y a rien dans ce monde ſi proche au Mercure que ceci, & rien ne ſe peut préparer pour notre Oeuvre que de cette ſubſtance, qui eſt le deſcendant de Saturne, aux Sages très-bien connu & par moi déclaré.

Tous les Métaux peuvent être mêlés avec le Mercure, ſçavoir extérieurement, mais ne ſe joignent pas radicalement ; car par le feu on les ſépare fort facilement, par quoi l'on voit qu'il ne ſe mêle jamais au centre, & que l'un n'améliore jamais l'autre.

La raiſon eſt que le ſouffre fixe des Métaux eſt trop compacte, & le non-fixe trop terreſtre & impur, le Mercure en a horreur, & ne ſe mêle point avec eux ; que ſi tu en ſépares les fœces, tu trouveras un Mercure fluide & un Souffre crud, par lequel fut congelée ſon humidité, comme auſſi un ſel en forme d'Alun, toutefois ceux-ci différent en qualité beaucoup de l'Or.

Mais notre Minéral tant eſtimé lui ayant ôté ſes fœces crües, ce qui ſe fait facilement, il contient en ſoi un Mercure pur, lequel à la puiſſance de donner aux corps morts la vie par laquelle ils ſeront capables de produire leur pareil ; mais en ſoi-même, il n'a point de ſouffre, toutefois congelé par un ſouffre brûlant, caſſant, & avec des veines reluiſantes ; ſon ſouffre qui n'eſt nullement métallique ne différe point du ſouffre commun, ſi l'on le ſépare bien ſelon la ſcience, & ſi l'on en ôte les fœces, il paroît comme un pepin d'un noyau, & à la vûe comme un métal, lequel l'on peut facilement réduire en poudre : dans lui eſt une ame très-tendre, montant comme fumée par un très-petit feu (tel que le Mer-

cure congelé) facilement ceci donne pénétration à l'Eau, pénétre jusqu'à la racine des Métaux, & les rend en leurs premieres matieres; toutefois il lui manque le véritable souffre; nous le trouvons dans la maison d'Aries, Mars se rend par l'assistance de ce Minéral, & le secours de Vulcain, en Minéral, comme il m'est arrivé plusieurs fois.

C'est notre véritable Vénus, la concubine de Mars, la femme du boiteux Vulcain, qui châtie ces deux de cet action.

En premier lieu, faites que Mars embrasse le Minéral, & tous deux se distrairont de leur terrestréité, & leur sustance métallique paroîtra en peu de jours, & ce sera la marque de notre succès que vous trouviez notre étoile empreinte là dedans; c'est le sceau que le Tout-puissant a mis sur ce merveilleux sujet, c'est le feu du Ciel, lequel étant une fois allumé dans les corps, y amene un si grand changement, que le noir nous paroît comme un joyau très-resplendissant, & couronne notre jeune Roi d'une couronne très-agréable; c'est la corruption qui nous annonce une génération prochaine, & prouve que ce Roi réssuscitera.

Joignez à ceci Venus en proportion convenable; par sa beauté elle surprend Mars; elle est animée par lui, l'échauffe & l'anime, étant amie à l'Or, comme Mars l'est aussi à Diane: de ceci Vulcain devient ja-

loux & les couvre tous deux de ſon retz pour les attraper dans leur union paillarde.

Et afin que ceci ne vous paroiſſe pas une fable, remarquez comme Cadmus eſt dévoré par notre monſtre; car à la fin il le touche ſi bien, qu'il en mérite le nom d'un grand Conquerant, car d'un coup de lance il l'attache à un chêne; remarquez auſſi l'Etoile qui eſt ſolaire, car l'Or ſe joint avec l'enfant de Saturne, l'ayant premierement nettoyé de ſes *fœces*, tout ce qui eſt pur ſe met au fonds, étant verſé il paroît une étoile, comme il fait avec le Mars.

Mais Venus donne une ſubſtance métallique en forme très-priſable, conjointe avec Mars elle eſt enfermée dans un rets, ce qui eſt curieux à contempler; les Poëtes ſubtils l'ont caché par des paroles poëtiques, mais aſſez connues aux Sages.

L'ame de Saturne & de Mars ſe joignent enſemble par l'aſſiſtance de Vulcain, tous deux également volatils, ne peuvent ſe ſéparer, que l'ame ne devienne fixe, pour lors il ſe défait de Saturne, & en l'épreuve eſt bon Or, laquelle teinture eſt réelle & parfaite.

Mais ceci ſe doit faire par la médiation de Venus; par ſon aſſociation Diane les ſépare, autrement il ſeroit impoſſible.

Quelques-uns ſe ſervent des colombes de Diane pour préparer leur eau, ce qui eſt un long travail, & une voie non ſûre; c'eſt

pourquoi nous recommandons l'autre à tous amateurs de la Science, laquelle eſt la plus ſecréte.

Laiſſez circuler cette eau, juſqu'à ce que les ames laiſſent leur groſſiere ſubſtance en arriere, ſe faiſant un, & volans enſemble ſur la montagne, mais ne les y laiſſez pas ſi long-tems, qu'elles ſe congélent, car vous ne parviendriez pas à votre Oeuvre.

Prenez deux parties du fils du vieux Saturne, de Cadmus une partie, purgez ceux-ci par Vulcain de leurs *fœces*, juſqu'à ce que la partie métallique ſoit pure; ceci ſe fait en quatre réitérations, l'étoile vous en montrera le chemin; faites qu'*Aeneis* ſoit pareille, vous les purifierez bien juſqu'à ce que Vulcain les enferme tous deux; humectez-les avec de l'eau, & entretenez-les avec chaleur juſqu'à ce que les ames ſoient glorifiées.

C'eſt de la roſée du Ciel qu'il les faut nourrir & entretenir, ainſi que la Nature le requiert trois fois pour le moins, ou juſqu'à ſept fois par les barres de l'eau & les flammes du feu, ſelon la raiſon; faites en ſorte que la tendre Nature ne s'envole, alors vous aurez bien gouverné votre feu.

Sçachez auſſi que le Mercure qui doit commencer l'Oeuvre doit être liquide & blanc, ne ſéchez pas trop l'humidité par un trop grand feu, afin qu'il ne vienne en poudre rouge, car pour lors vous auriez perdu la ſemence féminine.

Toutefois ne faites pas enſorte que notre Mercure devienne en gomme tranſparente, ni onguent, ni huile ; car vous perderiez votre proportion, & ne pourriez pas venir à la ſolution ; mais tâchez d'augmenter une ame qui manque au Mercure vulgaire ; ſublimez-le du groſſier au Firmament, ſéparez les *fœces* ſelon la ſcience, & quand les ſept Saiſons ſeront paſſées, joignez l'Or, & faites enſorte que l'un ne délaiſſe pas l'autre.

Nous cherchons à multiplier en notre Mercure un ſouffre, qui eſt notre Or en maniere de liqueur, de laquelle eſt la lunaire, étant la ſeule plante que nous cherchons en notre Ciel terreſtre ; & néanmoins l'Or que la Nature a créé parfait, peut par la vertu du feu de notre Or, être remis en arriere, s'entend en Souffre & en Mercure, quoique ci-devant il ne ſe pouvoit ſéparer par aucune flamme de feu.

Qui ne voit que le Mercure ſeul eſt indigne de notre Oeuvre, puiſque le ſouffre lui ſert comme d'un habit, qui plait fort à la nature métallique, car ſans cela notre Eau ne pourroit être nommé métal.

Ce ſouffre ſe trouve dans les matieres métalliques, en quelques-unes pur & mêlé d'impuretés, là où le feu le détruit ſeulement ; Or & Argent ſont rendus ſi clos par un ſouffre fixe, qu'ils peuvent réſiſter à toutes les forces de Vulcain, & par aucune puiſſance d'homme, leur ſouffre ne peut

être ſéparé de leur eau, excepté par notre liqueur, qui change la fixité du Soleil & de la Lune, les fait monter tous deux en haut, non pas ſeulement ceci, mais ce feu miraculeux ſépare le ſouffre du Soleil dans ſon centre, lequel ſert comme un vêtement au Mercure, & demeure en une eau dorée; par dégrez il ſe fait reculer en arriere, ſelon que requiert la Nature.

Mais cette liqueur ne détruit pas l'homogénéité des Métaux en ſa ſolution, ne permet pas pourtant qu'ils demeurent l'un avec l'autre, & les met en déſordre.

Car le Mercure central s'en va au fonds ſéparé de la liqueur teinte, de ſorte que ce qui donnoit ci-devant le poids à l'Or eſt plus léger que le Mercure, à le voir par dehors comme une huile ou liqueur onctueuſe, ou ſel très-noble en toutes ſortes de maladies; finalement s'il y a quelque choſe qui ſoit métallique, qui ſe diſſolût dans cette liqueur, & l'y laiſſe autant qu'elle a de matiere métallique, ſon ſouffre s'y fond quoique difficilement, tant notre liqueur a une force merveilleuſe: en ceci s'accordent tous les Philoſophes diſans que notre Mercure ne prend rien que ce qui lui eſt allié métallique, c'eſt la mere de notre Pierre.

Ayant découvert le ſecret de notre Mercure animé du feu, nous paſſerons à la pratique ſur laquelle vous ſongerez à réfléchir ſolidement & mûrement avant de mettre la main à l'Oeuvre.

Prenez de notre Mercure, lequel eſt notre Lune, joignez-y du Soleil terreſtre; ainſi l'Homme & la Femme ſont conjoints réellement enſemble; mettez-y pour lors votre eſprit, qui donne la vie, & incontinent ils agiront enſemble.

Prenez de l'Homme rouge une partie, de la Femme trois parties, mêlez-les enſemble, pour lors mettez quatre parties de votre eau, cette mixtion eſt notre plomb.

On le doit régir par un très-petit feu, & l'augmenter juſqu'à ce qu'il ſue; vous pourriez auſſi ſuivre ici une partie de l'Or, deux de Lune, quatre d'Eau, qui font enſemblement le nombre de ſept, qui vous donnera un Sabat glorieux; car le laton eſt rouge, mais ne fait rien en notre Oeuvre qu'il ne ſoit blanchi, encore qu'il ait un eſprit dans ſon centre, il ne paroît jamais que le Mercure n'y ſoit joint; ce Mercure eſt un corps alors délicat, l'eſprit de l'Or y eſt reſolut incontinent.

Ainſi notre Oeuvre ſe commence par trois; en premier lieu, le corps & l'ame ſe joignent enſemble, on leur adjoint l'eſprit, l'Or & la Lune ne ſont qu'un en leur eſſence, en nombre réel que deux; car le Soleil ſe cache & ne reluit plus; deux corps mêlés enſemble, nous les nommons notre plomb, notre Mercure, notre Hermaphrodite, il eſt rouge par dedans, à le voir, ſaturnien volatil & blanc, cette nature différente ne

se sépare point, mais se conjoint par notre Art inséparablement.

Prenez une once d'Or, de la Magnesie trois onces, ce qui fait ensemble quatre onces; il il faut qu'il soit de la sorte, que l'Or perde son habillement riche, & soit blanchi par l'humidité de la Lune. Il doit être fait par un petit feu, cette masse paroît saturnienne fusible dans la chaleur comme du plomb; joignez-y le poids convenable de votre Mercure, pour lors mettez-le dans un verre spherique ou ovale, sigillé hermétiquement, & assez grand pour qu'il en reste plus d'un tiers de vuide.

Le quart d'une once suffit, ou même vous le feriez d'une dragme, en cas que vous observiez bien votre poids; l'Or est la huitiéme partie du tout, en cas que vous prenniez trois parties de la Femme, & une partie de l'Homme, vous mettrez autant pesant d'eau, & si vous prenez deux parties de la Femme & une d'Or, nous prenons pour lors une partie plus de l'esprit que de terre.

Un Athanor est le meilleur fourneau pour cet Oeuvre il contient douze heures de feu, sans qu'il soit besoin d'y revoir, attendu sa construction clibanique.

Incontinent que votre composition sentira le feu, elle fondra comme plomb; ce corps tendre, & qui est l'ame de notre Acier, fait voir une si puissante force, que le Soleil devient bientôt blanc, & est dévoré par lui.

Alors il faut verſer le ſuc de Midas ſur eux deux, & en quarante jours il devient noir comme un charbon brûlé, qui eſt une bonne marque; continuez votre feu à même dégré, & il parviendra à la blancheur.

Mais ſurtout, que votre matiere ne rougiſſe pas devant ſon tems, qui eſt près de dix mois philoſophiques; ſi elle rougit avant ce tems, c'eſt une marque évidente que vous avez donné trop de feu & avez brûlé ſes fleurs, & qu'il s'eſt fait une précipitée calcination.

Premierement, l'eau ſe doit épaiſſir de jour en autre, finalement qu'elle ne monte plus, mais que le tout demeure au fonds, ayant mauvaiſe odeur, noir & liquide comme de la poix.

Environ les cinquante jours vous appercevrez pluſieurs couleurs, qui s'augmenteront de jour en autre comme, azur, verd, citrin, violet pâle, finalement noir parfait, il paroîtra comme s'il fluoit & qu'il y eut des aîles.

En cas que la ſécheresſe & couleur citrine apparoiſſent & ſe multiplient, & que le verd & l'azur ne paroiſſent point, doutez de votre opération.

Mais en cas que votre ſueur circule doucement, vous n'avez rien à craindre, & quand vous aurez le noir en ſix ſemaines, la corruption & mortification ſera comme les rayons du Soleil, non pas entiérement ſecs,

ſecs, reluiſant comme un charbon, luiſant comme du velour; vous continuerez à ſublimer juſqu'à ce qu'il devienne poudre.

Alors l'on n'augmente pas le feu, & ladite poudre redevient en eau, juſqu'à ce qu'elle s'évanouiſſe pour ſe coaguler de nouveau.

Calcination, ſolution, ſéparation, conjonction, réſolution ſont toutes les fonctions de l'eſprit; mais en vérité ne ſont qu'une même Oeuvre, qui ſe fait toute par un même feu, & requiert une même chaleur continuelle; ce n'eſt autre choſe que la ſublimation pour rendre le corps fixe volatil.

Toute l'Oeuvre n'eſt autre choſe que de faire monter les vapeurs & les faire redeſcendre, que nous nommons ſéparation. C'eſt le commencement, le milieu & la fin de notre Oeuvre; démêlant leurs eſpéces l'une de l'autre, auſſi long-tems qu'elles ſoient immédiatement conjointes enſemble, & que l'on ne les puiſſe plus ſéparer.

Alors ils ſont comme l'homme, eſprit, ame & corps, leſquels trois ne ſont qu'un: ainſi notre Oeuvre, encore que trois, par la continuelle opération du feu ne fait qu'un corps, dont on ne peut plus ſéparer les parties.

Encore que nous donnions différence à notre Magiſtere, cependant ce n'eſt qu'une ſeule opération; car qui acheve une Oeuvre peut

achever l'autre quand il lui plaira, parce que tout dépend de sçavoir ouvrir & refermer les corps, les dissoudre & les recongeler, les volatiliser & figer, les putrifier, & derechef les purifier, les faire mourir, & puis les faire vivre, tout ceci n'est qu'une seule opération comprise en plusieurs sens.

EXPERIENCES

Sur la préparation du Mercure des Sages pour la Pierre, par le régule de Mars, ou fer, tenant de l'Antimoine, & étoilé, & par la Lune ou l'Argent.

Tirées du Manuscrit d'un Philosophe Américain, dit IRENE'E PHILALETHE, Anglois de naissance, habitant de l'Univers.

I. *Secret de l'Arsenic philosophique.*

J'Ai pris une partie du Dragon igné, & deux parties du corps magnétique, je les ai préparé ensemble par un feu de roüe, & par la cinquiéme préparation, huit onces environ de véritable Arsenic philosophique ont été faites.

II. *Secret pour préparer le Mercure avec son Arsenic, & en ôter les* fœces *impures.*

Ma méthode étoit de prendre une partie de très-bon A enic philosophique, que j'ai

mariée avec deux parties de la Vierge Diane, & les ai uni en un ſeul corps, que j'ai trituré & réduit en menües particules; avec cela j'ai préparé mon Mercure, en travaillant le tout enſemble à la chaleur requiſe, juſqu'à ce qu'ils fuſſent fort bien œuvrés; enſuite j'ai purgé la compoſition par le ſel d'urine pour en faire tomber les *fœces*, que j'ai recueillies ſéparément.

III. *Deputation du Mercure des Sages.*

Diſtillés trois ou quatre fois le Mercure préparé, & qui a encore quelque impureté externe, dans un alambic qui lui ſoit propre, avec une cucurbite calibée, puis lavez-le avec le ſel d'urine juſqu'à ce qu'il ſe clarifie, & qu'il ne laiſſe aucune queüe en courant.

IV. *Autre purgation fort bonne.*

Prenez dix onces de ſel décrepité, & autant des ſcories de Mars, ou de fer, avec une once & demie de Mercure préparé; triturez dans un mortier de marbre le ſel & les ſcories, réduiſez-les en très-menues parties; alors mettez-y le Mercure; broyez encore le tout avec du vinaigre, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſi bien mêlés, qu'on ne les diſtingue plus; mettez le tout dans un vaſe philoſophique de verre, & le diſtillez dans un alambic auſſi de verre par la médiation du nid qui lui

ſert d'arêne, juſqu'à ce que tout le Mercure monte en ſublimation, pur, clair & ſplendiſſant; réiterez trois fois cette opération, & vous aurez le Mercure très-bien préparé pour le Magiſtere.

V. *Secret de la juſte préparation du Mercure des Sages.*

Chaque préparation du Mercure avec ſon arſenic, eſt une aigle; lorſque les plumes de l'aigle ont été purgées de la noirceur du corbeau, faites enſorte que l'aigle volle juſqu'à ſept fois, c'eſt-à-dire que la ſublimation ſe faſſe autant de fois; alors l'aigle ou la ſublimation eſt bien préparée & diſpoſée pour s'élever juſqu'à la dixiéme fois naturellement.

VI. *Secret du Mercure des Sages.*

J'ai pris le Mercure requis, & l'ai mêlé avec ſon vrai arſenic, la quantité du Mercure a été de quatre onces environ, & j'ai rendu légere la conſiſtance du mélange; je l'ai purgé à la façon convenable, puis je l'ai diſtillé, & il ma donné le corps de la Lune; ce qui ma fait connoître que j'avois fait ma préparation ſelon l'Art, & fort bien.

Enſuite j'ai ajouté & augmenté à ſon poids arſenical de l'ancien Mercure, autant peſant qu'il en a fallu pour que ce même Mercure rendit la compoſition fluide

& légere, & je l'ai ainſi purgé juſqu'à ce que la noirceur & les ténébres ayent été diſſipées, même juſqu'à ce que l'Oeuvre eut preſque acquis la blancheur de la Lune.

Alors j'ai pris une demie once d'arſenic, dont j'ai fait le mariage requis j'ai ajouté cela avec le Mercure en l'y joignant, & il en a été faite une matiére diſpoſée en forme de terre à potier préparée, cependant un peu plus légere.

Je l'ai purgé derechef ſelon l'uſage requis, cette purgation exigeoit bien du travail, ce que j'ai fait avec un long-tems par le ſel d'urine, que j'ai trouvé très-bon pour cet ouvrage.

VII. *Autre purgation très-bonne.*

La meilleur voie que j'ai trouvé pour purger la compoſition, a été par le vinaigre & ſel pur Marin; c'eſt ainſi qu'en douze heures je peu préparer une aigle, ou ſublimation.

1°. J'ai fait voler une aigle, Diane eſt reſtée au fond de l'œuf philoſophique, avec un peu de cuivre.

2°. J'ai entrepris de faire voler une autre aigle, & après avoir fait rejetter les ſuperfluités, j'ai encore fait une ſublimation, & de nouveau les colombes de Diane ſont reſtées avec une teinture de cuivre.

3°. J'ai marié l'aigle, en faiſant joindre la ſublimation avec le compôt, & j'ai en-

core purgé en écartant les superfluités jusqu'à ce qu'il parut quelque blancheur : alors j'ai fait voler une autre aigle ou sublimation, & une grande partie de cuivre est restée avec les colombes de Diane, puis j'ai fait voler l'aigle deux fois séparément pour opérer toute l'extraction du corps total.

4°. J'ai marié l'aigle en faisant retomber la sublimation sur la confection, & y ajoutant de plus en plus & par dégrez de son humeur ou humidité radicale ; & par là la consistance a été faite en fort bon regime ; l'hydropisie qui avoit regnée dans chacune des trois premieres aigles, ou sublimations a cessée entierement.

Telle a été la bonne voie que j'ai trouvée pour préparer le Mercure des Sages.

Ensuite je mets dans un creuset, & au fourneau en place, la masse amalgamée & mariée selon l'Art ; je fais ensorte cependant qu'il n'y ait point de sublimation pendant une demi-heure ; alors je la retire du creuset, & la triture habilement ; puis je la remet dans le creuset & au fourneau, & après un quart-d'heure ou environ je la retire encore & la triture, & alors je me sert d'un mortier échauffé.

Dans cet ouvrage l'amalgame commence à jetter beaucoup de poudre blanche, je le mets de nouveau dans le creuset & sur le feu, comme la premiere fois, & pendent un tems convenable, de façon qu'il

ne ſe ſublime point, mais plus fort eſt le feu, meilleur il eſt.

Je continue ce travail en échauffant & broyant ainſi la maſſe juſqu'à ce preſque entiere, elle paroiſſe en poudre; puis je la nétoye, & ce qu'il y a de fœces ſe ſépare facilement; alors l'amalgame ſe prend à part; après quoi je le lave & purifie encore par le ſel, le remets ſur le feu, le triture comme j'ai fait auparavant, je répete ce procédé juſqu'à ce qu'il n'y ſubſiſte plus de fœces & d'impuretés.

VIII. *Triple épreuve de la bonté du Mercure préparé.*

Prenez votre Mercure préparé avec ſon arſenic, par le travail de 7, 8, 9 ou 10 aigles ou ſublimations; verſez-le dans l'œuf philoſophique, luttez-le bien avec le lut de Sapience, & le placez dans le fourneau en ſon nid, qu'il y demeure dans une chaleur de ſublimation, de façon qu'il monte & deſcende dans cet œuf de verre, juſqu'à ce qu'il ſe coagule un peu plus épais que du beure; continuez ainſi juſqu'à une parfaite coagulation, juſqu'à, dis-je, la blancheur de la Lune.

IX. *Autre & ſeconde épreuve.*

Si le Mercure; en agitant le vaſe de verre qui le contient, ſe convertit naturellement avec le ſel d'Urine en poudre blanche im-

palpable, de maniere qu'il n'apparoiſſe plus ſous la forme mercurielle, & que derechef auſſi naturellement il prenne conſiſtance du ſec & du chaud, comme un Mercure leger & volatile, cela ſuffit; il eſt cependant meilleur, ſi on le fait paſſer en cet état en globules imperceptibles par l'eau de la fontaine des Philoſophes: car ſi le corps réſide en grains, il ne ſera pas ainſi converti & ſéparé en particules legeres.

X. *Autre & troiſiéme épreuve.*

Diſtillez le Mercure dans un alembic de verre, par le moyen d'une cucurbite auſſi de verre; s'il paſſe ſans rien laiſſer après lui, alors l'eau Minerale eſt bonne.

XI. *Extraction du Souffre hors le Mercure vif, par le moyen de la ſéparation.*

Prenez tout votre compoſé d'ame, d'eſprit & de corps mêlés enſemble, dont le corps à été coagulé par la voie de la digeſtion & la vertu de l'eſprit volatile, & ſéparez le Mercure de ſon ſouffre par le moyen du diſtilatoire propre de verre; alors vous aurez la Lune blanche fixe, qui réſiſte à l'eau forte, c'eſt-à-dire l'Argent philoſophique, qui eſt plus péſant que l'Argent vulgaire.

XII. *Secret pour tirer l'Or magique de cet Argent.*

Par la chaleur du feu, vous tirerez le Souffre

Souffre jaûne qui eſt Or, de ce Souffre blanc qui eſt Argent ; c'eſt une opération manuelle qui aide à la naturelle, & cet Or eſt le plomb rouge des Philoſophes.

XIII. *Façon de tirer l'Or potable de ce Souffre aurifique.*

Vous convertirez ce Souffre jaune en huile rouge comme du ſang, en le faiſant circuler ſelon l'Art, avec le menſtrue volatile, qui eſt le Mercure philoſophique ; c'eſt ainſi que vous aurez une panacée admirable.

XIV. *Conjonction groſſiere du menſtrue avec ſon Souffre, pour former la production du feu de nature.*

Prenez du Mercure préparé, purgé, & bien tiré par le travail de 7, 8, 9 ou 10 aigles au plus ; mêlez-le avec le Souffre rouge appellé Laton préparé, c'eſt-à-dire qu'il faut deux ou trois parties au plus d'eau philoſophique pour une partie de Souffre pur, purgé & broyé.

XV. *Elaboration du mélange par un travail manuel.*

Broyez & triturez ce mélange ſur un marbre en partie très-fines, déliées, & ſubtiles ; enſuite lavez-le avec le vinaigre, & le ſel Armoniac, juſqu'à ce qu'il ait dépoſé toutes ſes fœces noires ; alors vous l'ave-

rez toute ſa piquante ſaline & ſon acrimonie dans l'eau de la Fontaine philoſophique ; Fontaine de Salmacis, fontaine de Jouvance, piſcine probatique ; puis vous le ferez ſécher ſur un carton propre, en l'y verſant de place en place, & l'agitant avec la pointe d'un couteau, juſqu'à parfaite ſiccité.

XVI. *Impoſition du fœtus dans l'œuf Philoſophique.*

Maintenant vous mettrez votre mélange bien ſec, dans un œuf philoſophique de verre, lequel ſera fort blanc & tranſparant, de la grandeur d'un œuf de poule ; que votre matiere n'excéde pas plus de deux onces dans cet œuf, que vous ſcellerez hermétiquement ; pourquoi peſez-le avant d'y introduire la matiere, & repeſez-le après l'y avoir miſe, pour en connoître & regler le poids. Sçachez que notre mélange en ſon origine eſt une eau ſéche qui ne mouille pas les mains : en ceci eſt un grand ſecret.

XVII. *& derniere. Regime du feu.*

Ayez un fourneau conſtruit, de façon que vous y puiſſiez conſerver un feu immortel, c'eſt-à-dire une chaleur continuelle ſans interruption depuis le commencement de l'Oeuvre juſqu'à la fin ; vous aurez ſoin d'y entretenir une chaleur du premier dégré à l'endroit du nid ; dans ce fourneau la roſée de notre composé doit s'élever &

circuler de lui-même, c'eſt-à-dire par ſa propre vertu, continuellement jour & nuit ſans aucune intermiſſion, & opérer naturellement toutes les merveilles de l'Oeuvre: dans ce feu, le corps mourra & l'eſprit ſera renouvellé: enfin il en naîtra une ame nouvelle qui ſera glorifiée, & unie à un corps immortel & incorruptible; ainſi ſera fait un nouveau Ciel.

Note en forme de ſuplément & de concluſion.

Remarquez bien que la 16e & 17e expérience de *Philalethe* contiennent ingénument & ſincérement l'analyſe explicative de toute la conduite de l'Oeuvre hermetique, ſimple & naturelle; les autres expériences de ce Phiſophe, renferment de grandes vérités & inſtructions; mais elles ſont bien fines & captieuſes: il ſemble avoir réſervé à mettre ſous un ſeul point de vüe la deſcription des deux articles principaux & eſſentiels, avec la vérité dont il ſe fait honneur,& ſans aucune obſcurité, pour la bonne bouche & la fin de ſon traité; ce qui dans l'ordre naturel doit en faire le commencement; en quoi il a ſuivi l'uſage des anciens Hébreux, qui commençoient leurs Livres par la fin du volume, en remontant par ſuite à ſon commencement, où ils le finiſſoient; cette révélation ſera d'un grand ſecours pour les vrais Artiſtes.

LETTRE DE GEORGES RIPLÉE,* A EDOUARD IV,** ROI D'ANGLETERRE.

De l'Explication D'IRENE'E PHILALETHE; *& de la Traduction de l'Anglois en François.*

I. CEtte Lettre qui a été écrite immédiatement à un Roi ſage & vaillant, contient tout le Secret de l'Oeuvre hermétique, quoique décrit & celé avec beaucoup d'art, comme l'Auteur même l'affirme, & qu'en cette Lettre il promette de denoüer entierement le nœud le plus difficile : de mon côté, je rends témoignage avec lui que cette Lettre, quoique bréve, contient ce qu'un Philoſophe peut déſirer, tant pour la théorie, que pour la pratique de nos Myſtères alchimiques.

II. Il eſt eſſentiel que cette Lettre ſoit la clef de tous les Écrits que j'ai mis au jour, & j'aſſure que je ne me ſervirai d'aucun terme douteux ni allégorique, comme dans mes autres Traités, où il paroît que je prouve des choſes qui ſe trouveroient fauſ-

* Chanoine Régulier de Bridlinglon en Angleterre.

** Ce Prince commença ſon Régne & mourut aux mêmes années que Louis XI, Roi de France; c'eſt-à-dire qu'il régna vingt-deux ans, depuis l'an 1461. juſqu'en 1483. On peut donc juger du tems où vivoit Riplée.

ſes, ſi l'on ne les prend figurément ; ce que j'ai fait afin de cacher cet Art, ainſi qu'il convient ; mon intention n'étant pas que cette clef devienne vulgaire ; je prie fort ceux qui la poſſéderont de la tenir ſecrette & cachée, & de ne la communiquer qu'à quelqu'Ami, dont la fidélité lui ſoit éprouvée & connue, & de la diſcrétion duquel il ſoit sûr.

III. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je fais cette exhortation ; car je ſuis certain que tout ce que j'ai écrit juſqu'à préſent n'eſt pas à comparer à ce que j'en vais expliquer, à cauſe des contradictions que j'ai entremêlées dans mes autres Ouvrages. C'eſt pourquoi je ne me ſervirai en cette Lettre que d'une méthode bien différente de celle que j'ai autrefois employée ; je commencerai par tirer la ſubſtance phyſique que renferme la Lettre de Riplée, puis, je la réduirai en pluſieurs définitions & *concluſions*, que je promets d'éclaircir par la ſuite.

IV. Les huit premieres Stances de cette Lettre en Vers, n'étant que des aſſurances de reſpect, je prends la *premiere Concluſion* à la neuviéme Stance ; ſçavoir, que tout ſe multiplie par ſa propre eſpéce, & que par conſéquent les Métaux le peuvent être, puiſqu'on peut les changer d'imparfaits en parfaits.

V. Dans la dixiéme Stance eſt renfermée la *ſeconde Concluſion*, qui eſt que le fonde-

ment le plus sûr pour pouvoir transmuer, est de réduire tous les Métaux & Minéraux, qui sont incru de nature & principe métallique, en leur premier Mercure, en les rendant en leur matiere premiere.

VI. La *troisiéme Conclusion* contenue dans la onziéme Stance, est que parmi tous les Souffres minéraux & métalliques & tous les Mercures, il n'est que deux Souffres qui soient propres à notre Ouvrage, avec lesquels le Mercure est uni essentiellement & radicalement.

VII. La *quatriéme Conclusion*, tirée de la même Stance, porte que celui qui comprend comme il faut ces deux Souffres & ces deux Mercures, trouvera que l'un est le plus pur de l'Or, qui en son apparence est Souffre, & en son occulte est Mercure, & que l'autre est le Mercure le plus pur & le plus blanc, qui est véritable Argent-vif dans son extérieur, & Souffre en son intérieur; & ce sont la les deux principes de notre Oeuvre.

VIII. La *cinquiéme Conclusion*, qui se tire de la douziéme Stance, est que si les principes sur lesquels travaille un Philosophe son vrais, & les opérations exactes & régulieres l'effet en doit être sûr, lequel n'est autre chose que le Mystère véritable des Philosophes alchymiques.

Ces Conclusions ne sont pas en grand nombre; mais elles importent beaucoup,

de ſorte que leur extenſion, leur illuſtration, & même leur éclairciſſement, doivent ſatisfaire un véritable fils de la Science.

Explication de la premiere Concluſion.

IX. Comme notre deſſein n'eſt pas d'engager perſonne dans l'entrepriſe de l'Oeuvre & de l'Art hermétique, mais d'y conduire ſeulement les enfans de la Science, je ne m'arrêterai point à prouver la poſſibilité & la réalité de l'Alchymie, (ou de la tranſmutation) puiſque je l'ai fait dans un autre Traité bien ſuffiſamment.

X. Que celui qui ne veut pas croire, ne croye point; que celui qui veut ſubtiliſer, ſubtiliſe; mais celui dont l'eſprit eſt perſuadé de la vérité & de la dignité de cet Art, doit être attentif ſur l'éclairciſſement de ces *cinq Concluſions*; & il ne manquera pas de ſentir ſon cœur palpiter de joye.

XI. Dans ces Concluſions, je ne m'arrêterai particuliérement qu'à éclaircir les endroits où ſe trouvent les Secrets de l'Art hermétique.

XII. A l'égard de la *premiere Concluſion*, où il affirme la vérité & la poſſibilité de l'Oeuvre & de l'Art, que ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité plus amplement ſur cet article, liſent avec attention les témoignages des Philoſophes; mais que ceux qui ſont incrédules reſtent dans leurs erreurs, dès que par la ſubtilité de leurs diſcours & de leurs argumens, ils veulent

en éluder les preuves, & ne pas croire à tant de personnes, dont plusieurs, dans leur siécle même, se sont acquis une grande réputation.

XIII. Pour expliquer au net cette premiere clef, je ne m'arrêterai qu'au témoignage de Riplée, qui dans la quatriéme Stance de la Lettre que j'explique, assure le Roi, qu'étant à Louvain, il vit pour la premiere fois l'effet de ces grands & admirables Secrets des deux Elixirs, l'un blanc, l'autre rouge; & dans les Vers suivans, il proteste qu'il a aussi trouvé la voie du Secret alchimique, dont il lui promet la découverte, à condition néanmoins de la tenir secrette & cachée: & quoique dans la huitiéme Stance il atteste qu'il ne confiera jamais ces Mystères au papier, il offre pourtant de montrer au Roi, non-seulement l'Elixir blanc & rouge, mais même la maniére de le trevailler & opérer en peu de tems & à peu de frais.

XIV. Ceux donc qui ne croyent pas à cette Philosophie alchimique, regarderoient ce fameux Auteur comme un imbécile, ou un sophiste insensé, d'écrire de telles choses à son Prince, s'il n'avoit pas été capable de les mettre au jour & de les effectuer; mais son Histoire, ses sublimes Écrits en cet Art, sa réputation, sa gravité, enfin sa profession, le justifient entiérement de cette téméraire calomnie.

XV. *Explication de la ſeconde Concluſion.*

La *ſeconde Concluſion* renferme en ſubſtance, que tous les Métaux & les corps des principes métalliques peuvent être réduits & réincrudés en leur premiere matiere mercurielle, ce qui eſt le premier & le plus sûr fondement de la poſſibilité de la tranſmutation métallique ; c'eſt ſur quoi nous nous étendrons le plus. On doit bien m'en croire, & c'eſt ici le pivot ſur lequel roulent tous nos Myſteres hermétiques.

XVI. Sachez donc principalement que tous les Métaux & la plus grande partie des Minéraux ont pour prochaine matiere un Mercure auquel adhére preſque toujours un Souffre externe & non métallique, bien différent de la ſubſtance interne ou noyau du Mercure.

XVII. A ce Mercure le Souffre ne manque pas ; & c'eſt par ſon moyen qu'il peut être précipité en une poudre ſéche, par une liqueur qui nous eſt connue, mais qui ne ſert point à l'Art de la tranſmutation. Ce Mercure peut-être fixé au point qu'il endurera toutes ſortes de feux, qu'il ſouffrira l épreuve de la coupelle même, & cela ſans aucune addition ni mélange que la liqueur qui le fixe, laquelle enſuite en peut être ſéparée toute entiere, ſans perdre de ſon poids ni de ſa vertu.

XVIII. Dans l'Or le ſouffre eſt fort pur ;

mais il l'eſt moins dans les autres Métaux, d'autant qu'il eſt fixe dans l'Or & dans l'Argent, & qu'il eſt volatil dans les autres. Dans tous les Métaux il eſt coagulé ; mais il eſt coagulable dans le Mercure ou Argent-vif. Ce ſouffre eſt ſi fortement uni dans l'Or, l'Argent & le Mercure, que les Anciens ont toujours cru que le ſouffre & le Mercure n'étoient qu'une ſeule & même choſe.

XIX. Il y a par tout une liqueur dont nous devons dans cette contrée l'invention à Paracelſe, quoiqu'elle ait été & qu'elle ſoit commune parmi les Maures, les Arabes, & que quelques-uns même des plus ſçavans Alchymiſtes ; & c'eſt par le moyen de cette liqueur que nous ſçavons ſéparer en forme d'huile teinte & métallique, le ſouffre externe & coagulable du Mercure, mais qui eſt coagulé dans les autres Métaux. Pour lors le Mercure reſtera dépouillé de ſon ſouffre, excepté de celui qu'on peut dire interne ou central, qui ne peut être coagulé que par notre Elixir ; car de lui-même il ne peut jamais être fixé ni précipité, ni ſublimé ; mais il demeure ſans altération en toutes les eaux corroſives, & en toutes les digeſtions où on le peut mettre à l'épreuve.

XX. Il y a donc une voie particuliere de réduire le Mercure en huile, auſſi-bien que tous les Minéraux & Métaux. C'eſt par la liqueur *Alkaeſt*, qui de tous les corps com-

alkaest

poſés de Mercure peut ſéparer un Mercure coulant, ou Argent-vif, duquel tout le ſouffre eſt alors ainſi ſéparé, excepté ſon ſouffre interne & central, qu'aucun corroſif ne peut toucher ni diſſoudre.

XXI. Outre cette voie univerſelle de faire la réduction, il s'en voit d'autres Particuliers par leſquelles l'Artiſte peut réduire le Plomb, l'Etain, l'Antimoine, & même le Fer en Mercure coulant, & cela ſe fait par le moyen des ſels, qui,parce qu'ils ſont corporels, ne ſçauroient pénétrer les corps des Métaux auſſi radicalement que le fait la liqueur *Alltaeſt*; & c'eſt pour cette raiſon qu'ils ne dépouillent pas entiérement le Mercure de ſon ſouffre; mais ils lui en laiſſent autant qu'on en trouve ordinairement dans le Mercure commun.

XXII. Mais obſervez que le Mercure des corps a quelques qualités particulieres ſelon la nature du métal ou du minéral dont il eſt extrait, pourquoi il eſt inutile à notre Oeuvre de diſſoudre en Mercure l'eſpéce des Métaux parfaits, il n'a pas plus de vertu que le Mercure commun & vulgaire. Il n'eſt qu'une ſeule humidité appliquable à notre vrai Ouvrage, qui n'eſt aſſurément ni du plomb, ni du cuivre; elle n'eſt même tirée d'aucune choſe que la Nature ait crée, mais d'une ſubſtance requiſe, compoſée par la nature, & l'Art du Philoſophe hermétique.

XXIII. Or ſi le Mercure tiré des corps a

une qualité aussi froide, & les mêmes *fœces* & superfluités que le Mercure vulgaire, jointes à une forme distincte & spécifique, c'est ce qui le rend encore plus éloigné de notre Mercure, que n'est le Mercure commun.

XXIV. L'Art philosophique est d'œuvrer un composé de deux principes; dans l'un se trouve le sel, & dans l'autre le souffre de la nature: cependant n'étant l'un & l'autre entiérement parfaits, ni imparfaits, & pouvant être changés, exaltés & dignifiés par notre Art, on en vient à bout par le Mercure commun; il tire non le poids, mais la vertu céleste & astrale du composé; ce qui ne se pourroit faire si ses principes étoient sans défauts, ou absolument imparfaits. Cette vertu étant d'elle-même fermentative, produit dans le Mercure vulgaire une race bien plus noble que lui, qui est notre vrai Hermaphrodite, notre androgin qui se congéle de soi-même, & dissout tous les corps.

XXV. Examinez avec attention un grain de sémence, où le germe est presque invisible; séparez ce germe du grain, il meurt aussi-tôt: mais en laissant tout entier le grain avec son foible gérme, il s'enfle, fermente, & produit; il n'y a donc que le germe qui produit la plante. De même il en est de notre corps; l'esprit fermentatif, vivifiant & générant, qui est en lui, est la moindre partie du composé, & les parties impures & cor-

porelles du corps, ſe ſéparent avec la lie du Mercure.

XXVI. Outre cet exemple du grain, on peut encore obſerver que la vertu ignée & cachée de notre corps purge & purifie l'eau, qui eſt ſa propre matrice, en laquelle il ſouffle, c'eſt-à-dire, qu'il en expulſe quantité de terre ſale, & une grande abondance d'humidité ſalée ; pour en avoir la preuve & en voir l'effet, faites ce que je vais dire.

XXVII. Faites vos lotions avec de l'eau de fontaine bien pure ; peſez premierement une pinte de cette eau avec exactitude, & en lavez votre compoſé en faiſant la préparation des huit ou dix aigles ou ſublimations, & mettant à part toutes les *fœces* & ſcories ; enſuite après les avoir bien ſéchées, diſtillées ou ſublimées tout ce qui ſe pourra diſtiller ou ſublimer, & il en ſortira une très-petite quantité de Mercure ; mettez le reſte de ces *fœces* dans un creuſet entre des charbons ardens, & toutes les matieres féculentes du Mercure ſe brûleront comme du charbon, mais ſans produire de fumée.

XXVIII. Apres que tout ſera conſommé, peſez le reſte, & vous ne trouverez que les deux tiers du poids de votre corps ; l'autre partie étant demeurée dans le Mercure ; peſez auſſi le Mercure que vous avez diſtillé, ou ſublimé, & celui que vous avez préparé, chacun ſéparément ; le poids de ces deux Mercures n'approchera pas à beaucoup près

du Mercure que vous avez pris d'abord ; faites aussi bouillir l'eau qui a servi à vos lotions, & s'évaporer jusqu'à pellicule ; ensuite mettez la au froid, il en résultera des cristaux, qui sont le sel du Mercure crud.

XXIX. Ces opérations ne sont, il est vrai d'aucune utilité ; elles satisfont seulement beaucoup l'Artiste, en lui faisant voir les matieres étrangeres qui se trouvent dans le Mercure, & qui ne se peuvent découvrir que par la liqueur *alkaest* ; mais néamoins elle ne le fait que d'une maniere destructive, & non pas générative, différente en cela de notre opération préparatoire & efficiente, qui se fait naturellement entre le feu & l'eau, la chaleur & l'humide, c'est-a-dire * le male & & la fémelle, dans la propre espéce où se

* Quelques Philosophes entendent aussi par l'Or mâle ; l'Or vulgaire, qui dans la seconde opération de l'Oeuvre fait fonction de mâle par son union avec le Mercure phlosofique de la premiere opération, lequel Mercure est sa compagne, sa fémelle, à laquelle il dépose sa teinture spermatique, sulfureuse & aurifiante, pour l'engrossir, la faire concevoir, & enfanter l'Or philosophique dans la propre espéce, c'est-á-dire dans le Mercure philosophique même, qui est la mere propre qui avoit auparavant engendré cet Or vulgaire, considéré comme son enfant & de son espéce, parce que dans le Mercure philosophique il y a un souffre aurifique solaire & astral, principe de l'Or métallique : & c'est dans ce Mercure philosofophique que se trouve ce Souffre ou Or solaire, moteur animant & vivifiant, qui comme ferment spirituel, ou esprit fermentateur, est l'agent opérant toutes les merveilles de l'Oeuvre ; quelquefois encore les Philosophes appellent mâle leur Mercure préparé par la premiere opération pour être marié à l'Or crud vulgaire, comme sa fémelle pour la seconde opération ; la distinction de cette nominale application dépend de l'état & de la grada-

trouve le ferment analogue, qui opére les merveilles que toute autre chose ne peut faire.

XXX. Par conséquent si vous faites fermenter votre corps imparfait, & le Mercure séparément, vous tirerez de l'un du souffre très-pur, & de l'autre un Mercure noir & impur; cependant vous ne ferez jamais rien de ces deux matieres, parce qu'il leur manque la vertu fermentative, qui est le chef-d'œuvre & le miracle du monde.

XXXI. C'est cette vertu qui fait que l'eau commune devient herbe, plante, arbre, fruit, sang, chair, pierres, minéraux; enfin, c'est elle qui forme tout.

Cerchez-la donc seulement, elle le mérite; quand vous la posséderez elle mettra le comble à votre félicité, puisqu'elle est un trésor inestimable; mais je dois vous instruire en même-tems, que la qualité fermentative ne travaille point hors de son espéce, & que les sels n'ont point la puissance de faire fermenter les Métaux.

XXXII. Si vous voulez sçavoir pourquoi quelques alkalis séparent le Mercure des minéraux & des métaux les plus imparfaits; considérez qu'en tous les corps le souffre n'est point aussi radicalement mêlé, & aussi

tion actuelle, où se trouvent le Mercure philosophique & l'Or vulgaire dans l'Oeuvre; car ce qui est agent y devient patient, & ce qui est patient y devient agent, chacun alternativement, jusqu'à ce qu'il en résulte la perfection, ou le plus digne domine souverainement.

intimement uni, qu'il l'eſt avec l'Or & l'Argent, & qu'il s'allie avec quelques alkalis qui ſont extraordinairement diſſous & fondus avec lui; par ce moyen les parties ſont disjointes, & le Mercure ſe ſépare par le feu.

XXXIII. Le Mercure eſt donc ſéparé parce moyen de ſon ſouffre, autant qu'il eſt néceſſaire ſeulemenr, lorſqu'il ne s'agit que d'une dépuration du ſouffre par une ſéparation du pur d'avec l'impur; mais ces alkalis en ſéparant ce ſouffre rendent le Mercure d'une qualité inferieure à ſa premiere, parce qu'ils l'éloignent de la nature métalique.

XXXIV. Voici un exemple; le ſouffre du plomb ne brulera jamais; quoique vous le ſublimiez & le calciniez pour le convertir en ſucre ou en verre, il reprendra toujours par le flux & le feu, ſa premiere forme; mais le ſouffre, en étant comme j'ai dit, ſéparé, ſi vous le joignez au nitre, il prendra feu auſſi facilement que le ſouffre commun; de ſortre que les ſels agiſſant ſur le ſouffre, dont ils ſéparent le Mercure, manquent du ferment, qui ne ſe peut trouver que dans les ſubſtances de même nature.

XXXV. Par la même raiſon, le ferment du pain n'agira pas ſur une pierre, ni celui d'un animal ou d'un végetable ſur les métaux & les minéraux. Quoique vous puiſſiez

puissiez tirer le Mercure de l'Or par le moyen du premier Etre du sel, ce Mercure néanmoins n'accomplira jamais notre Oeuvre; mais une part de Mercure tirée de ce même principe, c'est-à-dire de l'Or, par trois parties de notre Mercure seulement, mettra l'ouvrage à son point de perfection par une digestion continuelle.

XXXVI. Pourquoi notre Mercure est-il superieur en puissance à l'autre? Ne vous en étonnez pas: c'est qu'il est préparé par le Mercure commun. Le ferment qui survient entre le corps préparé & l'eau cause la mort, puis la regénération, de-là se fait une opération dont-il est l'unique auteur, rien autre ne pourroit même le faire; car outre qu'il sépare du Mercure ce qu'il a de terrestre & qui brûle comme du charbon, & une humidité qui se dissout dans l'eau commune, il lui communique une esprit de vie, qui est le vrai souffre embrionné de notre eau invisible, mais dont le progrès du travail est sensible à la vûe.

XXXVII. Nous concluons de-là que toutes les opérations de notre Mercure, exceptée celle qui se fait par le Mercure commun, & par notre corps selon les regles de l'art, sont fausses, & qu'elles ne perfectionneront jamais notre Oeuvre; de quelques manieres que soient travaillés ces Mercures, ils n'auront jamais la vertu du notre. C'est le sentiment de tous les Sça-

vans, & de l'Auteur de la *nouvelle lumiere alchimique*. Aucune eau dans toute l'Isle des Philosopes, dit-il, n'y est propre, sinon celle qui se tire des rayons du Soleil & de la Lune.

XXXVIII. Je vais vous expliquer le sens de ces paroles : le Mercure en son poids est incombustible ; c'est un Or fugitif. Notre corps en sa pureté est appellé la Lune des Philosophes, étant bien plus pûr que les métaux inparfaits, son souffre est aussi pûr que le souffre de l'Or ; ce n'est pas qu'il soit en effet la Lune, ne pouvant seulement demeurer au feu.

XXXIX. Maintenant je viens à la composition de ces trois principes de notre composé, il intervient un ferment tiré de la Lune, hors de laquelle quoique ce soit un corps, il sort néamoins une odeur spécifique. Souvent il arrive qu'elle perd de son poids, si le composé est trop lavé, après avoir été suffisamment purifié.

XL. Si le ferment du Soleil & de la Lune entre dans notre composition, quels avantages n'en résultent-t'il pas? Il engendrera une race mille fois plus noble que lui, au lieu que si vous travaillez sur notre corps composé par la voie violente des sels, vous aurez à la verité du Mercure ; mais il sera bien moins noble que le corps, parce qu'il sera séparé & non exhalté par cette opération.

Explication de la troisiéme Conclusion.

XLI. Cette *Conclusion* nous aprend qu'entre tous les souffres minéraux & metalliques, il n'y en a que deux à l'usage de notre Oeuvre, & qui sont unis essentiellement à leur propre Mercure. Ici se dévoile ce grand secret de nôtre Art, que nous avons toujours caché avec soin aux vulgaires imprudens, en leur donnant le change, & leur insinuant deux voies différentes, comme a fait Riplée. Soyez certain que nous n'avons qu'un seul & vrai principe, qu'une seule maniere, & qu'une seule voie linéaire & uniforme pour nous conduire dans notre travail, & que celui qui s'éloigne de ce principe n'atteindra jamais à la perfection de l'Oeuvre.

XLII. Comme ces deux souffres sont les principes de notre Ouvrage, ils doivent être homogenez, ou rendus de la même nature; c'est uniquement l'Or spirituel que nous cherchons à faire devenir blanc, puis rouge, & cet Or est l'Or vulgaire même, qu'on voit tous les jours, mais dont on n'apperçoit pas l'esprit qui est caché dans son intérieur. Ce principe n'a besoin que de composition, & cette composition doit indispensablement être faite avec notre souffre blanc & crud, qui n'est autre chose que le Mercure vulgaire préparé par de fréquentes cohobations sur no-

tre corps hermaphrodite, jusqu'à ce qu'il se convertisse en eau *ignée* ou ardente.

XLIII. Le Mercure n'a en lui qu'un souffre passif; notre Art consiste à multiplier en lui un souffre actif & vivant, qui sort des reins de notre corps hermaphrodite, qui a pour pere un métail, & pour mere un minéral.

XLIV. Prenez pour parvenir à votre but, la plus chérie des filles de Saturne, qui porte pour armes un cercle d'argent * surmonté d'une croix de sable en champ noir, qui est l'emblême du grand monde; mariez-la au plus vaillant des Dieux **, qui réside dans la maison d'*Ariés*, & vous y trouverez le sel de nature: acuez votre eau avec ce sel du mieux qu'il vous sera possible, il vous en résultera le bain lunaire, dans lequel l'Or veut-être puirifié & rectifié.

XLV. Je puis vous assûrer en outre, que quand vous auriez notre corps réduit en Mercure, sans addition de Mercure commun, ou le Mercure de quelqu'autre corps métallique, fait par soi-même, c'est-à-dire sans addition de Mercure, il vous seroit totalement inutile; car il n'y a que notre Mer-

* Toute cette allégorie n'est que pour expliquer l'Antimoine que les Chymistes désignent par un globe, mais c'est l'Antimoine philosophique.

** C'est le Mars ou le Fer, dont se fait le regule étoilé avec l'Antimoine; mais il faut entendre le Mars philosophique.

cure ſeul qui ait une forme & un pouvoir céleſte, qu'il ne reçoit cependant pas tant de notre compoſé ou principe, que de la vertu fermentative qui procéde des deux, c'eſt-à-dire, du corps & du Mercure : c'eſt de cette conjonction que ſort une admirable & merveilleuſe créature. Appliquez-vous donc à marier le ſoufre avec le Mercure; C'eſt-à-dire, que notre Mercure qui eſt empreint du ſouffre doit être marié avec notre Or. Alors vous aurez deux ſouffres mariés, & deux Mercures d'une même extraction, dont les peres & meres ſont l'Or & l'Argent.

Explication de la quatriéme Concluſion.

XLVI. Je vais à préſent vous expliquer, & vous rendre ſenſible tout ce que nous avons dit ci-devant. Cette *Concluſion* contient principalement que ces ſoufres ſont l'un le plus pûr ſoufre de l'Or, & l'autre le plus pur ſoufre blanc du Mercure : ce ſont la nos deux ſoufres; l'un qui paroît un corps coagulé, porte néanmoins ſon Mercure dans ſon ſein; l'autre eſt en toute maniere vrai Mercure; mais Mercure très-pur qui porte ſon ſouffre au-dedans de lui-même, quoique caché ſous la forme & la fluidité du Mercure.

XLVII. Ici les Sophiſtes ſe trouvent dans un embarras extrême cauſé par leur ignorance ſur l'amour métallique. Ils travaillent

ſur des ſubſtances hétérogènes, où s'ils s'éxercent ſur des corps métalliques, ils joignent mâle avec mâle, ou femelle avec femelle. Quelquefois ils travaillent ſur un corps ſeul, ou s'ils prennent les deux ſexes, le mâle ſera impuiſſant, & la matrice de la femelle ſera viciée ; de ſorte que par leur inconſidération ils ne rempliſſent jamais leurs eſpérances, & ces ignares attribuent à l'Art la faute qu'ils ne doivent juſtement imputer qu'à leur folie, & qui eſt une ſuite de leur inintell gence des Philoſophes.

XLVIII. Il eſt pluſieurs de ces Sophiſtes que je ſçai, qui rêvent ſur pluſieurs pierres végetables, minérales & animales ; quelques-uns même y ajoutent l'*ignée*, l'Angélique & la pierre de Paradis. Ces Opérations, quoique fort inconſéquentes, puiſqu'ils n'en tirent rien de bon pour la perfection de l'œuvre, n'ont rien qui vous doive ſurprendre ; le but où ils tendent eſt trop haut, pour que leur imagination bornée y atteigne; pour reparer ce défaut de capacité, ils inventent des manieres nouvelles qu'ils croyent être convenables pour y arriver. Ils emploient pour cela deux voyes, l'une qu'ils appellent voye humide, l'autre voye ſeche. Cette derniere à ce qu'ils prétendent eſt un l'abyrinthe, qui n'eſt connu que des plus illuſtres Philoſophes ; l'autre eſt le ſeul dédale, oye aiſée, de peu de dépenſe, & que les pauvres même pourroient entreprendre.

XLIX. Quoique puissent dire ces Sophistes, je peux vous protester qu'il n'y a qu'une seule voye, qu'un seul regime dans la conduite de notre Ouvrage; & qu'il n'est point d'autres couleurs que les notres. Ce que nous enseignons de contraire à ces principes uniques, n'est que pour voiler aux yeux du vulgaire & des impudens le plus grand des secrets. Chaque chose doit avoir ses propres causes, donc il n'y a point d'effet qui soit produit par deux voyes sur des principes différens.

C'est pourquoi nous avertissons & assûrons de rechef les Lecteurs, que dans nos premiers écrits nous avons caché beaucoup de choses sous prétexte de deux voyes, que nous y avons insinuées, & que nous allons toucher en peu de mots exactement.

L. L'un de nos Ouvrages est une minutie, qu'un enfant pourroit faire, qu'une femme sçauroit aisément élaborer; ce n'est autre chose que la cuisson par le feu. Nous assûrons que le plus bas dégré de l'Oeuvre est que la matiere soit excitée, & puisse d'heure en heure circuler sans que le vaisseau qui la contient se brise; pour remédier à cet inconvenient, il faut qu'il soit très-fort; mais notre cuisson lineaire ou uniforme, est un Ouvrage interne, qui avance de jour en jour & d'heure en heure, & bien différent de cette chaleur externe; car il est invisible & insensible,

LI. En cet Ouvrage notre Diane est notre corps, lorsqu'il est mêlé avec l'eau, car pour lors le tout est appellé la Lune, parce que tout est blanchi, & la femme gouverne. Notre Diane à un bois, parce que dans les premiers jours de la pierre, que nocorps est blanchi, il pousse plusieurs végétations : dans la suite de l'Ouvrage on trouve dans ce bois deux colombes ; car après trois semaines elles sont fortement unies dans les embrassemens perpétuels de Venus : en ce tems la composition est entierement teinte d'une pure verdeur. Et ces colombes sont circulées sept fois ; parce que dans le nombre de sept se trouve toute perfection. Elles meurent enfin, car elles ne s'élevent plus, & ne donnent plus aucun signe de mouvement : pour lors notre corps est noir comme le bec d'un corbeau ; dans cette Opération tout se change en poudre plus noire que le noir même.

LII. Nous usons souvent de ces allégories, lorsque nous parlons de la préparation de notre Mercure. C'est un trait de notre prudence pour abuser les gens trop simples, qui ne prennant les choses qu'à la lettre, sont indignes de mettre la main à l'Oeuvre ; nous le faisons aussi pour obscurcir & embarasser un peu nos traités & nos procédés. Souvent nous parlons de l'un lorsque nous devrions parler de lautre ; si notre Art étoit dévoilé aux yeux de la multitude, tout au

long, & dans un ordre méthodique de procéder; le nombre d'ignorans qui ſe trouveroient parmi eux qui l'exerceroient, feroit paſſer nos Oeuvres pour des folies, & mépriſer nos Ouvrages.

LIII. Ayez donc confiance en ce que je dis, que rien n'eſt plus naturel que nos Ouvrages, & c'eſt cette naturalité qui nous enhardit à prendre la liberté de confondre le travail des Philoſophes, & de l'embarraſſer avec ce qui n'eſt que l'effet de la ſimple nature; c'eſt auſſi pour maintenir les imbéciles dans l'ignorance de notre vrai vinaigre, ſans le ſecours & la connoiſſance duquel tous leurs travaux deviennent inutiles. Pout finir cette *Concluſion*, ſouffrez que j'ajoûte encore quelques paroles.

XIV. Prenez votre corps qui eſt l'Or vulgaire, & notre Mercure qui a été acué ſept fois par ſon mariage avec notre corps hermaphrodite, qui eſt un cachos, & l'éclat de l'ame du Dieu Mars dans la terre & l'eau de Saturne; mêlez ces deux enſemble en tel poids que la nature le demande. Dans ce mêlange vous poſſédez nos feux inviſibles; car dans l'eau, ou Mercure, eſt un ſouffre actif ou feu minéral; & dans l'Or il y a un ſoufire mort & paſſif, mais cependant actuel. Quand ce ſouffre de l'Or eſt excité & revivifié, il ſe forme du feu de la nature, qui eſt dans l'Or, & du feu contre nature, qui eſt dans le

Mercure, un autre feu participant de l'un & de l'autre; c'eſt l'union de ces deux feux en un ſeul qui cauſe la corruption, qui eſt l'humiliation, d'où vient enſuite la génération, qui eſt glorification & perfection du compoſé.

LV. Je crois devoir vous inſtruire maintenant que l'Or ſeul gouverne ce feu interne. L'homme en ignore entierement le progrès; tout ce qu'il peut faire eſt d'être attentif dans le tems ſon Opération, & d'appercevoir ſeulement la chaleur : il remarquera que ce feu opére tous les dégrez de chaleur néceſſaires à la cuiſſon. Il n'y a point de ſublimation dans ce feu-là, car la ſublimation eſt une exaltation, ſans lui on ne peut eſpérer aucune réuſſite, & tout le travail tombe dans l'inutilité.

LVI. Tout Notre Ouvrage ne conſiſte donc en autre choſe qu'à multiplier ce feu; c'eſt-à-dire, circuler le corps jusqu'à ce que la vertu du fouffre ſoit augmentée. De plus ce feu eſt inviſible, & comme il n'a aucune dimenſion, ſoit en haut, ſoit en bas, il étend la Sphere d'activité de notre matiere dans l'œuf, de maniere que ſa ſubſtance quoique materielle & viſible, ſe ſublime & monte par l'action de la chaleur élementaire. Cette vertu ſpirituelle eſt cependant toujours exiſtante dans ce qui reſte au fond du vaiſſeau, auſſi-bien que dans la matiere plus élevée; la raiſon eſt que cette

vertu eſt comme la vie dans le corps de l'homme, laquelle l'anime en toutes ſes parties, étant diffuſé par toute la capacité & en tout le contenu de là machine en même tems, ſans être attachée n'y fixée à une localité particuliere.

LVII. Voilà le fondement de nos Sophiſmes, & c'eſt, je crois, avec raiſon, que nous aſſurons qu'il n'y a aucune ſublimation dans le feu philoſophique proprement dit. Le feu eſt vie, c'eſt une ame qui n'eſt pas ſujette aux dimenſions des corps; d'où il arrive que l'ouverture de l'œuf, ou le refroidiſſement de la matiere dans le travail tue cette vie, ou ce feu qui réſide dans le ſouffre ſecret. Rien de plus commun que de ſçavoir allumer & gouverner le feu élémentaire, les enfans même n'en ſont pas ignorans. Mais il n'y a que le vrai Sage qui puiſſe diſcerner avec quelque juſteſſe le vrai feu interne; en effet, c'eſt une choſe ſurnaturelle qui agit dans le corps, quoiqu'elle n'en faſſe point partie: c'eſt pourquoi nous diſons, que le feu eſt une partie céleſte; qu'il eſt toujours le même juſqu'au dernier période de ſon opération; alors étant à ſon point de perfection, il n'agit plus; car tout agent ſe ſépare, lorſque le terme de ſon Opération eſt arrivé.

LVIII. Ainſi lorſque nous parlons de notre feu, qui ne ſublime point, n'allez pas vous méprendre, & croire que l'humidité

de notre composition, qui existe dans l'œuf, ne doive point se sublimer; c'est au contraire ce qu'elle doit faire incessamment. Le feu qui ne sublime point est l'amour métallique, qui réside dans toute l'étendue de l'Univers, céleste & terrestre, & dans toute notre matiere.

LIX. Maintenant, il ne me reste pour pour conclure ce que je viens de vous expliquer, qu'à vous recommender l'attention la plus scrupuleuse sur la qualité de la matiere dont vous ferez choix pour votre Oeuvre : cette maxime est certaine. Il ne résulte jamais rien de bon d'un mauvais principe : un méchant Corbeau pond un méchant œuf.

Que votre semence & votre matiere soient pures, elles vous produiront une race noble.

Que le feu externe soit tel, qu'en lui votre confection puisse agir librement de tous côtés dans l'œuf; par ce moyen & en peu de jours, il produira ce qui fait l'objet de votre attente, c'est-à-dire le bec du corbeau.

Continuez ensuite votre cuisson, & en 130 jours vous vertez la blanche colombe; 90 jours après, paroîtra l'étincelant Cherubin d'une beauté surprenante.

Explication de la cinquiéme & derniere Conclusion.

LX. Si les operations d'un homme sont

gulieres, & ſes principes vrais, dit ici notre excellent Artiſte, le chef-d'Oeuvre qui en réſultera doit couronner ſes travaux, & le Magiſtere ſera aſſuré.

LXI. Hommes vulgaires, fols & aveugles, s'écrie le célèbre Riplée, qui ſans conſidérer que chaque choſe dans le monde à ſa propre cauſe & ſa propre action, ne ſuivez que les conſeils de vos ſtériles idées, croyez vous qu'un pilote puiſſe voguer ſur mer avec un caroſſe quelque beau qu'il ſoit? L'eſſai qu'il qu'il en feroit ſeroit ſans doute une folie. Vous perſuadez-vous qu'avec le plus brillant navire bien équipé, vous puiſſiez aller à la volée, ſans bouſſole & ſans voiles? Jaſon eût-il abordé l'heureuſe Colchide? Loin d'arriver à la côte d'Or, & d'être devenu le Poſſeſſeur de la précieuſe Toiſon, le premier rocher eût mit un obſtacle invincible à ſon bonheur., & ſon naufrage eût été certain. Ce ſont cependant des inſenſés de cette trempe qui cherchent notre ſecret dans des matieres triviales, & qui cependant eſperent de trouver l'Or d'Ophir, l'Or de Corinthe, ou celui du fleuve *Phiſon*; mais leurs recherches ſont vaines: ce bonheur eſt reſervé pour peu de perſonnes, illuminées d'en haut: la voie en eſt droite & ſimple, quoique couverte d'écueils; mais elle n'eſt trouvée & frayée que par un très-petit nombre d'Elûs.

PRINCIPES DE PHILALETHE,

Pour diriger les Opérations dans l'Oeuvre hermetique, Traduits de l'Anglois.

1°. Ne vous livrez jamais à l'entreprise du grand Oeuvre sur les régles que des ignorans, où les Livres des Sophistes pourroient vous suggérer, & ne vous écartez point de ce principe : le but où vous aspirés est l'Or ou l'Argent, l'Or & l'Argent doivent être les uniques objets sur lesquels vous avez à travailler par le moyen de notre Fontaine mercurielle préparée pour les baigner, & cela demande toute votre application.

2°. Ne vous rendez pas aux propos qu'on pourroit vous tenir, en vous disant que notre Or n'est pas l'Or vulgaire, mais l'Or physique : l'Or vulgaire est mort il est vrai, mais de la façon dont nous le préparons, il se revivifie de même qu'un grain de bled mort dans un grenier, se revivifie dans la terre. Après six semaines, l'Or qui étoit mort, devient dans notre Oeuvre, vif, vivant & spermatique, parce qu'il est mis dans une terre qui lui est propre, je veux dire dans notre composé. Nous le pouvons donc appeller notre Or à juste titre, parce que nous le joignons avec un agent, qui certainement lui rendra la vie; comme par une dénomination contraire, un homme con-

damné au supplice de la mort, est appellé un homme mort, parce qu'il mourra bientôt, quoiqu'il soit encore en vie.

3°. Outre l'Or, qui est le corps, & qui tient lieu de mâle dans notre Oeuvre, vous aurez encore besoin d'un autre sperme, qui est l'esprit, l'ame ou la femelle; ce sperme est le Mercure fluide, semblable dans sa forme à l'Argent-vif commun, mais cependant plus net & plus pur. Plusieurs au lieu de Mercure se servent de toutes sortes d'eaux & de liqueurs, qu'ils appellent Mercure philosophique. Ne vous laissez pas séduire par leurs beaux discours, & n'entreprenez pas ce travail, car il est inutile; on ne sçauroit recueillir ce qu'on n'a pas semé; l'on moissonne le fruit du grain qu'on a semé; ainsi si vous semés votre corps, qui est l'Or, dans une terre, ou un Mercure, qui ne soit pas métallique & homogéne aux métaux, au lieu d'un élixir métallique, vous ne retirerez de votre opération qu'une chaux inutile & sans vertu.

4°. Notre Mercure n'est qu'une même chose en substance avec l'Argent-vif vulgaire; mais il differe dans sa forme, ayant une forme céleste & ignée, & une excellente vertu; qualités qu'il reçoit de notre Art à sa préparation.

5°. Le secret de cette préparation consiste à prendre un minéral qui approche du genre de l'Or & du Mercure. Il faut l'im-

preigner avec l'Or volatile, qui se trouve dans les reins de Mars, & c'est avec cela qu'il faut purifier le Mercure au moins sept fois. Cela fait, ce Mercure est préparé pour le Bain du Roi, c'est-à-dire de l'Or.

6°. Depuis sept fois jusqu'à dix le Mercure se purifie de plus en plus, & devient aussi plus actif, étant acué dans chaque préparation par notre vrai souffre; mais s'il excédoit ce nombre de préparations ou sublimations, il deviendroit trop igné; & loin de dissoudre le corps, il se coaguleroit lui-même, & l'Or ne s'y fonderoit ni dissoudroit point.

7°. Ce Mercure ainsi acué ou animé, doit être encore distillé dans une retorte de verre deux ou trois fois, parce qu'il peut lui être resté quelques atômes du corps, à l'instant de la préparation: ensuite il faut le laver avec du vinaigre & du sel armoniac; alors il est préparé pour notre Oeuvre, ce qui doit ici s'entendre métaphoriquement.

8°. Choisissez toujours pour cet Oeuvre un Or pur & sans mêlange: s'il n'est pas tel, lorsque vous l'achetés, purifiez-le vous-même par les voies ordinaires. Après cette opération mettez-le en poudre subtile, en le limant ou autrement, ou réduisez-le en feuilles: ou si vous voulez, en le calcinant avec des corrosifs: n'importe de quel moyen vous vous serviez, pourvu qu'il soit très-subtil.

9°. Maintenant venons au mêlange; pre-

nez une once ou deux de ce corps préparé ; & deux ou trois onces au plus de Mercure animé, comme je viens de vous le dire ; mêlez-les dans un mortier de marbre chauffé, autant que l'eau bouillante le pourra faire ; broyez & triturez-les jusqu'à ce qu'ils soient incorporés ensemble, puis mettez-y du vinaigre & du sel jusqu'à la parfaite pureté, ensuite vous le dulcifierés avec de l'eau chaude, & le sécherez exactement.

10°. Je puis vous assurer que, quoique ce qui précede soit énigmatique, je vous parle avec candeur, & que la voie que je vous enseigne ici est celle-là même dont nous nous servons ; & que tous les anciens Philosophes se sont servi de ce moyen qui est l'unique. Notre Sophisme git seulement dans les deux sortes de feux employés à notre Ouvrage.

Le feu secret interne est l'instrument de Dieu, & ses qualités sont imperceptibles aux yeux des hommes. Nous parlerons souvent de ce feu, quoiqu'il paroisse que nous entendions la chaleur externe : c'est de-là que naissent les erreurs où se plongent les faux Philosophes & les imprudens. Ce feu est notre feu gradué, car la chaleur externe est presque linéaire, c'est-à-dire, égale & uniforme dans tout l'Ouvrage, si ce n'est que dans l'Oeuvre au blanc elle est une sans aucune altération, excepté dans les sept premiers jours, où nous la tenons plus foible pour

la sureté de l'Oeuvre; mais le Philosophe expérimenté n'a pas besoin de cet avis.

A l'égard de la conduite du feu externe, elle est insensiblement graduée d'heure en heure, & comme il est journellement réveillé par la suite de la cuisson, les couleurs en sont altérées, & le composé meuri. Je viens de vous dénouer un nœud très-difficile & embrassé, conservez-en la mémoire, & gardez-vous de vous laisser surprendre d'orénavant.

11°. Vous devez être pourvû d'un vaisseau, ou matras de verre, sans lequel vous ne pourriez achever votre Ouvrage : qu'il soit de figure ovale ou sphérique, & de contenance convenable à votre composé, c'est-à-dire qu'il soit de capacité à renfermer deux fois autant de matiere que vous y en mettrez : nous l'appellons œuf philosophal; que le verre en soit épais, fort, transparent, sans aucun défaut; son col doit être au plus d'un demi pied de longueur. Quand votre matiere y sera mise, scellés le col de cet œuf hermétiquement, de sorte qu'il n'y ait aucune ouverture, car le plus petit évent laisseroit évaporer l'esprit le plus subtil, & perdroit l'Ouvrage.

Pour vous rendre certain de l'exacte sigillation de votre vaisseau, faites l'épreuve suivante, elle est infaillible. Lorsqu'il sera froid, appliquez votre bouche à l'endroit du col où il est scellé, succez avec force, & s'il y a la

moindre ouverture, vous attirerez l'air qui eſt dans le matras, & lorſque vous retirerez de votre bouche le col du vaiſſeau, l'air rentrera par l'évent avec un ſifflement, dont l'oreille entendra le bruit aiſément ; jamais cette expérience ne s'eſt trouvée fauſſe.

12°. Il vous faut auſſi un fourneau, que les Sages appellent *athanor*, dans lequel vous puiſſiez accomplir tout votre Ouvrage. Dans le premier travail, celui dont vous avez beſoin doit être diſpoſé de façon qu'il fourniſſe une chaleur d'un rouge obſcur, ou moindre, à votre volonté, & qu'il puiſſe ſe tenir au moins douze heures dans ſon plus haut dégré de chaleur avec égalité ; ſi vous en avez un tel, obſervez cinq conditions.

La premiere, que la capacité de votre nid ne ſoit pas plus ample qu'il ne faut pour contenir votre baſſin, avec environ un pouce de vuide tout autour, afin que le feu qui vient du ſoupirail de la Tour puiſſe circuler autour du vaiſſeau.

La ſeconde eſt que, votre baſſin doit contenir ſeulement un vaiſſeau, matras ou œuf, avec environ un pouce d'épaiſſeur de cendre entre le baſſin, le fonds & les côtés du matras ; & ſouvenez-vous toujours des paroles du Philoſophe : *un ſeul vaiſſeau, une ſeule matiere, un ſeul fourneau.*

Ce baſſin doit être placé de façon, qu'il ſoit préciſément ſur l'ouverture du ſoupirail,

d'où vient le feu, & qui ne doit avoir qu'une seule ouverture d'environ deux pouces de diamétre, par où, en biaisant & montant se conduira une langue de feu, qui frappera toujours le haut du vaisseau, environnera le fonds, & le maintiendra continuellement dans une chaleur également brillante.

La troisiéme est qué, si votre bassin étoit trop grand, comme la cavité de votre fourneau doit être trois ou quatre fois plus spacieuse que son diamétre, le vaisseau ne pourroit jamais être échauffé exactement ni continuellement, comme il est nécessaire qu'il le soit.

La quatriéme est que, si votre tour n'est de six pouces ou environ à l'endroit du feu, vous n'êtes pas dans la proportion, & ne viendrez jamais au point juste de chaleur; & si vous excedés cette mesure, & faites trop flambler votre feu; il sera trop foible.

Enfin, la cinquiéme est que, le devant de votre fourneau doit se fermer exactement par un trou, qui ne doit être que de la grandeur nécessaire pour introduire le charbon philosophique, c'est-à-dire d'environ un pouce, afin qu'il puisse d'en bas répercuter la chaleur avec plus de force.

13°. Les choses étant ainsi disposées, mettez l'œuf où est votre matiere dans ce fourneau, & lui donnez la chaleur que demande la nature, c'est-a-dire foible & non trop violente, commençant où la nature a quitté.

Vous ne devez pas ignorer que la Nature a laissé votre matiere dans le régne minéral, & quoique nous tirions nos comparaisons des végétaux & des animaux, il faut néanmoins que vous conceviez un rapport convenable au régne dans lequel est placée la matiere que vous voulez travailler; si par exemple, je fais comparaison entre la génération d'un homme & la végétation d'une plante, ne croyez pas que ma pensée soit telle que la chaleur, qui est propre pour l'un, le soit aussi pour l'autre; car nous sommes certains que dans la terre, où les végétaux croissent, il y a de la chaleur que les plantes sentent, & même dès le commencement du printems; mais un œuf ne pourroit pas éclore à cette chaleur, & un homme, loin d'en recevoir du sentiment, n'en ressentiroit qu'un froid engourdissement. Certain que votre ouvrage git totalement dans le régne minéral, vous devez connoître la chaleur qui lui est nécessaire, & distinguer avec précision la petite ou la violente.

Considérez actuellement que, non-seulement la Nature vous a laissé dans le régne minéral, mais encore que vous devez travailler sur l'Or & le Mercure, qui tous deux sont incombustibles; que le Mercure est tendre, & qu'il peut rompre les vaisseaux qui le contiennent, si le feu est trop violent. Qu'il est incombustible, & que le feu ne peut lui nuire; mais qu'il faut cependant le retenir

avec le ſperme maſculin en un même vaiſſeau de verre, ce qui ne pourroit ſe faire ſi le feu étoit trop vif, & vous ſeriez par conſéquent dans l'impoſſibilité d'accomplir l'Oeuvre.

Ainſi le dégré de chaleur, qui pourra tenir du plomb ou de l'étain en fuſion, même un peu plus forte, pas cependant plus que les vaiſſeaux ne peuvent la ſouffrir ſans ſe rompre, doit être eſtimé le dégré requis, ou la chaleur tempérée. Vous voyez par là qu'il eſt néceſſaire de commencer votre dégré de chaleur par celui qui eſt propre au régne où la Nature vous a laiſſé.

14°. Tout le progrès de cet Ouvrage, qui eſt une cohobation de la Lune ſur le ſol, eſt de monter en nuées & de retomber en pluie; c'eſt pourquoi je vous conſeille de ſublimer en vapeurs continuelles, afin que la Pierre prenne air & puiſſe vivre.

15°. Mais pour obtenir notre teinture permanente, ce n'eſt pas encore aſſez; il faut que l'eau de notre lac bouille avec les cendres de l'arbre d'Hermès. Je vous conſeille de la faire bouillir nuit & jour continuellement, afin que dans les travaux de notre mer orageuſe, la nature céleſte puiſſe monter, & la nature terreſtre deſcendre. Il eſt certain que ſans l'exactitude de cette opération, qui eſt de bouillir, nous ne pouvons jamais nommer notre Ouvrage une cuiſſon, mais une digeſtion; parce que quand les eſ-

prits circulent ſeulement en ſilence, & que le compoſé, qui eſt en bas, ne ſe meut point par ébulition, cela ſe nomme proprement digeſtion.

160. Ne précipitez rien dans l'eſpoir de recueillir avant la maturité de la moiſſon, je veux dire de l'Oeuvre; mais au contraire travaillés avec conſtance l'eſpace de cinquante jours au plus, & vous verrez le bec du corbeau de bon augure.

Pluſieurs, dit le Philoſophe, s'imaginent que notre ſolution eſt fort aiſée, mais ceux qui l'ont eſſayée, ou qui en ont fait l'expérience, ſçavent combien elle eſt difficultueuſe. Par exemple, ſi vous ſemez un grain de bled, trois jours après vous le trouverez enflé, mais ſi vous le retirez de la terre il ſe ſéchera & retournera dans ſon premier état. Cependant on l'a mis dans une matrice convenable, la terre eſt ſon propre élément; mais il a manqué du tems néceſſaire pour la végétation. Les ſemences les plus dures demandent un plus long ſéjour dans la terre pour y germer, telles ſont les noix & les noyaux des prunes & des fruits; chaque eſpéce a ſa ſaiſon, & c'eſt une marque certaine d'une opération naturelle & fructueuſe, lorſqu'elle attend le tems preſcrit pour ſon action, ſans précipitation prématurée.

Croyez-vous donc que l'Or, qui eſt le corps le plus ſolide qui ſoit au monde, puiſſe changer de forme en ſi peu de tems? Il

faut demeurer dans l'attente jusques vers le quarantiéme jour que le commencement de la noirceur se fait voir. Quand vous l'appercevrez, concluez que votre corps est détruit, c'est-à-dire, qu'il est réduit en une ame vivante, & votre esprit est mort, c'est-à-dire, qu'il est coagulé avec le corps; mais jusqu'à cette noirceur, l'Or & le Mercure conservent chacun leur forme & leur nature.

17°. Prenez garde que votre feu ne s'éteigne, pas même un moment; car si une fois la matiere se refroidit, la perte de l'Ouvrage est certaine.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que tout notre Ouvrage consiste à faire bouillir notre composé au premier dégré d'une liquéfiante chaleur, qui se trouve dans le régne métallique, où la vapeur interne circule autour de la matiere, & dans cette fumée l'une & l'autre mourront & ressusciteront.

18°. Continuez alors votre feu jusqu'à l'apparition des couleurs, & vous verrez enfin la blancheur. Lorsqu'elle paroîtra, (ce qui arrivera vers la fin du cinquiéme mois) l'accomplissement de la Pierre blanche s'approche. Réjouissez-vous donc; car le Roi, vainqueur de la mort, paroît en Orient environné de gloire, annoncé par un cercle citrin, son avant-coureur, ou ambassadeur

19°. Continuez avec courage votre feu

jusqu'à

jusqu'à ce que les couleurs paroissent de nouveau, & vous allez voir le beau vermillon & le pavot champêtre. Glorifiez-en Dieu, & soyez reconnoissant.

20°. Enfin, quoique votre Pierre soit parfaite, il la faut faire bouillir, ou plutôt cuire de rechef dans la même eau, avec la même proportion & le même régime; que votre feu soit seulement un peu plus foible; & par ce moyen vous l'augmenterez en quantité & en vertu, selon que vous le désirerez, ce que vous pouvez à cet effet réitérer autant de fois que bon vous semblera.

Que Dieu, Pere des lumières, Souverain Seigneur, Auteur de toute vie & de tout bien, vous fasse la grace de vous montrer cette régénération de lumière, pour entrer en la terre de vie, terre promise à ses Fidels, & participer un jour à la vie éternelle. Ainsi soit-il.



TRAITÉ DU SECRET DE L'ART PHILOSOPHIQUE,

Ou l'Arche ouverte, autrement dite la Cassette du petit Paysan.

Commenté par Valachius, corrigé & élucidé par Ph. . . . Ur. . . Amateur de la Sagesse. Premiere Partie.

NOus avons ici en Allemagne un commun & vieux Proverbe, *après beaucoup de pleurs grande joye, après la pluye le beau tems*; il en est tout au contraire, ç'a été à mon grand regret depuis peu d'années, mon sort fatal; la même chose est arrivée quelquefois à d'autres, qui ont commencé l'Ouvrage sans un fondement véritable, comme je le montrerai au long; car pensant tenir en mes mains tout le monde, je n'eus rien moins que cela, d'autant que mon vaisseau de verre sur lequel j'avois appuyé tout mon bonheur, vint à se casser avec grand bruit, & toute la matiere rejaillit sur mes minutes de Philosophie, qui en furent gâtés & salies, ce qui me causa beaucoup de perte, mais je passe cela sous silence; je dis seulement que je fus si fort surpris d'étonnement par ce désastre inopiné, que je ne sçavois où j'en étois, ni ce que je faisois, tant j'étois devenu triste & affligé; car toute

ma joye & mon espérance s'étoient tournés en venin, & non pas en l'Or & en l'Argent que j'attendois.

Etant donc un peu revenu & rentré en moi-même, & ayant consideré attentivement la grande perte que j'avois faite, & l'incommodité que je recevois de cet accident; je commençai à deux genoux, les larmes aux yeux, & d'un cœur gémissant, de représenter tout mon malheur à celui qui de toute éternité voit toutes choses; car Dieu donne & ôte à qui il lui plaît. Je lui fis une instante priere, afin qu'il eut pitié de moi, en m'inspirant la vraie voie pour arriver devant sa Divine Majesté par l'esprit de vérité & de sagesse; ce qui me donna aussi de la consolation, fut ce que dit Zachaire, que beaucoup de Philosophes ont failli au commencement, qui néanmoins sont enfin parvenus au bout de leur Ouvrage. Comme donc j'étois presque accablé de diverses pensées pour le fâcheux accident qui m'étoit arrivé sur la rupture de mon vaisseau, il me vint en pensée une question qui tourmentoit mon esprit, sçavoir si le Tout-Puissant voudroit bien permettre que nous autres pauvres pécheurs (venans en ce siécle si pervers & corrompu) puissions parvenir à la connoissance d'un si grand Secret, comme est la Pierre des Philosophes.

Après ces inquiétudes & mouvemens, je fis enfin une résolution de ne plus m'inquie-

ter l'esprit, considérant que tous ceux qui nous ont précedé, & qui ont atteint a la parfaite connoissance de ce saint mystère, ne laissoient pas d'être pécheurs comme nous, & que ce don de Dieu ne se révéle pas à cause d'aucun mérite qui soit en l'homme; mais c'est une grace particuliere de Dieu, puisque nous ne sommes que très-inutils & pleins d'erreur. Cette considération me fit faire une ferme résolution de me convertir à Dieu, & de n'avoir plus que son honneur pour but, & le secours du prochain pour toutes mes entreprises. Etant en cette ferme volonté, je sentis une sainte extase & certaines émotions qui me donnerent de la clarté parmi mes précédentes afflictions; & me relevant de ma priere, je me trouvai incité à reprendre en main mes Philosophes.

Mais il me sembla que je devois surtout préférer le Comte de Trévisan, lequel, quoiqu'auparavant j'eusse bien feuilleté, je n'y découvrois rien néanmoins qui me donnât un fondement assuré, mais après cette illumination, comme je fus à l'endroit, où l'Auteur traite de la premiere matiere, je me sentis intérieurement éclairé, reconnoissant en quoi consiste vraiment la vertu & puissance de l'Oeuvre, & d'abord je tressaillit de joye, mais examinant continuellement cette science, je trouvai mon entendement tout-à-fait ouvert, où auparavant il avoit été clos & resserré, & quoi qu'avec tant d'étendue &

de ſoins, je me fuſſe ci-devant occupé en beaucoup d'opérations, elles avoient toutes fois été faites en vain, car j'étois mal fondé. Partant je louai Dieu, & invoquai avec joye ſon ſaint Nom; je continuai à le prier humblement qu'il me donnât la perfection de ces bons & ſolides commencemens, qui n'avoient en moi autre fin que ſa gloire & mon ſalut.

A l'inſtant je continuai à bien comprendre cette matiere, afin que je ne me mépriſſe plus par les apparences, mais à ce que je miſſe le doigt ſur celle qui ſe peut dire & nommer matiere prochaine & non éloignée; car celle-là eſt plus riche & fertille que celle-ci, quoiqu'elle tendent toutes deux à même but, ſelon le bon Riplée, en ſes axiomes des douze Portes, & ſelon Flamel, *fol. 120. Item, fol. 180*, ou *150*, où il dit que c'eſt ſurtout un très-grand ſecret de pouvoir connoître de quelle choſe minérale on doit prochainement faire l'Oeuvre.

Or comme j'étois allé faire un voyage, je me rencontrai entre deux montagnes, où j'admirai un homme des champs, grave & modeſte en ſon maintien, vétu d'un manteau gris, ſur ſon chapeau un cordon noir, autour de lui une écharpe blanche, ceint d'une couroie jaune, & botté de bottes rouges, lequel je ſaluai. M'étant approché, j'apperçus qu'il tenoit en ſes mains deux fleurs très-éclatantes & étoilées à ſept rayons; l'une de

ces fleurs étoit blanche, & l'autre rouge. Je les considérai bien, parce qu'elles étoient très-belles, brillantes & de très-belles couleurs, fort odoriférantes & agréables au goût; de plus, l'une tenoit du féminin, & l'autre du masculin, croissantes néanmoins toutes deux d'une même racine & de l'influence de toutes les Planetes.

Je demandai à cet homme quel étoit son dessein sur ces deux fleurs, car j'en avois assez bonne connoissance, mais non pas qu'il y eût en elles une intention distincte, ni qu'elles fussent mâle & fémelle, c'est-à-dire de deux différentes natures. Lors, m'envisageant fixement, il me demanda qui m'avoit adressé en ce lieu inhabité; qu'il étoit, dit-il, recherché des plus grands de ce monde, mais rempli de beaucoup de périls, & presque inaccessible.

Comme je lui eus dépeint le cours de ma vie, mes avantures & emplois, il se sourit, n'en tenant pas grand compte; il me traita toutes fois fort civilement, commençant à me tenir ce discours:

» Tu sçauras que qui que ce soit n'arrive à
» la connoissance de ces deux fleurs, qu'il ne
» soit appellé de Dieu, guidé par la foi &
» par invocation; encore lui arrive-t'il en ses
» recherches de grandes peines, ennuis &
» afflictions, afin que cette haute science
» lui soit à grande vénération lorsqu'il la pos-
» sédera comme un trésor cher acheté.

» Mais puiſque tu eſt parvenu juſqu'en ces » lieux, tu verras que Dieu m'autoriſe à te » dire, que de ces deux fleurs provient (après » leur conjonction, & non point plutôt) la » premiere matiere de tous les Métaux, ce » qui t'eſt confirmé par Treviſan ſur la fin » de ſa ſeconde Partie, où il nomme ces » deux fleurs, homme rouge & femme blan- » che ; mais les Philoſophes, pour beaucoup » de raiſons, ont dit pluſieurs choſes ſur le » ſujet de cette premiere matiere, pour la » couvrir & ſa racine comme d'un voile, & » ils ſe ſont auſſi donnés de garde de décou- » vrir la ſeconde matiere : quoiqu'il faille » premierement que tu traite cette ſeconde » matiere, qui eſt crue & indigeſte, & qui » eſt toutes fois le ſujet de la Pierre, il faut » que tu la tire comme de l'homme & de » la femme, qui après la conjonction de- » vient la matiere premiere que je te déclare » ici avec ſincerité.

Je m'étonnois de ce diſcours, qui pourtant me donnoit de la joye pour le contentement où je me trouvois d'être avec lui ; ſur ces choſes, je ne pus me tenir de lui dire : Ami, ta ſimplicité m'eut bien empêché de chercher en toi des choſes de ſi haute intelligence ; il ſe mit à ſourire ; & me dit : C'eſt en vérité cette ſimplicité qui met tout le monde en erreur, & qui fait que je ſuis négligé d'un chacun ; car ma forme extérieure les trompe tous, voyant ma baſſeſſe, &

ce qui ſemble de vil en moi ; mais lorſqu'ils me prient courtoiſement de quitter ma jaquette griſe, & mon manteau de bure, je les exauſſe, & leur fait fait voir là-deſſous un habillement diamantin, & une fourure de rubis, ou ſi tu veux, une chemiſe très-précieuſe ; mais le Tout-Puiſſant les a preſque tous aveuglés, afin qu'ils ne voyent de quoi ces Métaux ont pris leur origine.

Je lui répartis, cher Ami, habitant des champs, ces fleurs ont un luſtre & éclat très-haut, mais pourtant elles ont auſſi propriété de Médecine. Il répondit, elles ſont bien médicinales, mais leur plus grande propriété eſt cachée en elles, car lorſqu'elles ſont ſur leur propre racine, elles ſont vénéneuſes : c'eſt pourquoi il faut que leur racine ſoit bénignement & délicatement ſublimée avec ſoin, comme je veux croire que tu ſçais ; ce que je juge par tes opérations ; quoiqu'elles t'ayent mal réuſſi juſqu'à préſent, je ne révoque point en doute que tu ne comprennes bien ce que veut dire ici cette ſublimation, laquelle ſe fait ſans qu'il y entre jamais rien de mordicant ni corroſif, qui détruiroit la bonté de ſa nature : & c'eſt de-là que prennent leur naiſſance, ces deux belles fleurs, ſans addition d'autres choſes, étrangéres & différentes, tirées de cette montagne contagieuſe ; & ſi je n'euſſe ſçû ſous quelles Planettes l'on conſtelle les hommes des champs, je ne ſerois jamais ar-

rivé, ni pû me rendre à ce lieu si remarquable.

Je lui dis, cher Ami, tes discours m'engagent à te supplier encore de me dire, si ces deux fleurs prennent naissance & accroissent toutes deux à la fois, & ce qui est de leur production ; car je me propose qu'en cet éclaircissement sont révélés de grands secours de la science : je tiens à honneur & grand avantage d'en être éclairci, parce que les Philosophes en ont très-peu parlé. A cela, au lieu de sourire, il fit quelque branlement de tête, & se tint en silence assez long-tems ; puis il me dit, tu me demandes la pierre d'achopement, où plusieurs trébuchent ; car beaucoup connoissent la premiere matiere, mais ils errent au fait de cette maîtrise ; pourtant, sois ici demain de retour à cette même heure, (vingt-quatre heures après) tu m'y trouveras disposé à te donner intelligence de ces choses, tout autant qu'il m'est permis. Je le remerciai, me séparai joyeux, & restai tout ce tems en grande inquiétude de l'heure à venir, que j'observai ponctuellement.

Je le vis donc arriver, tenant les deux fleurs en sa main, & le sommai de sa favorable promesse, le suppliant de croire que je lui étois absolument acquis, quoique je reconnusse bien lui être fort inutile. A quoi il me dit en ces mots : Pourvû que tu sois bien à Dieu, je serai bien à toi, & toi à moi ;

ſinon je ſerai toujours éloigné de toi, ſi tu es éloigné de Dieu; mais d'autant que je crois que tu es à Dieu, je te découvre ici tout le procédé, & te répéterai mes premieres paroles, ſur chacune deſquelles tu dois avoir une particuliere attention, avec prieres continuelles à Dieu. Cette Science eſt un don ſpécial de la bonté ſuprême; prend donc bien garde à toutes meſdites paroles, & examines-les très-exactement. Aſſis-toi avec moi ſur cette verdure, car je ſuis vieux & d'un naturel froid, je n'ai pas bonnes jambes, ni bien robuſtes, c'eſt pourquoi je ne puis pas me tenir long-tems debout, & de plus, je me plais fort à me repoſer ſur la verdure.

Tu as ſans doute lû que nos Mages, Philoſophes & Rois, écrivent & diſent à tous, ſuivez la Nature, ſuivez la Nature; & c'eſt de-là que tu dois inférer que tous ceux qui veulent produire quelque choſe d'avantageux & de grand en cette Science, doivent ſurtout avoir entiere connoiſſance de l'origine & fondement de tous les Métaux, de leur naiſſance, production & différence; de leur ſympathie & antipathie, c'eſt-à-dire, amour & haine.

Sçaches de plus, que tous les Métaux ſont provenus d'une même racine, la matiere dont ils prennent leur origine, n'étant qu'une & unique; & ils n'acquerent leur différence que par la cuiſſon, c'eſt-à-dire,

selon qu'ils sont plus ou moins cuits ou digérez. Les bons Auteurs te confirment cette vérité ; mais ne te dégoûte point de leurs différentes façons ; fuis seulement les donneurs de recettes & de procedés particuliers ; sois donc infatigable à lire les bons Auteurs, & le retardement récompensera ta patience & ta peine.

Mais sçaches en peu de mots, que celui qui comprendra bien l'origine de nos Métaux, connoîtra que la matiere des nôtres doit être métallique, née aussi de miniere métallique sans métail ; car il n'y a point de métail sans lumieres métalliques, ni aussi de lumieres métalliques sans métail ; & ainsi conséquemment l'un se rapporte à l'autre ; car leur être naturel & leur genre est un, qui se nomme électre minéral-mineur non mûr, ou magnesie, ou autrement lunaire ; & de-là vient que les Philosophes parlent toujours en plurier quand ils disent ; par exemple, nos métaux.

Mais il faut que je t'en entretienne plus clairement, puisque tu as la véritable connoissance de la vraie matiere, dont cette racine métallique doit être doucement séparée de ce qui lui est contraire, ou contre nature ; je veux dire de ce qu'elle a acquis accidentellement des vapeurs vénéneuses.

Puis il en faut extraire cette blanche & mercurielle liqueur, qui est si délicate & fluide, laquelle il faut rechercher dans sa

partie ſupérieure ; & ſon nom eſt Azoth, ou glus de l'aigle ; mais ſa liqueur fixe ſulphurée, rouge & incombuſtible, ſe doit chercher dans la partie inférieure la plus occulte, & s'appelle laiton, ou lion rouge ; à bon entendeur ſuffit.

Mais s'il te manque quelque lumière, invoque le Nom du Seigneur des lumières, & l'Auteur de toute bonne donation ; & remarque ſurtout avec admiration que ces deux fleurs jamais ne ſe ſéchent ni ſe flétriſſent, que l'une ſe peut convertir en l'autre en toutes formes & figures, & qu'elle a de la pente & de l'inclination à toutes les ſept Planettes, auſquelles ſi une fois elle ſe joint, elle ne s'en ſépare plus : la vertu naturelle & la propriété de ces fleurs ne ſe peut aſſez doctement décrire par quelque Philoſophe que ce ſoit.

Tu vois maintenant que ces deux fleurs proviennent d'une même tige, qui eſt ſeptuple & ſuſceptible de toutes couleurs ; mais icelles fleurs ſont aſſez éloignées l'une de l'autre, ce qui provient de leurs différentes natures, & partant il faut trouver le moyen de les joindre & unir, de les faire végéter & croître ; il faut que de ces deux ſe procrée un fruit excellent, indiſſoluble & perpétuel, ce qui n'arrive pas ſans l'expreſſe permiſſion du Souverain.

Au ſurplus, ſçaches que le compte, où le nombre de la ſemence ou germe du lys

blanc eſt différent de celle du lys rouge, & que ces deux fleurs n'opérent pas en même tems; ce que les anciens Sages ont tenu fort clos & couvert, & c'eſt ce qu'ils nomment leurs poids & ſans poids: ces deux lys ne s'uniſſent & ne ſe mêlent pas par menues parties. Les Anciens parmi les Arabes parlant de ces choſes en ces termes, diſent que *le poids du mâle eſt ſingulier, & celui de la fémelle eſt toujours pluriel*; ce qu'expoſe le Comte de Tréviſan en cette ſorte: *La puiſſance terrienne ſur ſon réſiſtant ſelon la réſiſtance differée*, c'eſt l'action de l'agent en cette matiere; entends-tu cela? Je répondis que ces termes ſont obſcurs; à quoi il me répliqua que je ne m'en miſſe point en peine; car, dit-il, ſi tu arrives à l'accroiſſement de ces deux fleurs de lys, lors tu connoîtras par leur propre eſſence propriété & nature, ce que tu auras à faire, & non autrement; je te donne avis d'avoir grand ſoin que la chaleur de ton feu ſoit *lente & bénigne*; car autrement la ſemence du lys blanc s'évaporeroit en fumée, & tout ton travail ſeroit réduit au néant.

Puis je lui dis, tu as fait mention de deux lys, & toutefois les Philoſophes diſent quelquefois *qu'en une ſeule choſe*, ou *un ſeul Mercure & Azoth, conſiſte tout ce que cherchent les Philoſophes, ou Sages*; quelquefois ils parlent de trois choſes, du Souffre, Mercure & Sel, & le plus ſouvent d'ame,

d'esprit, & de corps ; cependant tu n'en fais aucune mention.

Il faut, dit-il, que je me rie de toi, de ce que tu n'entends pas encore les termes des Philosophes, & qu'ils te soient si peu connus, ou bien c'est que tu veux m'éprouver ; il faut donc que je te soulage en cela. Sçaches donc que les Philosophes entendent par une seule chose le sel des Métaux, ou Pierre philosophale, & par deux, le corps & l'ame, dont le tiers est l'assemblage de ces deux ; à sçavoir l'esprit, lequel on ne peut appercevoir, d'autant qu'il est caché en ces deux ; & ainsi l'on peut dire que cet esprit surnage sur les eaux ; or tu le peux lire en Moyse : que cela te suffise.

Mais quant à moi je m'en tiens volontiers à ces deux ; c'est pourquoi prends ces deux lys très-clairement polis, & les ayant renfermés en un cristal bien bouché, sans feu, mets-les en une douce & légere chaleur d'athanor : lors le lys blanc s'épandra au large, embrassera & contiendra en soi le lys rouge, & d'autant que le lys rouge est d'une nature ignée, & qu'il reçoit, aide la chaleur externe, il communique & donne son odeur & haleine de beaume chaloureux dans la froideur du lys blanc, d'où leur naît un discord, l'un ne voulant céder à l'autre, ce qui procéde des qualités contraires qui sont en eux, comme tu sçais, puis ils s'élévent tous deux au Ciel, ou pour

mieux dire, ils croissent tous deux au Ciel; mais ils sont par après repoussés en bas par le vent, & ce par plusieurs & tant de fois, qu'ils sont devenus las & fatigués du travail de monter & descendre; ils sont contraints de se reposer en terre, & sçaches que si le bain n'est tellement régi & gouverné, à ce que leurs natures ne s'élévent toutes deux à la fois, mais chacune à part, ou l'une après l'autre, tu ne jouiras jamais de leur odeur: partant prends bien garde à cette opération grandement remarquable.

Or d'autant qu'à cause de ces deux natures ou qualités ennemies, & contraires, l'un de ces deux lys peut ne se rendre prédominant sur l'autre; ils se ralient & s'unissent de telle amitié ensemble, qu'ils ne se veulent plus séparer; puis après, en cette union ou ralliement, tout le Firmament s'émeut semblablement, & le Soleil & la Lune en deviennent ténébreux & obscurcis, autant qu'il plaît au Très-Haut; après quoi par l'amour du Tout-Puissant, l'Arc-en-Ciel de toutes couleurs se fait voir en l'air, pour marquer qu'alors tu ne peux plus douter que Dieu te sois propice, & que le déluge de ces deux fleurs de lys n'arrivera plus, de quoi tu te dois réjouir.

Tu apperceveras aussi en peu de tems, que la Lune peu à peu se fera voir moins ténébreuse qu'auparavant, & finalement ornée d'une lueur, blancheur & clarté d'un très-

beau lustre, mais le Soleil est encore caché derriere la Lune, lequel à cause de l'interposition de la terre ne se peut encore voir; que si tu as les yeux de l'entendement ouvert, tu appercevras quatre Planettes dedans la Lune, lesquelles par l'éclat de sa lueur, tu convertiras & transformeras en sa permanente nature.

Mais quand la Lunaire ou l'Ecrevisse s'approche du Soleil, & que la chaleur se multiplie & croît de plus en plus, lors la Lune est offusquée par les rayons & l'éclat lumineux du Soleil, jusqu'à ce qu'elle soit contrainte de se cacher derriere lui & dans ses rayons; comme au contraire cet éclatant Soleil vient par la conspiration des autres Planettes à se revêtir d'une belle & agréable couleur, & se trouvant tout irrité par leur moyen, il commence à pâlir, puis à se couvrir, & devient rouge comme sang: mais d'autant que ces Planettes s'humilient devant lui, comme devant leur Seigneur, & bon Maître, Dieu l'ayant ainsi ordonné, il les reçoit finalement à grace, & se les rend égaux, en les associant à son régne par une étroite union & amitié. Etant donc ainsi unies & annoblies, ils louent Dieu d'un si grand bienfait, par lequel elles se voyent douées d'un si grand & si merveilleux ornement, & de leur si excellente amélioration elles consacrent le tout à sa loüange& gloire.

Vois maintenant que je t'ai tiré de ton

doute & de ton incertitude, & fois entiérement danscette croyance, que tu as acquis l'entiere intelligence de toute l'affaire; mais il faut que tu gardes le ſilence, en priant Dieu qu'il te faſſe la grace d'en uſer droitement avec beaucoup de diſcrétion, car ſi tu fais autrement tu ne me reverras jamais.

Je reſtai à cela tellement étonné & interdit, que je n'avois point de paroles ſuffiſantes pour lui rendre des actions de graces, quoique je fuſſe porté & enclin à lui témoigner toutes ſortes de reconnoiſſances, je ne laiſſai pas toutefois avec toute ſoumiſſion de lui faire encore quelque demande, ſçavoir ſi rien n'étoit plus à ajouter à la Science, & ſi elle avoit là ſon terme & accompliſſement; à quoi il me répondit gracieuſement: Tu ſçauras que la vertu & l'efficace de ces deux fleurs de lys s'amplifient & ſe renouvellent de trois jours en trois jours, qu'elles ſe multiplient & s'enſemencent à milliers; ce qui advient lorſque la ſemence eſt jettée dans la premiere & précédente terre; ainſi au premier jour les ténébres paroiſſent; au deuxiéme, une claire lueur de Lune ſe fait voir; & au troiſiéme un Soleil chaſſe les ténébres venant de ſon couchant, & cette affaire ſe provigne autant que le Tout-Puiſſant le veut ou le permet.

De la nature de cette Pierre ſe forment d'autres pierres précieuſes de toutes ſortes; mais ſon grand effet tend à la connoiſſance

& au culte du Tout-Puissant, ainsi qu'à la longueur & prolongation de la vie ; & même si quelqu'un arrive à la possession de la moindre feuille de ses fleurs de lys, il aura des antidotes contre toutes infirmités & maladies : comme aussi celui qui arrivera à la possession de la moindre fleur de lys, aura de quoi se rendre heureux.

Mais je te reviendrai voir dans neuf mois, & lors je t'exposerai plus au long les propriétés de ces fleurs, car il faut que je me retire ; j'apperçois toutefois que tu es en quelque trouble à cause de mon extérieur, d'autant que tu me vois couvert de cette envelope, ou jacquette grise, de laquelle je me suis revêtu, afin de me voiler aux Puissances qui veulent me ravir & tourmenter par leurs géhennes ; mais ne t'ai-je pas dit que je suis en mon intérieur & dedans revêtu & paré d'Or, de Diamans, d'Emeraudes & de Rubis.

A quoi je répartis en grande soumission, reconnoissance, & très-humbles prieres, qu'il me fut permis pour un plus grand éclaircissement de faire encore cette demande ; je lui dis donc, tous les grands Auteurs nous représentent qu'il y a de grandes observations à faire au régime du feu, & que les grandes choses en dépendent ; puisqu'il doit souvent être plus ou moins chaud en ses dégrés ; de plus je souhaiterois fort d'être instruit distinctement qu'elle est la

matiere la plus prochaine de la Pierre, de laquelle l'on doit extraire la forme ſpécifique, ou bien ces deux belles fleurs; car encore que je ſçache la matiere générale, je ſuis pourtant encore en doute en ce premier point touchant la plus prochaine, & ce d'autant que *Clangorbuccinæ* nous dit, qu'à peine peut-on d'une livre de matiere en tirer la peſanteur d'une dragme, dont on puiſſe utilement opérer en l'Oeuvre, & moi je me propoſois que d'une livre on en pourroit préparer pluſieurs onces, tant pour le rouge que pour le blanc.

Tu me preſſes de trop près, me répondit-il, & tout ce que tu tireras encore de moi aujourd'hui, c'eſt que tu prennes garde que ſous cette mienne caſaque ou jaquette griſe, je porte une chemiſette verte & rouge, que ſi tu la rends polie & perfectionnée avec les pierres ou cailloux à feu & philoſophiques, y ajoûtant de la limaille ou rouille de Mars, & de l'Aigle rouge fixe en l'Oeuvre, alors cette chemiſette ſe perfectionnera grandement, & puis quand tu l'auras plongée dans une luiſante fontaine d'une très-claire Lune, cette Lune l'enrichira de ſix autres de Soleil, bons & valables, que tu retireras à chaque opération pour ton uſage, & tu pourras chaque ſemaine te procurer ce profit, dont tu vivras avec honneur & commodité, même juſqu'à très-

bons revenus annuels, en attendant la perfection de ton Oeuvre.

C'eſt ce que l'ami peut ouvertement dire & déclarer à ſon ami, en gardant toujours le ſilence ſur ce qui fait l'entiere conduite du grand Oeuvre, que Dieu diſtribue de lui-même ; il s'en eſt réſervé à lui ſeul la diſpenſation.

A ces mots mon Docteur s'évanouit & entra dans le vaſte & profond de la montagne, & les deux fleurs de lys demeurérent au même endroit, auquel ſe gliſſa ledit *Agricola*, c'eſt-à-dire homme des champs; je m'avancai pour cueillir ces fleurs, mais étant arrivé à l'endroit où je les avois vû ; j'apperçûs à leur place un gros tas, ou maſſe de matiere crue,& la vraie de la Pierre, dont le poids étoit de pluſieurs livres, & tout proche étoit un Ecriteau portant ces mots : *Dieu vend ces biens par les travaux ;* ce qui fut la fin de mon entretien.

SECONDE PARTIE.

Lorſque j'eus remercié de tout mon cœur, loué & exalté l'Eternel, ſeul Dieu Tout-Puiſſant, Créateur de toutes choſes, pour la grace qu'il m'avoit fait de la révélation ci-deſſus; je pris ma ſeconde matiere (la premiere matiere ſuivra ci-après ;) je la

baiſai de joye comme une choſe après laquelle j'avois langui & ſoupiré de tous mes ſens, & au ſujet de laquelle j'avois vêcu tant d'années dans le doute, les miſéres, triſteſſes & anxiété; je la conſiderai bien avec grand étonnement, ſurtout à cauſe qu'elle n'avoit aucune apparence extérieure, & néanmoins elle devoit être capable d'accomplir & parfaire un ſi haut, important & ſurnaturel Ouvrage; il me ſouvint en ce même moment de ce que le Payſan m'avoit dit, que Dieu en avoit ordonné ainſi pour des raiſons très-importantes, afin que les pauvres pareillement, auſſi-bien que les riches en pûſſent jouir, & qu'aucun n'eut ſujet de ſe plaindre envers Dieu, qu'il ait en cela préferé les riches aux pauvres; non véritablement, les riches ne s'en ſoucient point, & encore moins croyent-ils qu'une telle vertu ſe trouve cachée dans une ſi vile matiere, comme on le peut lire au vingt-huitiéme feuillet du grand Roſaire; *ſi nous nommions notre matiere de ſon propre nom, les fols, les pauvres, & les riches ne croiroient point que ce ſoit elle*; ainſi les pauvres la rencontrent plutôt à la main que les riches.

Quand donc j'eus bien enveloppé & enclos ma matiere, je retournai au logis avec joye, chantant le long du chemin le Cantique. Je ne fus pas long-tems au logis, que je commençai à me fournir 1°. d'une

bonne partie des choses nécessaires au Particulier, que le bon Paysan m'avoit enseigné, afin qu'avec plus de repos & de fermeté je pûsse vaquer à préparer l'universel; ainsi je commençai au Nom de Dieu, j'achetai une quantité considérable de charbons, car cela en consomme beaucoup; je bâtis à même fin des fourneaux & fours, fort utils, & en peu de tems; j'eus une provision considérable de charbon; mais le Démon, ennemi du Christianisme, ne pût souffrir cela, il m'excita plusieurs allarmes les unes sur les autres. Les voisins m'accusoient que je mettrois leurs maisons en flammes; mes amis & autres personnes de connoissance me représentoient qu'il couroit un bruit de fausses monnoyes, & que je me déportasse d'une entreprise si vaine, crainte de tomber dans le soupçon; que je devois plutôt m'occuper à l'exercice de la Jurisprudence, me disant qu'avec plus de raison j'y trouverois plus de succès & de profit, parce que j'étois Docteur en Droit, & qu'il n'y avoit que cet exercice seul qui fut capable de me fournir amplement ma subsistance.

Mais quoi qu'en bonne conscience je ne pûs gagner mon pain par un tel moyen, je ne laissai pas de faire doubler grandement le prix du charbon, de sorte que les Forgerons & les Orfévres m'accusérent en Justice, comme étant la cause de la chereté, se plaignans qu'ils ne pouvoient pas conti-

tuer leurs Métiers, & avoir comme auparavant leur nourriture néceſſaire; conſéquemment qu'ils ne pouvoient à cauſe de cela continuer à la République le payement des impôts & contributions, car je payois le charbon plus chérement, afin d'être préféré aux autres; ils traitérent ce ſujet tout au long, ſi bien que le Conſeil me fit faire la défenſe, & ſçavoir en même-tems que j'euſſe à me déſiſter de cet emploi du charbon, & vivre dans les Loix de ma vacation; en ſomme le démélé fut ſi ample, qu'il me fallut abbattre mes fourneaux, partir de-là, & chercher un bon ami qui m'avança de l'argent, afin que je puſſe vaquer avec plus de repos à l'univerſel.

Toutefois je ne déclarai à perſonne le deſſein que j'avois; les mêmes tribulations & incommodités durerent preſque juſqu'à la troiſiéme année; Dieu ſçai qu'elles peines cela me donnoit au cœur d'entendre mal parler de moi, ſans pouvoir avancer dans l'Oeuvre; même je ſongeois que Dieu ne trouvât pas encore à propos de me le permettre: car il faut ſuivre le chemin où le deſtin nous méne & raméne. Le Comte Bernard de Tréviſan témoigne ſemblablement avoir eu toute la ſcience de l'univerſel parfaitement, deux ans auparavant qu'il l'eut pû mettre à effet à cauſe de pluſieurs empêchemens.

Durant mon voyage je conférai avec des

gens Doctes, j'en devins plus ſçavant, & nous nous donnâmes de mutuelles aſſiſtances par ſcience & conférence, ainſi qu'on a coutume de faire; je fis auſſi amas de belle matiere, de toutes ſortes de mines & de pierres de travail; mais je trouvai fort peu, non pas même plus de trois perſonnes qui tinſſent le droit ſentier phyſique; ils vouloient tous ſe ſervir du Mercure vulgaire, de l'Or, de l'Antimoine & de la mine de Cinabre, & même des choſes plus ſimples & moindres, en quoi ils erroient tous tant qu'ils étoient, ne travaillant & ne ſuivant pas le naturel ſentier de la nature; mais s'ils l'euſſent ſuivi, ils n'euſſent pas erré ſi miſérablement; outre cela un don de ſi grande excellence ne s'accorde pas a tous; que chacun faſſe ſon compte là-deſſus, & s'éprouve bien avant que la perte & le dommage viennent à l'abbattre & ſurprendre; remarque cela, celui qui en eſt capable.

Comme donc j'eus fini le cours de mes voyages, je revins joyeux au logis, alors me vinrent bientôt revoir mes prétendus amis, voulans ſçavoir où j'avois été ſi longtems, ce que j'avois fait, & ce que je voulois faire; je leur fis une bréve réponſe: le monde n'eſt-il pas aſſez grand, vous penſez peut-être que votre Ville ſoit tout le monde, & que hors d'icelle on ne ſe puiſſe nourrir; mais ſi vous aviez tant ſoit peu eſſayé

essayé, vous en jugeriez tout autrement. Il y a, Dieu merci, assez de gens qui reçoivent & reconnoissent avec grand remerciement ce que vous méprisez & rejettez avec mocquerie : & vous sçaurez avec cela que d'orénavant je ne vous causerai pas grande incommodité pour le charbon, car à présent je n'en ai pas besoin.

Ils s'étonnerent fort de ces paroles, & secouoient la tête pour sçavoir où gissoit le liévre, mais je me privai tout-à-fait de leur compagnie ; je louai une maison, où je ne pris qu'un garçon avec moi. Après les graces rendues à Dieu, par le grand désir que j'avois de l'Oeuvre, je me résolus de l'accomplir. La patience & la persévérance étant la principale partie de l'Oeuvre entier ; car tous les Philosophes l'écrivent, & c'est la clef de l'Art ; chacun peut facilement l'éprouver à sa confusion, en brûlant par le feu les fleurs, ou autrement brûlant la vertu croissante & la germinante nature ; c'est pourquoi il me falloit user de grande prudence. Je prenois bien garde aussi qu'il ne m'advint quelque accident par la tardivité, ou par manque de chaleur, comme en parle Theophraste en son Manuel, mais finalement par la bonté de Dieu, tout m'a bien réussi.

Or comme les vapeurs vénéneuses furent rétirées de la Pierre, nos deux fleurs paru-

rent, ainſi que notre Payſan l'avoit dit, pouſſans belles, & doucement toutefois. J'apperçûs plutôt la blanche que la rouge, n'étant pas encore parvenue à ſon dégré. Je pris une petite feuille de la blanche, la goûtai, & y trouvai véritablement un goût tout-à-fait doux, excellent & agréable, le ſemblable duquel je n'avois jamais éprouvé, & au ſujet duquel je me réjouis lors grandement, & de bon cœur. Le ſurplus de cette petite feuille, je le mis ſur du fer rouge de feu, elle y coula ſubitement, & tourna en fumée au même inſtant, à quoi je reconnus que c'étoit la fémelle, attendu qu'elle étoit ſi volatille & légere, & par ainſi j'uſai d'une grande prudence, ſi bien qu'avec celle là je me rendis maître de la rouge, laquelle ne ſe ſoucioit en façon quelconque d'aucun travail, ni ne fuyoit point, mais demeura conſtante & maîtreſſe du feu.

Toutefois, avant que j'euſſe recouvré ces deux lys, j'eus d'aſſez grandes traverſes, dont je ne veux faire ici mention, mais cela fut bientôt oublié, quand j'eus recouvert ces deux lys; je penſai au Payſan, & m'étonnai de ſon profond & ſublime jugement; je ſuivis toujours l'inſtruction qu'il m'avoit donnée, & joignis les deux lys enſemble, & en cette jonction j'apperçûs lors des choſes remarquables, à cauſe de quoi

je les enfermai ensuite toutes deux en un beau vaisseau de cristal; que je posai tout doucement en un lieu qui donnoit une grande chaleur.

Or comme le Soleil commença à luire, le lys blanc vint à s'étendre, comme s'il eut été tout eau, & tout ainsi qu'on voit la rosée du matin sur l'herbe, ou comme une larme claire de Soleil reluisante comme la pure Lune, toutefois avec une certaine réflection bleuâtre; & y portant l'œil de plus près, je vis qu'elle avoit consommée en eau & avalée la fleur rouge; ensorte que je n'en pûs pas voir la moindre feuille, elle ne pouvoit pourtant pas cacher tout le rouge, le rouge est d'une complection plus ardente & plus seche, & la blanche plus froide & plus humide; & comme la lueur du Soleil lui vint extérieurement en aide, elle tâcha de se remontrer, mais elle ne le pût à cause de de la force de la blanche, le naturel de laquelle prédominoit encore: toutefois elles combattirent doucement, s'accordant toutes deux également dans le Ciel, ou verre du Ciel, mais elles en furent rabatues & repoussées par les tourbillons des vents; cela dura jusqu'à ce que toutes deux liées ensemble, furent contraintes de demeurer en bas, car la racine qui les avoit pû faire croître leur étoit retranchée.

Alors commence la premiere matiere de la Pierre & des Métaux, après cela l'obs-

curité commença peu à peu à paroître, & le Soleil & la Lune furent de plus en plus couverts, cela dura un bon espace de tems, ainsi qu'il se peut lire au Traité du Comte Bernard de Trévisan; cependant parut le signe pacifique & gracieux de l'Arc-en-Ciel, avec toutes sortes de couleurs admirables, dont le Paysan dit que ce seroit un signe de réjouissance, & une augure de bonne foi.

Or, comme la Lune vint à se faire entrevoir, toutes fois pas bien claire, le Soleil commença de luire plus ardemment, jusqu'à ce que la Lune fut plaine, & que transparente elle porta une lueur claire, comme si ç'eut été toutes perles, & des morceaux de diamans légérement pillés; de quoi se réjouirent quatre Planettes: car par ce moyen elles peuvent être mués de leur naturel imparfait en la splendeur de la Lune, & en sa nature, ce que ledit Comte Trévisan nomme en sa parabole, la chemise du Roi.

Donnant ensuite le troisiéme dégré de feu, toutes sortes de fruits excellens vinrent à croître & pousser, comme des coings, des citrons, & des oranges agréables à voir, sortant d'un terroir tout de hyacinthe, lesquelles se transmuérent en peu de tems en aimables pommes rouges, qu'on surnomme de Paradis, croissant d'une terre de rubis, & enfin elles se changerent & congelérent en un admirable, clair, pur, & toujours lui-

sant Escarboucle, lequel rend par sa propre lueur, toutes les Planettes obscures, & de couleur sombre, & est luisant, éclaitant,& céleste ; & cela en fort peu de tems.

Après cela, comme j'eus fait quelques projections sur quantité de livres de Métaux épurés & purgés, que je me réjouissois extrémement, & m'émerveillois de ce que si peu de notre Pierre eut un si grand pouvoir de pénétrer & changer en un moment toutes sortes de Métaux, c'est à sçavoir une partie en mille autres, je me mis à bas, m'assoyant après ma Pierre faite ; puis mes actions de graces rendues à Dieu, j'eus la volonté de faire encore une projection, en intention & à dessein que je pûsse approcher de plus près de la connoissance du fondement de la projection.

Justement comme je venois de m'y mettre, voici que ce bon homme de Paysan arrive, il me salue amiablement d'abord ; je fus fort surpris, parce que je ne le reconnus pas assez tôt, & qu'il entra subitement, vêtu pour lors d'une robbe de diverses couleurs ; je me laissai aller sur le banc, car les jambes me trembloient. Il me dit d'une bouche riante, & avec des gestes agréables, ne crains point, mon cher frere, tu as un don gracieux & clément avec toi, & ce que ton cœur désire au monde. Je te reviens voir maintenant, comme je t'ai promis, pour t'informer davantage des secrets

& d'autres choſes plus relevées & ſublimes ; car ceci n'eſt que le commencement ; & pour te les enſeigner fondamentalement, entends, que faire la Pierre, c'eſt une choſe de peu d'importance, ſimple & légére, ainſi que maintenant tu la dois avoüer toi-même, & que Dieu éternel, pour des raiſons très-importantes, l'a ainſi diſpoſé ; mais pour ce qui eſt de comprendre bien & parfaitement, il faut que tous les Philoſophes, Adam, Hermes, Moïſe, Salomon, & Théophraſtes ſe courbent & s'abaiſſent devant elle ; reconnoiſſant publiquement, & faiſant connoître à tous leur impuiſſance en ce point. Comme auſſi Zachaire (qui a ſouvent fait la Pierre) le témoigne ouvertement, fol. 39. diſant : Notre Médecine eſt une Science autant divine que ſurnaturelle. En la ſeconde opération, ou conjonction, il eſt, a été, & ſera toujours impoſſible à tous les hommes de la connoitre & découvrir de ſoi-même, par telle étude ou induſtrie que ce ſoit, fuſſent-ils les plus grands & experts Philoſophes qui jamais furent au monde, car toutes les raiſons & expériences naturelles nous défaillent en cela.

Mais afin que, comme je t'ai promis, tu puiſſes être plus inſtruit & informé, autant qu'il eſt permis, & libre d'en révéler & découvrir le ſecret, je veux te faire entendre la choſe fondamentalement.

Sois toujours aſſidu en prieres ferventes auprès du Souverain ; tu peux ſuivre la route que je t'ai montré, car de Dieu viennent tous les plus grands tréſors de ſcience;alors tu ſeras ſans doute éclairé, illuminé & doué d'une grande intelligence, de toute ſcience & connoiſſance, ſuivant le témoignage du très-ſage Roi Salomon, au Livre de la Sapience Ch. 7. ℣. 8. *Car l'Eternel Dieu, & avec raiſon, demande d'en être prié, il la donne auſſi volontiers qu'il a fait autrefois à d'autres, à ceux qui de cœur ſoupirent après, avec deſſein d'uſer d'un ſi ſouverain don de Dieu, à ſon honneur, à leur ſalut, & au ſoulagement de leur prochain, & des pauvres néceſſiteux.*

Or, parce que j'ai ſçû que tu as déja procédé un peu imprudemment, à la projection & à l'établiſſement de la teinture ; il faut que tu ſçaches que tu dois bien purger & nettoyer les Métaux de leurs accidens aduſtibles, ou ſaletés ſulphureuſes, avant que tu faſſes les projections, autrement cela te tournera à perte, & la maniere en laquelle on fait ce nétoyement, eſt décrit aux Livres des Philoſophes, & ſe traite ainſi.

Comme il diſoit cela, il prit un morceau de cuivre, le mit dans un creuſet, jetta une poudre purgative deſſus pour le calciner, & avec un fil de fer courbé il en tira ce qu'il y avoit de terre contraire, rouge

puante, qui ne se peut brûler, & empêche la teinture de pénétrer, & laquelle étoit en qualité comme fange, ou écume, tant & si long-tems, que la Venus devint nette & pure, & en fange blanche; & comme je versai alors ma teinture dessus, elle traversa & pénétra subitement jusqu'au dedans, & le corps de Venus fut entiérement changé en un vrai Or excellent, & meilleur que l'Or naturel de Hongrie; surquoi je me réjoüis lors de grand cœur, & je le remerciai humblement de l'avis si précieux qu'il m'avoit donné, car l'orgüeil ni l'amour-propre ne doivent jamais enfler de vanité le cœur d'un vrai Philosophe, qui en cette science universelle & immense, doit toujours se dire ignorant, malgré toutes les connoissances & les découvertes qu'il peut y avoir fait.

Ensuite ce petit Paysan me fit récit pareillement des purifications & nétoyemens des autres Métaux, dont l'essai fut un agréable plaisir & divertissement; il me dit encore: tu dois sçavoir qu'avec cette Pierre blanche, fixe, tu feras toutes sortes de pierres précieuses blanches, comme diamans, des saphirs blancs, des émeraudes, der perles semblables; comme aussi avec la Pierre jaune, avant qu'elle soit en son haut rouge, tu peux faire toutes sortes de pierres jaunes, comme hyacinthes, diamans jaünes, topases; & avec la rouge tu feras des escarboucles

boucles, rubis, grenats; lorſque les pierres ſont préparées & apprêtées elles ſurpaſſent de beaucoup les Orientales en nobleſſe, vertu, & magnificence. Je te veux moi-même dreſſer à cela & t'y donner la main, car on y peut aiſément commettre quelque faute.

Mais maintenant je te veux faire voir un ſecret merveilleux & miraculeux; il faut que tu fermes les fenêtres, & ne t'épouvante de rien, mais plutôt réjouis-toi des hautes merveilles que Dieu a mis dans la Nature.

Je répondis, mon ami & très-cher frere, je déſire de tout mon cœur, & veux volontiers apprendre cela & le voir, comme auſſi en témoigner ma reconnoiſſance à mon Créateur; car cela même me fortifiera d'autant plus dans ma foi, tout ignorant que je confeſſe être, je brûle d'ardeur d'être inſtruit & de voir la lumiere: ſes rayons ne m'éblouïront pas, parce que je ſuis certain de la vérité, & que ſes Phoénomenes excitent ma curioſité d'en apprendre les reſſorts ſecrets & admirables; j'ai pour maxime de me flater de trouver toujours un plus ſçavant que moi, & de m'humilier devant lui, en recevant ſes inſtructions: plus je vis, plus j'apprends & connois que j'ai été ignorant, ſans être aſſez préſomptueux pour penſer & pour dire que je ſçai tout, ce qui eſt l'uſage aſſez ordinaire des ineptes, ignares

& non lettrés, & s'appelle mentir contre l'Eſprit Saint, diſpenſateur de toute ſcience.

Aſſis-toi donc par terre, me dit le petit Payſan; après cela il prit les ſept Métaux, & les tablant & diſpoſant ſelon le nombre des ſept Planettes qui leur ſont attribuées, il forma ſur chaque table ou métal le caractere ou ſigne de la Planette qui lui eſt propre; puis il les mit l'un après l'autre, ainſi que les choſes le requiérent dans un creuſet ſur le feu, les fit fluer & couler enſemble: enſuite il y ajoûta & fit dégouter une agréable vapeur luiſante: le feu flamboyant ſortant du creuſet me cauſa quelque épouvante & effroi, & je ne peux m'empêcher de dire que je vis véritablement pour lors des ſecrets & arcanes très-merveilleux & très-curieux, avec l'apparition de toutes les Planettes & du Firmament, entr'elles tournans & roulans à l'entour de lui, en la même façon qu'elles vont & roulent au-deſſus de nous. Il ne m'eſt pas permis, en façon quelconque, de révéler ces choſes: je n'aurois jamais cru que telles merveilles euſſent été cachées en notre Pierre, ſi je ne les avois vû moi-même: l'homme peut néanmoins en acquérir l'intelligence céleſte, puiſque notre Pierre eſt capable de faire des effets ſi relevés en choſes mortelles.

Mon petit Payſan me conta encore de grands myſtères en me révélant pluſieurs choſes inouïes, m'enſeigna comment je

pourrois ſçavoir combien il y avoit de vrais Philoſophes au monde, qui ont eu en ce tems-ci la Pierre : il me montra le moyen de les pouvoir tous connoître, & de me faire connoître d'eux tous, afin qu'ils fiſſent bientôt connoiſſance avec moi.

Il me dit encore que ſi,pendant neuf jours conſécutifs, j'uſois de neuf gouttes, ou de neuf grains de la Pierre, je ſerois doüé d'une intelligence Angélique, qu'il me ſembleroit être dans le Paradis; comme en effet je l'ai entendu faire mention d'un nombre preſqu'infini d'effets ſurprenans de ce myſtere, & je ne les aurois jamais crû, s'il n'en eut expérimenté mille en ma préſence.

Or quoiqu'il en ſoit,dit-il, je te veux encore montrer une choſe merveilleuſe, grande & ſurnaturelle, puis te raconter divers effets, opérations, vertus, & propriétés de notre bénite Pierre; finalement je veux te dénoüer, éclaircir & réſoudre tout au long toutes les paroles douteuſes, les énigmes & façons de parler équivoques, dont les Philoſophes ſe ſervent, par leſquelles tant de perſonnes ſont trompées, s'allambiquent la cervelle & l'eſprit, & ne viennent qu'à la longue & à grande peine à la découverte & intelligence du ſens des Philoſophes.

Enfin j'y ajoûterai auſſi volontiers quelques procédures touchant le vrai fondement, afin que tu puiſſes voir que ſi tu avois bien

premierement entendu les Philoſophes, & compris leurs ſens, tu aurois pû en venir à bout en ſon tems bien plutôt, car le défaut n'eſt pas en la matiere, mais en l'intelligence du déliement, de la ſolution, & même de la droite voie & compoſition, comme tu vas entendre : en effet quelques Philoſophes en ſont heureuſement venus à bout, & ont parfait notre Pierre en trois cens ſoixante & dix-huit jours, & auſſi en trente jours, mais ce qui doit s'entendre à certain égard ; car tout l'Oeuvre demande une ſuite de tems plus long.

Lorſqu'il m'eut dit cela, il ajoûta : aide-moi à aſſembler un grand tonneau de pluie ou eau céleſte ; cela fait, nous la laiſſâmes putréfier le tems qu'il falloit. Enſuite nous ſéparâmes par cohobation l'eau claire bleuâtre d'avec les fœces, & nous la mîmes en un autre vaiſſeau rond de bois, ouvert, bien net, expoſé au Soleil ; & auſſitôt y ayant fait dégouter une goutte de notre huile bénite & incombuſtible, alors ſurvinrent ſucceſſivement les ténébres, qui couvrirent la ſurface de tout l'abyſme, de même qu'il fut fait le premier jour de la création : enſuite il y jetta deux autres gouttes ; à l'inſtant les ténébres ſe retirérent, & la lumiere parut : finalement nous y mîmes à loiſir, & ſelon l'oportunité du tems, trois, quatre, cinq, ſix gouttes de notre même huile : après tout cela apparut en un agréable

& merveilleux aſpect, tout ce qui fut fait & mis en être dans les ſix jours de la création du monde, accompagné de toutes ſes circonſtances & magnificences incroyables, pour le récit deſquelles le ſens & l'entendement me manquent, & il ne m'appartient pas d'expliquer ces choſes; ce qui fait dire bien à propos au très-ſage Roi Hermes, en ſa Table d'Emeraude : ainſi le monde a été créé & placé en ordre. Ah ! Seigneur Dieu, dis-je, quels hauts myſteres ſont ceux-ci; j'en ſoupirai profondément, louant celui qui eſt vivant ès ſiécles des ſiécles.

Il continua en diſant : cher ami & cher frere, contente-toi maintenant de ceci; car il m'eſt commandé de ne te découvrir de plus haute ſcience, ni révéler bien d'autres ſublimes ſecrets & arcanes; aye bon cœur, & ſois fervent en prieres; s'il m'eſt donné commandement de t'en révéler davantage, alors je t'éclaircirai & te rendrai intelligent de beaucoup d'autres choſes.

Or, paſſons à préſent aux choſes que nous avons ci-deſſus promiſes : aſſis-toi & remarque bien, car cela t'importe beaucoup : mais je veux 1°. parler un peu du fondement des trois principes. 2°. Je paſſerai au capital de l'affaire; partant prends-y garde en cette ſorte.

Comme il y a un Dieu unique, éternel, ſeul tout-puiſſant, par lequel toutes choſes ont été faites & ſubſiſtent; il y a toutes

fois dans cet unique trois perſonnes diſtinctes ; ainſi faut-il que tu ſçaches qu'il s'eſt établi pour Patron & reſſemblance, afin que toutes choſes en l'Univers ſubſiſtent auſſi dans l'unité. Or cependant en cette unique eſſence il y en a deux viſibles, l'un volatile, l'autre fixe & conſtant ; l'un l'ame, & l'autre corps, ou l'un blanc & l'autre rouge, mais le troiſiéme eſt caché.

D'où il s'enſuit que toutes choſes qui ſont de durée doivent être & demeurer quelque choſe de bon ; il faut même que cela découle d'un ſeul être à ſon image & a ſa reſſemblance ; il faut, dis-je, que cet un ſe puiſſe ſéparer en trois, & que les trois puiſſent être de rechef réunis pour en faire l'un, dont ils ont été tirés : autrement c'eſt agir contre la ſignification du Souverain, & il n'en peut provenir quoique ce ſoit qui vaille : je vais t'expliquer le commencement de l'Œuvre, dont la voie eſt humide, car la fin en eſt la voie ſéche.

Or ces trois ſont céleſtes, aqueux & terreſtres, ou bien Souffre, Mercure & Sel ; tous trois ne laiſſent pas d'être un proprement ; après que l'un & l'autre ſeront réunis & joints enſemble, ils ne feront qu'une ſeule & même choſe, & un ſeul ſujet ; comme en l'homme, l'ame, l'eſprit & le corps ne font qu'un individu ; & ainſi qu'en Dieu, Pere, Fils, & Saint-Eſprit ne ſont qu'un : il en eſt tout de même auſſi dans

toutes les créatures : il y a pere, mere, & enfans.

Pour confirmation de cela, Dieu juſte & fidéle voulant montrer ſa volonté, régler comment tout devoit être, & aller en ordre, a créé Adam ſon premier fils à ſon image & reſſemblance, & Adam cet unique & ſeul homme a été le fils & l'image de Dieu en la nature humaine : le ſoufle animant du Très-Haut y a imprimé ſon unité ternaire, c'eſt-à-dire le ſceau de la ſacrée triade en Monade, avec le caractere des vertus opérantes & efficientes de ſon Eſprit éternel : note bien qu'Adam a été fait mâle & fémelle en un ſeul corps, de façon qu'à triple égard, il a été hypoſtatiquement divin, humain & terreſtre. En ſon individu étoient tous enſemble l'Eſprit de Dieu, Adam homme, & Eve ſa femme ; ſon ſeul être étoit encore Adam, Eve, & toute la génération humaine, comme un gland de chêne eſt eſprit mâle, eſprit fémelle, coopérans, & la production de chênes & de glands à l'infini, parce que le gland eſt chaleur, humide & terre. Eve a été tirée d'Adam ; & la génération humaine en la perſonne d'Eve, n'a eu pour principe que Dieu & Adam : ainſi de ce ſeul & unique Adam fils de Dieu, ſont provenus & ont exiſtés trois choſes, pere, mere & enfans : il en eſt ainſi de toutes les créatures.

Réfléchis donc que le principe ſeminale, où la ſemence premiere de l'être adamique a été le ſoufle ſpirituel, animant & vivifiant de Dieu, l'eſprit humide virginal de la Nature, & le limon ou la terre ſubſtantielle des quatre Elémens, laquelle, comme la matrice, a reçu l'émiſſion & infuſion de l'ame & de l'eſprit; la terre a été la mere de tous les animaux à quatre pieds, des plantes, des arbres, des feuillages & de la verdure; toutefois il y a eu au commencement une ſeule choſe, à ſçavoir, la ſemence en la terre; ainſi Dieu fit la ſéparation d'un ſeul en trois, quand il dit que la terre produiſe toutes ſortes de plantes, feuillages, verdures, & arbres portant fruits qui ayent leurs ſemences, & engendrent du fruit ſelon leur eſpéce, pour s'en accroître dans leur même eſpéce par la vertu ſolaire. Ainſi maintenant trois choſes ſont provenues de la ſeule terre, ſçavoir l'être, ou la terre, la ſemence & ſon fruit, leſquelles de rechef portent ſemence, revenans ainſi toutes en un; elles ſont devenues trois différentes choſes en une telle ſéparation, & elles retournent auſſi enſemble, en un, duquel elles ſont iſſues; car tous les fruits retournent en terre, & ainſi ils ſont réunis en un ſeul; comme auſſi l'homme, qui ſelon le corps pris de la terre, doit retourner en terre, de l'expreſſif commandement de Dieu: tu es

terre, & il faut que tu retournes en terre.

C'eſt ainſi que chaque choſe ou créature renaît & retourne en ce dont elle eſt iſſue; à ſçavoir en ſa premiere mere qui eſt la terre, & finalement ſelon l'opération & l'opportunité de ſon tems, à Dieu qui en eſt le premier Auteur par ſon ſouffle ou ſa parole, c'eſt-à-dire que tout ſort de ce grand myſtere des ſecrets de la Nature, & que tout y rentre, afin que toutes choſes demeurent dans l'unite, ſubſiſtent, & ſoient maintenues & conſervées en l'Etre unique, qui eſt Dieu.

Mais celui qui s'en ſépare, & qui entreprend aude-là de cet ordre de Dieu, ou qui ſe détache de lui, eſt diabolique, ainſi que Lucifer par ſon orgüeil. L'homme par la tranſgreſſion du commandement de Dieu, & les créatures par la malédiction qui s'étendit ſur elles, à cauſe de la chûte de l'homme, ſont devenus malheureux, corruptibles & mortels: mais l'homme eſt ramené, régéneré & rétabli un autre Dieu, & Dieu même par la grace & la vertu de Dieu: & ainſi a été faite une teinture ou projection en Chriſt par l'effuſion de ſon Sang prétieux en la Nature humaine; d'autant que cette effuſion étoit de Nature divine, & que Dieu a été de ſon être & eſſence vivifique, ſoufflé comme ame vivante au premier Adam, que Satan a ainſi ſéduit par le venin mortel de ſon ſouffle impur & corruptif: mais, comme j'ai dit,

cet Adam a été réparé par le moyen de Jeſus-Chriſt, Dieu & Homme ; c'eſt-à-dire Fils de Dieu & Fils de l'Homme. Le même bonheur n'a pû arriver au Diable, parce qu'ayant péché volontairement contre Dieu, & trompé pareillement l'Image de Dieu, il eſt reſté de ſa nature eſprit infernal, damné & maléficiant.

Tout cela a été ainſi permis de Dieu pour démontrer ſa toute-puiſſance & ſa miſéricorde ſurabondante, en ce qu'il veut que tout ſubſiſte en l'éternité ſuivant ſon ordination ; ce qui fait voir que ceux-là errent groſſiérement, leſquels travaillent & entreprennent quelque choſe en cette ſainte ſcience contre le cours de nature, & l'ordination de Dieu le Souverain.

Il me dit enſuite, comprend bien ce que je te dis ; la Nature peut être tranſmuée, en ſorte que de la Lune, de l'Antimoine & autres Métaux, il en vienne & ſoit produit de l'Or ou de l'Argent ; mais il faut qu'il ſe faſſe une ſéparation & un déjet de ce qui ne doit pas entrer avec le réſidu, parce qu'il y feroit obſtacle. Il eſt donc néceſſaire que ce qu'il y a d'immonde & d'empêchant en ſoit rejetté, afin que le bon qui y eſt puiſſe paroître ouvertement en ſa lueur & clarté ; car à cauſe de la malédiction qui paſſa de la bouche de Dieu juſqu'à la nature, lorſque l'homme broncha & tomba dans le péché & la corruption par l'impureté qu'il con-

tracta, la nature eſt devenue fort corrompue, fautive & défaillante. Or celui-là eſt avec raiſon & à juſte droit, un vrai Philoſophe Expert, & Maître en l'Art, qui peut réparer & ôter ce défaut, & qui ſçait ſecourir à point la nature par ſes propres moyens, convenables à ſa Médecine, dont les Artiſtes tirent la plus grande perfection, cachée particuliérement dans les fœces.

En effet, chaque choſe porte avec ſoi-même au col ſa vie & ſa mort, comme la ſanté & la maladie, & chaque choſe eſt rendue ſaine ou malade par cela même qui eſt de l'eſpéce, nature & propriété de ſon ſemblable. En voici un exemple tiré de l'homme : Il eſt extrait, quant à ſon être extérieur, du limbe de la terre la plus ſubtile, & eſt un extrait de toutes les Créatures terreſtres ; à cauſe de quoi auſſi eſt-il nommé microcoſme ou le petit monde ; & c'eſt avec raiſon.

Or ce que l'homme mange & boit prend ſa forme de la terre, en plus grande partie : les fruits qu'elle engendre, produit & fournit pour ſa nourriture, ſont les principaux moyens de maladie ou de ſanté : plus ſont nobles les fruits ou créatures de la terre dont l'homme prend ſa nutrition, plus il en eſt ſain. Au contraire, plus ſont ignobles & de mauvaiſe qualité, les alimens dont il ſe nourrit, plus auſſi il en eſt infirme & mal ſain : les premiers ſe rapportent

à la santé & à la vie du corps, & les seconds s'entendent relativement à son indisposition & à sa mort.

Nous sçavons qu'il n'y a chose dans la nature plus approchante & qui ait plus de convenance au corps humain, que les métaux même, & principalement les très-purs métaux, comme sont l'Or solaire, & la Lune argentine; ce qui se voit par leur belle & brillante splendeur, & par la constance qu'ils ont à combattre contre le feu & dans le feu. Ce que les autres métaux ne font pas, car le fer se rouille, le cuivre se change en vert de gris, ou vitriol, le plomb & le vif-Argent sont fuians, & tous s'exhalent en fumée quand ils sont exposés au feu; il n'y a donc parmi les métaux que l'Or & l'Argent qui se maintiennent, en résistant au feu.

Nous en pouvons conclure facilement que leur teinture, où l'esprit enclos en eux à cette fermeté & vertu en soi-même, & l'opére dans les autres; c'est pourquoi les deux nobles métaux qui de leur nature sont si égaux & semblables au corps, (je dis qui ont droit de convenance & d'analogie avec le corps humain) peuvent infuser un état si souverain de santé à qui sçaura bien s'en servir, & en préparer l'arcane, que rien ne le surpasse, sinon le seul point du sentier universel; mais les herbages & les fleurs des plantes qui se corrompent aisément, & de-

viennent pouries & puantes, ne ſont pas à mille dégrés près à comparer aux métaux. Or tu dois ſçavoir que tout ceci ne ſe dois pas entendre à la lettre, mais phyſiquement, ainſi que je t'ai informé & inſtruit au commencement.

Il s'enſuit donc conſéquemment que ces deux nobles métaux, le Soleil & la Lune, ou l'Or & l'Argent, en cas qu'ils ſoient mis en bon état extérieurement & intérieurement par la préparation vraye, naturelle, convenable & phyſique, s'accommodent bien aux Aſtres céleſtes, tels que le Soleil & la Lune, qui par leur nette ſplendeur éclairent jour & nuit le Firmament ſupérieur & inférieur, & toutes les Créatures, leſquelles perderoient leur lumiére, toute leur apparence & ſplendeur, & même ſe corrompent & meurent, par la privation de la plus benigne influence de ces deux grands luminaires; car elles ne peuvent nullement par le moyen des cinq autres Planettes, comme Mars, Mercure, Saturne, Jupiter, & Venus, ni par les autres fixes ou non fixes, être conſervez ni maintenus, quelque puiſſance qui leur ſoit attribuée.

De-là tu peux aiſément juger, que ces cinq moindres métaux, comme le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, & le vif-Argent, ni tous leurs ſuppôts, ou microcoſmes, (excepté un, qui enclos en ſoi la propriété de toutes choſes en eſpéce & génération) ſuſ-

ſent même toutes les ſemences, les genres, les eſpéces, les formes & les vertus génératives, ſous quelque nom que ſe puiſſe être, ou que l'invention la plus artificielle leur veuille donner, ne peuvent jamais rien opérer, ni faire quoi que ce ſoit qui approche de la puiſſance, de la force & de la vertu de l'Or & de l'Argent préparés hermetiquement, pour la ſanté des autres métaux, ou leur tranſmutation. L'on monte directement du plus bas dégré au plus haut; c'eſt-à-dire que l'on paſſe de l'imperfection à la perfection & à la pureté; la mort ou le néant phyſique eſt le premier pas à la vie & à la régéneration : le plus élevé eſt plus digne, puiſſant, fort, & vertueux que l'infime: il faut donc qu'en tout tems la Médecine dont on veut ſe ſervir contre la maladie ſoit meilleure & plus noble que le vice, ou l'infirmité, qui eſt la ſource & la cauſe de l'humeur peccante.

C'eſt pourquoi néceſſairement, l'on ne doit chercher & trouver la cure ou tranſmutation des métaux imparfaits en aucun autre métail, que dans les deux luminaires qui ſont l'homme rouge & la femme blanche, le Soufre ſolaire & l'humide lunaire, la terre rouge & la terre blanche; c'eſt-à-dire, l'Or rouge ſolaire, & l'Argent blanc lunaire, qui ſont parfaits à certain égard, comme dit très-bien l'excellent Roy Hermes : par exemple Adam, le premier homme, a

été créé de Dieu ſeul, un homme exempt de tout péché ou maladie, & encore plus de la mort de l'ame & du corps ; s'il eût perſiſté en l'ordination & au mandement de Dieu, il ſe ſeroit perpétué en ſon état & qualité de pureté éminente, mais lorſqu'il les a tranſgreſſés, le péché qui y eſt ſurvenu, eſt devenu une maladie du corps & de l'ame ; de ſorte que à préſent nous ſommes de pauvres & miſérables hommes mortels, ſujets à la mort, & inférieurs aux Créatures même, ſur leſquelles auparavant nous avions pouvoir, & dont nous étions établis maîtres & ſeigneurs, en telle maniere, que nous ſommes tuez, conſommez, & finalement dévorés entiérement par notre propre mere la terre, & par ſes enfans qui ſont nos freres, d'une même nature, & d'un être tel que nous.

Or néanmoins, nous ſommes hommes d'eſpéce, nature & propriété comme auparavant, & demeurons toujours hommes, mais ſujets à l'indigence & à la mort ; ayant perdu pluſieurs mille parties de la perfection, nous ne reſſemblons preſque plus à l'homme avant ſa chûte, & à bien conſidéret l'état auquel vivoit Adam avant ſa dégradation, nous ne ſommes preſque plus lui, ou ſes repréſentans ; c'eſt pourquoi nos premiers peres ou parens ont à force de priéres, obtenu de Dieu très-Souverain, cet-

te haute Science de Médecine, comme la teinture des Philoſophes, le Catholicon Viatique pour l'entretien d'une longue vie, & pour réſiſter à toutes maladies.

Par le moyen de cette Médecine, l'on peut découvrir & faire de belles choſes, & des ſecrets tels que ceux dont je tai déja donné l'intelligence en partie, je ſuis obligé de t'en celer & tenir cachée l'autre partie, juſques à ce qu'il plaiſe au Souverain Seigneur de te les manifeſter, & faire connoître plus amplement.

Cependant quelque ignorant me pourroit venir objecter, & dire d'où vient que les métaux auroient une telle ſympathie, correſpondance, amour & amitié avec les hommes, les animaux & les plantes, d'autant que chair, Or, métaux & mineraux ſont à ſes yeux auſſi éloignés les uns des autres, que le Ciel l'eſt de la terre; mais cet argument eſt facile à refuter, ſi l'on conſidere par comparaiſon & maniere de dire, la génération originelle de l'homme, avec celle des métaux.

L'homme n'a point été créé & fait de Dieu tout-puiſſant, d'une ſimple & commune pâte de terre, comme s'imaginent ces ignorans & clabaudeurs Philoſophes vulgaires, mais bien du meilleur & plus ſubtil extrait qui fut dans tout le centre de la terre; & je crois que pour un tel ouvrage, dans lequel

lequel aussi Dieu avoit mis, soufflé & planté une étincelle ou rayon de son essence éternelle & de son être, il n'a point pris de la terre commune, mais, comme j'ai dit, il a pris la substance exaltée & élevée, c'est-à-dire la quinte essence, ou l'extraction de tout le quadruple élément ; & cela se trouve & vérifie ainsi ; lorsque l'homme est résout, il retourne en ces trois principes dont j'ai parlé, la terre ou l'essence adamique se manifeste en eux, d'autant qu'alors, sur la fin, une terre luisante, rouge & belle se fait voir dans la conjonction & assemblage de ces mêmes principes, par la raison naturelle que tout se résout, retourne & termine à ce dont il est créé & constitué.

Nota. *Ici manque la troisiéme & derniere Partie, qui a été promise par l'Auteur & est demeurée ès mains du Possesseur de ce Traité ; il faudra s'en passer, jusqu'à ce que quelqu'un la mette en lumiere ; elle doit mériter de voir le jour, car les deux premieres Parties de cet excellent Philosophe sont d'un prix infini pour les Sçavans en cet Art, & font conjecturer de la valeur de la derniere désirée.*

ABREGE'
DU TRAITE DU GRAND OEUVRE DES PHILOSOPHES,

Par Philippe Rouillac, Piedmontois, Cordelier.

Revû, & corrigé par Ph... Ur...

AU Nom de Dieu, nous commencerons le grand Oeuvre, ainſi nommé d'autant que les hommes ne ſçauroient faire en nature choſe plus grande que celle-ci, tant pour conſerver leur ſanté, force, & jeûneſſe, & la renouveller, retardant la vieilleſſe, ſe préſerver & guérir de toute maladie, que pour chaſſer toute pauvreté; ce qui n'eſt autre choſe qu'un Elixir & Médecine univerſelle métallique, compoſée de Souffre & de Mercure, unis inſéparablement par le moyen d'un feu proportionné: cette Médecine eſt tempérée au plus haut dégré de nature, corrigeant toute ſuperfluité des corps humains & métalliques, ſoit froide, ſoit chaude, ſéche ou humide, gardant & reſtaurant l'humide radical & la chaleur naturelle en ſon égale & dûe proportion, & qui eſt puiſſante en la fuſion des Métaux imparfaits pour en corriger & ſéparer tous les accidens ſuperflus & corrompus, &

y ajoûter tout ce qui eſt requis à leur perfection.

Cet Oeuvre ſe fait avec le Mercure vulgaire philoſophique, qui eſt la matiere de la Pierre; cette voie ſemble la plus longue de toutes, à cauſe de la longue préparation qu'il y faut, pour en ôter (avant que d'en uſer) les accidens qui l'empêchent d'être préparée à cet œuvre; c'eſt néanmoins la voie la plus courte de toutes; il faut remarquer qu'il y a du Mercure philoſophique vulgaire plus propre l'un que l'autre, attendu qu'il faut plus ou moins de coction ou de préparation à chacun, ſelon qu'il eſt plus chaud ou plus froid, plus crud ou plus cuit, plus ſec ou plus moite, & qu'il a plus ou moins de ſoufre, bref qu'il eſt plus ou moins parfait; & il y a tel Mercure, que ſi on le pouvoit trouver aiſément, l'Oeuvre ſeroit bientôt accompli, à cauſe qu'il eſt tout préparé & prêt à mettre en œuvre. Ce Mercure ſe doit tirer du chef-régne minéral, & il y a du Mercure plus propre l'un que l'autre pour le grand Oeuvre, dont l'un ne ſe peut fixer en Or ni en Argent, parce qu'il eſt trop imparfait, trop crud, & qui auſſi n'eſt pas ſi bon pour l'élixir à cauſe de ſa crudité, humidité & privation de ſoufre; il eſt donc de la prudence de l'Artiſte de choiſir pour *ſon Oeuvre un Mercure* bien préparé, & ici eſt le travail d'Hercule.

Je t'avertis que dans cet Oeuvre, tu dois

imiter en tout la nature, laquelle étant aidée de notre ſimple labeur, & en lui adminiſtrant dûement & proportionnément les choſes requiſes à la génération, fait ce que nous prétendons, ou tu dois ſeulement obſerver les choſes égales en vertu de la matiere, propres & non pas étrangéres, mêler l'eſpéce avec l'eſpéce, le genre avec le genre, & prendre les vaiſſeaux commodes pour l'enfermer juſqu'à la fin de l'Oeuvre, ſans l'en tirer ni laiſſer refroidir, non plus que l'enfant qui eſt au ventre de ſa mere; il faut uſer du dégré de feu requis & proportionné à la tempérance du compoſé; puis laiſſer faire à la Nature le reſte, laquelle nous produira ce que nous déſirons; & ſi nous faiſons toutes ces choſes elle engendrera quelque nouveauté ſelon la matiere aſſemblée, ſelon le poids & le feu que nous adminiſtrerons; car elle ne laiſſe rien ſubſiſter ſans ame, & elle anime tout.

Sçaches donc que congeler & fixer ne ſont pas des choſes ſéparées de l'opération, & ne crois pas que cela ſe faſſe en deux fois de diverſes drogues & de divers vaiſſeaux, tantôt les ôtant de deſſus le feu, & les refroidiſſant, & tantôt les réchauffant.

Quand les Philoſophes ont uſé de ces trois mots congeler, fixer & teindre, ils n'ont pas voulu introduire trois dégrés ni trois parties ſéparées, mais bien déclarer trois

actions par eux ingénieusement faites en une pratique seule, à cause de trois divers effets qui en proviennent successivement en leur opération ; à sçavoir que le Mercure de sa nature coulant comme l'eau, est incompatible au feu, volatil sur la chaleur, & blanc en sa superficie ; par le moyen de cet Oeuvre il est arrêté & teint en rouge ou en couleur blanche permanente, parce que le souffre blanc ou rouge mêlé & incorporé inséparablement avec lui en ses petites parties sur le feu proportionné, le desséche entierement, le fixe & le teint en blanc ou rouge selon son naturel ; ce qui est facile à entendre par la similitude du mortier des Maçons fait d'eau, chaux & ciment arrosé & abreuvé d'eau claire, s'eclaircissent, épaississent & qui restraîgnent son corps : & aussi l'on voit trois effets divers en une pratique, l'eau claire, diaphane & coulante ou blanche qui devient opaque, épaisse, arrêtée & teinte en rouge par le ciment ; aussi le Mercure marié avec son souffre sur le premier dégré de feu, se dissout & se mêle avec lui jusqu'aux petites parties, & sur le second dégré le souffre se desséchant desséche avec lui le Mercure & le congéle ; & sur le troisiéme & sur le quatriéme il le fixe & le teint ; ce que les Philosophes ont donné à entendre, disant la congélation de l'un est la dissolution de l'autre ; & au contraire, car iceux joints ensemble inséparablement en leur pro-

fond, le souffre de sa nature ignée & permanente au feu, ne permet pas que le Mercure uni en lui s'en aille & s'envole, d'autant que les choses mêlées ensemble jusqu'à leur profond & en leurs petites parties, sont inséparables, tellement que si l'une s'en va, l'autre l'accompagne; ainsi le souffre mêlé avec le Mercure l'arrête si bien qu'il endure le feu, il le digére tellement qu'il le soutient, parce qu'il le teint de sa couleur, & le fait métal de son espéce; le Mercure donc qui étoit blanc auparavant, coulant & impatient de chaleur, devient dur, arrêté, rouge & permanent sur le feu, & après la fusion est métal parfait; ce qui se doit faire par une seule pratique & à une seule fois, sans lever la matiere de dessus le feu avant sa perfection depuis qu'elle aura été assise, ni sans la refroidir aucunement ni l'ôter de son vaisseau; que si une fois elle perd sa chaleur premiere qui réduit l'Or en sa premiere matiere, le dissolvant radicalement sous la conservation de son espéce, l'esprit en l'Or se refroidissant, perit sans espérance de lui pouvoir jamais rendre; & si l'Artiste refroidit la matiere étant congelée après la dissolution, & desséchée avant sa perfection en se refroidissant, elle s'endurcit, restreint & réserre ses pores, tellement qu'elle éteint & dissipe les esprits; & on ne peut à cause de sa dureté les lui restaurer, parce que la lenteur & douceur du dégré

de feu requiſe pour ſa décoction, ne peut pénétrer juſqu'au fonds de la maſſe de la matiere, & échaufier également le dehors & le dedans, ſans l'augmenter ; ce que faiſant on brûle ou on contraint le Mercure de s'envoler, ne pouvant encore à cauſe de ſon immaturité ſoutenir le feu ſi âpre à faute de décoction ; ainſi l'Oeuvre périt, auſſi fait-il, s'il eſt ôté de ſon vaiſſeau avant qu'il ſoit cuit parfaitement, car l'air le corrompant le diſſipe & fait évanouir les eſprits, ſans qu'il reſte aucun moyen à l'Ariſte de les y rappeller.

Il en eſt de même que de l'Or de Riviere, qui étant emporté en grains en forme de ſablon par quelque torrent paſſant par la miniere, & briſant les vaiſſeaux naturels avant ſa parfaite coction, ne peut pas après par aucun feu artificiellement être parfait, ni achever de cuire ; ce que la nature eût pû faire, s'il eût demeuré dans ſon vaiſſeau naturel, & ſur la chaleur continuelle qu'elle lui adminiſtroit par les mouvemens du premier mobile, & des autres Spheres & Globes ignés : ce que les ignorans n'entendans pas, ils veulent incontinent accomplir ce que la nature au ventre de la terre ne peut faire en moins de ſix ou ſept cent ans ; mais les Sages y vont d'une autre maniere, ils prennent les choſes déja cuites par la nature, & les aſſemblent par doſe & poids proportionnés en vertu & qualité, les cuiſans ſur le feu auſſi

proportionné à la temperature de leur matiere, en imitant la nature, réduisans ses ans en mois, ses mois en semaines, & ses semaines en jours; ainsi avec le tems ils jouissent de leurs désirs, & cueillent le fruit de leur œuvre, non pas cependant sitôt que pensent ceux qui n'y entendent rien : car quelque diligence que sçauroit employer l'Artiste pour observer, compasser & proportionner son feu à la qualité de la matiere pour avoir plutôt fait, il ne peut pourtant accomplir son œuvre sans y employer quelques années, & ne peut l'avancer d'une seule heure; d'autant qu'il faut si bien proportionner son feu, & compasser sa chaleur au temperamment de la matiere soûmise, que la qualité de l'un n'excede l'autre, autrement tout deviendroit à rien; car si la chaleur du feu excédoit la proportion de la ténuité & légereté de sa matiere, il la brûleroit, & la feroit évanoüir; pareillement s'il étoit trop foible, il retarderoit l'effet désiré en celui-ci, il n'y a point de danger hors l'ennui du retardement, mais en l'autre il y a perdition de tout l'œuvre: ce que les Philosophes experts crient sans cesse, disans que toute activité est mauvaise, vient de la part du diable & de l'ennemi, éteint l'espérance de la fin attendue; & au contraire qu'il ne faut point se fâcher, ni s'ennuyer si l'œuvre s'avance peu, d'autant que ce retardement le rendra plus parfait, par ce qu'il sera

ſera moins hâté, & qu'il aura plus de tems à ſe cuire, à l'imitation de la nature qui ne peut rien engendrer ſoudainement, quoique ſoudainement elle détruiſe toutes choſes; ainſi la promptitude tend plutôt à la deſtruction qu'à la génération, mais la lenteur eſt la mine de notre pierre.

PREMIERE OPERATION.

Mon fils, prends donc, pour bien commencer ton œuvre, un Mercure compoſé d'une eau plus parfaite, que celle qui ſe trouve dans les Mercures des herbes, & des mineraux métaliques, & qui ſoit tiré d'une terre où le ſoufre ſoit plus cuit, & digeré par une grande longueur de tems compétente, dans les minieres de la terre Vierge, au ventre des montagnes où s'engendrent les métaux fluides; ce qui eſt cauſe qu'il approche bien près de leur naturel, & eſt ſemblable à celui du Levant, ou celui d'Eſpagne, qui ſe font aux montagnes où ſont les minieres d'Or & d'Argent vulguaires; partant il ſera aiſé d'en faire Or & Argent, tant par la voye du grand œuvre, que par l'abréviation, pourvû qu'il ſoit bien choiſi; tu connoîtras s'il eſt bon, ſi tu en animes avec eau forte une lamine d'argent, & la mets après ſur le feu ardent pour faire évaporer le Mercure, lequel en s'envolant s'il ne laiſſe aucune apparence que l'on l'ait animé, & qu'elle demeure noirâtre, ce Mer-

cure eſt de ceux qui ne ſont guere bons pour l'œuvre ; mais ſi ſeulement il laiſſe la lamine jaune, il eſt fort propre & bon pour faire l'élixir & pour l'abréviation, pourvû qu'il ſoit bien conduit ; tout Mercure eſt la matiere de la pierre, & pour bien entendre cela, il faut remarquer que l'imparfait en eſt le menſtrue, & le parfait la forme ; il faut donc conclure néceſſairement que pour faire la pierre il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait des deux enſemble, car l'imparfait eſt froid & humide, il ne ſçauroit donc rien faire tout ſeul, puiſqu'il attend à être parachevé ; & le parfait eſt chaud, ſec, & maſculin, qui ne cherche que ſa femelle pour engendrer le Soleil & la Lune ; il ne peut donc engendrer tout ſeul : en outre chacun de ces mercures ne participe que des deux élemens ; le premier, que de l'eau & de la terre ; le ſecond, que de l'air & du feu, & il faut qu'en toutes générations les quatre élemens ſoient proportionnés à la qualité & matiere du compoſé.

SECONDE OPERATION.

Sois averti, mon fils, que notre œuvre eſt un mariage philoſophique, qui doit être compoſé de mâle & de femelle ; car ſi le mâle agent eſt ſeul, de quoi ſera-t-il mâle ? Sur quoi aura-t-il ſon action ? Il lui faut donc donner une femelle ſur laquelle il étende ſon action, & avec laquelle il ſe conjoigne pour engen-

drer leur ſemblable : que ſi auſſi la femelle étoit ſeule, que concevroit-elle, & de qui ſouffriroit-elle l'action ? Il faut donc lui donner un mâle, duquel elle reçoive l'action ; la ſemence de laquelle étant engroſſée, elle produira un fruit agréable de ſon eſpéce ; ſurtout que le mâle & la femelle ſoient tous deux vigoureux : car s'ils ſont tels ils produiront un enfant ſemblable à eux ; or maintenant quel mâle donnerons-nous à cette femelle ? & quelle femelle donnerons à ce mâle ? Tous deux ſont d'une eſpéce, & non pas d'autre, autrement ils n'engendreroient que des monſtres ; & parce qu'il n'y a point d'autre femelle de l'eſpéce du parfait que l'imparfait, nous le lui donnerons pour femme : & auſſi de l'eſpéce de l'imparfait, il n'y a point d'autre mâle que le parfait, nous le lui donnerons pour mari, & les aſſemblerons tous deux en poids proportionnés en qualité & non en quantité ; & ainſi nous ferons un mariage qui nous engendrera & enfantera l'élixir des Philoſophes.

Tout le ſecret de cet Art eſt de diſſoudre, qui n'eſt autre choſe que réduire en mercure, & c'eſt la premiere action de nos matieres ; ceux-là ſe trompent grandement qui veulent réduire l'Or en mercure, avant que de le conjoindre en ſon menſtrue : car ſi tu mets l'Or en mercure, il n'y aura point de coït, ni de diſſolution ni d'impregnation, & partant l'œuvre ne vaudroit rien.

Ton Or donc en le mariant ſera ſa forme, il ſuffit qu'il ſoit en chaux, & tu verras que ſon menſtrue le réduira en mercure; il faut que le menſtrue ſoit crud, autrement il ne pourroit diſſoudre ſon ſouffre, car la ſeule crudité eſt cauſe de la diſſolution; c'eſt pourquoi tant plus un mercure eſt cuit, tant moins il diſſout; & tant plus il eſt crud, plutôt il diſſout, mais il ſe congele plutard, à cauſe de ſa froideur, & eſt plus long-tems à s'en aller: la congelation ne provient que de la chaleur radicale.

Il y a donc deux extrêmités dans le mercure; la premiere, quand il eſt trop cuit, & la ſeconde, quand il eſt trop crud, leſquels ne ſervent de rien pour menſtrue; ils ſont utiles néanmoins comme je vais dire: le trop cuit eſt celui de l'Or & celui de la Lune, & pour cela il ne ſçauroit ſervir de menſtrue, mais étant diſſout par le menſtrue, il lui donne forme parfaite avec le tems & le feu proportionné, & ainſi ils ſervent de ſouffre; le trop crud qui eſt l'autre extrême eſt le Mercure vulgaire, par ſa crudité extrême il ne peut ſervir de menſtrue; c'eſt pourquoi le médiocre eſt bon; il n'eſt ni trop cuit ni trop crud, *mais proportionné à la qualité de ſon ſouffre, qui eſt celui des Métaux imparfaits, & le Philoſophique préparé qui eſt proportionné à celui des imparfaits & aux qualités de ſon ſouffre.*

Parlons maintenant de la fixation qui ſe

fait par le ſouffre, lequel ſeul peut fixer & arrêter le Mercure en Or & en Argent; le ſouffre donc eſt chaud, ſec, agent, & le maſculin de la nature du mercure; & partant quand il eſt joint avec ce mercure qui eſt froid, humide, feminin & le patient de la nature des Métaux, & de leur ſouffre, déſirant ſa perfection, ils s'embraſſent incontinent afin de parvenir à la perfection métallique; & alors le ſouffre mêlé par ſes petites parties à cauſe de ſa grande chaleur, doit deſſeicher l'humidité de ce Mercure qui eſt de ſa nature; & ſelon la maxime des Philoſophes, toutes les choſes ſeiches boivent ſubtilement l'humidité de leur eſpéce; partant notre ſouffre qui eſt de nature ſeiche boit l'humidité de ſon Mercure, & le deſſeiche à cauſe de ſa grande chaleur, il échaufe ſa grande frigidité, & l'échaufant & deſſeichant il l'épaiſſit & appéſantit; l'épaiſſiſſant & appeſantiſſant, il le teint; & en le teignant, il lui donne ſa forme, le tranſmue, & arrete en métail de ſon eſpéce ſoutenant les eſſais & les jugemens. Les Sages ont bien rencontré lorſqu'ils ont dit que l'Ame donne la forme, & le corps la matiere, prenans le ſouffre pour l'Ame, & le Mercure pour la matiere.

Congeler donc le Mercure & le fixer, n'eſt autre choſe que le tranſmuer en un corps de l'eſpéce de la choſe qui le congele, teint & fixe par le moyen du feu ſuppoſé avec proportion.

Ce que nous disons en une maniere *signifiante ce que dessus, sçavoir que la teinture* vraye, n'est que *le souffre* des Métaux, qui donne sa forme à la matiere, & la rend & fait de sa nature; le souffre donc est la forme, & le Mercure est la matiere, le recevant avidement pour le désir qu'elle a de sa perfection; c'est pourquoi nous voyons qu'il faut qu'ils soient d'une même nature, & que le Mercure soit de l'espéce de la chose de quoi il est fixé, autrement rien ne se feroit.

MARIAGE DE LA SECONDE Opération.

Pour donc en faire Or & Argent, & la grande pierre, il le faut fermenter d'Or pour le rouge, & d'Argent pour le blanc, & le faire cuire sur le dégré de feu proportionné, qui les liera ensemble, & les rendra tels que nous les désirons.

Plusieurs croyent que cet Oeuvre soit difficile, rare & de grands frais, mais ils se trompent bien fort, parce que c'est l'Oeuvre de toutes les Oeuvres la plus aisée, qui se peut commencer & achever en tous temps & saisons, en tous Pays & Nations, avec un petit vaisseau, un petit feu & une grande patience, attendant que nature y ait mis fin, & ait parfait la chose tant désirée sans la hâter aucunement, car celui qui voudra la hâter d'une seule heure perdra tout.

Mais pour revenir à la matiere, elle est de deux, simples, homogénes & de même nature, qui sont le soufre & le mercure, & ne différent aucunement, sinon que l'un est masculin & l'autre féminin, lesquels assemblés selon l'intention des Philosophes, & gouvernés par proportion & poids de feu, ils engendrent un corps beaucoup plus parfait que celui duquel ils ont pris leur origine, tellement qu'ils peuvent départir aux imparfaits cette abondance de perfection, pour en faire autant de poids que leur vertu abondante surmonte la commune perfection.

Je veux déclarer ici ce que c'est que souffre & mercure; le souffre donc parfait des Métaux désirés des Philosophes, & par lequel nature accomplit l'Or & l'Argent, est une vapeur métallique de la terre blanche, rouge en son profond, glutineuse & huilleuse, sans mauvaise odeur, airée & ignée, active & masculine, chaude & seiche en son intérieur, permanente sur le feu sans brûler à cause de sa parfaite coction, puissante d'y arrêter & conserver les esprits volatifs & fugitifs de son espéce; notre souffre donc est fixe & permanent sur le feu, & parfait; je n'entends pourtant parler que de celui que nature a enclos dans l'Or & l'Argent hermetiques, vrais spermes & matiere de notre pierre, car notre mercure Philosophique est le germe métallique.

Mais le souffre des imparfaits est différent du premier, de coction, fixation & légereté, en ce qu'il ne sçauroit arrêter sur le feu les esprits métalliques, & lui-même ne peut endurer le feu, lesquelles qualités sont requises en celui de notre Oeuvre, autrement nous ne ferions rien & nous travaillerons en vain; c'est pourquoi ce second ne nous sçauroit servir de rien, car il faut que ce qui arrête une autre chose soit permanent & arrêté, d'autant que ce qui est fugitif emporte facilement avec soi ce qui lui est attaché, & que le pesant arrête le léger, si son poids proportionné en qualité & force surmonte le léger; & le léger pareillement emporte le pesant qui lui est attaché, si la qualité en son poids & vertu excede celui du pesant; ainsi ce qui est fixé sur le feu, & qui incombustible est attaché inséparablement & proportionnément avec le volatil de son espéce, le contraint de demeurer sur le feu, l'arrête & le conserve.

Le souffre donc parfait & celui des imparfaits ne different que de la qualité accidentelle: à sçavoir de coction & non pas d'essence, laquelle décoction par le moyen de la projection par la chaleur de la poudre de l'élixir, est incontinent accomplie sur le souffre des imparfaits, & s'accomplissant ils prennent la couleur & les autres qualités du parfait, duquel la Pierre est faite. Disons donc pour conclusion, que le parfait des par-

faits est celui-là seul duquel nous pouvons faire le Soleil & la Lune, & l'élixir, lequel à cause de ses effets admirables, a été caché par les Sages Philosophes, & cela pour allecher les enfans de doctrine à la recherche d'icelui, & pour rebuter les ignorans.

Parlons donc maintenant de la teinture, ainsi dire, teindre n'est autre chose que transmuer la chose teinte en l'espéce de la teinture, par la vertu d'icelle, car la teinture n'est que l'Ame & la forme; de quoi il s'ensuit deux choses, l'une que la matiere sur quoi elle est jettée doit être de son espéce, autrement la forme ne pourroit se disposer & animer, & la matiere qui seroit incapable ne la recevroit pas; ce que les Philosophes ne cessent de crier, disans, qu'elle entre soudaiment dans son corps, & n'approche jamais d'un étranger. Et en effet nous ne sçaurions si-tôt disposer une matiere, que son ame ne soit prête d'y entrer incontinent, tant nature est prompte à la génération; & si nous nous efforçons d'y en faire entrer une d'autre espéce, nous travaillons en vain, d'autant que nature en infondra une autre propre selon que la matiere sera disposée, & non pas celle que nous eussions voulu, ce que tous les vrais Philosophes nous enseignent, nous disant que nature contient nature, nature surmonte nature, nature se joüit en sa nature; nulle nature n'est amandée, sinon en sa propre nature.

Il ſenſuit ſecondement que la forme, ou ame tranſmue en ſon eſpéce la matiere en laquelle elle entre, & qui y eſt apte ; car la nature ſans forme eſt choſe imparfaite ; l'Ame donc & la forme donnent la perfection à toutes les choſes ; ſi donc la perfection parfait une matiere imparfaite, la perfection la rendra en ſon eſpéce, & non pas en une autre, parce qu'elle ne ſçauroit donner ce qu'elle n'a pas, & ne peut donner autre perfection que la ſienne ; delà les Philoſophes ont conclut que la teinture qui peut donner perfection aux Métaux imparfaits, procede du Soleil & de la Lune.

Ceux qui ne ſont pas expérimentés croient que blanchir une choſe rouge, ou colorer en rouge une choſe blanche, c'eſt lui donner une autre forme ; mais ils ſe trompent grandement ; car former c'eſt donner eſſence, animer, vivifier ; c'eſt en un mot diſpoſer une matiere, qui ſans forme ne pourroit être ni ſubſiſter en matiere, tellement que la forme eſt la même eſſence de ſa matiere, de laquelle retirée, la matiere perit, n'eſt plus ce qu'elle étoit, & ne peut reſter ſans réprendre encore ſa forme. De maniere qu'elle ne peut ſubſiſter ſans ſa forme en la nature, ni la forme auſſi ne peut nous apparoître ſans matiere ; enſorte que les deux choſes ne ſont qu'une, & cette une ſont deux choſes ; à ſçavoir, la matiere qui eſt terreſtre & corporelle, & la forme qui eſt

ſpirituelle ; & quoique l'une ne peut paroître à nos yeux ſans l'autre, & l'autre ſubſiſter en la nature ſans elle, ce n'eſt donc par là qu'une choſe.

Voilà pourquoi les Philoſophes ont appellé la matiere de leur bénite Pierre *Rebis*, qui eſt un mot Latin composé de *Res* & de *Bis*, qui eſt autant à dire une choſe deux, nous voulant induire à chercher deux choſes, qui ne ſont pas deux, mais une ſeule qu'ils ont nommés Souffre & Mercure.

De quoi il faut conclure qu'ils ont voulu que nous priſſions un Souffre non étrange, mais de la nature de notre Mercure, autrement il ne lui pourroit donner ſa forme ; & pareillement que le Mercure que nous prendrons ſoit de la nature du Souffre, duquel il déſire la perfection & la forme ; autrement ce ſeroit peine & dépenſe perdue. Or pour revenir à la vraie teinture blanche & rouge, elle donne forme parfaite aux imparfaites en la fuſion, les pénétrant juſqu'en leur profond, s'entrembraſſant inſéparablement, & leur donnant la forme de ſon eſpéce, à ſçavoir de Soleil & de Lune ; de quoi il s'enſuit néceſſairement que le Soleil & la Lune ſont le Mercure des Philoſophes.

La premiere choſe requiſe à notre Souffre, c'eſt la fixation qui provient d'une parfaite & mûre décoction, pour laquelle fixation faire, il n'eſt que d'arrêter le ſouffre ſur

le feu, ce qui ne se peut faire par une matiere qui ne peut endurcir. La seconde qualité requise à notre Souffre est la pureté, netteté & mundicité ; mais il faut prendre garde qu'il est impossible à la Nature de fixer les esprits fugitifs des Métaux imparfaits, qu'avec les esprits fixes des parfaits.

Nous avons dit ci-dessus que la bénite Pierre étoit composée de Souffre & de Mercure ; quant au premier j'ai déclaré suffisamment la forme en laquelle il le faut prendre : & pour le dernier il ne reste qu'à déclarer la premiere opération.

Fermentation de la Pierre parfaite sur Argent-vif vulgaire purifié.

Pour donc commencer, tu prendras du Mercure vulgaire ou d'Espagne choisi, duquel la mortification consiste en trois choses ; à sçavoir à le purger, animer & échauffer, lesquelles choses faisant & accomplissant, tu auras la vraie & parfaite mortification du Mercure vulgaire, & pour lors il perd le nom & la qualité d'eau vulgaire, en prenant celui & les qualités du Mercure des Philosophes, parce qu'il est fait apte pour le grand Oeuvre, & pour l'Elixir facile à fixer en Soleil & en Lune par l'abbréviation de l'Oeuvre & à cause que la mortification ou obstruction de la terre superflue, noire & corrompue, adhérante à la superficie, un peu mêlée avec son souffre pur

& net, & que cette terre noire empêchoit la perfection. Plusieurs considérant cela ils ont inventé trois maniéres de le purger, desquelles la premiere est de peu de conséquence, qui se fait en le mettant au sel & vinaigre.

Purgation de l'Argent-vif vulgaire.

Il y a une maniere de purger le Mercure, très-excellente, qui se fait par amalgame, comme font les Orfévres pour dorer; il faut prendre de l'Or très-fin purgé par le ciment royal ou passé par l'Antimoine, avec quinze fois son poids de Mercure vulgaire du Levant ou d'Espagne éprouvé sur la lamine d'Argent, puis lave ton amalgame avec eau chaude & vinaigre distillé tiéde, & le lave tant de fois que ton amalgame soit clair & net, puis le séche avec une éponge ou un gros linge blanc; puis mets-le à distiller, le Mercure montera pur & net, & laissera au fonds sa crasse avec l'Or, lequel tu refondras après; & amalgameras huit ou dix fois avec le Mercure qui aura monté, à chaque fois tu laveras l'amalgame & distilleras le Mercure, & refondras l'Or comme il a été dit ci-devant; alors donc tu auras du Mercure bien purgé & propre pour animer.

Animer, est incorporer inséparablement avec un esprit métallique, qui le puisse rendre propre à recevoir l'ame & teinture du

Soleil ou de la Lune, selon qu'il aura été préparé.

L'ame, entre les Philosophes, est un simple feu & une substance aéréé, ou igneé, céleste & divine, éloignée des substances terrestres, desquelles elle est la forme; elle ne la pourroit donner sans un moyen qu'ils appellent esprit, participant de la matiere terrestre & de la nature aërée & ignée, ou divine.

Effet de la Fermentation.

Le Mercure philosophique donc est un corps féminin froid & humide, & le sperme du Soleil est un feu chaud & sec comparé au feu & ame divine, lequel est tout contraire au Mercure vulgaire, sa forme étant médecine moins parfaite sans un esprit participant de tous deux; lequel esprit n'est autre chose que l'Or subtilié & dissout en Mercure coulant avec le Mercure vulgaire, en l'amalgame fait des deux cuits sur le feu continu & propre à la parfaite dissolution de l'Or, lequel alors est esprit qui se conjoint en faisant l'amalgame auparavant la dissolution en Mercure, parce qu'il est composé de Mercure; & après que par cette cuisson & continuelle chaleur de feu ce Mercure l'a dissout parfaitement, il est de la nature du Souffre d'Or & d'Argent, ainsi réduit & dissout en Mercure avec le vulgaire, & entrés l'un dans l'autre

juſqu'à leur profondité, ſe mêlant par leurs petites parties, & finalement ils s'embraſſent inſéparablement. Voilà comment des deux il ſe fait une matiere & corps féminin, pour recevoir la forme maſculine parfaite, qui n'eſt autre choſe que l'Or plus que parfait que nous appellons Souffre, ferment, levain, & teinture parfaite des Philoſophes, ſans laquelle il eſt impoſſible de faire les tranſmutations métalliques : autant s'en fait-il ſur le blanc avec l'Argent.

Mais il ne faut pas s'émerveiller, ſi j'ai dit que l'eſprit & l'ame n'eſt que l'Or réduit en Mercure, ce qu'il faut entendre en cette façon, qu'au commencement de la préparation du Mercure vulgaire purgé, tu l'amalgameras pour l'animer, n'y mettant guére d'Or, que ſi peu que tu en mettes ne le puiſſe congeler, que le feu auſſi ſur lequel le Mercure diſſout l'Or en eſprit, l'échauffe juſqu'au dégré requis pour être menſtrué de l'Elixir & puiſſant de l'aider à diſſoudre, à l'échauffer un peu, & n'y être pas congelé. Etant ainſi manié, il eſt propre à recevoir la teinture & ame du grand Oeuvre, & le ſouffre d'Or & d'Argent; & quant à l'amalgame pour la grande Pierre, après qu'elle eſt réchauffée & animée, on lui donne tant d'Or, qu'après qu'il eſt diſſout, il ſe peut congeler & fixer; & en cet état il eſt le vrai ſouffre qui lui donne ſa vraie forme, & celle de la Mé-

decine parfaite, se cuisant tous deux à un plus haut dégré de perfection que l'Or; & pour mieux entendre que cette définition est véritable, & aussi ce que j'ai dit de l'esprit en l'ame, s'ensuit la pratique.

Purification de l'Or pour le mariage, & suite de la seconde Opération.

Passe l'Or par le ciment royal ou par l'Antimoine, & le mets en limaille ou en feuilles subtiles comme celles de quoi on dore sur le fer avec la Pierre sanguine, & le marmorise impalpablement avec du vinaigre distillé, puis le desséche : mets de cette poudre impalpable le poids d'un denier pesant sur une once de Mercure philosophique préparé comme son bain, & l'amalgame, ainsi que font les Orfévres pour dorer, & surtout prends garde à cette proportion. Sur une livre de Mercure il faut une once d'Or mis en poudre impalpable comme dessus; s'il y a moins de Mercure, mets moins d'Or, proportion gardée; puis lave ton amalgame tant que l'eau en sorte claire, c'est-à-dire qu'elle surnage sans autre lessive, le tout étant dans un matras à long col, que tu sigilleras du sceau d'Hermes, & de telle grandeur que ton amalgame ne passe pas la troisiéme partie de ton matras de verre bien renforcé, qui puisse soutenir le feu; cela fait tu le mettras dans son feu de digestion sur le feu d'Egypte, c'est-à-dire de corruption; tu lui en

en donneras le premier dégré un an, qui veut dire un mois, & le second dégré un autre an, sans que le feu s'éteigne, ou que la matiere se refroidisse, sur peine de tout perdre; ainsi ta matiere dissoudra en Mercure ton Or, lequel se mêlant avec lui, lui ôtera sa frigidité, l'échauffera & mortifiera, suivant l'instruction des Philosophes. Sois donc bien diligent à garder les choses susdites, d'autant que si tu mets plus d'un denier d'Or sur une once de Mercure, il congelera le Mercure en son profond, avant qu'être échauffé, & ne vaudra rien pour ton Oeuvre; & si tu en mets moins, il y en auroit trop peu pour l'échauffer & ôter sa frigidité naturelle, laquelle perdue, il est tout semblable au Mercure tiré des corps imparfaits; il faut sçavoir que quand il a été un an, c'est-à-dire un mois sur le premier dégré du feu d'Egypte, & un autre sur le deuxiéme, il est égal à celui de Saturne ou plomb. Continue-lui encore le second dégré du feu d'Egypte demi-an; ainsi au bout de deux ans & demi, ce sera le vrai Mercure de Jupiter, au moins il en aura toutes les qualités; & si au bout de deux ans, tu lui donnes le troisiéme dégré du feu d'Egypte, & lui continues encôre un an au bout de ces trois ans, il sera tempéré & égal à celui de Venus; & si tu veux avoir égard à celui des parfaits, il faut y mettre plus d'Or, & le faire cuire davan-

tage: donc pour la Lune & pour le Soleil tu mettras ſur une once de Mercure philoſophique préparé, comme nous avons dit, un denier & demi d'Or en poudre impalpable, & pour celui de la Lune quatre deniers & demi d'Argent accouſtré comme l'Or, puis tu le mettras ſur le premier dégré du feu d'Egypte, un autre an, & deux ans ſur le troiſiéme dégré pour la Lune, & trois ans pour le Soleil; tellement que pour le tout il faut cinq ans, pour le moins ſur le feu: mais ce ſont ans philoſophiques, & non pas tels que le Lecteur entend un ſur le premier, un ſur le ſecond, deux ſur le tiers; & en ce faiſant tu auras le Mercure de tous les corps, ſans avoir la peine de les tirer.

Obſerve ſurtout le feu & ſes dégrés; que le premier ſoit fébrile, c'eſt-à-dire à la température du feu du Soleil, au tems du mois de Février.

Que ſi tu manques au feu, tu perdras tout, parce que ſi tu donnes a ton Mercure en cuiſant la chaleur du dernier dégré, dès le commencement il s'envolera & ne l'endurera pas, à cauſe de ſon humidité & froideur; mais donne-lui au commencement le premier dégré ſi petit, que les autres doublez & triplez ne le puiſſent faire évaporer ni deſſécher ſi vîte, pour qu'il ſoit conjoint à la forme du Mercure coulant, car il ne ſeroit plus ſperme ni ſemence fé-

minine, & il ne vaudroit rien pour conjoindre la grande Pierre s'il étoit ſec & altéré, il ne pourroit fondre ni ſubtilier le premier dégré; donc il ſera ſi petit qu'il le puiſſe ſoutenir, & en le ſoutenant il l'échauffera & appéſantira, enſorte qu'il endurera un plus grand feu; & au bout de l'an tu lui doubleras & continueras encore un autre an. Ainſi petit à petit il s'accoutumera au feu, & s'appeſantira tellement qu'il endurera encore le troiſiéme dégré, même deux ou trois mois, ſans s'envoler ni altérer ou perdre ſa forme. Voilà ce qui touche la proportion du feu du Mercure des Métaux imparfaits & parfaits, requis pour être menſtrue de la grande Pierre, & la matiere propre pour la multiplier en quantité: & tout cela ſe fait naturellement & par une conduite linéaire.

Mais s'il eſt queſtion de la décoction de la grande Médecine, quoique le premier, ſecond & troiſiéme dégré du feu d'icelle, & celui de l'animation & échauffement ſoient ſemblables & pareils en qualité, & proportionnés à notre Mercure qui s'altére en poudre noire, blanche & rouge, le fixe, & fait permanent ſur le feu à cauſe de l'abondance du ſouffre, ce qui eſt défaillant en celui qu'on anime pour ſervir au grand Oeuvre; néanmoins il demeure, ainſi qu'il eſt néceſſaire, en ſa forme vulgaire de Mer-

cure coulant, ſans ſe fixer parfaitement; mais après la décoction du grand Oeuvre, il s'échauffe, appéſantit & fixe petit à petit, tant qu'il endure le feu exceſſif & ſes jugemens, car le feu éprouve & juge tout.

Enfin les Philoſophes nous avertiſſent d'uſer du feu d'Egypte, donnant à entendre par ce mot qu'il faut uſer d'un auſſi petit feu que celui d'Egypte pour le commencement de notre Pierre, comme ſi nous voulions faire éclore des poulets, en la génération deſquels ſi le feu étoit trop grand, il les cuiroit, là où il faut qu'il les corrompe & putrifie ſous la conſervation de leur eſpéce, avant qu'ils s'animent, parce qu'il eſt impoſſible d'animer une matiere ſans la corrompre, & de la putrifier ſans l'animer, car toute putréfaction tend à nouvelle génération.

La putréfaction donc pour la génération de notre Médecine parfaite eſt requiſe en l'œuvre de notre Pierre; cependant il faut uſer de ce petit feu comme celui des Egyptiens, en eſcloſant les poulets, afin de corrompre & putrifier nos matieres ſous la conſervation de leur eſpéce, autrement il les corromproit radicalement, chaſſant & faiſant évanouir le Mercure en fumée, ou en l'altérant avant le tems avec ſon ſouffre en une poudre inutile, ou les brûlant; mais s'il eſt proportionné à la qualité de nos matieres, il les putrifiera, & en cette putréfac-

tion la fémelle dissoudra le mâle en sperme, & semblable à elle; & la masculine l'animera de la forme & ame de son espéce; ainsi il faut que toute putréfaction se fasse avec douce chaleur, lente, humide & requise aux corruptions & générations.

Nous avons assez amplement discouru du feu, par le moyen duquel notre Pierre est faite, dont la pratique n'est que d'assembler & cuire notre Souffre & Mercure ensemble, lesquels les Philosophes ont appeliez de divers noms; entr'autres ils ont appellé le Souffre *Roi*, pour ce qu'il est le plus excellent des Métaux, qu'il a une puissance occulte de les enrichir & orner comme lui, en donnant aide à la nature par notre Art; ils l'ont aussi appellé *Lion* rougissant, parce qu'il est le Roi des animaux, & qu'il a du rouge; & de plusieurs autres noms. Ils ont aussi appellé leur Mercure de divers & étranges noms pour obscurcir & déguiser leur Oeuvre, le nommant *Dragon volant*, & toujours veillant, à cause qu'il a un venin mortel, & si fort qu'il peut tuer le plus noble métal en le mordant, c'est-à-dire l'Or en le dissolvant; *volant*, pour ce qu'il ne peut endurer le feu, qu'il ne s'en aille & s'envole en l'air & en fumée; & *pugil*, parce qu'il est toujours flambant & éclairant, & toujours mouvant, sans aucun arrêt, & de divers autres noms. Quelques Philosophes même les ont alliés ensemble, appellant le

Souffre *Gabricius*, & le Mercure *Beia*, le frere & la sœur, disant que pour venir à la Médecine parfaite, il falloit que la sœur tua son frere, & que le frere tua la sœur; ce que vous verrez dans la dissolution, c'est-à-dire que la matiere agente & patiente soient de même espéce, différente seulement de sexe, vû que le frere & la sœur sont tout d'un sang; aussi sont le Soufre & le Mercure de notre Pierre : qui plus est; cette consanguinité dénote que la semence féminine de notre Oeuvre approche si près de la masculine, que peu s'en faut que ce ne soit une même chose, & la différence n'est sinon de la chaleur de l'un, & de la froideur de l'autre.

Préparation de l'Or pour le mariage, en la seconde Opération.

Prends donc au Nom de Dieu, le Pere Tout-Puissant, le Soleil bien purgé au ciment royal, ou passé par l'Antimoine, tant qu'il soit bien pur, puis battu en feuille, comme celle dont on dore le fer avec la Pierre sanguine, & le marmorise avec du vinaigre distillé, puis le desséche & remarmorise en poudre impalpable, lequel ainsi préparé est le vrai & vieux Roi des Philosophes, dépouillé de ses habits & ornemens royaux, dépecé par menues piéces, séant sur le bord de la fontaine pour être jetté dedans, afin de recouvrer la santé, & de reprendre un nouveau corps, en recouvrant

la fleur de ſa jeuneſſe, avec dix fois plus de force & de beauté qu'il n'avoit, & ſe revêtiſſant de plus beaux & précieux ornemens qu'il n'avoit oncques porté, par la vertu de la fontaine ſon amoureuſe qui l'aura tiré à elle. Le Soleil donc, Roi des Métaux, pulveriſé, comme j'ai dit, c'eſt le Roi qui eſt dépouillé de ſa forme, à cauſe qu'il eſt tranché & découpé, & eſt dit pour ce ſujet le Roi dépouillé de ſes vêtemens, & alors il eſt prêt d'être amalgamé avec ſon Mercure; ils diſent qu'il s'aſſit ſur le bord de la fontaine, dans laquelle il ſe jette & ſe précipite, quand on l'amalgame avec ſon Mercure.

L'amalgame ſe fait ainſi : prends une demi-once de Soleil en poudre impalpable accouſtré comme deſſus, & l'amalgame avec deux onces de Mercure, comme j'ai dit ci-deſſus, d'un poids de Soleil ſur quatre de Mercure, cuit deux ans par le feu d'Egypte, un an ſur le premier dégré, & l'autre ſur le ſecond, puis fais laver ton amalgame avec ſon eau nette tant de fois, qu'elle en ſorte claire ſans aucune villenie, & le deſſéche; il ne faut que deux onces de Mercure & une demie de ferment; cet amalgame ainſi faite, les Philoſophes l'appellent fermentation, parce que le Soleil eſt vrai levain de l'Elixir : tu prendras donc cette amalgame, & tu la mettras dans un matras de verre, qui puiſſe ſoutenir le feu, & du-

quel l'amalgame n'occupera que la troisiéme partie ; la matiere étant dedans, il faudra sigiller du sceau d'Hermes, & note que s'il n'est bien fort, tu es en danger de tout perdre.

Les Philosophes l'ont figuré sous le nom d'une chambre claire & diaphane, disant que la fontaine dans laquelle le Roi s'étoit baigné, ou le lit où il étoit couché avec sa mie ou sa femme, étoit une chambre claire & transparente, entendant par la chambre le matras, lequel il faut mettre dans le four de digestion, pour le cuire à feu d'Egypte quatre mois ou plus, selon l'Almanac philosophique, pour le blanc & le rouge, c'est-à-dire autant de mois qu'il sera de besoin.

Ils ont caché le four sous le nom de muraille de pierre, laquelle avoit ladite chambre, si bien close & fermée, qu'il n'y avoit qu'une seule porte, par laquelle un seul Valet de chambre, sans plus, entroit & administroit au Roi ce qui lui étoit nécessaire ; voulant par cela nous faire entendre que depuis que la matiere est dans le fourneau, il ne faut qu'un homme & qu'une porte pour gouverner & entretenir le feu, le continuer également à chacun des dégrés sans refroidir, s'augmentant de Saison en Saison, en le continuant jusqu'à la fin de l'Oeuvre, sans croître ou décroître la chaleur : & par ces dégrés également proportionnés, tout notre Oeuvre est parfait ; à toutes

toutes ces choſes l'Artiſte ſera attentif, & ainſi il n'aura pas grande peine.

Les Philoſophes l'ont ſignifié, en diſant que la pratique & façon de la Pierre des Philoſophes eſt l'Oeuvre des femmes, pour qui la premiere occupation en leur ménage eſt d'attiſer le feu, & de faire bouillir le pot; ce qui eſt plus difficile que d'entretenir notre feu, & le continuer proportionné par ſes dégrés; tu allumeras donc le premier dégré du feu d'Egypte ſous notre matiere un an, qui veut dire quarante jours ſans l'éteindre, croître, ni diminuer, ni ſans ôter la matiere de deſſus le feu, en façon que ce ſoit, ni ſans la refroidir pendant ce tems; à l'aide de ce feu linéaire la diſſolution & putréfaction ſe font par une même action de feu intérieur, & de la matiere féminine agente ſur la maſculine; il eſt ici requis de ſçavoir ce que c'eſt que putréfaction.

Putréfaction eſt une action tempérée de la chaleur extérieure ſur l'humidité de la matiere, qui a pouvoir de corrompre & altérer ſa forme, & lui induire une nouvelle; ce que nous voyons dans la premiere année par le premier dégré de feu d'Egypte, qui aide à l'humidité du menſtrue, & corrompt la groſſe & ſolide forme du Mercure, comme lui qui eſt la vraie ſolution de la matiere.

Cette ſolution eſt une réduction d'une

matiere, laquelle finit aussi-tôt que le Soleil est réduit en Mercure ; ainsi elle n'est qu'une espéce de putréfaction, & quoiqu'il ne se fasse point de dissolution sans putréfaction, cependant la putréfaction peut se faire sans dissolution ; la putréfaction donc dure jusqu'à ce que la matiere soit devenue blanchâtre.

Quand les Philosophes ont dit que le fixe fut fait volatil, & le volatil fut fait fixe, & que ce qui étoit en bas étoit comme ce qui est en haut, & que le haut est comme le bas, ils n'ont pas voulu inférer autre chose, sinon qu'il falloit que le Soleil qui est fixe, & corps terrestre, lequel pour sa pesanteur tombe toujours en bas, fut dissout en Mercure, à cause qu'il est esprit volatil & léger, & s'envole en fumée, cherchant son élément, ainsi que font toutes les choses aerées & ignées qui montent sans cesse, pourvû qu'elles ne soient renfermées : & encore quand elles sont encloses elles ne font que tournoyer & circuler dans leurs vaisseaux, cherchant leur issue pour monter à leur centre ; il faut donc fixer le volatil, c'est-à-dire faire ensorte que le Mercure soit fixé & arrêté de la nature du Soleil, ce qui se fait lorsque la dissolution se fait dûement, continuant le feu par les régles générales des Philosophes, qui disent que cette dissolution est le premier principe de la congélation, & que le ferment étant dissout, aussi-

tôt il congéle son menstrue, ce qui se fait, en cuisant continuellement notre matiere par les régles du feu, tant qu'elle soit fixe & arrêtée sur les jugemens & essais.

Notre Soleil donc subtilisé & réduit en sperme, est le vrai souffre & ferment de notre Pierre, lequel étant joint à notre Mercure,& émû par le feu extérieur,ils s'embrassent si amoureusement tous deux, qu'ils se mêlent jusqu'à leurs petites parties en se congelant, car le ferment chaud & sec en son intérieur boit incontinent l'humidité de son menstrue & le desséche, parce qu'il est de son espéce, & le desséchant, il l'endurcit & appésantit, arrête, & fixe avec lui; en telle sorte, qu'ils sont faits tous deux d'une matiere seule & parfaite.

Parlons maintenant de la conversion des élémens, fort nécessaire pour la confection de notre Oeuvre, c'est-à-dire de leur séparation, ce qui est entendu de fort peu de personnes; mais les Philosophes par ce mot de séparation ont voulu dénoter qu'il falloit que la matiere de notre Pierre reçoive de degré en degré la qualité des élémens, avant que de venir à la maturité & perfection requise; & quand ils ont dit, qu'il falloit mettre l'eau à part, & chacun des quatre élémens,ils ont voulu faire entendre que leur matiere doit recevoir la qualité des quatre élémens l'un après l'autre, depuis la plus parfaite jusqu'à la plus imparfaite; parce que

l'on ne ſçauroit paſſer d'une extrémité à l'autre ſans un milieu & moyen ; la ſéparation donc des élémens faite ſelon les Philoſophes, il faut retourner à notre ſolution de la matiere, & déclarer ſes effets & les énigmes des Philoſophes, & puis nous déclarerons le reſte de la putréfaction.

Quand les Philoſophes ont dit qu'il falloit que la ſœur tuât ſon frere, parlant du Dragon volant, du Dragon ſans aîles, & du Lion rugiſſant, ils ont voulu ſignifier que la menſtrue, déguiſée ſous ces noms, diſſolve ſon ſouffre & ferment, qui eſt le Soleil, lequel ne ſçauroit rien engendrer s'il n'eſt réduit en ſperme, ſa premiere matiere ; cela arrivant en la diſſolution, il eſt propre à multiplier ſon eſpéce, ce que les Philoſophes entendent ſous ces paroles obſcures, appellant la diſſolution coït, & aſſemblement naturel du mâle & de la fémelle ; après lequel coït s'enſuit la conception, parce que les deux ſemences qui ſont rencontrées demeurent enfermées dans le ventre de la fémelle, c'eſt-à-dire dans le vaiſſeau propre du naturel, ſur le feu proportionné, lequel par ſon acte acheve de putrifier les matieres, & en les putrifiant la nature les anime ; c'eſt alors qu'elles perdent leur forme ſpermatique, & qu'elles deviennent en boue & en fange noire, qui eſt le principe de la congélation laquelle ſe fait ainſi.

Congélation est la dessiccation d'une matiere humide, & la restriction d'une matiere coulante par la chaleur du feu exterieur & interieur, desséchant l'humidité de la matiere.

Au commencement de cette congélation le frere tue la sœur, & la sœur tue le frere, & incontinent venant à putrifier la nature convoiteuse de la génération, les unit & anime; ainsi les deux morts pourrissent ensemble & reprennent une forme plus excellente que n'étoit leur premiere; ce que les anciens Philosophes ont autrement figuré, disant: le Roi être sorti de la fontaine dans laquelle il avoit été noyé, & son corps coupé & desseché, être guéri & consolidé, ayant un corps plus jeune, plus beau, plus robuste, & plus excellent de la moitié que le premier.

Aussi-tôt que l'ame est infuse dans la matiere, l'imprégnation se fait par l'ame qui entre dans icelle, & n'est autre chose que l'entrée du souffre dans le profond des petites parties de son menstrue, lesquelles il fait végéter & croître en son espéce, desséchant leur humidité petit à petit, selon la proportion du feu à ce requise; que si la congélation se fait avant le tems, & si la matiere paroît rougeâtre ou d'autre couleur que noire, l'Artiste se doit déconforter; car le feu qui agit tempérément en la matiere onctueuse, la fait premierement noircir, de plus blan-

chir, & alors il peut ſe réjoüir & s'aſſurer de la fin déſirée; & ſi au bout du tems compétant il voit que ſa matiere ſe congéle, & ſe congelant demeure noire, c'eſt ſigne de parfaite & mûre diſſolution, & que la matiere eſt animée, de quoi la couleur noire donne aſſûrance certaine, & réjoüit le Philoſophe.

Les Philoſophes ont appellé la tête du Corbeau cette bienheureuſe noirceur, parce que tout ainſi que les petits des Corbeaux, nouvellement nés, ſont blancs huit ou dix jours, & que leur pere & mere les abandonnent juſqu'à ce qu'ils ſoient vêtus de plumages noires comme eux, alors ils les reconnoiſſent pour leurs enfans, & les nourriſſent en leurs nids; notre pierre auſſi avant ſa diſſolution eſt blanche, & quelque tems après : ce qui nous empêche de pouvoir juger ſi la diſſolution requiſe eſt parfaite, juſqu'à ce qu'elle ait changé de couleur, laquelle ſi elle eſt autre que noire en ſon changement, elle n'engendrera rien au déſir de l'eſpérance; & pour cela l'opérant la doit abandonner comme font les Corbeaux envers leurs petits.

Mais ſi elle eſt noire, c'eſt ſigne de parfaite diſſolution phyſique, précedant l'imprégnation, avec aſſurance de la naiſſance de l'enfant déſiré. Pourquoi l'Artiſte doit prendre courage, reconnoître ſon œuvre légitime, & le noircir juſqu'à ſa perfection

avec le feu d'Egypte, selon son exigence, lui allumant son second dégré du feu d'Egypte pour lui ôter la noirceur; & à l'heure que l'Artiste voit la couleur noire nager dessus la matiere, qui est la grossiere terre puante, sulphurée, infecte, corrompante & inutile, il la faut séparer d'avec le pur, en lavant & relavant tant de fois avec eau nouvelle, qu'elle en devienne blanche; ce qui se fait par la nature aidée de l'Art, & est entendu de fort peu de gens, qui manquent en ce seul point de lavement de la noirceur de la Pierre, faute d'entendre les Philosophes, qui disent qu'il faut laver & relaver leur matiere avec réitération d'eau nouvelle, tant que la noirceur s'en soit allée: toutefois ils n'entendent pas par ces lavemens & relavemens qu'il faille ôter la matiere de dessus le feu, & y ajoûter nouvelle eau, ni essuyer la taye noire qui nage dessus; mais qu'il faut continuer le feu, en l'augmentant par sa continuité, qui en accroît la force d'un dégré, duquel la chaleur humide & tournoyante échauffe & desséche la matiere tellement, qu'elle blanchisse.

Que s'ils entendoient bien que le feu purge & nettoye mieux que l'eau, & que par le moyen d'icelui les Philosophes ont signifiée la clarté luisante, continüe & mondificative des solutions & ordures de notre Pierre, ils ne tomberoient pas dans l'inconvenient comme ils font, & ils parvien-

droient à leur deſſein ; en quoi manquant, ils tuent & privent leur matiere de ſon eſprit, en lui ajoutant de nouveau menſtrue, & en l'ôtant de deſſus le feu, & de ſon vaiſſeau ; par-là ils la refroidiſſent, ce qu'on ne peut faire ſur peine de la rendre inutile ; ils ne s'y tromperoient point, s'ils entendoient ce que c'eſt que ablution.

Ablution n'eſt autre choſe que l'abſtraction de la noirceur, tache, ſouillure & immondicité, laquelle ſe fait par la continuation du ſecond dégré de feu d'Egypte qu'il faut allumer & doubler ſous la matiere auſſitôt qu'on la voit noire, le continuer un an entier ſans l'augmenter ni diminuer, ni lever la matiere de deſſus le feu, ni la refroidir ; & cette augmentation de feu procede en ce tems de ſa continuité.

Le feu donc de notre Pierre par ſa continuation & aſſiduité lavera, nettoyera & purgera la noirceur, puanteur, venin & poiſon de notre matiere, que la putrefaction a engendré ; non pas en les ſéparant d'icelle, mais en les devorant & attirant à lui inviſiblement, à cauſe de la noirceur, dont il donne la marque pour ſigne de ſa mundification, par les couleurs qui apparoiſſent ſur la matiere; à ſçavoir la griſe, puis la noire, qui eſt le commencement de la deſſiccation, devorement & purgation de l'immundicité, & enſuite la blancheur, qui eſt la parfaite mundification ; puis après elle, ap-

paroît la couleur plus rouge qu'un rubis, qui est l'extrême desficcation, & la purgation la plus accomplie que l'on sçauroit trouver en ce monde. Lorsque la matiere commence à perdre sa blancheur & à rougir, il apparoît un nuage de toutes les couleurs dans le ventre du matras, comme la couleur d'Iris en la Mer, laquelle s'engendre des rayons du Soleil retenus & reflêchis dans la concavité de la nuée humide ; ainsi notre matiere qui a un peu d'humidité, que le quatriéme dégré de feu éleve dans le matras en blanc & diaphane, rend une vapeur rutillante brûlante, qui se reverbere dans le creux du vaisseau, parce qu'elle ne peut sortir, où par le moyen rayon du feu extérieur, elle reçoit diverses couleurs, changeant de tannée en jaune rouge & verte, qui apparoissent dans le ventre & la concavité du matras, comme font les rayons du Soleil dans l'Arc en Ciel que nous appellons Iris.

On voit donc en notre Pierre toutes les couleurs, desquelles la premiere est la noire, pendant laquelle il faut séparer le pur d'avec l'impur, le salubre d'avec le corruptible & venin mortel, que les Philosophes ont ainsi nommé, à cause de la putrefaction qu'elle engendre, & pour signifier l'action du Lion & du Dragon, & finallement à cause des matieres qui étoient mortes ; ce qui n'arriveroit point, si la nature & l'impregnation de notre Enfant Philosophique,

ou grand Elixir, ne les eût animés pour le produire & enfanter à nos yeux, à quoi nous ne pouvons parvenir ſans le nourrir au ventre de ſa mere, juſqu'au tems de ſon enfantement, qui n'eſt que le matras de verre clair & blanc comme la Lune : ils uſent de ce nom, d'autant qu'il n'y a rien plus ſemblable à la Lune, que le verre ; car il eſt clair & pâle comme elle, & reçoit les couleurs des vapeurs auprès du feu, comme elle fait celle du Soleil. Ils ont ainſi appellé ce verre ou matras le ventre de la mere, qui ne veut point d'autre matiere pour nourrir ſon enfant, que le vrai ſouffre & ferment parfait inclus en icelui ; & il ne faut que deux onces de menſtrue, ſur une demionce d'icelle, & toute la matiere ne doit peſer que deux onces & demie en tout ni plus ni moins ſelon le poids Philoſophique, auquel il faut avoir recours ; & les Philoſophes appellent le menſtrue, la matiere de leur Pierre, le Lion, l'Element de l'eau, le Dragon igné, l'Element terreſtre imprigné d'un feu de nature.

Tout ce qui paroît à nos yeux eſt compoſé de forme & de matiere, deſquelles la premiere eſt l'air & le feu, l'eſprit, la vie, l'Ame, l'eſſence, & la diſpoſition qui donnent à leurs ſujets action & être ; la ſeconde eſt la terre & l'eau, la froideur, l'humidité, la matiere morte, indiſpoſée, ſans mouvement, ſans vie, vigueur, ou ſubſiſ-

tance : & c'eſt celle qui eſt le menſtrue de la Pierre ; c'eſt pourquoi elle retient le nom de matiere ; au contraire le ſouffre retient le nom de forme , parce que ſans lui le menſtrue ne ſçauroit pourvoir à la dignité de la Pierre.

Les Sages ont même dit comment le menſtrue eſt la matiere de la Pierre ; ſçavoir , parce qu'elle repréſente les deux Elemens l'eau & la terre , patientes féminines , leſquelles ne peuvent rien produire , s'ils ne ſont échauffés de l'air & du feu maſculins & agens , repréſentés en notre Pierre par le ſouffre & ferment Philoſophal; & à cette occaſion ils en retiennent le nom , à l'exemple des animaux , & ainſi ils les ont nommés ſemences maſculines & féminines , deſquelles la premiere eſt l'ame qui forme & diſpoſe la féminine, qui eſt une matiere homogene : cela ſe connoît aux animaux , vû qu'il n'y entre qu'un peu de ſemence ſolaire & ignée du mâle & à une fois , laquelle la femelle conçoit en ſon ventre où elle anime , fomente & nourrit la ſemence par ſon ſperme lunaire & humide : ainſi en notre Oeuvre , l'enfant eſt conçû par l'opération du ſouffre ſpirituel , & après eſt nourri de ſa propre ſubſtance humide maternelle juſqu'à l'enfantement ; ainſi donc un peu de ſouffre eſt nourri d'une grande quantité de menſtrue , tous deux enclos dans un petit vaiſſeau , comme un petit germe de cocq

dans un œuf, avec une grosse masse de matiere & semence feminine, laquelle il digere & amene à sa perfection, par le moyen de la chaleur continuée, jusqu'à tems que le poulet soit éclos.

Il n'y a génération au monde, qui approche tant de notre Pierre que celle des poulets, ce qui est cause que les Philosophes ont appellé leur matiere enclose dans le matras sigillé du sceau d'hermes, l'œuf des Philosophes; car si à l'un il n'y a qu'un peu de semence masculine sur une grosse masse feminine, ainsi est-il de l'autre; s'il ne faut qu'un petit feu pour amener l'un à sa perfection, l'autre n'en veut point de grand; & si le feu de l'un semble avoir de l'humidité avec sa sécheresse, celui de l'autre est fait des deux: de même, si le feu de l'un doit être continuel sans que sa matiere refroidisse, ou qu'il soit interrompu, ou sans qu'on la puisse cuire a deux fois, à peine de faire mourrir le poulet sans jamais pouvoir ressusciter, aussi si le feu de l'autre est éteint, ou discontinué, ou que la matiere refroidisse, l'Oeuvre perira sans aucune espérance de lui pouvoir rendre les esprits vitaux. Ainsi tout ainsi qu'un œuf a tout ce qu'il lui est nécessaire pour la génération du poulet, qu'il n'y faut rien ajouter, & qu'il n'y a rien de superflus qu'il faille ôter, de même aussi il faut enclore en notre œuf tout ce qui est nécessaire à la génération de la Pierre, tout cela est contraire

aux lavemens, dont usent, plusieurs mal expérimentés pour ôter la noirceur de leur matiere. Aussi si l'on rompoit les œufs avant le tems que les poulets doivent sortir, ils mourroient, & on ne pourroit trouver moyen de les achever de couver ni éclore, parce que l'esprit solaire seminal & agent, déconcerté en son ouvrage, se dissipant, tourneroit à autre Iliade; d'ailleurs, l'eau élementaire & extérieure les tueroit & humeroit les esprits essentiels de vie, laquelle cesseroit faute d'archeémoteur; ce qu'aussi feroit notre matiere si on débouchoit le matras, & si on en tiroit la matiere dehors; car on dissiperoit & éteindroit les esprits de notre Pierre, lesquels en font le mouvement & l'opération.

Pour conclusion, tu continueras ton feu jusqu'à la fin de l'Oeuvre, lequel tu nourriras de chaleur graduée, de laquelle le second dégré sera doublé de moitié, & continué depuis la noirceur jusqu'au commencement de la blancheur, ce qui doit être 40 jours pour le moins autant que le premier dégré. Après les 40 jours & les deux premiers dégrés de feu finis, tu tripleras ton feu, & le continueras tant que la matiere passe en blancheur toutes les neiges du monde; & pour le moins aussi long-tems qu'un chacun des premiers dégrés. Maintenant il faut notter, que si la matiere est fermentée de Soleil pour le rouge, elle est parfaite pour le blanc sur le tiers dégré du feu, à l'heure qu'el-

le est sur le plus haut point de sa blancheur, sans que tu la lui puisses cuire davantage sur le blanc, à peine de perdre & gâter le tout, pendant sa couleur blanche, parce qu'elle rougira pour parvenir à la perfection rouge par l'action du feu, qui achevera de dessécher son soufre & lui ôter son humidité, causée de sa blancheur en laquelle notre Médecine n'est que le Soleil; ce que les Philosophes ont montré, disans, qu'on ne peut transmuer le Soleil en Lune que par la voye de la Pierre, en les cuisant, & que celui qui sçait conduire jusqu'à ce point de parfaite blancheur, sçait tout.

Mais si la Pierre est fermentée de Soleil & Lune après le troisieme dégré de feu d'Egypte, il lui faut encore donner un autre feu pour la fixer, non pas d'Egypte, car il finit en l'Oeuvre à la fin du troisieme dégré; mais le quatriéme dégré de feu à la mode de Perse, que tu continueras pour le moins un an, ou même autant que chacun des autres: & finalement jusqu'à ce que la matiere soit fixe sans s'envoler ni fumer sur la lamine de cuivre ardente; que si elle fumoit, il l'a faudroit encore continuer sur le quatriéme dégré de feu de Perse, jusqu'à ce qu'elle ne fume plus, & en cet endroit il faut remarquer que ce quatriéme dégré de feu de Perse se doit donner & conduire aussi par dégrés; le premier plus doux, le second plus fort, le troisiéme encore redoublé, & le quatrié-

me renforcé de moitié. Toutefois ces 4 dégrés ne doivent non plus durer qu'un des autres dégrés qui est de 40 jours, à la fin duquel tu laisseras mourir ton feu & refroidir ta matiere sur les cendres ; ce qui étant fait, elle sera prête à recevoir l'inseration, après laquelle elle sera parachevée : ainsi est la Médecine rouge, après qu'elle a été fixée sur le dernier dégré du feu de Perse.

Les trois premiers dégrés de feu donc cuisent la matiere, la purgent de toutes mauvaises humeurs, & la mettent au plus haut dégré de blancheur qui soit en la nature, par quoi elle est prête d'être tirée de son vaisseau ; ce qu'étant fait, elle peut vivre, c'est-à-dire porter son exubérance, & donner perfection aux imparfaits par sa perfection, & les parfaire comme une Lune fixe ; mais elle est parachevée de cuire, & digerée par le cinquiéme dégré de feu de Perse ; lorsque la Médecine ne fume plus, & qu'elle prend la couleur rouge, tant qu'elle passe le rubis en beauté & couleur rouge cramoisi, enfin elle est permanente. Pour lors il est tems de l'ôter de dessus le feu, parce qu'elle est parfaite & vivra, c'est-à dire qu'elle donnera la vie & transmuera les corps imparfaits en fin Soleil, & même guérira toutes les infirmités du corps humain par son extrême chaleur sans excès ; néanmoins elle a acquise une grande vertu & force céleste en son temperam-

ment ſur le cinquiéme & dernier dégré de feu de Perſe, que les Philoſophes ont comparé aux Aſtres du cinquiéme Ciel, leſquels par leur chaleur deſſéchent durant le cours de neuf mois, les humeurs nouvellement émûes & amaſſées ſur l'enfant par l'Etoile du huitiéme mois.

Lorſque ta matiere eſt ainſi rouge, les Philoſophes l'appellent chaux du Soleil calciné avec le mercure au four de reverbération, ſelon l'intention des Sages; mais cette chaux Philoſophique n'eſt pas encore fuſible; car elle eſt comme morte, c'eſt-à-dire ſans aſſez de vigueur, ſi elle n'a point encore été incerée; & l'inceration eſt priſe par les Philoſophes pour la fixation: il eſt grandement requis, pour en faire la diſtinction, de ſçavoir ce que c'eſt qu'inceration.

L'Inceration donc eſt une fixation molle, ou l'adouciſſement d'une matiere ſéche, aride & ſans fuſion ni ingrez, qui l'a rend fuſible comme cire, aigüe, permanente dans les corps avec leſquels elle eſt fondue. Il faut que cette Inceration ſe faſſe avec du mercure pareil, & de même matiere, que celui duquel la Pierre eſt faite, & non autrement, ce que tu feras ainſi.

Prends une Médecine fixée comme deſſus ſans s'envoler ſur la lamine ardente; tu la réduiras en poudre implacable ſur un porphire; puis faits en un amalgame, avec ſix fois ſon poids de mercure mortifié, comme j'ai

j'ai dit ci-dessus, & animé, qui ait été deux ans sur le feu, un sur le premier dégré, & l'autre sur le deuxiéme; & pour faire court, il faut qu'il soit de celui la même de quoi la Pierre est faite, que tu incereras & mollifieras. Sur quoi tu dois notter que la Médecine blanche doit être nécessairement amollie, adoucie & incerée avec du mercure animé de la Lune pour le blanc, & du Soleil pour le rouge, autrement tu ne feras rien qui vaille, & perdras ta Médecine.

Ton amalgame étant faite, tu la feras laver & relaver avec son eau tiéde & claire, tant de fois qu'elle en sorte claire & nette, puis tu le feras dessécher naturellement par le travail; il ne restera d'humide que ce qui suffira pour tenir la matiere un peu plus molle en forme de pâte bien épaisse, laquelle restant dans son matras bien lutté de bon lut par le col, & scellé du sçeau d'hermes, se parfera au four d'athanor, sur le feu Philosophique, que tu gouverneras par dégrez; le premier sera petit & moderé, le second plus fort de moitié, & le troisiéme encore renforcé de moitié, & tu continueras chacun pour trois mois, ou comme tu verras que les couleurs qui apparoîtront, le requereront.

Si tu vos que ton mercure s'envole, & qu'il ne se puisse fixer si-tôt, ne t'étonne pas pour cela, car il suffit que son

odeur demeure, & qu'il mollifie la matiere ſans qu'il la fixe ; & s'il y demeure, c'eſt tout un : & ſi pour une, deux ou trois fois la matiere n'eſt pas fuſible comme cire, tu la repulveriſeras & l'amalgameras avec ſix fois ſon poids du même mercure que tu as fait ; & autant qu'il ſera requis, fais encore laver ton amalgame, deſſéche-le, & après fais cuire comme deſſus : continues tant de fois cela que la matiere ſoit fuſible comme cire, & alors elle ſera prête à être jettée en projection ſur les imparfaits. Elle n'eſt plus en cet état une matiere impuiſſante, mais elle méritera le nom de Roi devenu plus beau, plus fort, plus parfait & plus jeune qu'il n'étoit auvant que d'entrer en la fontaine, & enrichi d'une couronne, de vêtemens & ornemens plus précieux & plus riches qu'il n'avoit jamais porté ; par-là ſeront auſſi le frere & la ſœur, le Lion & le Dragon, reſſuſcités plus jeunes & plus beaux qu'ils n'avoient été.

Il nous faut maintenant venir à la projection & enſeigner le moyen de la faire ſur les corps imparfaits, ou ſur le mercure mortifié ou animé, ce que nous enſeignerons de dégré en dégré, ſuivant le diſcours de cette pratique ſur le mercure vulgaire ou argent vif.

Projection eſt une fuſion de la Médecine parfaite ſur les corps imparfaits, ou moyens minéraux, chauds & bouillants ; ce qui ſe fait ainſi.

Fonds cent poids de lune pure, laisse-là bien bouillir, & lorsqu'elle sera bien bouillir, fais des petites pelottes d'un poids de la Medecine rouge, & en jette une sur la lune fondue & bouillante, & quand elle sera consommée, jettes-y en une autre: ce que tu continueras tant que cent poids de ta lune ayent consommé un poids de ta Medecine rouge; laisse-le tout en bonne fonte, remuant depuis le commencement jusqu'à la fin, avec une verge de coudre ou autre bois; afin que tout se mêle bien ensemble l'espace d'une heure ou de deux: puis couvre le creuset de charbons, & étant refroidi, romps-le, & en retire la matiere que tu referas fondre & jetteras en lingot, & tu auras Soleil à 24 karats, meilleur que celui de la miniere terrestre.

Il ne faut pas s'étonner si j'ai dit qu'il faut jetter ta médecine rouge sur la Lune, parce que la Lune est plus parfaite que les autres imparfaits, ce qui est cause qu'elle se transmue plutôt, avec moins de peine, & moins de médecine, & plus parfaitement que les imparfaits; ce que tu peux reconnoître, parce qu'un poids de la médecine rouge ne tombe que sur dix des imparfaits, en ce qu'ils sont si cruds, froids & pleins de villenie, de terre & souffre noir & puant, qu'un si petit poids ne sçauroit teindre, échauffer, cuire & digerer un plus grand nombre, ni le purger de ses im-

perfections & infections, ce qu'il faut néanmoins que la médecine fasse, autrement elle ne transmuera pas en Soleil; mais en transmuant la Lune, elle n'a pas beaucoup de peine, car elle est pure & nette, presque assez cuite, & est rouge en son intérieur, tellement qu'il ne faut qu'un peu de médecine pour achever sa digestion, & pour parfaire sa teinture occulte.

Si tu veux faire fin Soleil & Lune des imparfaits, choisis celui qui d'entr'eux est le plus parfait; sçavoir le cuivre, & fais projection sur lui, blanche ou rouge, selon que tu voudras transmuer & en fondre, dix poids; & quand il sera bien fondu, & si chaud qu'il commencera à tourner en fumée, jettes-y une dixiéme partie de notre médecine, trois fois mise en pelottes, & gouverne le feu comme j'ai dit de la Lune; puis jette ta matiere en lingot, & tu auras Soleil ou Lune, selon que sera la médecine, meilleur que le naturel; les autres imparfairs se transmuent aussi en Soleil & en Lune de cette façon, mais ils ne sont pas ni si clairs ni si beaux, que ceux qui sont faits de l'imparfait ci-dessus, parce qu'il est plus beau, plus clair, & plus net que les autres imparfaits, & approche plus de la perfection.

Or si tu veux faire projection de cette médecine sur le mercure vulgaire, tu le peux faire, comme aussi sur le Mercure

des corps imparfaits, moyens & minéraux, ſans aucune préparation, pourvû qu'en les tranſmuant, ils ayent été bien ſéparés & purgés de leur groſſe terre, puante & infectée ; car autrement la terre empêcheroit la perfection, & ne feroit rien qui vaille.

Notes en cet endroit, que le Mercure vulgaire, animé & réchauffé, ſe peut convertir en Soleil, quoiqu'il ſoit fermenté de Soleil ou de Lune, & non au contraire ; car le Mercure vulgaire, qui eſt ſeulement fermenté de l'Or, comme par exemple d'un poids & demi d'Or ſur vingt-quatre poids dudit Mercure, qui par ce moyen eſt vrai Mercure d'Or, puiſqu'il en a toutes les qualités, ne peut ſe tranſmuer en Lune, par la médecine blanche, parce qu'il eſt trop parfait, & qu'en ſe congelant & fixant avec elle, il tire toujours ſur ſa couleur d'Or, ou de Mercure ; & partant il faut conſerver ce Mercure pour la multiplication, ou pour faire l'Or avec la médecine rouge, ou ſouffre du Soleil pour l'abbréviation.

Mais les autres Mercures que l'on peut tirer des imparfaits, & moyens minéraux, & tous autres Mercures vulgaires préparés, comme nous avons enſeigné, excepté celui du Soleil, reçoivent la forme parfaite de la Lune par la médecine blanche, ſi tu les gouvernes comme s'enſuit.

Mets dans un creuſet ſix poids de Mercure vulgaire, ou de quelqu'autre des im-

parfaits ſur le feu de charbons ardens, & l'y laiſſe tant qu'il commence à pétiller, & s'envoler ; puis jette ſur icelui un autre poids de médecine, qui fondra incontinent, & en fondant elle congelera le Mercure : tous les deux ſe congeleront & fixeront en une poudre grisâtre, qui ne fera aucun ſigne de s'en aller ou s'envoler ; lorſque tu verras cela, tu approcheras & accroîtras le feu autour du creuſet, & le ſoufleras doucement, puis continueras, tant que la matiere commence à devenir fort blanche, ou très-rouge ; enſuite couvre tout ton creuſet de charbons, & laiſſe mourir le feu, & refroidir ta matiere ; après quoi fonds-la, & tu auras bon Or ou Argent, ſelon la nature de ta médecine.

Cette projection a été figurée par les Philoſophes, diſant que le Roi à l'iſſue de la fontaine, amande tous ſes ſujets, & les a fait Rois ; les a couronné de riches couronnes, voulant ſignifier par les ſujets ces corps imparfaits qui reçoivent la perfection par la projection de la médecine ; ils ont auſſi figuré la fixation de tous les Mercures en Or ou Lune, diſant que les Oiſeaux qui paſſoient par deſſus la chambre où étoit le Roi, sarrêtoient & perdoient leurs aîles, appellans ainſi le Mercure du nom des Oiſeaux ; ils ont même ſignifié cette projection, par les dents des Dragons réſuſcités,

qu'ils disoient avoir tant de force, que leurs dents jettées & semées en terre produisoient des hommes, tant ils étoient vertueux ; signifians par les dents la poudre de la médecine, & par les hommes, les Métaux imparfaits fondus en toutes sortes de Mercures ; ils ont aussi signifié la projection, disans que leur Oeuvre étoit un jeu de petits enfans, qui se réjouissent ensemble à faire de petites choses émerveillables, & qui sont bien aisées : voulans dire qu'après que la médecine est faite, ce n'est qu'un petit passe-tems pour faire la projection, transmuer les corps imparfaits, & les rendre parfaits.

Il est tems maintenant de venir à la multiplication de la Pierre, qui est de deux espéces, l'une en vertu ou qualité, & l'autre en quantité.

La multiplication en qualité est une augmentation de vertu, tellement que la médecine qui n'a de vertu que sur dix poids, se multipliera en telle sorte, qu'elle aura force & puissance sur cent, & celle de cent étant multipliée ira sur mille, & ainsi de suite jusqu'à l'infini ; si pourtant tu veux que ta médecine tombe un poids sur cent des Métaux imparfaits fondus, & sur autant de Mercure animé & échauffé, & sur dix poids de Mercure vulgaire crud, & sans être mortifié ni préparé, il faut commencer ton Oeuvre tout de nouveau en cette façon.

Fais une Amalgame de quatre onces de ta Médecine parfaite après la prémiere préparation ou façon, avec dix onces de Mercure animé & cuit deux ans, pareil à celui de quoi elle est faite, & te donne de garde de prendre du Mercure animé de Lune, pour amalgamer la Médecine rouge, autrement tu gâteras tout ton Amalgame : cela fait, lave & relave-la dans son eau, tiéde & nette, en l'œuf philosophiphe, tant qu'elle soit claire; la matiere ne doit pas passer la moitié dudit matras, lequel tu sigilleras du sceau d'hermes, & le mettras dans le fourneau sur le Feu philosophal.

Ce qu'étant fait, tu lui donneras le premier dégré du Feu d'Egypte, jusqu'à ce que la matiere soit dissoute, qu'elle commence à s'épaissir, & qu'elle soit noire; puis tu lui augmenteras le Feu d'Egypte d'un dégré, & lui continueras tant qu'elle soit plus blanche que neige; & si c'est la Médecine blanche, pour lors le Feu d'Egypte est fini, il faudra pourtant rallumer le Feu de Perse pour le quatriéme dégré, lequel tu lui donneras par quatre dégrés entiers, lesquels tu compasseras en longueur de tems seulement, dans un des degrés du Feu d'Egypte, & les départiras en quatre, donnant à chacun dégré d'icelui Feu de Perse, une quatriéme partie du tems du Feu d'Egypte; un de sept dégrés, comme j'ai dit, lui augmentant de moitié, & changeant l'un après

l'autre

l'autre, tellement qu'au dernier, le feu ſoit bien fort & bien grand; puis laiſſe-le mourir, & refroidir la matiere ſur les cendres. Mais ſi la matiere eſt fermentée de rouge, il faut que, lorſqu'elle aura acquis une couleur très-blanche, tu lui donnes après les trois dégrés encore un dégré de Feu d'Egypte, qui ſera quadruple, & le continueras autant que l'un des autres, ou juſqu'à ce que la matiere ſoit bien rouge; lequel finit, le Feu d'Egypte finit pour la Médecine rouge; & alors il lui faut donner le Feu de Perſe par quatre dégrés, ainſi que j'ai dit de la Lune; lequel étant fini, la matiere ſera rouge comme un rubis, & fixe: tu la prendras & incéreras avec du Mercure, pareil à celui duquel elle a été faite, & la gouverneras ainſi que j'ai dit en l'incération; & tu réitéreras tant de fois qu'elle fonde comme cire, & alors elle aura dix fois plus de force & vertu qu'elle n'avoit; un poids tombera ſur cent des imparfaits, moyens, & minéraux.

Si tu veux qu'un poids tombe ſur mille, recommence l'œuvre tout de nouveau, prenan toujours la derniere Médecine. Fais donc ton Amalgame de deux onces avec dix onces de Mercure animé, & cuis ton œuvre tout du long, comme deſſus; puis la commence encore, prenant de cette derniere Médecine, & fais l'amalgame d'une once d'icelle, avec cent de Mer-

cure ; augmentant toujours le poids du Mercure ou Menſtrue, dix fois autant que de la Médecine ; c'eſt ainſi que la Médecine eſt multipliée en vertu.

Il faut ici noter un très-grand ſecret tenu fort caché par les Philoſophes, afin d'obſcurcir la multiplication en quantité ; car ſi tu ne mets guére de Mercure, ſa froideur n'excéderoit pas l'extrême chaleur de la Pierre, pour quoi il ne la pourroit diſſoudre ; car elle ſe congéleroit en Soleil ou Lune incontinent, & cela avant qu'il eût le loiſir de la réduire en Mercure comme lui ; ce que ne faiſant point, la vertu de la Pierre ne pourroit pas croître, ne pouvant recevoir de nouvelles décoctions.

Car tout ainſi que le Soleil n'engendre rien, s'il n'eſt réduit en Mercure, & ſubtiliſé en ſperme & ſémence de ſon eſpèce ; ainſi ne fera la Pierre, ſi elle n'eſt miſe en la premiere ſémence & ſperme du Mercure, ce qu'une petite quantité de Mercure ne ſçauroit faire ; car elle ſe congéleroit en Or, avant qu'il eût diſſout la Médecine. Par-là il eſt évident qu'il faut tant mettre de Mercure, qu'il ſurmonte la chaleur de la Médecine, & ainſi il ſe diſſoudra ; puis elle ſe congélera ; & ſe congélant ſe fixera par la force & continuité du feu, qui la décuira de nouveau ; & par ce moyen la vertu ſe décuplera autant de fois, que la multiplication ſera réitérée.

Nous avons assez parlé de la multiplication de qualité, il est tems maintenant de parler de celle de quantité, qui est autant éloignée de l'instruction des Sophistes, que la précédente, tant en substance de matiere, que quantité & façon de faire ; lesquelles les Sages ont inventé, afin que la poudre de projection ne leur manquât, pendant qu'ils refont l'œuvre de nouveau pour multiplier la vertu de la Médecine ; & aussi parce que plusieurs ayant fait une fois la Pierre, s'en contentent sans la refaire; & même parce que quelques autres l'ayant réitérée deux ou trois fois, ne voulant plus s'y amuser, désirent toutesfois que la matiere & poudre ne leur manquent. C'est donc pour ce sujet, qu'ils se sont imaginés par raisons naturelles & véritables, d'augmenter leur poudre de projection.

La multiplication donc en quantité est une augmentation d'un poids d'icelle, jusques à un poids infini, sans refaire de nouveau toute l'œuvre, & sans diminuer toutes les forces, vertus & qualités d'icelle ; mais en la conduisant en toutes les proportions de sa perfection, & en convertissant la matiere, c'est-à-dire, en l'augmentant & transmuant promptement en Médecine, telle qu'est celle à laquelle elle est jointe, selon la vraie méthode de notre Art.

Cette augmentation se peut faire avec le Mercure vulgaire du Soleil ou de la Lune, ou

bien ainſi qu'eſt mon intention avec le Mercure vulgaire proportionné en toutes ſes qualités à celle du Soleil & de la Lune, ce que je t'ai enſeigné ci-deſſus ; mais il faut bien prendre garde de multiplier la Pierre blanche avec du Mercure animé du Soleil, ni la rouge avec celui qui eſt animé de Lune, car nous gâterions tout ; & au lieu de multiplier ta matiere, tu la perdrois, & éteindrois ſa force & vertu.

Pour donc multiplier la Médecine rouge, prends deux onces de Mercure vulgaire, animé, d'un denier & demi ſur une once, & cuis le tems requis ; puis le fais chauffer en un creuſet ; lorſqu'il commencera à bouillir, jette ſur ce Mercure, quatre onces de ta Médecine fuſible ſans l'ôter de deſſus le feu, juſqu'à ce qu'elle ait congelé ledit Mercure en poudre, ce qu'elle fera bientôt ; puis tu l'ôteras, & mettras dans un matras bien lutté que tu boucheras bien ; après cela tu le laiſſeras ſur un feu de charbon aſſez moderé & temperé, & l'y tiendras quatre jours entiers, comme ſi tu voulois diſtiller ; puis augmente-lui le feu de moitié, & lui continue quatre jours entiers naturels ; finalement tu lui donneras encore huit jours entiers, beaucoup plus fort que les premiers.

A la fin deſquels tu prendras ta matiere, & la mettras entre deux creuſets luttés l'un ſur l'autre, & la tiendras au feu

de reverbere par vingt-quatre heures pour l'achever de fixer, lesquelles passées, tu laisseras refroidir la matiere, diminuant le feu de six en six heures ; & au bout de dix-huit heures, ta matiere n'étant pas refroidie, tu entoureras le creuset de charbons ardens, & lui entretiendras encore six heures ; puis tu laisseras entiérement mourir le feu, & refroidir la matiere ; lors tu auras deux onces d'augmentation de Médecine, qui aura autant de pouvoir que la premiere, & tu la pourras après multiplier avec deux onces dudit Mercure, tu ne la gouverneras ni plus ni moins que j'ai dit, & tu auras quatre onces d'augmentation ; puis recommence le tout avec quatre onces de ton Mercure, réitérant oujours avec nouveau Mercure, & tu multiplieras ta Médecine tant que tu voudras, selon la projection requise, & tu auras de meilleur Or que le naturel.

Et si tu veux multiplier ta Médecine en poudre blanche, tu prendras deux onces de Mercure animé & fermenté de Lune, cuit le tems requis, & quatre onces de Médecine blanche, & en fais comme de la rouge ; ainsi tu la pourras multiplier jusqu'à l'infini, aussi-bien que la rouge ; partant si tu désires avoir grande quantité de poudre de projection, il te faut animer beaucoup de Mercure vulgaire, avec Or ou Argent, & les cuire comme il a été dit ; &

quand il te manquera, tu en animeras derechef d'autre, & recuiras dans un ou plusieurs fourneaux, comme tu voudras; en faisant ton œuvre, tu la multiplieras en vertu, afin que quand elle sera faite, la matiere ne te manque point pour la multiplier en quantité.

Ces multiplications sont bien différentes de celles des Abuseurs & Sophistes, qui deshonorent la Science, laquelle les gens de bien, les Sages, Philosophes & Sçavans, honorent & reconnoissent véritable, confessant qu'un tel bien, ne vient point de nous, mais de la seule bonté de Dieu, pour en faire des aumônes, nourrir, entretenir, & revêtir les pauvres, femmes veuves, pupilles & orphelins, marier les pauvres filles délaissées, & nous entretenir à servir le Souverain Dieu le reste de notre vie. Ainsi soit-il à sa plus grande gloire, & à celle de la bienheureuse Vierge Marie, Mere de notre Divin Seigneur & Sauveur Jesus-Christ Fils de Dieu.

BIBLIOTHEQUE DES PHILOSOPHES ALCHIMIQUES, OU HERMÉTIQUES.

TOME QUATRIE'ME.

SECONDE PARTIE.

Contenant des Ouvrages en ce genre, très-curieux & utiles, qui n'ont point encore parus.

Spirat ubi vult & quando vult ; spirat autem omne verè quod est bonum : de sursum est, & à Patre luminum.



À PARIS,
Chez André-Charles Cailleau, Libraire, Quay des Augustins, à l'Espérance & à Saint André.
M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

L'ELUCIDATION
OU L'ECLAIRCISSEMENT
DU TESTAMENT
DE RAIMOND LULLE,

Par lui-même.



Uoique nous ayons composé plusieurs Livres des diverses opérations de notre Art philosophique, toutefois ce petit Traité, qui est notre dernier, est celui que nous préférons à tous les autres, parce qu'il mérite bien d'être intitulé de nous l'*Elucidation de notre Testament*; d'autant que ce que nous avons véritablement caché en notre Testament, & en notre codicile, par de longs discours touchant les Ecrits des Philosophes, nous les éclaircissons ici fort nettement en très-peu de paroles : mais afin que je n'aye pas besoin de composer d'autres Livres, puisque la composition n'est rien autre chose, & ne consiste qu'en la subtilité d'un bel esprit à bien couvrir & cacher notre Art, ce qui a été démontré abondamment en nos Livres sort maintenant de son obscurité, & est conduit en une agréable lumiere ; d'autant que pas un des Philosophes n'a jamais osé faire cette entreprise.

Cependant nous divisons ce Livre en six Chapitres, dans lesquels tout le mystere de cet Art est éclairci par des paroles très-claires, desquels Chapitres

Le premier traite de la matiere de la Pierre,
Le second traite du Vaisseau,
Le troisiéme du Fourneau.
Le quatriéme du Feu.
Le cinquiéme de la Décoction.
Et le sixiéme de la Teinture, & de la multiplication de la Pierre.

CHAPITRE PREMIER.

De la matiere de la Pierre.

COmmençons donc premierement à faire connoître la matiere de notre Pierre; car nous avons appliqué des choses étrangéres à notre Magistere par leurs similitudes; toutefois notre Pierre est composée d'une seule chose, trine par rapport à son essence & à son principe, à laquelle nous n'ajoûtons aucune chose étrange, ni ne la diminuons pas; nous avons décrit aussi trois Pierres, à sçavoir la minérale, l'animale & la végétale, quoiqu'il n'y ait seulement qu'une pierre en notre Art; nous voulons, ô enfans de doctrine, vous signifier que ce composé contient trois choses, à sçavoir ame, esprit & corps. Il est appellé minéral, parce qu'il est une miniere; animal, parce qu'il a

une ame ; végétal, parce qu'il croît & est multipliée, en quoi est caché tout le secret de notre Magistere, qui est le Soleil, la Lune, & l'Eau de-vie ; & cette Eau-de-vie est l'ame & la vie des corps, par laquelle notre Pierre est vivifiée ; pour cette raison nous la nommons Ciel, quintescence incombustible, & autres noms infinis ; d'autant qu'elle est presque incorruptible, comme est le Ciel dans la circulation continuelle de son mouvement ; ainsi par cette claire démonstration vous avez la matiere de notre Pierre en toute son étendue,

---

CHAPITRE II.

Du Vaisseau.

Nous avons résolu de parler à présent de notre Vaisseau ; ô vous, enfans de doctrine, prêtez bien ici vos oreilles, afin que vous entendiez notre sentiment & notre esprit ; quoique nous vous ayons découverts plusieurs genres de Vaisseaux qui sont énigmatiquement décrits en nos Livres, toutefois notre opinion n'est pas de se servir de divers Vaisseaux, mais seulement d'un seul, lequel nous montrerons ici par des démonstrations visibles & sensibles, dans lequel Vaisseau notre Oeuvre est accomplie depuis le commencement jusqu'à la fin de tout le Magistere ; cependant notre Vaisseau

eſt compoſé ainſi ; il y a deux vaiſſeaux attachés à leurs alambics, de même grandeur, quantité & forme en haut, où le nez de l'un entre dans le ventre de l'autre, afin que par l'action de la chaleur, ce qui eſt en l'une & l'autre partie monte dans la tête du vaiſſeau, & après par l'action de la froideur, qu'il deſcende dans le ventre. O enfans de doctrine, vous avez la connoiſſance de notre vaiſſeau, ſi vous n'êtes pas gens de dure cervelle.

CHAPITRE III.

Du Fourneau.

NOus parlerons maintenant de notre Fourneau, mais il nous ſera fort fâcheux de rapporter ici le ſecret de notre Fourneau, que les anciens Philoſophes ont tant caché ; car nous avons dépeint en nos Livres divers Fourneaux : néanmoins je vous déclare ſincérement que nous ne nous ſervons que d'un ſeul Fourneau, qui eſt appellé Athanor, duquel la ſignification eſt d'être un feu immortel, parce qu'il donne toujours le feu également & continuel dans un même dégré, en vivifiant & nourriſſant notre compoſé depuis le commencement juſqu'à la fin de notre Pierre. O enfans de doctrine, écoutez nos paroles, & entendez ; notre Fourneau eſt compoſé de deux parties, ils doit être bien bouché en toutes les jointures

de ſon enclos ; voilà comme eſt la nature de ce Fourneau ; que le fourneau ſoit fait grand ou petit, ſuivant la quantité de la matiere, car la grande quantité de matiere demande un grand Fourneau, la petite un petit ; il faut qu'il ſoit fait à la maniere d'un Fourneau à diſtiller avec ſon couvercle, qu'il ſoit bien clos & fermé ; ainſi quand le Fourneau aura été compoſé avec ſon couvercle, faites en ſorte qu'il y ait un ſoupirail au fonds, afin que la chaleur du feu allumé y puiſſe reſpirer ; pour Fourneau cette nature de feu requiert & demande ce ſeul Fourneau, & non pas un autre ; & la clôture des jointures de notre Fourneau eſt appellée le ſceau d'Hermes, d'autant qu'il n'a été connu ſeulement que des Sages, & n'eſt en aucun lieu exprimé par aucun des Philoſophes ; car il eſt réſervé en la Sapience, d'autant qu'elle le garde par une puiſſance commune.

CHAPITRE IV.

Du Feu.

ENcore que nous ayons traité parfaitement en nos Livres de trois ſortes de feu, à ſçavoir du naturel, du connaturel, & du contre-nature, & de diverſes autres manieres de notre feu, néanmoins nous voulons par-là vous ſignifier un feu compoſé de pluſieurs choſes, & c'eſt un très-grand ſecret que de parvenir à la connoiſ-

ſance de ce feu, parce qu'il n'eſt pas humain, mais angélique ; il faut vous révéler ce don céleſte, mais de peur que la malédiction & exécration des Philoſophes, qu'ils ont laiſſé à ceux qui viendront après eux, ne ſoit jettée ſur nous ; prions Dieu, afin que le tréſor de notre Feu ſecret ne puiſſe paſſer & parvenir qu'entre les mains des Sages, & non pas en d'autres ? O enfans de ſageſſe, prêtez vos oreilles pour bien entendre & appercevoir notre Feu composé, qui ſera de deux choſes ; apprenez que le Créateur de toutes choſes a créé deux choſes propres entre les autres pour ce Feu, à ſçavoir le fient de Cheval & la chaux vive, la compoſition deſquels cauſe notre Feu, duquel la nature eſt telle : prenez le ventre du Cheval, c'eſt-à-dire du fumier de Cheval bien digeré une partie, de la chaux vive pure une partie ; ces choſes étant compoſées, pétries enſemble & miſes en notre Fourneau, & notre Vaiſſeau étant placé dans le milieu contenant la matiere de notre Pierre, puis le Fourneau étant bien fermé de toutes parts ; vous aurez alors le feu divin ſans lumiere & ſans charbon, qui eſt placé dans ſon Fourneau, & ne peut pas être autrement, ayant tout ce qui lui eſt néceſſaire : mais ce fumier & cette chaux ſont philoſophiques, & s'entendent de notre matiere, qui a ſon feu interne & Divin ; car notre feu artificiel eſt la foible chaleur que produit le feu de lampe.

CHAPITRE V.

De la Décoction.

IL y a auſſi pluſieurs manieres de préparations de notre Pierre en notre Teſtament, qui ſont déclarées en nos autres Traités ; à ſçavoir la ſolution, la coagulation, la ſublimation, la diſtillation, la calcination, la ſéparation, la fuſion, l'incération, l'imbibition & la fixation, &c. La ſignification de toutes ces opérations n'eſt que la ſeule décoction ; cependant en notre ſeule décoction, toutes ces manieres d'opérer ſont accomplies, mais la nature de notre décoction eſt de mettre la matiere du compoſé ſelon la meſure, dans ſon vaiſſeau, ſon fourneau, & ſon feu, en décuiſant continuellement ; c'eſt en quoi conſiſte tout notre Oeuvre, ſelon les Philoſophes ; par le moyen de cette cuiſſon linéaire, douce dans l'abord, & onctueuſe, la matiere parvient à ſa parfaite maturité ; ce qui s'accomplira en dix mois philoſophiques, depuis le commencement juſqu'à la fin de tout le Magiſtere, ſans aucun travail de main ; mais nous voulons par ces manieres & ces opérations ainſi décrites, vous faire connoître l'excellence & la ſublimité de notre Art, & comment l'eſprit des Sages l'ont environné d'un voile té-

nébreux, de peur que celui qui est indigne de cet Art, n'atteigne jusqu'à la pointe de la montagne de notre secret, mais plutôt qu'il persiste dans son erreur, jusqu'à ce que le Soleil & la Lune soient assemblés en un globe, ce qui lui est impossible de faire sinon par le commandement de Dieu.

CHAPITRE VI.

De la Teinture & de la multiplication de notre Pierre.

NOus parlerons en dernier lieu de la teinture & de la multiplication, qui est la fin & l'accomplissement de tout le Magistere ; car nous avons montré en nos autres Livres plusieurs sortes & manieres de la projection de notre teinture ; toutefois puisque notre teinture n'est pas différente de la multiplication, & que ni l'une ni l'autre d'icelles ne se peut faire sans l'autre, cependant il faut que notre Pierre soit auparavant teinte, & lorsqu'elle est teinte, la quantité d'icelle est multipliée, & aussi par notre Pierre multipliée blanche ou rouge, elle est teinte. O enfans de sagesse, repoussez les ténébres & les obscurités de votre esprit, pour entendre le secret des secrets, qui est caché en nos Livres par une admirable industrie, lequel secret sort ici d'un

abyſme & apparoît au jour. Oyez & entendez, d'autant que notre multiplication n'eſt autre choſe que la réiteration du compoſé de notre Oeuvre primordiale compoſée; car en la premiere réiteration une partie de notre Pierre teint trois parties du corps imparfait, & en autant de parties il eſt multiplié & croît en quantité; en la ſeconde réiteration une partie teint ſept parties; en la troiſiéme une partie en teint quinze; en la quatriéme réiteration une partie en teint trente-une; en la cinquiéme réiteration une partie en teint ſoixante-trois; en la ſixiéme réiteration, une partie en teint cent vingt-ſept, & toujours elle eſt multipliée & augmentée en autant de parties, en procédant ainſi juſqu'à l'infini.

Voilà, ô enfans de doctrine, comme nos Ecrits qui avoient éte cachés juſqu'à préſent ſous des paraboles, ſont découverts; & nous les éclairciſſons contre le précepte des Philoſophes; mais nous voulons bien nous excuſer de leurs réprimandes & de leurs reproches, de peur que nous ne tombions par la permiſſion divine dans leur exécration & leur malédiction; cependant nous mettons pour cela les paroles de ce petit Traité en la garde de Dieu Tout-puiſſant, lui qui donne toute ſcience, & tout don parfait à qui il veut, & l'ôte à qui il lui plaît, afin qu'elles ſoient remiſes en la

puissance de sa divinité ; & aussi, afin qu'il ne permette pas qu'elles soient trouvées des impies & des méchans. O enfans de doctrine ; rendez maintenant grace à Dieu ; de ce que par sa divine illustration, il ouvre & ferme l'entendement humain ; & que le saint Nom de Dieu soit béni en tous les siécles des siécles.

Ainsi soit-il.





ENIGMES
ET
HIEROGLIFS PHYSIQUES,

QUI SONT AU GRAND PORTAIL de l'Église Cathédrale & Métropolitaine de Notre-Dame de Paris.

AVEC

UNE INSTRUCTION TRÉS-CURIEUSE, ſur l'antique ſituation & fondation de cette Egliſe, & ſur l'état primitif de la Cité.

Le tout recueilli des Ouvrages d'Eſprit Gobineau de Montluiſant, Gentilhomme Chartrain, Ami de la Philoſophie naturelle & Alchimique, & d'autres Philoſophes très-anciens.

Par un Amateur des Vérités Hermetiques, dont le nom eſt ici en Anagramme.

Philovita, ó, Uraniſcus.

Dimitte Corticem, & recipe nucem; tunc tibi ſic revelatur myſterium Sophorum, & intelligitur omnis Sapientia,

PRE'FACE PARABOLIQUE.

JE dis en vérité & équité, les vertus de l'Esprit Eternel de Vie, lesquelles Dieu a mises en ses Oeuvres dès le commencement du monde, & j'annonce sa Science. *Ecclésiastique*, c. 16. v. 25.

Le Sage qui écoutera, en sera plus sage, il entendra la Parabole, & l'interprétation du sens caché : il comprendra les paroles des Sages, leurs Enigmes, & leurs dits obscurs : parce que celui qui est instruit en la parole & en la connoissance du souffle animant & spirital de Vie, trouvera les biens, & le souverain bonheur. *Prov.* c. 1. v. 5, 6, 33. & c. 16. v. 20.

Car ceux qui trouvent ces choses, & leur révélation, ont la vie & la santé de toute chair, les maladies fuient loin d'eux. *Prov.* c. 4. v. 22.

Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. *Apocalypse.*

La lettre tue, le sens caché & spirituel vivifie. *S. Paul*, *Ep.* 2. *Corr.* c. 3. v. 6.

L'homme a sous ses yeux, & en sa disposition, la vie & la mort, le bien & le mal ; lui sera donné l'un des deux opposés, qu'il lui plaira choisir. *Ecclésiastique*, c. 15. v. 17. 18. & *Prov.* c. 4. v. 5. c. 13. v. 14.

Le bien est dans le monde contre le mal, & la vie contre la mort : l'un est le reméde de l'autre. *Ecclésiastique*, c. 33. v. 15. *Prov.* c. 3. v. 16. c. 12. v. 28. *Ecclésiastes*, c. 3. v. 22. & c. 6. v. 8.

En effet, Dieu a fait toutes les Nations du Globe terrestre, capables de se guérir de leurs infirmités, & de se rendre la santé. *Sapience*, c. 1. v. 14. *Ezéchiel*, c. 18. v. 23. 32.

Dieu a créé de la terre une Médecine souveraine, que l'homme sage, sensé & prudent ne méprisera

point, pour la santé & la conservation de ses jours. *Ecclésiastique*, c. 38. v. 4.

Quiconque en posséde la Science, a en main une source certaine de vie & de santé. *Prov.* c. 16. v. 22.

La vie est dans l'unique voie & l'usage de la sagesse. *Prov.* c. 3. v. 22.

La sapience est la vie de l'ame. *Prov.* c. 12. v. 28.

Qui conserve son ame, conserve sa vie. *Prov.* c. 16. v. 17.

La loi du Sage est une fontaine de vie, pour éviter l'écueil & la ruine de la mort. *Prov.* c. 13. v. 14.

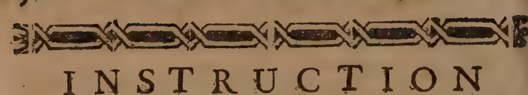
La sagesse est la vie des chairs du corps, & la santé du cœur. *Prov.* c. 14. v. 30.

Celui qui la trouvera, trouvera la vie, & il boira la potion salutaire envoyée du Seigneur. *Prov.* c. 8. v. 35.

Ceux qui la posséderont auront le bois de vie, & seront heureux. *Prov.* c. 3. v. 18.

La sagesse augmentera les forces du corps, & les graces du visage; donnera au front une couronne brillante : son fruit préservera le Sage de toutes maladies, & multipliera les années de sa vie, parce qu'elle est sa propre vie. *Prov.* c. 4. v. 9, 10, 11, 13.





INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE TRÉS-CURIEUSE,

SUR L'ANTIQUE SITUATION & fondation de l'Eglise de Notre-Dame, & sur l'etat primitif de la Cité de Paris.

L'ÉGLISE de Notre-Dame de Paris est située, placée & fondée à la pointe de l'Isle, où la Riviere de Seine se partageant & divisant en deux parties, semble embrasser le continent insulaire, & l'arroser de la fécondité vivifiante de ses eaux, causée par l'immersion en son sein, des rayons vivifiques du Soleil, venans de l'Orient; ce qui rendoit le terroir gras & très-fertile, & faisoit regarder la Seine comme la mere Nourrice de tous les Habitans de cette Isle, & le Soleil comme leur pere; c'étoit à cette idée que la Religion naturelle des premiers Citoyens devoit son origine & sa naissance; & comme elle intéressoit essentiellement leur vie, ils n'avoient rien de plus précieux, pour quoi elle s'est long-tems perpétuée chez eux avec opiniâtreté.

L'on ne doit point s'étonner de l'étude profonde que leurs Philosophes faisoient de la Nature, pour découvrir ses causes occultes, & en acquérir la connoissance & l'usa-

ge ; puiſque c'étoit pour leur propre utilité & le bonheur de leur vie. Ce déſir & cette occupation ſont naturels à l'homme ; auſſi faiſoient-ils la meſure de toutes les actions de ces Habitans : l'art de ſe faire du bien étoit donc un motif légitime que la nature leur inſpiroit, qu'elle leur dictoit, & gravoit dans leurs cœurs. Ignorans alors la vraie Divinité, & les préceptes de la Loi de grace apportée au monde par Jeſus-Chriſt longtems après, pouvoient-ils ſuivre un meilleur guide que celui de la nature, qui leur preſcrivoit les devoirs importans de leur conſervation perſonnelle ? Le moyen artificiel de ſe faire & conſerver la vie heureuſe, a été de tout tems l'objet premier & principal que les hommes raiſonnables & ſenſés de toutes les Nations du monde, ont eu naturellement à cœur par-deſſus tous leurs autres devoirs humains ; ils y ont toujours dirigé leurs vœux, leurs intentions, leurs recherches, leurs peines, leurs travaux; la plûpart même en ont fait l'objet, le ſujet & l'acte de leur Religion ; ce qu'ils trouvoient de plus parfait & vertueux dans la nature pour leur exiſtence & félicité, étoit ce qu'ils diviniſoient ; ceux même qui, par leurs contemplations ou par révélation, ont été illuminés d'en-haut, vénéroient les vertus Divines infuſes en la nature, ſous l'idée d'une premiere cauſe préſidant à tout, pour faire leur bonheur ; ce à été de cette ſource qu'eſt ſortie la Loi natu-

relle qui a fait la régle du Paganiſme.

Selon l'opinion des anciens Philoſophes naturaliſtes, qui avoient communiqués leurs ſentimens au Peuple de la Cité inſulaire de Paris, la Seine étoit la cauſe ſeconde de tous les bénéfices de la vie des Citoyens, en ce qu'elle leur tenoit lieu, & qu'elle faiſoit l'office de la nature même, libérale pourvoyeuſe à leurs beſoins; ils feignoient qu'elle les alimentoit d'un lait ſucculent, vital & nourricier, repréſentant un humide radical de vie, impreigné d'un feu ou d'une chaleur céleſte, ſortant du ſein des eaux, & du giron de l'humide radical univerſel & inviſible, parce qu'il eſt ſpirituel, & produit par l'infuſion amoureuſe de l'Eſprit univerſel de vie dans le plus pur & candide de la nature ſublunaire, de laquelle il eſt le Moteur, le premier Agent, & l'Artiſte; ils en inféroient que cet humide étoit la figure de la vraie mere Nourrice des Habitans, c'eſt-à-dire, de leur premiere eſſence vitale, à laquelle il ſe communiquoit par analogie: ſuivant eux, cet humide y eſt auſſi attiré par l'Aimant ſecret de leurs mixtes, qui ſe le corporifient & identifient pour leur ſubſtance nourriciere, leur accroiſſement, perfection & conſervation: cette action réciproque dite vertu magnetique, a fait appeller par les Sages, le ſujet *vis duplex*, *rebis*, *Virbia*, c'eſt-à-dire double force, ſubſtance mâle & fémelle, vertu d'en-haut & vertu d'en-bas unies,

unies, & sympathiques l'une de l'autre, pour opérer toutes les productions, selon le genre, l'espèce & la forme des sémences où elles s'insinuent & particularisent, en y donnant le mouvement & la vie.

* Les lumiéres de la Religion Chrétienne ont évacués tous les phantômes ou les prestiges de celle naturelle, en nous révélant la vérité de Dieu, comme le seul Auteur & Conservateur de la Nature, & de toutes les Créatures qui sortent de son sein; elles nous apprennent que ce même humide radical de vie, dans le sens mistique, représente simboliquement la Vierge sainte, Mere de Jesus-Christ, notre divin Sauveur, Réparateur & Conservateur, lequel a daigné habiter en elle, & se donner au monde pour son salut; elle est la voie par laquelle Dieu vient à nous, & par laquelle nous allons à lui; en effet, par le Verbe incarné dans ses flancs, il habite aussi en nous, en fait son séjour de délices & de plaisance pour notre conservation, tant que nous sçavons y maintenir son régne par la pureté qu'il aime; car il est la pureté même, & il fuit & abhorre toute impureté. c'est ainsi que les cœurs des fidéles Chrétiens sont les autels de la majesté Divine, & les habitacles des trésors & des graces, que le Seigneur Dieu en bon Pere, répand en eux, comme ses enfans chéris.

L'Incarnation du Verbe divin a été faite la voie de notre vie, & le moyen de notre

salut ; elle nous a ouvert les portes du Ciel, & fermé celles de l'Enfer : notre ame & notre esprit y trouvent des armes victorieuses pour triompher de la mort par notre sanctification : le feu, la lumiére, & la chaleur de vie qui nous animent, & qui soutiennent notre foible & corruptible nature humaine, n'ont point d'autre principe ; nous en avons l'obligation à cette Epouse de Dieu, à cette Vierge sans tache, qui intercéde entre lui & nous, & auprès de lui en notre faveur, qui est encore notre Médiatrice, la Cité, la Maison de Dieu, & la Porte du Ciel ; enfin notre véritable Patrone, laquelle nous traduit tous les bénéfices célestes, & nous fait enfans de Dieu & d'elle.

Comme cette Vierge, Immaculée & incorruptible par l'opération de l'Esprit Saint en elle, a beaucoup d'amour pour Dieu, le Verbe sacré est aussi rempli d'amour & de grace pour elle ; pour quoi il l'a choisie pour être son saint Tabernacle, & le canal des graces célestes sur tous les humains, qui conservent le culte de son essence spirituelle par la pureté de leurs cœurs ; ces graces les assistent & les soutiennent, tant que l'offense & le péché n'irritent point sa bonté dans le séjour où il préside, & les protége contre l'ennemi destructeur : & cette Vierge sainte qui nous communique ses faveurs, & ces bienfaits divins, s'y rend notre secours merveilleux ; par-là, elle fait notre

vie, notre ſalut, notre ame & notre eſprit agréables à Dieu, pour notre propre bien & bonheur : ce double amour d'union qu'elle tranſmet en nous, pour nous attacher à notre Créateur & Conſervateur, & qui rend notre nature ſi honorée & avantagée, a été dit par S. Jean, *grace pour grace, que nous recevons du Tout-puiſſant & d'elle*; & il n'a point fait les mêmes dons à toutes les Nations de la terre, autres familles de la Nature univerſelle ; car ſelon Salomon, *il a préferé notre ſoufre à tout autre, par excellence* ; de tant & de ſi grands avantages nous devons rendre à jamais les plus parfaites actions de graces, à Notre-Dame, Mere & Tutrice.

Ces ſaintes vérités de notre Religion avoient été entrevûes & même reconnues dans la Phyſique de la Nature, laquelle eſt le Livre de Dieu, & celui de ſa connoiſſance & de ſa ſcience, par certains Mages, Aréopagites, & Philoſophes plus illuminés que les premiers, avant que la lumiere de l'Evangile vint éclairer les eſprits ; ils y avoient lûs & trouvés par leurs contemplations élevées, l'unique & véritable Divinité ſuprême, & ſa vertu éternelle, comme la ſource & la pierre ferme triangulaire de la vie & du ſalut ; ils en avoient même répandus dans les Gaules des idées miſtiques, que les Peuples groſſiers de ces Contrées attribuérent au pur Naturaliſme, où ils puiſoient

toute leur Mithologie, quoique tous leurs anciens Simboles donnent bien à connoître le sens spirituel de la foi de nos Mistéres, & d'un Souverain être Créateur & Conservateur, auquel, en la personne de ses créatures, & en ses propriétés Divines, ils adressoient leur culte, sans connoître sa Divinité, parce que leurs cœurs & l'intelligence de leurs esprits étoient trop aveuglés sur les enseignemens qu'on leur en avoit donné; & les Insulaires Parisiens, qui faisoient la plus petite partie des Gaules, eurent le malheur d'errer comme les autres dans cette ignorance, jusqu'à la révélation manifeste, qui leur fut apportée de la parole Evangélique.

» Dieu s'est communiqué particuliérement, dit l'Historien de l'Eglise de Chartres, à trois sortes de Devins, avant l'Incarnation de son Verbe; & l'on pourroit admettre une autre espèce de Prophétes plus anciens, qui en ont eu & donné des notions claires & positives avant tous les autres; ce sont, comme les premiers, Hermes, dit Mercure Trimegiste, & tous les Sages instruits de sa doctrine, lesquels avoient acquis dans l'étude de la Nature, & nous ont laissé par tradition la connoissance de nos Mistéres; les autres ausquels la révélation en a été accordée, sont les Mages, les Sibilles, & les Drüides; les Mages très-sçavans dans l'Astrologie, qui enseignent toutes les opérations & les événemens de ce bas mon-

de, dont les Astres sont les Tisserands, les Gouverneurs & Annonciateurs par les vertus de leurs influences, ayant prévû que le Dieu du Ciel devoit naître un jour sur la terre, en attendoient l'avénement avec une extrême impatience, & Dieu le leur manifesta, tant par une révélation particuliere, que par l'apparition d'un signe de sa sagesse, c'est-à-dire d'une étoile extraordinaire, qui du Firmament s'étoit frayée une voie lactée, blanche & splendide jusqu'au berceau de l'Enfant Divin, nouveau né à Bethléem en Judée. Les Sibilles ont reçu le don de prophétie en récompense de leur virginité, comme étant le Simbole de la pureté, où réside & opére l'amour de Dieu; elles ont été par lui inspirées, & ont aussi pénétré dans les plus grands Mistéres de la Religion Chrétienne; & les Drüides qui avoient eu communication avec les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Juifs instruits du sens spirituel de notre Religion, & qui même possédoient leurs livres & leur cabale mistérieuse, connurent par un esprit prophétique, plutôt que par une prédiction fortuite, qu'une Vierge enfanteroit un jour pour le salut & la félicité de l'Univers; pourquoi ils lui éleverent des Autels en plusieurs endroits, avec cette inscription, *Virgini pariturœ*, à la Vierge qui doit enfanter; mais par un esprit d'aveuglement ou d'égarement, pervertissant le sens mistique,

& prenant le ſigne pour la choſe ſignifiée ; ils inventerent à ſon ſujet mille imaginations d'attributs naturels, quoiqu'infiniment merveilleux, qu'ils donnerent à une Idole par eux fabriquée, & qu'ils répandirent dans les eſprits des Pariſiens, lorſqu'ils vinrent introduire leur Religion chez eux, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

Les Peuples des Gaules avoient leur origine plus ancienne que celle des Latins ; l'établiſſement de ces derniers dans le Pays nommé *Latium*, étoit auſſi beaucoup poſtérieur à celui des Gaulois dans le leur. Lorſque Romulus commença à fonder Rome & ſon Empire, la Cité de Paris, dont le lieu étoit enclavé dans les Gaules, n'exiſtoit pas encore, & ce lieu ne formoit qu'une Iſle marécageuſe preſque inhabitée, mais qui par ſa ſituation ſe défendoit naturellement contre l'incurſion d'ennemis, comme retranchée par les bras de la Seine, leſquels l'environnoient en ſervant de Ramparts & de Fortifications au peuple qui vint l'habiter.

Les premiers & très-anciens Habitans de cette Iſle s'appelloient Luteciens, & le nom leur en fut donné du mot *Lutum*, *à Luto*, puiſé chez les Latins qui s'étoient répandus dans les Gaules & en ce lieu : Ce mot ſignifie bouë, & leur fut appliqué, à cauſe que le lieu de leur Iſle & Habitation étoit tout boueux ; c'eſt-à-dire, que leur terrain détrempé & liquifié par le mélange de l'eau ruiſſelante à travers ſes pores abon-

damment, & venante par la communication des deux bras de la Seine, formoit un limon de boüe; relativement à quoi ils prirent pour armes de leur Cité, les crapeaux, dont le marécage de leur Isle fourmilloit: il reste même encore quelques vestiges de ces Armories, sur certaines Portes antiques de Villes qu'ils bâtirent, ou soumirent à leur obéïssance dans la suite.

Dans ces tems de ténébres & d'ignorance, ce peuple ne connoissoit & n'adoroit encore que des Divinités du Paganisme, ausquelles il avoit érigé plusieurs Chapelles dans cette Isle; & comme l'écrit César: » Mercure étoit le principal Dieu que les Gaulois avoient en vénération très-mistérieuse, & ils lui rendoient plus d'honneurs qu'à tous les autres Dieux: pourquoi ils avoient fabriqué beaucoup de ses Simulacres & Statuës, à côté desquels étoit la figure du Cocq, son attribut très-honoré »: la raison de cette prédilection étoit prise dans l'opinion qu'ils avoient, que ce Mercure leur apportoit tous les biens du Ciel, avec lequel il entretenoit leur commerce & leur union; qu'il présidoit incessamment à leur conservation, & qu'il étoit l'Inventeur de tous les Arts utiles à leur Patrie & à leur vie, dont il leur procuroit tous les moyens, ce qui avoit aussi allusion au Mercure phisosophique & à ses grands talens; car ils le prétendoient distributeur de tous biens dans le sens hermetique: le

Cocq, dans leur façon de penser, étoit le signe de la vigilance & du soin qu'avec chaleur ils devoient apporter à leur étude & au travail pour leur avantage, comme condition nécessaire au Culte de Mercure, pour se le rendre favorable, & obtenir à leurs fins; ils sentoient le besoin qu'ils en avoient alors pour se polir, & rendre leur vie plus gracieuse; car, quoique assez bons à guerre, ils étoient fort rustiques, peu endoctrinés & expérimentés dans les Arts: leurs habitations même étoient si grossierement bâties, qu'elles avoient la forme ronde & rustique d'une glaciere, couverte de chaume en pointe de clocher.

Le nom de Gaulois qui fut originairement donné à la Nation formée de divers Peuples rassemblés, n'avoit son Etimologie allégorique qu'à ce Cocq, comme consacré au Soleil, & à Mercure Divinité favorite: les Lutéciens, ainsi que tout le général de la Contrée, veneroient très-particulierement le Coq, ensigne & figure de la chaleur naturelle, que par l'entremise de Mercure messager céleste, il sembloit tenir du Soleil Levant, qu'il annonce par son chant matinal venir par ses bénigues influences revivifier la Nature, comme pere & auteur de toute vie & production. La la Philosophie naturelle de ces Gaulois leur enseignoit que la lumiere & la chaleur du feu Solaire, sous la substance d'un humide

radical qu'ils appelloient Mercure, ſe traduiſans ſur leur Hemiſphere, faiſoient en cette union, par le ſéjour, la vie, la ſanté, la réparation & conſervation de leurs Etres : pourquoi ils témoignoient de ſi grandes reconnoiſſances au Cocq, en Latin dit *Gallus*, qu'ils prirent & porterent ſon nom ; & ſous ſon Hyeroglif ils deïfierent ces vertus & propriétés vitales, qu'ils jugeoient ſi néceſſaires & bienfaiſantes ; ils en ornoient même le faîte extérieur de leurs Temples, & les pointes d'élevation en-dehors de leurs Chaumieres ; car ſelon eux, le Cocq, le Pigeon, l'Aigle, la Salamandre, ou l'Oiſeau du Paradis, étoient les ſymboles de cette chaleur naturelle & de cet humide radical unis enſemble, le premier pour la terre, le ſecond pour l'air, le troiſiéme pour le Ciel ſolaire & aſtral, & le quatriéme pour le Ciel archetype.

Les anciens Gaulois, comme le Peuple Latin à Rome, dont ils furent long-temps les redoutables Emules, tantôt même les Conquerans & Dominateurs, tantôt auſſi les Vaſſeaux & les Sujets, étoient dans l'uſage de faire des Sacrifices, des Libations, & autres Cérémonies ſuperſtitieuſes : ils pratiquoient l'aſperſion de l'Eau luſtrale ſur les biens de la terre en une proceſſion qu'ils faiſoient dans les champs au mois de Mai, pour obtenir du Ciel la proſpérité & l'abondance des fruits néceſſaires à la ſubſiſtance

de leur vie ; plusieurs autres excercices de leur Religion étoient observés fidélement chez eux par des Cultes ; ou Féries solemnelles ; ils avoient des Fêtes publiques qu'ils célébroient avec beaucoup de pompe, souvent mêlées d'extravagances & de ridicule ; les plus recommandables parmi eux, étoient celles en l'honneur de Baccus & de Cerès, qui n'alloient point l'un sans l'autre, & souvent en la compagnie de Venus : ils les appelloient les petites & les grandes Orgies, suivies des Baccanales ; elles avoient leurs tems marqués, pendant lesquels les Arts & Métiers, & toute autre exercice ou service cessoient, pour s'y livrer librement : les petites Orgies commençoient le onze Novembre, que la moisson faite, les grains engrangés & battus, étoient bons à servir d'alimens ; & que la vendange aussi faite, le vin cuvé & antonné commençoit à se faire goûter, & devenir potable : ces réjouissances duroient plusieurs jours, souvent avec beaucoup de scandale.

Les grandes Orgies étoient le comble de tous les plaisirs, & commençoient à la fin Décembre : elles avoient plus longue durée que les premieres, & tenoient jusqu'à la Fête inclusivement du Roi en chaque famille, tiré au sort de la féve dans un gâteau ; car ils usoient beaucoup de pâtisseries, de galettes, de fouées, de flans, & autres friandises : ces Fêtes étoient tant en l'honneur de Bacchus, que de

ſon pere Liber pour montrer qu'ils avoient liberté entiere pour célébrer la Fête de celui qu'ils imaginoient l'inventeur de l'uſage du vin, qu'ils trouvoient en ce tems très-fait, de bon goût, & bien plus gracieux, les repas, les danſes, & les voluptés occupoient tous leurs loiſirs ; l'on peut bien juger des autres excès & inconvéniens que cela produiſoit. Il ne faut point obmettre que les Drüides en leur particulier célébroient religieuſement la Fête du Guy de Chêne le premier Mars; ils alloient en proceſſion en chercher dans les bois & forêts, prétendans que ce Guy avoit beaucoup de propriété pour ſervir de remede à leurs maladies; le ſignal de leurs proceſſions étoit de grands cris & des acclamations qu'ils faiſoient, en diſans, *au Guy; l'an neuf*; & en tenant une branche à la main, ils buvoient en ſaluant la ſanté les uns des autres.

Survenoient les Fêtes des baccanales, qui commençoient à la fin de Février, & duroient pendant les premiers jours de Mars; c'étoit-là le tems des plus grandes joyes, des banquets, des feſtins, de la bonne chere, des jeux, des farces, des maſcarades, & des extravagances de toutes ſortes, qui couronnoient les débordemens des précédentes; toutes les folies y étoient permiſes, & ces jours étoient ouverts à une entiere licence, à beaucoup de diſſolution & de déſordre : c'étoit ainſi que ſe paſſoient les

grandes Fêtes de Baccus, & les superstitions de toute espéce, ce qui a regné long-tems: & il a été bien difficile de reformer ces abus chez ce peuple, qui s'en étoit fait une pratique & observation scrupuleuse pour servir & honorer ses faux Dieux, & leur témoigner ses reconnoissances des bienfaits utiles à sa subsistance, qu'il croiroit tenir d'eux: l'habitude en matiere de Religion est d'une force invincible, & passe au fanatisme.

Cependant survint la Secte des Drüides; peuple le plus fameux des Gaules, & dont la réputation faisoit très-grand bruit dans toutes les parties du monde; ils sacrifioient à Teutates, Hesus, Belenus, & Taramis, & principalement à Isis & à Osiris, à peu près dans le même sens de Religion Lutécienne: Les principaux Drüides passoient pour de grands Philosophes, Théologiens, & Astrologues; leurs Prêtres, qui avoient un Grand Prêtre & Sacrificateur à leur tête, observoient beaucoup de pureté dans leurs mœurs, & de gravité respectable dans leurs offices; au point qu'on les tenoit pour les Ministres des Dieux, & en si grande vénération, qu'ils étoient consultés par le Gouvernement temporel, pour tout ce qui intéressoit les affaires de la Nation; rien ne se faisoit à cet égard sans leurs avis qu'on trouvoit toujours très-judicieux: ils étoient aussi consultés par les autres Puissances & peuples de toute la terre, chez lesquels la renommée

avoit vanté leur miniſtere recommandable ; les Oracles qu'ils rendoient, étoient reputés de la bouche des Dieux, & avoient autant de force & d'effet que ſi le Ciel, & tout le Conſeil de l'Olympe eût parlé & prononcé des Décrets ; ils tiroient leur ſcience, leurs Idoles, & leur Religion, comme j'en ai touché quelque choſe, des anciens Grecs, Juifs, Phéniciens, & Egyptiens, & en tenoient des Ecoles publiques, où ils profeſſoient gratuitement ; ſouvent même en place publique ils en haranguoient le peuple : cela a été long-tems en uſage, & à la mode. Le Sçavant Naturaliſte Albert-le-Grand haranguoit à la place Maubert, dite de ſon nom. Delà eſt venue la coutume des Opérateurs, qui vont dans les Places prôner la bonté de leurs remedes ſophiſtiques.

La croyance & le culte Religieux propres aux Drüides, cauſoient chez les Etrangers & par-tout, trop d'admiration & d'eſtime, pour ne pas faire d'impreſſion ſur les Inſulaires Luteciens, leurs voiſins ; ils s'étendirent & repandirent chez eux de bouche en bouche, & ſans contrainte ; & comme ils avoient beaucoup de conformité à la Religion de la Cité, ils y furent reçus & adoptés avec confiance, & y prirent aiſément racine & empire : on y fonda des Temples à l'honneur des deux Divinités Payennes les plus accréditées ; & les Chapeles déja baties ſous la Dédicace d'autres Déïtés, furent

changées sous l'Invocation d'Isis & d'Osiris son mari, qu'on y substitua, en observant les formalités de leur Culte.

Ce fut à cette occasion, que les habitans de cette Isle, qui formoit la Cité des Luteciens, comme qui diroit des Boüeux, changerent aussi de nom ; & que de l'avis de certains Philosophes Drüides & Payens, ils en prirent un moins sale, & plus relevé dans l'idée de leur Paganisme, comme propre & spécial à la Divinité principale qu'ils adoroient, en s'appellans Parisiens, du mot *Para-Isis*, qui veut dire selon Isis, ou semblables à elle ; pour faire entendre que cette Ville suivoit son Culte, & que cette Idole étoit leur Divinité tutélaire.

La Déesse Isis étoit lors fort en vogue dans les Gaules, & les Parisiens agrandissans leur Cité au-delà de leur Isle, sur les territoires adjacens & limistrophes, lui avoient édifiés des Temples, & dressés des Autels en divers lieux, & villages ; entr'autres au lieu dit aujourd'hui l'Abbaye Saint Germain des Prez, attenant l'Eglise : l'on prétend même que sa Chapelle subsiste encore, & a été conservée sous une autre Dédicace qui lui a été donnée depuis : ils avoient semblable Temple au village d'Issy près Paris, & qui porte encore le nom de l'Idole qui y regnoit ; ce Temple étoit succursal de celui de S. Germain des Prez, beaucoup plus fréquenté, & comme fondé sur son Territoire. Ils

en avoient établis plusieurs autres au même titre en divers endroits, dont on peut voir la Relation dans les Antiquités de la Ville de Paris.

Il n'est pas indifférent pour les Curieux de sçavoir que les Gaulois avoient bâti & dédié en l'honneur du Dieu Mars, un Temple magnifique sur la plus haute montagne des environs de Paris, & qui commandoit à la Cité; cette montagne s'appelloit le Mont de Mars, aujourd'hui dite Montmartre. La raison de cet Edifice en ce lieu, étoit, suivant l'esprit des Fondateurs naturalistes, que ce Mont fort élevé étoit le premier susceptible de l'influenée céleste qui descend sur la terre revivifier la nature & les corps, à l'Equinoxe du mois de Mars, sous le signe du Belier, où commence la conception de la Séve de tous les Mineraux, les Végetaux, & animaux, pour produire leurs fruits, & qui est un tems fort précieux & recommendable pour les vrais Philosophes Hermétiques : le secret de la Nature avoit grande allusion, même un rapport particulier, à tous les Hyeroglifs Phisiques qu'on a attribués à Isis ; & ce Temple étoit une espéce d'hommage que les Gaulois rendoient à cette influence, & au prétendu Dieu Mars en même tems, car non-seulement ils adoroient les Planetes, mais encore leurs vertus & propriétés nominales ou configuratives dans les différens Etres naturels, comme

émanés d'une Divinité suprême.

Suivant leur Mithologie, & la Doctrine des Drüides, la Déesse Isis étoit encore ce même humide radical universel, influé de la Lune qu'ils regardoient comme la mere originelle de toute génération & conservation : Le Dieu Osiris époux d'Isis, étoit la chaleur naturelle influée du Soleil en cet humide Lunaire, & opérante en lui, comme prétendans le Soleil le pere & l'Auteur de tout mouvement & de toute vie, parconséquent de toute création & production; pourquoi Osiris étoit souvent pris pour le Soleil même, où l'esprit de son souffre igné : comme Isis étoit aussi prise pour la Lune même, ou l'esprit de son humide radical : l'opinion qu'ils formoient & concevoient de leur Philosophie, étoit fondé sur un principe de la nature, reconnu par tous les Phisiciens ; ils l'expliquoient, en disant que la chaleur naturelle & l'humide radical sa matrice, son enveloppe & son véhicule, appellés par d'autres souffre & mercure, feu & eau, faisoient une substance de matiere premiere & hyleale, comme décoction des quatre Elemens, dans laquelle étoient encloses toutes les vertus & propriétés du Ciel & de la terre, non-seulement virtuellement, mais encore activement : que cette substance se filtrant & insinuant dans les semences & les mixtes, plus ou moins rectifiée, y introduisoit la chaleur & l'humidité naturelles,

naturelles, qui par leur union, séjour & coopération, étoient la vie & la santé de tous les corps; & que ces corps tiroient de ce canal l'origine de l'esprit animé, ou de l'ame spirituelle qui les faisoit agir & subsister, qui même par art pouvoit les reparer, régénérer, & conserver.

Ce peuple avoit pour sistême un antique axiome des Sages de la Grece, que l'eau étoit la matrice, la pepiniere, & la mere de laquelle toutes choses dérivent, & par laquelle elles se font ce qu'elles sont; *aqua est ea, âquâ omnia fiunt*; & sous l'idée d'eau, il entendoit un certain humide Lunaire qui en émane, sous la forme d'une essence remplie du feu Solaire, donnant l'être, la vie, l'action & la conservation à toutes les générations; & c'étoit cette même essence qu'il entendoit représenter sous l'emblême d'Isis, & l'idée allégorique qu'il s'en faisoit; pour expliquer l'Enigme en un seul mot, Isis figuroit l'assemblage de toutes les vertus supérieurs & inférieures en unité dans un seul sujet essentiel & primordial: enfin cette Idole étoit l'image de toute la nature en abrégé, le symbole de l'Epitome & du Théleme de tout; c'étoit sous cette allégorie que les Philosophes avoient donné leur science à la Nation, & qu'ils avoient dépeint & assortis la nature même, ou la matiere premiere qui l'a contient, comme mere de tout ce qui existe, & qui donne la vie

à tout. Telle étoit la raiſon pour laquelle ils attribuoient tant de merveiles à la nature, en la perſonne de la fauſſe Divinité d'Iſis; mais en ce ſens ils n'entendoient diviniſer & n'adorer que la Nature, & ſes propriétés inſignes: ils n'étoient point aſſez ſtupides & inſenſés pour adreſſer leur Culte à des figures inanimées, d'or, d'argent, de pierres, de bois, ou d'autre matiere impuiſſantes & incapables par elles-mêmes d'aucun effet; les grandes connoiſſances qu'ils avoient foncierement acquiſes dans la nature, leur préſument trop de lumieres ſublimes, pour avoir donné dans cette groſſiere abſurdité, très-éloignée du ſens commun & de la raiſon, départis à tous les hommes dès la création du monde.

L'on peut même obſerver à la louange des Philoſophes Payens, que s'ils n'ont pas eu le bonheur de révéler & connoître le véritable & unique Dieu de l'Univers, l'Etre ſuprême dont l'Eſprit éternel gouverne le Ciel, les Aſtres, la Terre & toutes les Créatures, au moins ils préſumoient la néceſſité de ſon éxiſtence & de ſa vérité immortelle; & que leurs cœurs & leurs eſprits étoient portés en contemplation vers lui: la plûpart en leur vie & à la mort, en ont confeſſé la foi par des actes certains, dignes de mémoire; les Fables même ingénieuſes qu'ils ont inventées pour caractériſer les vertus Divines de la nature, & l'art

ſecret de ſes opérations, ſont des fictions ſous leſquelles ils ont caché ſes myſteres, comme ayant leur ſource dans la Sageſſe d'un premier Moteur, dont la Majeſté reſpectable exigeoit cette diſcretion à l'égard du peuple groſſier & profane, qui tourne à mépris & à mal les choſes les plus ſacrées; & c'étoit l'effet de leur prudence.

L'on doit donc fixer ſon attention à conſidérer que les Pariſiens, en adorant Iſis, à laquelle ils attribuoient principalement les propriétés de la Lune, & celles du Soleil unies à elle, adoroient préciſement la Nature & ſes vertus Divines; par-là ils ſe faiſoient une Divinité, de laquelle ils ſe diſoient iſſus, & qu'ils veneroient religieuſement comme leur principe, pour leur conſervation; nous découvrons l'explication de cette Divinité myſtérieuſe, dans les Traditions même des Auteurs de l'Antiquité: le monument d'Arius Balbinus portoit cette Inſcription: *Déeſſe Iſis, qui eſt une, & toutes choſes*; Plutarque parlant d'Iſis dit, qu'à Saïs dans le Temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Iſis, on liſoit: *Je ſuis tout ce qui a été, tout ce qui eſt, & tout ce qui ſera: nul d'entre les Mortels n'a encore levé mon voile parfaitement.* Apulée, Métamorphoſes, fait parler *Iſis* en ces termes remarquables: *Je ſuis la Nature, Mere de toutes choſes, Maîtreſſe des Elemens, le commencement des Siécles, la Souveraine des*

Dieux, la Reine des Manes, ... ma Divinité uniforme en elle-même, est honorée sous différens noms, & par différentes Cérémonies: les Phrigiens me nomment Pessimextienne, Mere des Dieux; les Athéniens, Minerve, Cecropienne; ceux de Cypre, Venus; ceux de Crete, Diane, Dictinne; les Siciliens, Proserpine; les Eleusiens, l'ancienne Cerès; d'autres Junon, Bellone, Hecate, Rhamnusie; enfin les Egyptiens & leurs voisins, Isis, qui est mon véritable nom.

Il faut donc maintenant se départir de tous préjugés vulgaires sur le compte des Payens, & ne plus s'imaginer qu'ils ayent supposés Divinités les Statuts matérielles qu'ils veneroient, comme étant la représentation seulement des vertus Divines, qui faisoient l'objet de leur Culte dans la nature. Il faut aussi se rendre à la preuve évidente, que la Nature, servante de la Divinité, industrieuse & habile Artiste de sa propre matiere, a été sous le personnage d'Isis, le sujet essentiel de la Religion des Peuples anciens, qui ont passés pour les plus sensés; & que la Statue materielle n'étoit aussi que l'image des attributs célestes, & des propriétés merveilleuses de la même nature; mais il convient encore de refléchir sur l'esprit dans lequel ils concevoient la Nature, où sa matiere sommaire: ils ne la regardoient point comme opérante par elle-même, sans Moteur, Adjuteur, & Agent ou

Archée, car ils étoient trop inſtruits des ſecrets de la Phiſique, qui établit la Loi certaine, que nul corps ne peut échauffer, mouvoir, animer, & vivifier ſa propre matiere : ils ſçavoient parfaitement que la Lune ne ſçauroit engendrer & produire ſes influences humides ignées, ſi le Soleil n'influe, n'agit, & n'opere en elle, pour la faire concevoir, & enfanter ſes productions bénéfiques à la température des corps ſublunaires; par la même raiſon, ils n'ignoroient pas que l'eſprit ne peut rien, ſi l'amene le meut, ne le gouverne & ne le fait opérer ; de la même façon que le corps ne peut agir, ſi l'eſprit animé ne l'actionne, vivifie : & gouverne : ils étoient plus verſés dans la connaiſſance de ces principes naturels, qu'on ne l'eſt de nos jours, où tout eſt pris au ſuperficiel, à la lettre de la Fable, & dans le goût de l'inſipide folie, toujours aveugle.

Or, conſidérans la nature & ſa matiere en racourci, par elles-mêmes inanimées & non mûes, ils étoient perſuadés qu'elles ne pouvoient agir aux effets deſtinés, que par le moyen de l'animation, action, coopération, & vivification d'un premier Moteur, qu'ils réputoient être un eſprit de feu inviſible infus en elles, & procédant de la racine ſolaire : ſelon leur interprétation, cet eſprit de feu étoit une certaine émannation vertueuſe d'un premier & ſouverain Etre, régiſſant le Soleil lui-mê-

même, & toutes les Créatures; & ils croyoient adorer cet Etre ſuprême ſans le connoître, en rendant leurs hommages à la Nature, & à ſa matiere principale en abrégé, leſquelles le contenoient en leur ſein, pour le traduire & tranſmettre au monde: car ils tenoient pour maxime & point de doctrine, que tout ce qui avoit vie, ne la poſſedoit que comme *origine céleſte:* Ovide lui-même en a témoigné ſon ſentiment, en diſant que *Dieu eſt en nous;* Ciceron & tous les grands perſonnages de l'Antiquité, ont parlé & penſé de même; donc ils reconnoiſſoient un Dieu, Auteur de la Nature, & de toutes choſes, comme infus par ſon Eſprit éternel opérant en elle, & leur conſervateur.

Socrate & Platon, auſquels l'on n'a pû refuſer le nom de divins, ont atteſté à l'Univers entier la vérité du ſeul Dieu qui le gouverne; eux & les grands hommes de l'Antiquité profane, ont toujours entendu ſous le nom de Jupiter, » ce Dieu, Roi & » Seigneur du monde, en la puiſſance du- » quel tout étoit: » ce ſont les termes de leurs expreſſions; ils s'en ſont expliquez clairement, » en le nommant auſſi très- » bon, très-grand, la ſource d'où vient la » vie de toutes choſes, l'ame générale & » univerſelle de tous les corps & de toutes » les créatures, l'Eſprit divin qui produit » & gouverne l'Univers; & communément

» ils l'appellent *Dieu* ; le Philosophe Séné-que aux questions naturelles écrit, » Que » les plus Sages anciens n'ont pas cru que » Jupiter, ou le Dieu du Ciel & de la terre, » fut tel qu'on le voyoit au Capitole, & ès » autres Temples avec le foudre à la main ; » mais que par lui ils ont entendu une su-» prême intelligence, un esprit gardien & » recteur de l'immense Univers, un parfait » Architecte qui a fait cette grande machi-» ne du monde, & qui la gouverne à sa vo-» lonté, ainsi que toutes les créatures qui » en sont engendrées & régénerées, comme » étant l'Ouvrage de la Vertu & de la Scien-» ce de son Esprit éternel de vie : de sorte » qu'on le pouvoit appeller Destin, Provi-» dence, Nature, Monde, Univers, & tout.» Ce qui est assez conforme aux idées qu'en ont conçus S. Basile, S. Thomas, S. Antoine, & S. Augustin, qui disent : *Qu'est-ce que la Nature, sinon Dieu !* Les sentimens des autres Peres de l'Eglise s'y rapportent aussi.

Le même Sénéque a fort bien expliqué le sens dans lequel il comprenoit Dieu comme la Nature même ; » La pure Nature, » dit-il, n'est autre chose, que Dieu, Sa-» gesse ; nous l'appellons Destin, parce que » de lui toutes choses dépendent, ainsi que » l'ordre des causes qui sont l'une par-dessus » l'autre, c'est-à-dire subordonnées harmo-» nieusement, & tout procede de lui : nous » le nommions Providence, parce qu'il pour-

» voit à ce que le monde aille continuelle-
» ment & perpétuellement à son cours dé-
» terminé & ordonné; nous le disons Nature,
» parce que de lui naissent toutes choses,
» & par lui est, vit, agit & se soutient ce
» qui a vie : nous l'appellons encore Monde,
» parce qu'il est tout ce qu'on voit; il se
» soutient de sa propre vertu : ainsi nous le
» croyons être en tous lieux, & remplir de
» soi toutes choses ; ce qu'a aussi exprimé
» Virgile, l'Univers est rempli du souverain
» Jupiter, qu'en plus d'un endroit il explique
» être Dieu ; Orphée disoit, qu'il est le pre-
» mier & le dernier de toutes choses, *Alpha*,
» *& Omega*; qu'il fut devant tous les tems,
» qui a jamais ont été & seront après tous
» ceux qui viendront; qu'il tient la plus haute
» partie du monde, & touche aussi la plus
» basse; enfin qu'il est tout en tous lieux. »
Ces autorités de la bouche des Payens mê-
me, ne nous laissent point douter des no-
tions qu'ils avoient de la Divinité suprême :
S'ils ont abusé de leurs connoissances, il
faut l'imputer à la dépravation de l'esprit
humain, qui se laisse aisément séduire par
l'illusion des apparences trompeuses : Salo-
mon lui-même, que Dieu avoit comblé des
dons de sa Sagesse, n'a-t-il pas eu la foi-
blesse de donner dans cet égarement, par
son culte envers les Idoles? Il est vrai qu'il
eut le bonheur de reconnoître & de détester
son erreur.

L'on

L'on remarque que toutes les idées de Religion des Payens avoient leur ſource &leurs principes en la Région céleſte ; car, ſelon certaine Tradition, Horus, qu'ils faiſoient le Dieu des heures du jour & de la vie, étoit par eux reputé l'enfant d'Iſis & d'Oriſis, c'eſt-à-dire de la nature & de la chaleur du feu Solaire, que nous appellons humide radical & chaleur naturelle, qui nous ſont envoyés du plus haut des Cieux, par l'Eſprit éternel de vie : on a même vû il y a peu d'années quelques antiques Statuës placées ſur d'anciens Temples, leſquelles repréſentoient Iſis, tenant entre ſes bras Horus ayant une longue barbe au manton, pour montrer ſa vieilleſſe, quoi qu'il parût renouvellé, jeune & merveil chaque jour de l'année, pourquoi on lui faiſoit la face blanche, & les joües dorées. Son viſage étoit plus quarré que rond, pour marquer que les heures étoient preſcrites aux quatre Elemens & aux corps, pour les travaux de leurs Spheres, & qu'il les y circuloit inceſſamment avec le jour, ſelon l'ordre établi dans la Monarchie univerſelle ; comme Horus paſſoit même pour la lumiere, & le Dieu du jour, en qualité de fils d'Oſiris repréſentant le Soleil, il portoit quelques attributs d'Apollon auſſi fils du Soleil, & le Dieu de la lumiere, ſuivant la Fable ; pourquoi étoient portairiſés à ſes côtés, derriere lui & à ſa ſuite, vingt-quatre petits vieillards, qui ſignifioient

les vingt-quatre heures, lesquelles d'origine ancienne divisoient le jour & la nuit en vingt-quatre parties ; tout cela formoit bien la description des opérations de la Nature, produites par celles du Ciel, en supposant que tout ce qu'ils ont de vertueux étoit passé en la personne d'Horus, sans en souffrir altération.

Les Statuës d'Isis avoient tous les symboles de la Lune, même ceux du Ciel astral, & de la Région terrestre, à laquelle elle étoit censée faire tant de bien ; on a trouvé plusieurs Idoles de cette Divinité du Paganisme, sur lesquelles l'on voyoit les marques de ses dignités & propriétés, comme si l'on eût voulu personnifier en elle la Nature universelle, mere de toutes productions, laquelle les payens concevoient pour objet de la figure représentative : tantôt elle étoit vêtue de noir, pour marquer la voie de la corruption & de la mort, commencement de toute génération naturelle, comme elles en sont le terme & la fin, où tendent toutes les créatures vivantes dans la roüe de la Nature, pour se régénérer, & renouveller, ainsi qu'il plaît au Créateur : la robe noire qu'on donnoit à Isis, montre encore que la Lune, ou la Nature, ou bien encore le Mercure philosophique qui est leur diminutif, & leur substance opérative de toutes les générations, n'a point de lumiere de soi, étant un corps opaque ; mais que ce corps essentiel

l'a reçoit d'autrui, c'ést-à-dire du Soleil, & de son esprit vivifiant, qui y est infus & en est l'agent : tantôt elle avoit une robe noire, blanche, jaune, & rouge pour signifier les quatre principales couleurs, ou les dégrés pour la perfection de la génération, ou de l'œuvre secret des Sages, dont elle étoit aussi le sujet, l'objet, & l'image.

Les autres hyeroglifs qu'on lui donnoit, ne sont pas moins curieux, & ils contiennent des sens cachés fort ingénieux, encore pris dans la nature ; on lui mettoit sur la tête un chapeau d'auronne, ou cyprès sauvage, pour désigner le deuil de la mort phisique d'oû elle sortoit, & faisoit sortir tous les êtres mortels, pour revenir à la vie naturelle & nouvelle, par le changement de forme, & les gradations à la perfection des composés naturels. Son front étoit orné d'une Couronne d'or, ou guirlande d'olivier, comme marques insignes de sa souveraineté, en qualité de Reine du grand monde, & de tous les petits mondes, pour signifier l'octuosité aurifique ou sulfureuse du feu solaire & vital, qu'elle portoit & répandoit dans tous les individus par une circulation universelle ; & en même tems pour montrer qu'elle avoit la vertu de pacifier les qualités contraires des Elemens qui faisoient leurs constitutions & temperamens, en leur rendant & entretenant ainsi la santé. La figure d'un Serpent entrelassé dans cette Cou-

ronne, & dévorant ſa queue, lui environnoit la tête, pour noter que cette oléaginoſité n'étoit point ſans un venin de la corruption terreſtre, qui l'enveloppoit & entouroit orbiculairement, & qui devoit être mortifiée & purifiée par ſept circulations planetaires, ou aigles volantes, pour la ſanté des corps; de cette Couronne, ſortoient trois cornes d'abondance, pour annoncer ſa fécondité de tous biens, ſortans de trois principes antés ſur ſon chef, comme procedans d'une ſeule & même racine, qui n'avoit que les Cieux pour origine.

Il ſemble que les Naturaliſtes Payens ayent pris plaiſir à raſſembler en cette Idole toutes les vertus vitales des trois regnes & familles de la Nature ſublunaire, laquelle ils entendoient encore repréſenter, comme étant leur mere originelle, le ſujet eſſentiel, & en même tems l'Artiſte; l'on remarquoit à ſon oreille droite l'image du Croiſſant de la Lune, & à ſa gauche la figure du Soleil, pour enſeigner qu'ils étoient les pere & mere, les Seigneur & Dame de tous les êtres naturels, & qu'elle avoit en elle ces deux flambeaux ou luminaires, pour communiquer leurs vertus, donner la lumiere & l'intelligence au monde, & commander à tout l'empire des animaux, végétaux, & minéraux: ſur le haut du col au derriere de la tête, étoient marqués les caracteres des Planettes, & les ſignes du Zo-

diaque qui les assistoient en leurs offices & fonctions, pour faire connoître qu'elle les portoit & distribuoit aux principes & semences des choses, comme étant par leurs influences & propriétés les gouverneurs de tous les corps de l'univers, desquels corps elle faisoit ainsi des petits mondes.

Cette Déesse profane, ou plutôt cette Statue de la nature idéale & imaginaire, tenoit en sa main droite un petit Navire, ayant pour mât un fuseau, & duquel sortoit une éguerre dont l'anse figuroit un serpent enflé de venin; pour faire comprendre qu'elle conduisoit la barque de la vie sur la Saturnie, c'est-à-dire sur la Mer orageuse du tems; qu'elle filoit les jours, & en ourdissoit la trame: elle démontroit encore par-là, qu'elle abondoit en humide sortant du sein des eaux, pour alaiter, nourrir & temperer les corps, même pour les préserver & garantir de la trop grande adustion du feu solaire, en leur versant copieusement de son giron l'humidité nourriciere, qui étoit la cause de végetation, & à laquelle adheroit toujours quelque venin de la corruption terrestre, que le feu de nature devoit encore mortifier, cuire, diriger, meurir, astraliser, & perfectionner, pour servir de reméde universel à toutes maladies, & renouveller les corps; d'autant que le Serpent se dépouillant de sa vieille peau, se renouvelle, & est le signe de la guérison & de la santé: ce

qu'il ne fait au Printems, au retour de l'esprit vivifiant du Soleil, qu'après avoir passé par la mortification & corruption hyvernale de la nature : cette Statue avoit en sa main gauche une cimbale, & une branche d'auronne, pour marquer l'harmonie qu'elle entretenoit ainsi dans le monde, & en ses générations & régénérations, par la voie de la mort & de la corruption, qui faisoient la vie d'autres êtres sous diverses formes, par une vicissitude perpétuelle : cette cimbale ètoit à quatre faces, pour signifier que toutes choses, ainsi que le Mercure philosophique, changent & se transmuent selon le mouvement harmonieux des quatre Elemens, causé par la motion & opération perpétuelle de l'esprit fermentateur, qui les convertit l'un & l'autre, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis sa perfection.

De la mamelle droite du sein de cette Déesse imaginaire, ou nature universelle simulée, sortoit une grape de raisin, & de la mamelle gauche naissoit un épic de bled, dont le haut étoit d'or & reluisant, pour montrer qu'elle les engendroit, produisoit & nourrissoit de son lait, pour servir de principaux alimens à la vie des hommes, & leur reparer par la nutrition les sucs & principes animaux & spiritaux de leur existence ; la couleur aurifique qui dominoit sur la tête de l'épic, faisoit entendre que l'or même y avoit sa semence premiere, régé-

nérative, prolifique & multiplicative ; & que cette ſemence cachée portoit la livrée de ſa teinture, extraite du mélange de celles du Soleil & de la Lune, qui y avoient influé leurs qualités & propriétés.

La ceinture, qui entouroit le corps de la Statue, ſembloit toute merveilleuſe, & couverte de Miſtéres profanes ; elle étoit attachée par quatre agraphes poſées en forme de quadrangle, pour faire voir qu'Iſis, ou la Nature, ou bien ancore ſa matiere premiere, étoit la quinte-eſſence des quatre Elémens qui ſe croiſoient par leurs contraires, en formant les corps ; qu'ainſi la choſe ſignifiée & entendue étoit une, & tout, c'eſt-à-dire, un abregé du grand monde, que l'on appelle un petit monde : un très-grand nombre d'étoiles étoit parſemé en cette ceinture, pour dire que ces flambeaux de la nuit l'environnoient pour éclairer au défaut de la lumiere du jour, & que ces Elémens n'étoient point ſans leurs luminaires, non plus que les corps élementés, qui tous les tenoient d'elle : pluſieurs autres particularités curieuſes y étoient marquées ; certaines même ſont à taire.

L'on voyoit ſous les pieds de cette Idole une multitude de ſerpens, & d'autres bêtes venimeuſes qu'elle terraſſoit, pour indiquer que la Nature avoit la vertu de vaincre & ſurmonter les eſprits impurs de la malignité terreſtre & corruptrice, d'exterminer leurs

forces, & évacuer jusqu'au fond de l'abîme leurs scories & terre damnée ; ce qui exprimoit par conséquent que sa même vertu en cela étoit de faire du bien, & d'écarter le mal ; de guérir les maladies, & rendre la santé ; de conserver la vie, & de préserver d'infirmités mortiferes ; enfin d'entretenir les corps en vigueur & bon état, & d'éviter l'écueil & la ruine de la mort, en renvoyant les impuretés des qualités grossiérement élementées & corruptibles, ou corrompues, dans les bas lieux de leur spere, pour les empêcher de nuire aux êtres qu'elle conservoit sur la surface de la terre. En ce sens est bien vérifié l'Axiome des Sages, *nature contient nature ; nature s'éjouit en nature ; nature surmonte nature ; nulle nature n'est amandée, sinon en sa propre nature :* pour quoi en envisageant la Statuë, il ne faut pas perdre de vûe le sens caché de l'allégorie, qu'elle présentoit à l'esprit, pour pouvoir être comprise ; car sans cela elle étoit un Sphinx, dont l'énigme étoit inexplicable, & un nœud-gordien impossible à résoudre.

L'on observoit encore un petit cordon descendant du bras gauche de la Statuë, auquel étoit attachée & suspendue jusqu'à l'endroit du pied du même côté, une boëte oblonque, ayant son couvercle, & entrouverte, de laquelle sortoient des langues de feu représentées ; ce qui démontroit que

Iſis, ou la Nature perſonnifiée, portoit le Feu ſacré & inextingible, gardé religieuſement à Rome par les Veſtales, lequel étoit le vrai feu de nature, étheré, eſſentiel, & de vie, ou l'huile incombuſtible ſi vantée par les Sages ; c'eſt-à-dire, ſelon eux, le Nectar, ou l'Ambroiſie céleſte, le baume vital-radical, & l'Antidote ſouverain de toutes infirmités naturelles ; l'extrémité du lieu où ſe portoit la boëte, faiſoit entendre que les humeurs peccantes de la terreſtreïté, par la force & la vertu du Catholicon philoſophique, ſe précipitoient juſqu'en terre, pour le fuir & s'en éloigner : la boëte figuroit la phiole, le vaſe, ou l'ampoulle contenant ce Baume aromatique, ou onguent de parfums très-odoriferans, exquis & ſalutaires ; le cordon de couleur aurée, en forme de filet d'or, faiſoit connoître que ce prétieux Reſtaurant tiroit ſon origine, du côté d'Aquilon, de cette Déeſſe fictive. Je ne parlerai point d'un petit ruban rouge en feſton, qui ornoit le cordon, parce qu'il eſt hors d'œuvre, & ſeulement pour enſeigner que la Nature n'a pas ſimplement ſes fleurs, mais auſſi l'ornement de ſa parure, & de ſes fruits, qui étant meuris par l'ardeur du Soleil, & ayant acquis ſa couleur de feu, n'ont plus beſoin de culture.

Du bras droit d'Iſis deſcendoit auſſi le cordonnet de fil d'or d'une balance marquée, pour ſimbole de la Juſtice que la Na-

ture obſervoit, & des poids, nombre, & meſure qu'elle mettoit en tout ; la qualité & la couleur du fil diſent aſſez ce qui lui eſt propre ; ou plus prochain, ſemblable, analogue, ou homogene ; quant à ſon poids ordinaire & ſtrictement néceſſaire, je ne l'ai pu apprendre que dans le Colloque, où l'eſprit le déclare à Albert ; par rapport au poids de l'anneau conjugal à elle deſtiné, & qu'on voyoit dans la balance, je n'en ſçaurois rien, ſi Morien ne me l'eût dit à l'oreille ſecrétement.

Au ſurplus cette Déïté payenne, où la Nature ſignifiée ſous ſon perſonnage, avoit la figure humaine, la forme du corps, & les traits d'une femme en embonpoint, & d'une bonne nourrice ; comme ſi l'on eût voulu manifeſter qu'elle étoit corporifiée perſonnellement en cette nature, & famille privilégiée des trois régnes, en faveur de laquelle elle diſpoſoit le plus abondamment de toutes ſes grandes propriétés, fécondes & ſouveraines pour l'alaiter, nourrir, & entretenir. Quelques Hiſtoriens d'antiquaires, & d'images des faux Dieux ont ajouté que la couleur naturelle de ſon tein, étoit d'un jaune brun, diaphane & brillant ; que ſon viſage ſembloit ſe découvrir d'un voile de drap écarlate tirant ſur le noir ; que ſes cheveux étoient teints d'un ſoufre aurifique ; que ſes yeux paroiſſoient acres & étincellans d'une couleur olivâtre ; & qu'el-

ſe avoit pluſieurs autres ſignes, miſtérieux dans le Paganiſme; tout cela en effet annonce bien de l'extraordinaire & du merveilleux, dont les Sçavans de notre ſiécle ne ſont point en état d'expliquer le ſens ſpirituel, parce qu'ils ne veulent point lever le bandeau qui leur couvre les yeux de l'eſprit, ni faire tomber les écailles qui les offuſquent.

Certains Naturaliſtes ont prétendu donner l'explication Phyſique de ces Enigmes, en diſant que la couleur du tein de la Nature figurée par cette Idole, la faiſoit reconnoître aiſément dans la Phyſique de la Nature par les véritables Philoſophes; elle levoit, ajoutent-ils, ſon voile pour ſe montrer naturellement aux vrais Sages inveſtigateurs, tandis qu'elle étoit maſquée & cachée pour les inſenſés & le vulgaire, ſous les yeux deſquels elle étoit ſans être reconnue; la teinture de ſes cheveux aurifiques découvroit, que toute lunaire qu'elle étoit, ſa cime & ſon élévation étoient arborés des rayons ſolaires, qui faiſoient ſa motion & ſa perfection, auſſi-bien que ſon prétieux vermeil; la couleur aurée qu'elle portoit ainſi ſur ſa tête, apprenoit que la nature la produiſoit, parce qu'elle avoit en elle-même le germe, la ſemence, & le ſoufre de l'Or, qui étant exalté par ſon propre principe, donnoit ſa teinture végétable & multiplicative à l'infini; ſes yeux dépeints ainſi qu'il

eſt dit, prouvoient ſes qualités, ſes caractères, ſon érat naturel, & manifeſtoient que malgré le brillant de ſa lumiere, elle avoit quelque crudité, acre & indigeſte des bas élémens, & qui demandoit à être purifiée & perfectionnée, pour voir en elle la pureté du luminaire blanc, & ſucceſſivement celle du luminaire rouge, qui ſont en elle virtuellement & en acte.

Enfin, continuoient ces Interprétes de la Nature, il en eſt ainſi des autres Hyeroglifs qu'on lui donnoit, leſquels avoient rapport au ſecret de la Nature & de la Science ; car toutes les fictions à elle allégoriques, ne faiſoient ſous-entendre figurativement d'autres ſens, que celui de l'art de ſes opérations en l'Ouvrage économique & univerſel du grand monde, & en l'œuvre ſecret du petit monde des Sages, lequel ſe fait à l'*inſtar*, par le même ſujet & les mêmes reſſorts : Apullée dit que » dormant lui ſembla voir la » Déeſſe Iſis, laquelle avec un viſage vénérable ſortoit de la Mer » ; ſa viſion donne encore à entendre l'antique opinion que les anciens Naturaliſtes, & les premiers Luteciens en conformité, avoient de la Nature, ou de ſa premiere ſemence virginale de chaleur naturelle & d'humide radical unis, comme principes de leurs êtres ; leur ſentiment étoit que cette ſemence univerſelle procédoit d'une candide vapeur humide ignée, ou Iſienne & philoſophique, ſortant de la Mer, ou

des Eaux ; parce que le Soleil, la Lune & les Etoiles s'y plongeans par leurs influences immersives, en faisoient exhaler cette benite vapeur, qui se filtroit dans tous les corps, en quantité de matiere premiere, de seive vierge, & de substance nourriciere : raison pour laquelle elle étoit dite & réputée vénérable, d'autant qu'elle est respectée & prisée par les Sages, & qu'il n'y a que le vulgaire insensé qui la méprise & la dissipe imprudemment à son Damne.

Souvent Isis étoit accompagnée d'un grand bœuf noir & blanc, pour marquer le travail assidu, avec lequel son culte philosophique doit être observé & suivi dans l'opération du noir & du blanc parfait, qui en est engendré, pour la Médecine universelle Lunaire hermétique. Harpocrates, Dieu du Silence, mettant les doigts sur sa bouche, cottoyoit toujours Isis, pour apprendre qu'il falloit taire les mistéres philosophiques du sujet, pour quoi souvent cette Déesse Enigmatique étoit estimée être le Sphinx » pour » montrer, suivant l'expression même des » Anciens, que les choses de la Religion » doivent demeurer cachées sous les Mistéres sacrés ; en sorte qu'elles ne soient entendues par le commun Peuple, non plus » que furent entendues les Enigmes du » Sphinx «.

Suivant Apulée, Isis parle ainsi de sa Fête ; » Ma Religion commencera demain,

» pour durer après éternellement ». C'eſt-à-dire que la Science religieuſe de la Nature, & l'Oeuvre de ſa ſemence premiere, origine de toute production & des merveilles du monde, eſt d'autant de durée que l'Univers, & s'y obſerve & pratique chaque jour. Il ajoute que » lorſque les tempêtes de l'Hy» ver ſeront appaiſées, que la Mer émûe, » troublée & tempêtueuſe ſera faite calme, » paiſible & navigeable, mes Prêtres m'offri» ront une nacelle, en démonſtration de mon » paſſage par Mer en Egypte, ſous la con» duite de Mercure, commandé par Jupiter. Ceci eſt la clef du grand Secret philoſophique pour l'extraction de la matiere des Sages, & l'œuf dans lequel ils la doivent enclore & œuvrer en l'Athanor à tour, en commençant le Regime de la Saturnie Eyptienne, qui eſt la corruption de bon Augure, pour la génération de l'Enfant royal philoſophique, qui en doit naître à la fin des ſiécles ou circulations requiſes. Peu de perſonnes en feront la découverte, parce que les gens du monde ſont trop préſomptueux de leur ignorance, qu'ils croyent ſcience, pour ſe dépouiller de leurs vains préjugés, & s'attacher à ſcruter la ſcience véritable de la Nature univerſelle.

Les Drüides étoient fort initiés & doctes dans ces connoiſſances; mais dans l'opinion qu'ils avoient pour objet de leur Religion d'une Divinité à eux prédite, comblée de

perfections & de vertus, c'est-à-dire, d'*une Vierge qui devoit enfanter* miraculeusement, à eux jusqu'alors inconnue, ils puiserent à la source de la Nature pour la trouver, & reconnoissant tout ce qu'elle cachoit de plus puissant, parfait & merveilleux, ils s'imaginerent avoir découvert cette Divinité en la personne même de la Nature, que par cette raison & erreur, ils prirent pour elle. Ce fut pour l'honorer par un culte dirigé vers elle, qu'ils la représenterent en Statuës, suivant les idées avantageuses qu'ils s'en étoient formés, en leur appliquant & cumulant tous les Simboles des vertus & propriétés qu'ils attribuoient à la Nature même; en effet, ils lui ont departi toutes celles merveilleuses que l'esprit humain pouvoit s'efforcer d'imaginer dans le monde : & il faut confesser qu'ils connoissoient bien parfaitement la Nature, pour la dépeindre & signaler aussi expressément; mais en lui adressant leurs vœux & leurs priéres, ils entendoient aussi les faire à l'Etre des êtres, qu'ils en croyoient l'Auteur, y présider & opérer nécessairement, en le regardant comme cause premiere, & la Nature comme cause seconde, pour tous les bénéfices de la vie : ce fut donc ainsi qu'ils personnaliserent la Nature en une Idole, pour inspirer sa vénération, conformément à l'idée des plus anciens Payens qui l'avoient nommée Isis.

Comme la Religion d'Isis avoit en quel-

que façon le même fondement que la premiere introduite dans les Gaules, & chez les Luteciens, elle y eut grand crédit, & y fut pratiquée dévotieusement pendant grand nombre de siécles. Dans la suite leurs cérémonies reçûrent des réformes, des extensions & des modes de toutes les espèces, suivant les idées spirituelles ou les systêmes que la piété faisoit inventer; chacun successivement à sa dévotion, & dans sa façon de penser, dogmatisant, y mit du sien; & les Prêtres d'Isis profitant de la crédulité du Peuple, par des vûes particulieres à leur Jurisdiction religieuse, & à leurs propres intérêts, lui imposerent différentes formes scrupuleuses & de rigueur, sous des peines effrayantes qu'ils lui inspiroient; de sorte qu'on crut avoir beaucoup raffiné le culte, & que la Religion Isienne dégénérant de la primitive Loi naturelle, devint enfin chargée de pratiques superstitieuses, très-onéreuses pour ceux de sa Secte: l'on perdit même l'esprit du sens Secret philosophique qu'elle renfermoit pour l'œuvre de la Médecine salutaire des corps, laquelle en étoit la principale intention mistérieuse: à peine resta-t'il quelque Sage qui en conservât le prétieux dépôt.

Cependant les Parisiens se polirent beaucoup, & devinrent fort civilisés & policés: ils faisoient même de grands progres dans les Arts & Métiers; leur Cité, purgée de crapeaux,

peaux, & quittant ſon antique rudeſſe, s'embelliſſoit; enfin le bon ordre en fit le Gouvernement : de façon qu'ils ſe fortifierent, étendirent leur puiſſance ſur leurs voiſins, rendirent leur ville la Capitale des Gaules, & s'affranchirent des dominations étrangéres : ce qui leur fit donner le ſurnom de *Crapeaux Francos*, c'eſt-à-dire Francs, libres de leurs anciens aſſujetiſſemens; & dans la ſuite on leur ſubſtitua ſimplement celui de Francs; puis celui de *François*, aujourd'hui d'uſage commun, & qui en dérive, comme ſignifiant Peuple libre.

Pluſieurs ſiécles après la manifeſtation du Verbe divin incarné, pour la bienheureuſe rédemption du genre humain; c'eſt-à-dire, après la naiſſance de Jeſus-Chriſt, Fils unique de Dieu & de la Vierge Marie, lequel a apporté au monde la Loi de grace & de ſalut, les Diſciples de ſes Apôtres, ſuivant leurs Miſſions évangéliques, venus de la Judée, ayant percés dans les Gaules, y ſemerent les principes, & établirent les fondemens de la ſeule vraie Religion Chrétienne; & comme dit fort bien l'Hiſtorien de l'Egliſe de Chartres, Ville qui après celle de Dreux, étoit le principal Siége de la Religion des Drüides. » Ceux qui furent envoyés » dans ce pays pour y annoncer l'Evangile, » y firent beaucoup de progrès, parce qu'ils » y trouverent des diſpoſitions merveilleu- » ſes pour la converſion des Peuples, par le

» rapport des Cérémonies des Drüides à nos
» Mistéres.

Cependant la persécution des tirans Romains s'éleva, & déploya sa rage & ses barbares cruautés sur les Chrétiens : ces Apôtres des Gaules fermes & courageux dans le ministere de leur vocation, après avoir essuyé bien des travaux & des martyrs pour l'établissement & la propagation de la Foi Catholique & du Culte divin, pousserent & étendirent le progrès de la Parole évangélique jusques dans le cœur des Gaules, c'est-à-dire en la Ville de Paris, devenue leur Capitale : ce ne fut qu'au prix de l'effusion de leur sang qu'ils détruisirent les Temples & les Autels qu'ils purent trouver, consacrés au Culte des faux Dieux ; ils renverserent en leur passage le Temple fameux de Mars érigé sur la Montagne, dite Montmartre, près Paris, celui célébre d'Isis & d'Osiris établi à Issy, qui est un Village aussi proche Paris ; peu à peu gagnant du terrain, & de l'empire sur les esprits, ils vinrent en Circuit, au lieu dit S. Germain des Prez, qui étoit alors un terrain planté en Bois, du surplus Marais & Prairie assez vaque, ayant aussi un Temple voüé aux fausses Divinités, & entr'autres à Isis, qu'ils renverserent aussi, & dont il n'est resté que peu de vestiges : enfin s'étant introduits dans la Cité, ou l'Isle des Parisiens, ville Capitale des François, & déja renommée, ils détruisirent encore toutes les

Chapelles qui y étoient dédiées aux Dieux & Déesses du Paganisme, telles que celles où sont aujourd'hui les Eglises de S. Denis de la Charte, Sainte Marine, & quelqu'autres, qu'ils mirent sous d'autres invocations Divines, en donnant à quelques unes le titre & le nom de leur pieux Réparateur & Instituteur.

Ce fut ainsi que ces zélés Missionnaires parvinrent à ruiner & abolir tous les Temples, & toutes les fausses Divinités du vil Paganisme, qui régnoient dans les Gaules, & à y substituer l'adoration du vrai Dieu; toutes les Idoles furent brisées, le véritable Culte divin établi, cimenté & pratiqué : il ne subsista plus chez les Parisiens que quelques anciennes Fêtes & Cérémonies superstitieuses, qu'on fut obligé de tolérer, en les convertissant dans la suite autant que l'on pût, au sens & au rit Catholique. Comme presque toute Religion a ses Fanatiques, quelques uns enfouirent dans le Territoire de S. Germain des Prez une Statuë d'or massif, Image d'Isis de grandeur humaine, pour la préserver & garantir de sa destruction dans le désastre général du Paganisme, & que l'on prétend n'avoir jamais été retrouvée.

Alors la Ville de Paris, auparavant si superstitieuse, & même toute la France, commencerent à voir clairement la lumiere de la vérité; si le Peuple ne se défit pas entiere-

ment de ſes préjugés de Religion, au moins fut-il obligé de les cacher & tenir ſecrets; ce qui avec le tems en fit perdre l'idée & le ſouvenir: le général, la plus forte & ſaine partie embraſſa uniformement le Chriſtianiſme, & y entraîna par ſon exemple les adverſaires les plus entêtés & opiniâtres dans leurs ſentimens erronés: quelques héréſies cauſées par des façons diverſes de penſer, qui n'effleuroient point le fond de la Doctrine, furent étouflées auſſi-tôt qu'enfantées; les mœurs devinrent meilleures; les beaux Arts & les Sciences accrurent; enfin les Dogmes de notre Foi, enſeignés charitablement par de grands Docteurs de notre ſainte Religion, furent des armes plus puiſſantes & victorieuſes, que ne l'auroient été celles de la guerre, pour gagner les cœurs & les eſprits généralement, & les tirer de l'eſclavage de l'idolâtrie.

Cependant il reſtoit encore à ces religieux Miſſionnaires & à leurs Succeſſeurs, à couronner leurs travaux Apoſtoliques par l'érection d'une Egliſe Cathédrale & Métropolitaine, où la Fille de Dieu, Mere de Jeſus-Chriſt ſon Fils unique, & la Patrone des Chrétiens, fût reconnue & invoquée ſuivant le rit du Culte Catholique; au dixiéme ſiécle ou environ, la foi du Peuple, ſon amour, ſon attachement pour la Religion s'augmentant, leur en fournirent heureuſement les moyens; il fût élû un Evêque de

la Ville, chargé de l'administration spirituelle, & qui tenoit même beaucoup du gouvernement temporel, & de la distribution de la Justice : son zéle lui inspira l'entreprise, & le porta à élever ce magnifique Monument de l'Eglise de Notre-Dame, en le fondant & consacrant sous sa Dédicace, comme Mere de la Ville, & la principale des autres Eglises ou Chapelles édifiées dans la Cité.

Cet Evêque, qui avoit été choisi pour remplir cette Dignité, à cause de sa profonde connoissance dans la Philosophie naturelle, & en la Théologie, jugea né point trouver de place plus convenable pour la fondation & l'érection de cette Eglise, à l'honneur de la Mere de Jesus-Christ, & des fideles Chrétiens, que le lieu situé à la tête du continent Insulaire & de la Cité, c'est-à-dire à l'ouverture du giron de la Seine, qui se séparant en deux bras, semble prendre tous les Habitans sous sa protection, & les favoriser des rayons du Soleil levant, que l'Esprit éternel du Soleil de Justice leur traduit & communique : le sens spirituel est très-mistique, & le naturel fort ingénieux.

L'on institua & régla les Cérémonies propres au Culte de la Vierge sainte, nouvellement établi ; mais il fallut encore accorder quelque chose à cet égard au génie du Peuple, qui conservoit quelque reste de superstition touchant les formalités de la Religion

d'Isis, ou de la Nature entendue par elle ; cette Indulgence parut nécessaire quant à la forme, puisqu'elle ne changeoit point, & ne faisoit pas varier la vérité fonciere, qui est une, inaltérable & immuable ; il auroit été même dangereux de prétendre supprimer tout à coup, tout le cérémonial populaire, dont la fausse Religion d'Isis avoit depuis nombre de siécles jetté des impressions & des racines si profondes dans les esprits scrupuleux, qui exigeoient quelque ménagement & douceur, pour être rappellez avec succès à la droite & pure voie : on eût besoin de beaucoup de prudence en cette occasion, & cette politique sçut parvenir à ses fins, mieux & plus sûrement, que ne l'auroit fait la force ouverte, pour la réforme générale ; pourquoi certaines anciennes Cérémonies tolérées par nécessité, eurent encore lieu long-tems, avant de pouvoir être abolies entiérement : il en étoit resté une pratiquée jusqu'à notre siécle, & qui a été retranchée il y a quelques années ; c'étoit la figure d'un Dragon aîlé, qu'on portoit tous les ans dans une Procession à l'Eglise de Montmartre : ce Dragon étoit un ancien Simbole mistérieux de la Philosophie naturelle, & de la Religion des Drüides, des Gimnosophistes, & des Mages Egyptiens, quoiqu'on l'ait attribué à un autre événement, suivant la chronique vulgaire.

Le sens Physique que les Parisiens avoient conçus de la Nature représentée par Isis, étoit, selon eux, assez allégorique au sens mistique qu'ils reçurent de la Mere de Dieu, & de leur propre Mere Chrétienne; car ils feignoient trouver quelque idée de rapport de l'une à l'autre; ce fut un grand moyen d'opérer leur conversion, & d'achever l'œuvre de leur sanctification: En effet la révélation qu'on leur annonça de la véritable Vierge Mere prédite, qui avoit enfanté le Sauveur du monde, & leur bienfaictrice à eux inconnue jusqu'alors, fut un argument très-puissant pour leur persuader les vérités de la Foi, & les faire aisément revenir de leur erreur, ignorance, & méprise; pourquoi ils eurent moins de peine à répudier leur Idole, abjurer son culte & professer celui du Christianisme; dans ce esprit ils reconnurent & venererent par des honneurs légitimes, leur Dame & la nôtre, Mere de Jesus-Christ, comme l'accomplissement des prédictions faites aux Drüides & à eux.

Cependant il ne fut pas possible de les obliger à changer le nom de leur Cité; & quoique l'idée & l'esprit du Paganisme en soient l'étimologie, ils l'ont conservé jusqu'à présent, comme si l'illusion d'Isis, ou la Nature venerée comme Divinité, ou bien aussi sa semence premiere, universelle, philosophique, si vantée, avoient encore place

à la tête d'une Ville éclairée de la Vérité divine, & où régne la Mere de Dieu & des Chrétiens, de laquelle les Habitans de Paris devroient porter le Nom ſaint & reſpectable, en abandonnant juſqu'au ſouvenir de l'idolâtrie ; & cet abus vient encore de ce qu'il a fallu s'accommoder, & ſympatiſer en quelque façon aux idées & aux mœurs anciennes de la Nation, ſans cependant perdre de vûe le ſens ſacré de la vraie Religion, devenue dominante, & qui s'eſt ſoutenue par elle-même depuis avec honneur & admiration, à la gloire de Dieu, un en trois Perſonnes, & de la bienheureuſe Vierge Marie.

Le ſuperbe Temple de Notre-Dame eſt aujourd'hui le Chef-d'œuvre de l'Art, le ſéjour de la ſainteté & de la grace à la vénération des Peuples Chrétiens, la terreur & le fléau de l'idolâtrie ; nos Rois Très-Chrétiens, nos Reines, nos Princes & nos Princeſſes dans le même eſprit, y ont toujours voüés & ſignalés admirablement leur piété & leurs actions de graces. Les Evêques & Archevêques, qui en ont remplis la Chaire, avec toute la dignité du miniſtere & de la charité Apoſtolique, ont auſſi toujours été des exemples édifians pour la dévotion des Fideles ; & tous les Eccléſiaſtiques attachés à ſon Culte, par leurs ſaints Offices & la pureté de leurs cœurs à louer Dieu & honorer la Sainte Vierge, y attirent la bénédiction du

du Ciel ſur tous les Citoyens, que leur dévotion fait accourir en foule à ce ſaint Lieu, avec le reſpect qui lui eſt dû, adorer le Souverain Créateur & Conſervateur, & lui adreſſer leurs hommages & leurs priéres par l'interceſſion de leur bonne Mere & Patrone, invoquée par eux, avec la plus pieuſe & fervente vénération.

Lors de la fondation de cette Egliſe, tous les Officiers occupés à ſon Culte, qu'on appelle aujourd'hui Chanoines, étoient les ſeuls Médecins de profeſſion & d'effet dans leur Ville; & ils tenoient cet Office de charité & d'humanité, par Tradition des Philoſophes & des Prêtres Drüides, qui, à l'exemple des Egyptiens, des Prêtres & des Levites chez les Juifs, l'avoient enſeigné, exercé & profeſſé dans les Gaules; & l'uſage s'en étoit fort fidélement conſervé chez les Luteciens ou Pariſiens, qui s'en faiſoient même un devoir principal de Religion, ayant rapport à la Divinité & à leur prochain, & étant la baſe de la Loi naturelle; parce que Dieu, Auteur de la nature, donnant & conſervant la vie à tout, étoit le premier & le ſeul ſouvèrain Médecin, dont ils jugeoient devoir ſuivre l'exemple, en faiſant part de ſes bienfaits à leurs ſemblables, pour les ſoulager en leurs afflictions & les guérir de leurs maladies.

L'origine de la profeſſion & adminiſtration de la Médecine en la perſonne de ces

Officiers Ecclesiastiques, avoit encore pour fondement la charge & commission Apostolique, c'est-à-dire la vocation expresse des Apôtres, qui tous, suivant leurs Actes, étoient Médecins des ames & des corps, à l'imitation de Jesus-Christ leur Chef, qui avoit opéré toutes sortes de guérisons miraculeuses; leurs Disciples même, en établissant la Réligion Chrétienne dans la Cité des Parisiens, en avoient eux-mêmes aussi donné l'exemple, & fort recommandé le Service, en prenant occasion d'en montrer le devoir d'humanité, par l'exercice que les Drüides Payens mêmes en avoient fait.

Ces Chanoines furent dits de ce nom, à cause qu'ils récitoient en chantant les points & articles fondamentaux prescrits dans leur Rituel, qui enseignoient l'esprit de la Religion & les devoirs de son Culte; ces articles ou versets chantés étoient nommés Canons, du mot Latin *Cano*, je chante, d'où est tiré celui de Chanoine & de Chantre; ils ensuivoient la regle prescrite, en soignant les malades & les traitant avec beaucoup de charité; ce qui est admirable, c'est qu'ils les guérissoient de toutes leurs maladies & infirmités, (si la volonté de Dieu n'en avoit autrement ordonné,) par de vrais remédes naturels, dont ils acqueroient la connoissance & l'usage dans l'étude de la nature, qui les fournit, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des moyens

étrangers, impuissans, ou destructeurs; pourquoi ils avoient leur Ecole de Médecine tout attenant la rive du bras de riviere, où est aujourd'hui l'Ecole fameuse des Docteurs de cette Faculté, rue du Foüar & de la Bucherie, & ils y communiquoient par un petit Pont de bois, qu'ils avoient fait jetter sur le bras de riviere, & qui a encore le nom de petit Pont.

Cette digne occupation, & ce service édifiant & charitable pour des ministres de la mere & fille de Dieu, mere spirituelle des habitans, n'eut plus d'autre objet de leur piété : & dans leurs bonnes œuvres, l'amour de Dieu & du prochain faisoit tout leur devoir & leur mérite ; ce qui leur fit obtenir la construction près d'eux, attenant l'Eglise, d'un Hôpital, ou Hôtel de Charité, où l'on apportoit, recevoit & traitoit les infirmes & malades avec tous les soins & les secours, dont par esprit d'institution & d'état ils étoient capables, & se faisoient un point essentiel de Religion : ils étoient devenus de grands Médecins pour le spirituel & le temporel ; par la grace de Jesus-Christ Fils de Dieu, & de la Vierge Marie, qui les assistoint, ils opéroient des cures & guérisons miraculeuses, si surprenantes, que cet Hôpital d'infirmerie fut alors appellé Hôtel-de-Dieu.

Les remédes dont ils faisoient usage n'étoient puisés qu'en la nature, & leur vertu & efficacité sanative & salutaire procédoit

de la bénédiction que Dieu y répandoit ; mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des remédes vulgaires, ni des composés de la main des hommes, tirés de choses inanimées & sans vie ; ils trouvoient la réparation de la vie & de la santé par leur propre principe, dans une quintessence de la nature, exaltée & astralisée, qui contenoit, & réintroduisoit aux corps l'ame, l'esprit & la vie dont ils souffroient altération, & qui les leur reparoit en qualité de Médecine universelle, en détruisant tout levain ou ferment d'impureté, de corruption, & d'humeur peccante. L'œuvre secrette de la confection ne leur étoit point inconnue, & les opérations leurs étoient familiaires, parce qu'ils connoissoient la science de Dieu & de la nature, & les vertus de l'Esprit éternel de vie, lesquelles le même Dieu de bonté a mises en ses œuvres dès le commencement du monde, pour la santé des peuples de la terre, ses créatures. Ils possédoient parfaitement l'art de l'usage de ce médicament divin & de sapience, souverainement salutaire pour remédier à toutes maladies ; & ils l'appliquoient toujours avec succès & efficacement à l'honneur du Très-Haut, qui en est l'auteur & dispensateur.

Le Fondateur de cette Eglise leur en avoit laissé la tradition secrette : mais depuis ces hautes & sublimes connoissances des vertus occultes de la nature, en laquelle l'Esprit universel de vie est infus & ope-

rant, se sont perdues faute d'esprit intelligent en l'art de la vraie Médecine, & capables du secret important qui lui est dû ; il prévit même bien ce malheur dans l'avenir, & pour en laisser des monumens de vérité dans la postérité, pour les Sçavans & véritables Médecins, il avoit fait faire aux portails de cette Eglise, toutes les figures hyeroglifiques de cette science, & de l'œuvre de cette bénite Médecine, lesquelles l'on voit encore aujourd'hui, & que tout homme sage & intelligent, ne doit jamais révéler vulgairement, si Dieu lui fait la grace d'illuminer son esprit du don de ce merveilleux arcane céleste : Gobineau de Montluisant a expliqué plusieurs de ces Hyeroglifs, mais il en a omis beaucoup, à cause du silence harpocratique & recommandé & imposé au secret.

L'on voit encore à l'entrée de l'Eglise, la figure hyeroglifique du bienheureux Chrystophe, *Christum ferens*, très-significative, curieuse, &instructive pour les vrais enfans de cette Science divine.

Les sages investigateurs remarqueront aussi sur le colosse, nombre de symboles, habitations, tours & autres enseignemens philosophiques, importans & nécessaires, autant que mystérieux, pour les conduire heureusement dans la voie étroite & escarpée de la sagesse, & les faire arriver à sa possession, qui est le comble de toute félicité sur

terre, & ſeule capable de remplir dignement & ſouverainement le cœur de l'homme ſage & ſenſé, pour ſa ſanté, ſon ſalut, & la vie éternelle au ſein de la Divinité.

Dieu ſoit loué éternellement au très-ſaint Sacrement de l'Autel, & que ſa Cité chez tous les Fidéles retentiſſe à jamais d'actions de graces de ſes bienfaits. Ainſi ſoit-il.

****

EXPLICATION

TRE'S-CURIEUSE,

DES ÉNIGMES ET FIGURES

Hierogliphiques, Phyſiques, qui ſont au grand Portail de l'Egliſe Cathédrale & Métropolitaine de Notre-Dame de Paris.

Par le Sieur Eſprit Gobineau de Montluiſant, Gentilhomme Chartrain, Ami de la Philoſophie naturelle & Alchimique.

LE Mercredi 20 de May 1640. veille de la glorieuſe Aſcenſion de notre Sauveur Jeſus-Chriſt, après avoir prié Dieu, & ſa très-ſainte Mere Vierge, en l'Egliſe Cathédrale & Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, je ſortis de cette belle & grande Egliſe, & conſidérant attentivement ſon riche & magnifique Portail, dont la ſtructure eſt très-exquiſe, depuis le fondement juſqu'à la ſommité de ſes deux hautes & admirables Tours, je fis les remarques que je vais expliquer.

Je commence par observer que ce Portail est triple, pour former trois principales entrées dans ce superbe Temple, seul corps de bâtiment, & annoncer la Trinité de Personnes en un seul Dieu, sous lesquelles par l'opération de son Esprit Saint, son Verbe s'est incarné pour le salut du monde dans les flancs de la Vierge sainte; Simbole des trois principes célestes en unité, qui sont les trois principales clefs ouvrantes les principes, & toutes les portes, les avenues, & les entrées de la nature sublunaire; c'est-à-dire, de la seive universelle, & de tous les corps qu'elle forme & produit, conserve, ou régénere.

1°. La figure posée au premier cercle du Portail, vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, représente au plus haut, Dieu le Pere, Créateur de l'Univers, étendant ses bras, & tenant en chacune de ses mains une figure d'homme, en forme d'Ange.

Cela représente, que Dieu Tout-puissant, au moment de la création de toutes choses qu'il fit de rien, séparant la lumiere des ténébres, en fit ces nobles Créatures, que les Sages appellent Ame Catholique, Esprit universel, ou Souffre vital incombustible, & Mercure de vie; c'est-à-dire, l'humide radical général, lesquels deux principes sont figurés par ces deux Anges.

Dieu le Pere, les tient en ses deux mains, pour faire la distinction du souffre vital, ou huile de vie, qu'on appelle Ame, & du Mer-

cure de vie, ou humide premier né, qu'on nomme Esprit, quoique ce soit termes synonimes, mais seulement pour faire concevoir que cette Ame & cet Esprit tirent leur principe & leur origine du monde surcéleste, & Archetypique, où est le Siége & le Throne plein de gloire du Très-haut, d'où il émane surnaturellement & imperceptiblement pour se communiquer, comme la premiere racine, la premiere Ame mouvante, & la source de vie de tous les Etres en général, & de toutes les Créatures sublunaires, dont l'homme est le chef de prédilection.

2°. Dans le cercle au-dessous du monde surcéleste, & Archetypique, est le Ciel firmamental, ou astral, dans lequel paroissent deux Anges la tête penchée, mais couverte & enveloppée.

L'inclination de ces deux Anges, la tête en bas, nous donne à entendre, que l'Ame universelle, ou l'Esprit Catholique, ou pour mieux dire le soufle de la vertu de Dieu, c'est-à-dire, les influences spirituelles du Ciel archetypiqué, descendent de lui, au Ciel astral, qui est le second monde, également céleste, dit étipique, où habitent & régnent les planettes & les étoiles, qui ont leur cours, leurs forces & vertus, pour l'accomplissement de leur destination & de leurs devoirs, selon les decrets de la Providence, qui les a ainsi ordonnés & subordonnés, afin d'opérer

par leur miniſtere & leurs influences, la naiſſance & génération de tous les Etres ſpirituels & de toutes choſes ſublunaires, participans de l'Ame, & de l'Eſprit univerſel ; & par les deux Anges la tête en bas, & qui ſont vêtus, nous eſt déſigné, que la ſemence univerſelle & ſpirituelle Catholique ne monte point, mais deſcend toujours ; & l'enveloppe dont elle eſt voilée dans les corps, nous enſeigne, que cette ſemence céleſte eſt couverte, qu'elle ne ſe montre point nue, mais qu'elle ſe cache avec ſoin aux yeux des ignorans & des Sophiſtes ; & n'eſt point connue du vulgaire.

30. Au-deſſous du Firmament eſt le troiſiéme Ciel, ou l'élément de l'air, dans lequel paroiſſent trois enfans environnés de nuages.

Ces trois enfans ſignifient les trois premiers principes de toutes choſes, appellez par les ſages principes principians, dont les trois principes inférieurs, ſel, ſouffre & mercure, tirent leur origine, & qu'on nomme principes principiés, pour les diſtinguer des premiers, quoique tous enſemble ils deſcendent du Ciel archétypique, & partent des mains de Dieu, qui de ſa fécondité, remplit toute la nature ; mais toutes les influences ſpirituelles & céleſtes ſemblent être émanées des deux premiers Cieux, avant de s'unir à aucun corps ſenſible ; ce qui fait que toute émannation ſpirituelle du premier Ciel, ou de l'Archétypique, eſt appellée Ame, &

celle du ſecond Ciel, ou Firmament, eſt nommée Eſprit.

Ce ſont donc cette Ame & cet Eſprit, inviſibles, & purement ſpirituels, qui rempliſſent de leurs vertus actives & vivantes le troiſiéme Ciel, appellé Elémentaire, ou le Ciel typique, parce que c'eſt le ſéjour des Elémens, qui mus, ordonnés, & ſubordonnés par les deux mondes ſupérieurs, agiſſent à leur tour, par commotion & mouvement, deſcendant, aſcendant, progrédiant, & circulaire, ſur tous les Etres inférieurs & ſur toutes les Créatures ſublunaires, compoſés de leurs qualités mixtes, qu'on nomme les quatre tempéramens.

Or cette Ame émanée dans le monde Elémentaire, qu'elle remplit de ſa lumiere vivifiante, eſt appellée ſouffre; & l'eſprit émané du monde, ou Ciel firmamental, qui eſt en principe l'humide radical de toutes choſes, auquel ce ſouffre ou la chaleur lumineuſe, eſt attaché & adhérant, comme à ſon premier & dernier aliment, eſt appellé Mercure, ou l'humide premier né, qui eſt l'humide radical de toutes choſes, & par conſéquent indiviſible du ſouffre ou ame éthérée, laquelle étant un feu céleſte lumineux & chaud, ne peut ſubſiſter ſans ſon union intime & indiſſoluble avec cet eſprit, ſon humide radical; mais cela eſt au-deſſus de la portée des inſenſés.

Cette Ame & cet Eſprit unis, comme une

ſeule & même eſſence, partant du même principe, & ne faiſant pour ainſi dire qu'une même choſe, puiſqu'ils ne ſont diviſibles que par l'eſprit, ne peuvent être vus ni touchez, mais ſeulement conçus & compris par les ſages Inveſtigateurs de la Science de Dieu, & de la Nature; cette Ame & cet Eſprit ne nous deviennent ſenſibles, que par le lien indiviſible qui les attache l'un à l'autre : or ce lien, qu'on nomme ſel, eſt l'effet de leur union & amour mutuel, & un corps ſpirituel qui nous les cache, & les enveloppe dans ſon ſein, comme ne faiſant qu'une ſeule & même choſe de trois; ce que les gens paitris de préjugés n'entendront & comprendront point.

Ce Sel, eſt celui de la Sapience, c'eſt-à-dire la copule & le ligament du feu & de l'eau, du chaud & de l'humide en parfaite Homogeneite, & qui eſt le troiſiéme principe; il ne ſe rend point viſible ni tangible dans l'air que nous reſpirons, où il eſt ſubtil & fluide; & il ne manifeſte ſon corps viſible, que par ſon ſéjour & dépôt en réſidu dans les mixtes, ou compoſés d'élémens, qu'il fixe & encloue, en ſe mêlant intimement au ſouffre, Mercure, & Sel, qui ſont des principes naturels à lui fort analogues, & Conſtiteurs des Créatures ſublunaires.

Le Sel céleſte eſt le principe principiant, qui procéde de l'Ame & de l'Eſprit, c'eſt-à-dire de leur action, ou pour mieux dire,

du ſouffre & du Mercure ètherés ; il eſt le moyen & le milieu, qui les unit dans leur action, pour ſe traduire en fluide dans le ſouffre, le Mercure & le Sel de nature ſous un corps viſible & tangible, lors appellé par les Sages de toutes ſortes de noms, tantôt Sel Alkali, Sel Armoniac, Salpêtre des Philoſophes, & tantôt de mille autres ſurnoms ſimboliques, ou à ſon origine, ou à ſa deſcenſion, ou bien à ſon eſſence corporelle, pour prouver qu'étant l'Ame, l'Eſprit & le Corps univerſel de la Nature, il eſt ſuſceptible de toutes ſortes de détermination, qu'il plaira à la Nature, ou à l'Artiſte de lui donner, ſelon l'Art de la Sageſſe.

Mais il ne faut point perdre de vûe, que c'eſt du monde ſurcéleſte, que la ſource de la vie de toutes choſes tire ſon origine, & que cette vie eſt appellée Ame, ou Soulfre ; que du monde céleſte ou firmamental procéde la lumiere, qu'on appelle Eſprit, autrement humide, ou Mercure ; & que cette Ame & cet Eſprit rempliſſant de leur fécondité vivifique le troiſiéme monde, appellé Elémentaire, leur action énergique & élaſtique perpétuellement circulaire, y porte & produit le Feu tout divin, analogique de chaleur & d'humide radicaux, mais qui eſt imperceptible & inviſible, non vulgaire ni groſſier ; & par lequel, comme Feu de vie par eſſence nourriſſant, Réparateur, Conſervateur & non Deſtructeur, les choſes

deviennent palpables & de ſolidité corporelle. D'où il faut conclure que ces trois ſubſtances, Souffre, Mercure,& Sel univerſel, céleſtes, ſont les vrais principes principians de la génération de toutes choſes, & que ces trois ſubſtances naturelles & ſublunaires, dans leſquelles les trois premieres ſe rendent infuſes & corporifiées, ſont les véritables principes principiés, conſtituteurs de la génération des Corps, par l'encloument & la fixation qu'ils font des qualités élémentées propres à la température des individus, ſelon les Decrets de la Providence.

C'eſt ce qui a fait dire aux Sages que le Sel ſpirituel, qui ſert d'enveloppe & de lien au Souffre & au Mercure céleſtes, étoit la ſeule & unique matiere dont ſe fait la Pierre des Philoſophes; & que comme ces trois ſubſtances identifiées par leur union, n'en faiſoient qu'une, la Pierre n'étoit point faite de pluſieurs choſes, mais d'une ſeule choſe compoſée, trine en eſſence, unique de principe, & quadrangulaire de quatre qualités élémentées; cependant cela ſe doit entendre à certains égards, qui puiſſent tomber ſous l'intelligence de l'eſprit, & des ſens en même tems; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas s'imaginer que la matiere de la Pierre triangulaire & quadrangulaire des Sages ſe doive ni puiſſe prendre en ſon état de fluide aerien inviſible; mais il faut entendre qu'il eſt néceſſaire de chercher & trouver cette même ma-

tiere de fluide aerien, infuſe & corporifiée en une terre Vierge des enfans de la Nature, qui en ſont les mieux partagés, les plus hautement & copieuſement favoriſés, & en qui les premiers & les ſeconds Agens unis, ont plus de dignité, d'excellence & de vertu. Car la racine du Soufre des Sages, de leur Mercure, & de leur Sel, eſt un Eſprit céleſte, ſpirituel & ſurnaturel, qui par le vehicule de l'air ſubtil ſe porte & ſe condenſe en air, ou vapeur épaiſſie, & fait une matiere univerſelle, & l'unique de toute procréation.

4°. Au-deſſous de ces trois enfans placés dans l'élement de l'Air, eſt le Globe de l'Eau & de la Terre, ſur laquelle paiſſent des animaux, comme un mouton, un taureau, &c.

Le Globe de l'Eau & de la Terre nous déſignent les Elémens inférieurs, tels que l'Eau & la Terre, dans leſquels le Feu céleſte & l'humide radical très-ſubtil, par le moyen de l'air, s'inſinuent juſqu'au profond, & y circulent inceſſamment par leur propre vertu, ſous la forme inviſible d'un Eſprit ſurcéleſte & de vie, qui, ſelon David Pſeaume 18. *v.* 6, 7, 8. a ſon Tabernacle dans le Soleil, d'où par ſa vertu énergique, comme un Epoux, qui ſe léve de ſa couche nuptiale, il s'élance pour parcourir la voie des Elémens, ainſi qu'un ſuperbe Géant qui meſure ſon élan & ſes forces dans la vaſte étendue de l'air; ſa ſortie eſt du plus profond des Cieux; de-là il procéde, pénétre par-tout, & ne

laisse rien privé de la chaleur de sa présence vivifiante; de l'expression même de Salomon en son Ecclésiastes, *c. 1. v. 5. 6.* C'est ce même Esprit divin qui éclaire l'immensité de l'Univers, qui se poussant & repoussant par vertu énergique & élastique en circuit du centre à l'excentre & en la capacité de tout, retourne sans cesse & perpétuellement dans les cercles qu'il décrit par son mouvement & son cours éternels & universels.

C'est ainsi que cet Esprit universel, par le feu & l'humide, nourrit les poissons dans l'eau, les animaux sur la terre, & les insectes en terre; qu'il fait végéter les Plantes, & produit les Minéraux & Métaux au centre, & dans les entrailles de la Terre; pourquoi son influence circulante, comme Feu vital uni à l'humide radical par le Sel de Sapience, est la semence universelle, qui se congele, & dont la vapeur s'épaissit au centre de toutes choses: cette semence spirituelle opére dans les différentes matrices, selon leurs dispositions, leur nature, leur genre, leur espéce & leur forme particuliere, pour produire toutes les générations, en y mettant le mouvement & la vie.

Quant aux deux animaux paissans, qui sont le mouton & le taureau, c'est pour nous dire qu'au retour du Printems, & dans les deux premiers mois, qui sont Mars & Avril, ausquels ces deux animaux dominent en qualité de Signes du Zodiaque, la matiere

universelle, créative & récréative, étant plus amoureuse de la Vertu céleste qui y infuse ses propriétés vitales copieusement, est plus abondante, vertueuse & exaltée, par conséquent aussi plus qualifiée qu'en un autre tems.

5°. Au-dessous de ces deux animaux, on voit un corps comme endormi, & couché sur son dos, sur lequel descendent de l'air deux ampoules, le col en bas, l'une adressante vers le cerveau, & l'autre vers le cœur de cet homme endormi.

Ce corps ainsi figuré, n'est autre chose que le sel radical & séminal de toutes choses, lequel par sa vertu magnetique attire à soi l'ame & l'esprit Catholiques, qui lui sont homogénes, & qui sans cesse s'insinuent & se corporifient dans le sel, ce qui est représenté par les deux empoules, ou phioles, contenans la chaleur, & l'humidité naturelle & radicale; & ce sel ayant ainsi attiré & corporifié ces deux substances en lui, leur union spirituelle lui ayant acquis de prodigieux dégrés de force, il se pousse & pénétre dans le point central des individus; & d'universel, que ce sel étoit, il se particularise, se corporifie, se détermine, & devient rose dans le rosier, or dans l'argent vif mineral, or dans l'or, plante dans le végetal, rosée dans la rosée, homme dans l'homme, dont le cerveau représente l'humide radical lunaire, & le cœur signifie la chaleur naturelle

relle solaire, véhiculée dans le premier, comme sa matrice.

6°. Au côté droit des mêmes trois enfans, un peu plus bas que l'air, est un escalier, par lequel monte à genoux un homme ayant les mains jointes, & élevées en l'air, duquel élement il descend une ampoule, ou phiole; & au haut de l'escalier, il y a une table couverte d'un tapis, avec une coupe dessus.

L'escalier nous apprend qu'il faut s'élever à Dieu, le prier à genouil, de cœur, d'esprit, & d'ame, pour avoir ce don, qui est le Magistere des Sages, & vraiment un très-grand don de Dieu, une grace singuliere de sa bonté; & qu'il ne faut pas être en des lieux bas, pour prendre la premiere matiere universelle, qui contient la forme végétale & générale du monde; l'ampoule qui descend de l'air, signifie la liqueur, ou rosée céleste, qui découle premierement de l'influence surcéleste, se mêle ensuite avec la propriété des astres, & d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers entre terrestre & céleste; voilà comme se forme la sémence & le principe de toutes choses.

Pour la coupe, qui est sur la table, elle représente le vase, avec lequel, on doit recevoir la liqueur céleste.

7° Au côté gauche de cette même Porte de ce grand Portail, sont quatre grandes

figures de grandeur humaine, qui chacune ont un ſymbole ſous leurs pieds.

La premiere, la plus proche de la porte, a ſous ſes pieds, un dragon volant, qui dévore ſa queue.

La deuxiéme, a ſous ſes pieds un lion, dont la tête eſt contournée vers le Ciel, ce qui lui fait faire un effort de contorſion de col.

La troiſiéme, a ſous ſes pieds la figure d'un ridicule qui ſe rit & ſe mocque des figures qu'il regarde, & qui ſemblent ſe préſenter à lui.

Et la quatriéme foule aux pieds un chien, & une chienne, qui tous s'entremordent vigoureuſement, & ſemblent vouloir ſe dévorer l'un & l'autre.

Par le dragon volant, qui dévore ſa queue, eſt repréſenté la Pierre des Philoſophes, compoſée de deux ſubſtances, ou mercure d'une même racine, & extraite d'une même matiere ;l 'une deſquelles ſubſtances eſt l'eſprit éthérée, humide & volatil, & l'autre eſt le ſouffre, ou ſel de nature, corporel, ſec, & fixe; lequel par ſa nature, & ſiccité interne, dévore ſa queue gliſſante de dragon, c'eſt-à-dire deſſéche l'humidité, & la convertit en Pierre, aidé par le feu conſtant dans la concavité de l'eſprit éthéré humide, ſiége de l'ame Catholique.

Le lion courbé qui regarde vers le Ciel, denote le corps, ou ſel animé, qui déſire

reprendre avec avidité ſon ame & ſon eſprit.

La figure du ridicul repréſente les faux Philoſophes & Sophiſtes ignorans, qui s'amuſent a travailler ſur des matieres hétérogenes, & ne rencontrent rien de bon, ſe moquent de la Science hermetique, & diſent qu'elle n'eſt pas vraie, mais purement illuſoire, en quoi ils offenſent la vérité Divine qui a mis ſes plus riches tréſors dans le ſujet.

Le chien & la chienne, qui s'entredevorent, que les Sages appellent chien d'Armenie, & chienne de Coraſcene, ne ſignifient que le combat des deux ſubſtances de la Pierre, d'un ſeule racine; car l'humide agiſſant contre le ſec, ſe diſſout, & enſuite le ſec, agiſſant contre l'humide, qui auparavant avoit dévoré le ſec, eſt englouti par le même ſec, & réduit en eau ſéche; & cela s'appelle prendre diſſolution de corps, & congellation de l'eſprit; ce qui eſt tout le travail de l'Oeuvre hermétique.

8°. Au-deſſous de ces grandes figures, dans un pilier proche le Portail, eſt la figure d'un Evêque, chargé de ſa Mître, & de ſa Croſſe, en poſture méditative.

Cet Evêque repréſente, *Guillemus Pariſienſis*, ou bien celui qui a fait conſtruire ce magnifique Portail, & qui y a fait mettre les Enigmes.

9° Au pilier, qui eſt au milieu, & qui ſépare les deux portes de ce Portail, eſt en-

core la figure d'un Evêque, lequel met sa Crosse dans la gueule d'un dragon, qui est sous ses pieds, & qui semble sortir d'un bain ondoyant, dans lesquels les ondes paroît la tête d'un Roi à triple Couronne, qui semble se noyer dans les ondes, puis en sortir derechef.

Cet Evêque représente le sage Artiste Chimique, lequel fait par son art congeler la substance volatile du dragon mercuriel, qui veut s'élancer & sortir du vase qui le contient, sous la forme d'eau ondoyante, c'est-à-dire qu'il est excité à ce mouvement interne par une douce chaleur externe: & ce Roi couronné est le souffre de nature, qui est fait par l'union phisique & excentrique des trois substances homogenes, mais séparées par l'Artiste de la premiere matiere Catholique, lesquelles trois substances sont l'esprit éthéré mercuriel, le sel sufureux, ou nitreux,& le sel alkali, ou fixe,& qui conserve son nom de sel entre les trois principes principians & les trois principes principiés, qui tous trois étoient contenus dans le cahos humide, dans lequel ce Roi se noye, & semble demander du secours, qu'il n'obtient de l'Artiste alchimique, qu'après s'être dissout dans le dissolvant de sa propre substance, qui lui est semblable, après quoi il aura mérité d'être satisfait en sa demande,c'est-à-dire qu'après qu'il a été englouti, & fait eau par son eau, il se congele par sa chaleur inter-

ne, excitée par son sel, ou sa propre terre; par laquelle opération simple, naturelle, & sans mêlange, se fait le Magistere des Sages, qui n'est autre chose que dissoudre le corps, & congeler l'esprit, après avoir mis dans l'œuf cristalin le poids convenable de l'une & l'autre substance, qui sont triple, & une; car tout le travail de l'Oeuvre est de monter & descendre successivement, qu'on appelle ascension & descension, jusqu'à ce que de quatre qualités élementées contraires, homogeneïsées, l'on fasse trois principes constitutifs & ordonnateurs; que des trois l'on fasse apparoir le feu & l'eau, le sec & l'humide, que de ces deux l'on fasse un seul parfait, pétréifié en sel, qui contient tout; le Ciel & la terre, en épuration & cuisson des hétérgénes.

10. Au Portail à main droite, l'on voit les douze signes du Zodiaque, divisés en deux parties, en ordre, selon la science de Dieu & de la nature.

En la premiere partie du côté droit, sont les signes du Verseur d'eau, & des Poissons, qui sont hors d'œuvre; ce qu'il faut remarquer & noter.

Puis en œuvre sont le Belier, le Taureau, & les Jumeaux, au-dessus l un de l'autre.

Et au-dessus des Jumeaux est le signe du Lion, quoique ce ne soit pas son rang, car il appartient à l'Ecrevisse, mais il faut considérer cela comme mistérieux.

Les ſignes du Verſeau & des Poiſſons ſont mis hors d'œuvre ; c'eſt expreſſément pour faire connoître qu'aux deux mois de Janvier & Février, on ne peut avoir, ni recueillir la matiere univerſelle.

Pour le Belier & le Taureau, ainſi que les Jumeaux qui ſont en œuvre, l'un au-deſſus de l'autre, & qui regnent au mois de Mars, d'Avril & de Mai, ils apprennent que c'eſt dans ce tems-là, que le ſage Alchimique, doit aller au-devant de la matiere, & la prendre à l'inſtant qu'elle deſcend du Ciel, & du fluide aerien, où elle ne fait que baiſer les levres des mixtes, & paſſer par-deſſus le ventre des Bourgeons & des feuilles Végétables qui lui ſont ſujettes, pour entrer triomphante ſous ſes trois principes univerſels dans les corps, par leurs portes dorées, & y devenir la ſemence de la roſe céleſte ; ce qui s'entend par ſimbole.

Alors ſon amour lui fait jetter des larmes, qui ne ſont rien plus que lumiere, de laquelle le Soleil eſt le pere, revêtu d'une humidité de laquelle la Lune eſt la mere, & que le vent de l'Orient apporte dans ſon ventre ; dans cet état vous l'avez univerſelle & non déterminée, d'autant que vous l'aurez priſe auparavant qu'elle ſoit attirée par les aimans des individus ſpécifiques, & qu'elle ſoit ſpécifiée en iceux.

Au regard du ſigne du Lion, qui eſt poſé au-deſſus de Jumeaux, où devroit être placée

l'Ecreviſſe, c'eſt pour faire entendre qu'il y a quelque changement, & une altération des Saiſons, contenue dans le travail manuel & phyſique de la Pierre, & qui n'eſt pas ſi propre pour recevoir & prendre la matiere, qu'au tems où regnent le Belier, le Taureau, & les Jumeaux; car en Eté pendant les grandes chaleurs, par l'ardeur & la pompe du Soleil qui exhaurie beaucoup d'humide radical pour ſa ſubſtance, ſon entretien & ſa nourriture, il ſe fait une grande diſſipation & de perdition des eſprits, & la plus grande partie de la matiere incrementale & nouriciere des corps eſt convertie dans la ſpiritualité aërienne, dont on ne peut la retirer, que par le moyen de l'aimant phyſique & phyloſophique qui lui eſt homogene, c'eſt-à-dire par une temperature aſſaiſonnée d'humide, qui eſt ſon aimant & ſon envelope.

11°. Au bas, un peu au-deſſus du Verſeau, & vis-à-vis des Poiſſons, l'on voit un Dragon volant, qui ſemble regarder ſeulement & fixement, *Aries*, *Taurus*, *&* *Gemini*, c'eſt-à-dire les trois ſignes du Printemps, qui ſont le Belier, le Taureau, & les Jumeaux.

Ce Dragon volant qui repréſente l'eſprit univerſel, & qui regarde fixement les trois figures, ſemble nous dire affirmativement que ces trois mois, ſont les ſeuls dans le cours deſquels l'on peut recueillir fructueuſement cette matiere céleſte, que l'on appelle lu-

miere de vie, laquelle ſe tire des rayons du Soleil & de la Lune, par la coöpération de la nature, un moyen admirable, & un art induſtrieux, mais ſimple & naturel.

12° Proche & derriere ce Dragon volant, eſt figuré un Ridicul; & derriere ce Ridicul eſt un chien aſſis ſur le dos, ſur lequel chien eſt poſé un oiſeau.

Ce Ridicul eſt un moqueur de la ſcience hermetique en queſtion, un rieur mépriſant des opérations des vrais Sages & Philoſophes, & de tous leurs Partiſans qu'il eſtime inſenſez, tout aveuglé qu'il eſt dans l'erreur vulgaire.

La figure de ce Chien poſé ſur le dos, ſur lequel eſt un oiſeau, nous fait entendre que ce chien eſt le corps, ou le ſol de la matiere univerſelle, fidéle à l'Artiſte qui ſçait la travailler, & l'oiſeau repréſente l'eſprit de la même matiere, lequel y eſt poſé; cette matiere eſt connue communément ſous les noms de ſoufre & de mercure, le ſel pour tiers & copule ou liaiſon y étant compris, comme indiviſible des deux, qui ſont le corps & l'eſprit.

13°. En la ſeconde partie de ce Portail, au côté gauche, & tout en-haut, eſt le ſigne de l'Ecreviſſe, à la place du Lion, qui eſt de l'autre côté du même Portail.

Sur la même ligne de l'Ecreviſſe, ſont la Vierge, la Balance, & le Scorpion, tout quatre en œuvre.

Et

Et ensuite le Sagittaire & le Capricorne qui sont hors d'œuvre.

Par l'Ecrevisse ainsi placée en haut, est témoigné que la matiere Lunaire a été bien abondante, mais que l'abondance n'en est plus si grande, à cause que les Pleyades, qui sont des constellations humides, s'en retournent.

La Vierge, la Balance, & le Scorpion, sont les derniers dégrés de chaleur pour la coction de l'Oeuvre Phylosophique; car en ce tems Automnal, la maturité des fruits se parfait par le Sagittaire & le Scorpion, qui sont hors d'œuvre; ce qui démontre leur frigidité & siccité, & que ces qualités, conçues par l'esprit intelligent, sont néanmoins invisibles extérieurement en la matiere de notre Magistere.

14° A droite & à gauche de ces douze Signes du Zodiaque, qui représente le cours de l'année, sont quatre figures représentant les quatre Saisons, qui sont l'Hiver, le Printems, l'Eté, & l'Automne.

Par ces quatre Saisons, il est donné à entendre que le Composé phylosophique doit être entretenu en l'athanor, ou fourneau de cuisson pendant un an & plus, ce qui fait dix mois hermétiques, par les dégrés d'une chaleur, qui soit douce, & proportionnée au commencement, & puis un peu plus forte sur la fin, & cependant lineaire, comme pour faire colorer & mûrir les fruits qui se

recueillent pendant trois de ces Saisons, à sçavoir, le Printems, l'Eté, l'Automne; moyennant quoi l'Artiste acquiert la Médecine au blanc, Simbole de la Vierge mere & Pascale, qu'il peut arrêter & prendre au cercle citrin, comme Médecine lunaire universelle parfaite, ou bien continuer sans interruption de travail, & pousser jusqu'au rouge parfait, qui en est produit comme Médecine solaire, universelle & souveraine, accomplie au tems de sa naissance, marquée solemnellement par les Sages.

15°. Au-dessous de huit grandes Figures du même Portail, dont il y en a quatre de chaque côté, & tout en bas, sont démontrées les vraies opérations, pour faire & parfaire la Médecine universelle, que le Curieux Apprentif de cette Oeuvre divine pourra expliquer, ou se les faire expliquer, mais jamais ne les expliquer par écrit.

PORTAIL DU MILIEU.

16°. L'on voit six Figures au Portail du milieu, au côté droit.

La premiere est un Aigle, la seconde un Caducée entortillé de deux serpens, la troisiéme un Phenix qui se brûle, la quatriéme un Bélier, la cinquiéme un Homme qui tient un Calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air; & la sixiéme, est une Croix ou trait quarré, où il se voit d'un côté sur la ligne transversale une larme, & sur la même

ligne de l'autre côté, un Calice en cette forme.

THESAURUS ✠ *DESIDERABILIS.*

Salomon. *Prov. c. 20. v. 21.*

Ces six Figures ne sont pour ainsi dire, que la répétition de ce qui a déja été dit tant de fois sous différentes figures & différens termes, qui sont inépuisables, par le peu de travail & la simplicité de la matiere, qui ne se fait néanmoins connoître qu'aux vrais Philosophes, & non pas aux Sophistes ignorans, quelques recherches qu'ils en fassent, parce que leur intention est mauvaise & orgueilleuse, & que ce Don divin n'est accordé qu'aux simples & humbles de cœur, méprisés du reste du monde insensé, & assez malheureux en son aveuglément, pour ne se repaître que de fables transitoires.

1°. L'Aigle, par exemple, ne signifie autre chose que l'Esprit universel du monde; & c'est l'Oiseau d'Hermes, & le mouvement perpétuel des Sages.

2°. Le Caducée entortillé de deux serpens, enseigne que la Pierre est composée de deux substances, quoique tirée du même corps, & extraite de la même racine; ces deux substances néanmoins semblent être contraires en apparence, l'une étant humi-

de & l'autre feiche, l'une volatille & l'autre fixe ; mais elles font femblables en effence & en effet, parce qu'elles font deux de nature, venantes d'un feul principe, quoiqu'elles ne foient réellement qu'une.

3°. Le Phenix qui fe brûle, & renaît de fes propres cendres, nous apprend que ces deux fubftances, une, après avoir été mifes dans l'œuf philofophique en l'Athenor, agiffent long-tems & naturellement l'une contre l'autre, qu'elles fe livrent de furieux combats avant de s'embraffer & de s'unir ; que la guerre eft longue avant de recevoir le baifer de paix ; que les flots de la Mer philofophique font longuement agités par le flux & reflus, avant que la bonace & le calme puiffent fuccéder & régner ; enfin que les travaux font biens grands auparavant que ces deux fubftances fe réduifent finalement en poudre, ou fouffre incombuftible : car cela ne fe peut faire qu'après que l'humide Mercuriel a été confommé, ou plutôt defféché par la grande activité du chaud & fec interne de la fubftance corporelle du Sel de nature, & que tout le compot eft fait femblable.

C'eft après ces brûlemens, ou calcinations philofophiques, que cette poudre, le vrai Phenix des Sages, car il n'y a point dans le monde d'autre Phenix que celui-là, étant diffout derechef dans fon lait virginal, retourne à reprendre naiffance par foi-même, & de fes propres cendres, & continue ainfi à renaître & mourir, tout autant de fois,

qu'il plaît à l'Artiste bien expérimenté.

4o. Le Bélier signifie toujours le commencement de la Saison, en laquelle il faut prendre la matiere, d'autant qu'en ce tems d'effervescence l'humide igné de l'Esprit universel commence à monter de la Terre au Ciel, & à descendre du Ciel en terre, bien plus copieusement qu'en toute autre Saison, & avec plus de vertu ; surtout dans les minieres, où le Soleil a fait au moins trente révoltions, & non plus de trente-cinq, où la Nature minérale commence à retrograder, pour tendre à sa dépravation & à son déclin.

5o. L'Homme qui tient un Calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air, nous démontre qu'il faut sçavoir ce que c'est que l'Aymant fait par l'homme, qui a la puissance d'attirer du Ciel, du Soleil & de la Lune, par sa vertu magnetique, l'Esprit Catholique invisible, revêtu de la pure substance humide étherée, influence qu'intessencifiée, pour de ces deux en faire une troisiéme substance participante des deux autres individuellement, & qui chacune contienne en soi indivisiblement le Sel, le Souffre, & le Mercure universels, lesquels tous trois se congelent & s'unissent au centre de toutes choses.

6o. Quand à la Croix, où sur les lignes transversales, par les côtés d'icelle, sont posés une larme & un Calice, c'est pour nous faire entendre, que ce n'est que la Nature élémentaire, c'est-à-dire les quatre Elémens

croisés, figurés par les quatre lignes de la Croix : en effet, c'est par le moyen des quatre Elémens que les vertus & les énergies célestes descendent & s'insinuent incessamment sur tous les Corps visibles & sublunaires.

Les deux lignes, haute & basse, représentent le Feu céleste; & les deux autres lignes transversantes signifient l'air & l'eau.

La larme, qui signifie l'humide de l'air, pleine de feu vital, & posée sur la ligne de l'air & de l'eau, doit être reçûe dans le Calice, qui signifie le récipient, & non pas dans les basses vallées, quoi qu'elle soit par-tout, mais sur des lieux qui s'avancent dans l'air, où elle ne sera pas prise en quantité par ceux qui n'ont pas la connoissance de l'aimant Physique & philosophique.

7°. Proche de la Porte à droite, il y a d'un côté cinq Vierges sages, qui tendent leur Calice, ou coupe vers le Ciel, & reçoivent ce qui leur est versé d'en-haut par une main qui sort d'une nuée ; & au-dessous s'y voient & s'y remarquent les vraies opérations Alchimiques & Philosophiques.

Ces cinq Vierges représentent les vrais Philosophes Hermétiques amis de la nature, & qui ayant connoissance de l'unique matiere, dont elle se sert, pour travailler dans la magnesie des trois régnes, animal, minéral, végétal, reçoivent du Ciel cette même & unique matiere dans des vases convenables ; & suivant les opérations de la même natu-

re, ils travaillent phyſiquement, & après avoir fait le Mercure, ou diſſolvant Catholique, ou le Sel de nature, qui contient ſon Soufre, les uniſſent au poids requis, les cuiſent en l'Athanor, & finalement en font l'Elixir Arabique.

8°. De l'autre côté dudit Portail gauche, on voit cinq autres Vierges, mais folles, en ce qu'elles tiennent leur Coupe renverſée contre terre, ainſi elles ne peuvent, ni ne veulent y recevoir la Lunaire que la nature leur préſente, & qui eſt ſi copieuſe, qu'après avoir largement ſatisfait à tout l'Univers, il y en a encore plus de reſte, que d'employé : & cela ſe fait en tout & ſe diſtribue en tous tems, & inceſſamment, parce qu'ainſi l'a ordonné, l'a voulu & le veut le Très Haut, auquel gloire immortelle, ineffable, ſoit rendue ſur la terre & aux Cieux.

Par les Vierges folles, la Coupe renverſée, ſont repréſentées une infinité, & preſque innombrables d'opérations fauſſes des Sophiſtes, des Chimiſtes, des ignorans & déſeſpérés, ainſi que des impitoyables Souffleurs & Charlatans.

Ces cinq Vierges folles ſignifient ces faux Philoſophes, qui ne demandent que hercelets Sophiſtiques, comme rubifications, dealbations, cohobations, amalgammations, &c. qui mépriſent la lecture des bons Auteurs, & qui par cette raiſon ne peuvent avoir connoiſſance de la vraie matiere, quoiqu'il eſt vrai de dire, qu'ils la portent tou-

jours avec eux jusque dans leur sein, sur eux, alentour d'eux, sous leurs pieds, & qu'ils la respirent continuellement; mais leur orgueil trop présomptueux leur fait en mépriser la méditation & la recherche, s'imaginans stupidement dans leurs grossieres Sophistications & leurs faux préjugés, la trouver sans la connoissance de la belle & pure nature interpréte des Mistéres divins.

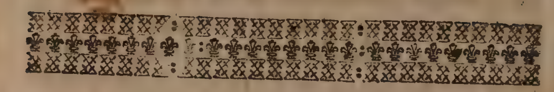
En effet, cette matiere est si commune, & d'un si vil prix, que le plus pauvre en a autant que le riche, & elle est néanmoins si précieuse, que chacun en a besoin, & ne peut s'en passer; car l'on ne peut être, vivre & agir sans elle.

Tout ce que j'ai remarqué en ce triple Portail est à la vérité, beau & ravissant, mais ce sont lettres closes, Enigmes & Hieroglifs pleins de mistéres pour les ignorans, & choses mistiques pour les Sçavans, pour lesquels j'ai donné cette Explication, qu'ils doivent comme Curieux, considérer exactement, en levant les voiles qui leurs cachent l'entrée aux secrets Cabinets de la chaste Diane Hermétique.

Je n'ai point lû dans les Cartes antiques de Paris, ni de cette Cathédrale, pour sçavoir le nom de celui, qui a été le Fondateur de ce Portail merveilleux; mais je crois néanmoins, que celui qui a fourni ces Enigmes Hermétiques, ces Simboles & ces Hieroglifs mistiques de notre Religion, a été ce grand Docte & pieux

Perſonnage Guilleaume Evêque de Paris, la profonde Science duquel a toujours été admirée avec raiſon des plus Sçavans Philoſophes Hermétiques de l'Antiquité, & particuliérement du bon Bernard Comte de Treviſan, Sçavant adepte Philoſophe Hermétique ; car il eſt certain, que cet Evêque a fait & parfait le magiſtere des Sages.

Or, comme il a plu à la divine Providence de me faire la grace de me donner quelque lumiere & connoiſſance de la Philoſophie, Phyſique & Hermétique, j'y ai tellement travaillé qu'après un long tems, beaucoup de ſoins, de lecture des bons Livres, & avoir fait quantité de belles & bonnes opérations, j'ai enfin trouvé la triple clef par ſon eſſence, pour ouvrir le ſanctuaire des Sages, ou plutôt de la ſage Nature ; de ſorte que je peux fidélement expliquer les Ecrits paraboliques & énigmatiques des Philoſophes anciens & modernes, ainſi que j'ai expliqué aſſez clairement les Enigmes, Paraboles & Hieroglifs de ce triple Portail ; ce que je fais très-volontiers, pour donner contentement aux Sçavans amateurs de cet Art divin, & exciter la curioſité des nouveaux Candidats, qui aſpirent à la connoiſſance de la Science naturelle & hermétique; dont Dieu ſoit loué & exalté à jamais. Ainſi ſoit-il.



LE PSEAUTIER D'HERMOPHILE,

ENVOYE' A PHILALETHE.

I. TOUS les Philosophes sont d'accord, que l'Oeuvre des Sages, qui est la composition de la Pierre, peut être comparé à la création de l'Univers ; en effet, cet Ouvrage de l'esprit & de la sagesse humaine, représente fort bien l'Ouvrage de l'Esprit & de la Sagesse divine, qui a créé le monde ; mais il y a cette différence, que Dieu créa toutes choses, sans avoir besoin d'aucun sujet, qui servit de matiere, ou d'instrumens à son opération, au lieu que le Philosophe a besoin d'une matiere sur laquelle il travaille, & du feu comme l'instrument & le conducteur de son Ouvrage.

II. L'Art, qui est le Singe de la nature, comme la nature est le Singe du Créateur, travaille sur un certain cahos, ou corps ténébreux, & sépare d'abord la lumiere des ténébres ; & comme il ne peut pas créer cette matiere, il l'a reçoit des mains de la nature & de son Auteur, & de cette seule matiere, il en compose son grand Ouvrage ;

dès le commencement le Sage Artiste n'a d'autre soin que de la préparer avec industrie, de séparer le subtil de l'épais, & le feu de la terre, & de tirer de ce cahos, une certaine humidité mercurielle, brillante & lumineuse, qui contient tout ce qu'il cherche.

III. Les élémens de la Pierre, qui sont l'eau & le feu, sont contenus dans ce cahos; le feu & cette eau sont le Souffre & le Mercure, qui sont les deux piéces & matériaux nécessaires, pour composer la Pierre Physique. Ces deux matieres sont en toutes choses, sont par tout & en tout tems; mais il ne faut pas les chercher indifféremment par tout, ni en toute sorte de sujet, à cause que la nature les a merveilleusement enveloppés. Ce qui a obligé tous les Philosophes à dire & enseigner, qu'il faut quitter toutes sortes de nature étrangére, & prendre la nature métallique minérale, & ce au mâle & à la fémelle.

IV. Ce mâle & cette fémelle, sont le Souffre & le Mercure, l'Agent & le Patient, le Soleil & la Lune, le fixe & le volatil, la terre & l'eau; où le Ciel & la terre, contenus dans le cahos des Sages, qui est leur sujet primitif, & dans lequel ils sont conjoints ensemble naturellement, avant que l'Artiste y ait mis les mains; mais s'il en veut faire quelque chose, il est nécessaire qu'il les sépare, qu'il les purifie; & qu'ensuite, il les réunisse d'un lien plus fort, que celui que la nature

leur avoit donné ; & ainsi d'un, il fait deux, & de deux un ; & par ce moyen, il compose un cahos artificiel, d'où sortent de suite les miracles du monde, ou de l'art.

V. Du premier cahos, ou sujet primitif, créé des mains de la nature, l'art sépare & purifie la matiere, & ôte par ce moyen toutes les impuretés qui sont les obstacles ténébreux, opposés aux opérations lumineuses de la nature, & ainsi engendre & fait sortir de ce cahos Diane & Apollon, ou bien la Lune & le Soleil qui naissent en delos, c'est-à-dire, dans la manifestation des choses cachées ; c'est la premiere opération, où l'Artiste compose l'Or vif, où le Souffre des Sages, & leur Mercure & leur Argent-vif : & les ayant unis tous deux, il en fait le Mercure des Sages, dont le pere & la mere sont le Soleil & la Lune.

VI. Le Mercure des Philosophes, est l'enfant du Souffre & de l'Argent-vif, suivant la doctrine du Cosmopolite, & de tous les Sages : c'est ce Mercure, ou Argent-vif des Philosophes, qui suffit à l'Artiste avec le feu, & de ce Mercure seul, on peut faire un Or de véritable, & bon à toute épreuve ; & cet Or tout de feu, & plein de vie, le faisant rentrer par une solution nouvelle dans son cahos, & l'en faisant sortir derechef, on en compose un Agent qui triomphe de toutes impuretés métalliques : & l'on le peut multiplier à l'infini, disent les Sages.

VII. Les Philoſophes parlent ſouvent de leur cahos, auquel ils donnent divers noms, ſuivant leur deſſein, qui eſt de cacher leurs grands miſtéres, à ceux qui en ſont indignes; on appelle ce cahos, dit Philalethe, notre Arſenic, notre Air, notre Lune, notre Aimant, notre Acier, ſous diverſes conſidérations; il dit auſſi que c'eſt un eſprit tout volatil, & un corps admirable, formé du ſang du Dragon Igné, & du ſuc de la Saturnie végétable, & ce Cahos eſt comme la mere des Métaux, & un principe fécond, dont on peut tirer tout ce que les Sages recherchent, & même le Soleil & la Lune ſans elixir.

VIII. Le Cahos eſt le compoſé des Sages, Philalethe l'appelle Eau, Air, Feu & Terre minérale, à cauſe qu'il contient en ſoi tous les Elémens, qui en doivent tous ſortir à leur rang, quoi qu'on n'en voit que deux, à ſçavoir la Terre & l'Eau, dit le Coſmophoplite: & que tous enfin ſe doivent terminer en terre, dit hermés; c'eſt cet admirable compoſé dont parle Armand de Villeneuve, dans ſa lettre au Roi de Naples, & qu'il appelle le Feu & l'Air des Philoſophes, ou plutôt de la Pierre, qui eſt la matiere prochaine de cet air & de ce feu, & qui contient une humidité, qui court dans le feu, & qui eſt pierre & non pierre.

IX. Ce compoſé ſelon Artephius, & dans la vérité, eſt corporel & ſpirituel, à cauſe

qu'il participe du corps & de l'eſprit, c'eſt-à-dire de la portion la plus ſubtile & la plus moelleuſe du corps & de l'eſprit, ou de l'eau ; cet Auteur & Flamel après lui, appellent ce compoſé, Corſuftle, Cambar, Duenech ; mais Artephius ajoute, que ſon propre nom, eſt Eau permanente, à cauſe qu'elle ne fuit point dans le feu, ne ſe ſépare point des corps qu'elle embraſſe, & demeure inſéparablement avec eux ; & ces corps, dit-il, ſont le Soleil & la Lune, qui ſont changés en une quinte-eſſence ſpirituelle.

X. Les Philoſophes parlent diverſement de ce compoſé : les uns diſent qu'il eſt fait de deux choſes, comme Bazile Valantin ; les autres veulent qu'il ſoit fait de trois, comme Philalethe, qui enſeigne que c'eſt un aſſemblage de trois natures différentes, mais d'une même origine : d'autres écrivent que le Cahos dont nous parlons, eſt ſemblable à l'ancien Cahos, qui eſt compoſé de quatre Elémens, qui commencent, dit Flamel, à dépoſer l'inimitié de l'ancien Cahos, pour faire leur paix & leur réconciliation ; c'eſt la penſée d'Artephius, & tous ont dit la vérité ſur cela.

XI. Le terme de cahos, eſt fort équivoque, du moins il ſe peut prendre en divers ſens ; car il y a un cahos général créé de Dieu, & dont il a tiré toutes les créatures, c'eſt-à-dire, les trois régnes de la nature, animal, végétal, minéral ; & chaque régne

a ſon cahos particulier & naturel, qui eſt le ſperme de chaque choſe : ainſi nous avons un Cahos minéral, produit des mains de la nature, qui contient les deux ſpermes maſculin & féminin, Souffre & Mercure, leſquels unis naturellement dans un même ſujet, ſont la premiere matiere ſur laquelle l'Artiſte doit travailler.

XII. Les Sages ont un autre Cahos, qu'ils tirent dès le commencement, & qu'ils compoſent du ſujet que la nature leur préſente, diſent tous les Philoſophes, après Morien ; ne pouvant rien par de-là, dès le commencement du Magiſtere, dit Bazile Valantin ; ils ont appellé cette ſubſtance ſenſible, mercuriale, ſulphureuſe & ſaline, faite de l'union des trois principes, leſquels on y a mis proportionnément, en diſſolvant & coagulant, ſelon les diverſes opérations de la nature, que l'art doit imiter, & ſelon la diſpoſition de la ſemence ordonnée de Dieu.

XIII. Paracelſe s'accorde avec tous les Philoſophes ſur ce ſujet, qui eſt la matiere de l'art, & leur fameux Cahos, lorſqu'il dit que la matiere de la teinture Phyſique, eſt une certaine choſe, qui ſe compoſe de trois ſubſtances, par le miniſtere de Vulcain ; & il ajoute à cela fort à propos, que ce compoſé peut être tranſmué en Aigle blanc, par le ſecours de la nature & par l'aide de l'art : Raimond Lulle, parle dans ce ſens, lorſqu'il dit, que l'herbe blanche aſſembloit

deux fumées, & croiſſoit au milieu des deux.

XIV. L'Abbé Syneſius, le Coſmopolite & Philalethe, s'accordent avec tous les autres au ſujet de cette matiere, lorſqu'ils la placent au milieu du Métail & du Mercure; car elle n'eſt en effet ni l'un ni l'autre, & participe de tous les deux, c'eſt un cahos, ou un composé fixe & volatil tout enſemble, c'eſt ce que les Philoſophes ont appellé Hylé, ou la premiere eau, & la premiere humidité radicale qu'ils tirent & compoſent du premier Hylé naturel & minéral, que la nature avoit composé des élémens.

XV. Un Anonime ſuivant cette penſée, qui eſt celle de tous les Philoſophes, dit fort à propos que cet admirable composé ſe fait par la deſtruction des corps, ce que Artephius avoit dit long-tems auparavant: & l'Anonime fort éclairé dans la doctrine de cet ancien Philoſophe, remarque que comme ce composé ſe fait par la deſtruction des corps, de même l'eau qui eſt l'ame, l'eſprit & l'eſſence du composé, ne ſe peut faire que par la deſtruction du composé, dans lequel les ames du corps ſont liées, dit Artephius.

XVI. Nous n'avons beſoin, dit Artephius, que de cette ame, ou moyenne ſubſtance des corps diſſous, qui eſt ſubtile & délicate, & qui eſt le commencement, le milieu & la fin de l'œuvre, de laquelle notre Or & ſa femme ſont produits;

produits ; c'eſt un ſubtil & pénétrant eſprit, une ame délicate, nette & pure ; un ſel & beaume des Aſtres, dit Bazile Valantin ; c'eſt dit le même, une ſubſtance métallique & minérale, provenante du ſel & du ſouffre, & deux fois né du Mercure ; c'eſt le haut & le bas, qui ne ſont qu'une même choſe, comme enſeigne Hermes, c'eſt le tout dans toutes choſes, dit Bazile Valentin ; c'eſt enfin l'air de l'air d'Ariſtée.

XVII. Notre cahos eſt encore appellé Magneſie, par le Coſmopolite, après Artephius, qui eſt compoſé diſent les Philoſophes, de corps, d'ame & d'eſprit ; ſon corps eſt une terre fixe & très-ſubtile, ſon ame eſt la teinture du Soleil & de la Lune, & l'eſprit eſt la vertu minérale de ces deux corps ; & cet eſprit mercuriel, eſt le lien de l'Ame ſolaire, & le Corps ſolaire eſt ce qui donne la fixion, qui avec la Lune retient l'ame & l'eſprit ; & de ces trois bien unis, c'eſt à ſçavoir du Soleil & de la Lune, & du Mercure, ſe fait notre Pierre ; mais auparavant ce compoſé doit être purifié dans notre eau.

XVIII. La purification de ce Cahos eſt très-néceſſaire, dit Artephius, elle ſe doit faire dans notre Feu humide, par le moyen duquel on ouvre les Portes de Juſtice, & l'on tire le Mercure des Philoſophes de ſes cavernes vitrioliques, comme parle Artephius ; ou bien l'on en tire cette vapeur mer-

curielle très-ſubtile & très-ſpirituelle, qui ſe revêt de la forme d'eau, pour pénétrer les Corps terreſtres, & les empêcher de combuſtion; c'eſt le diſſolvant de la nature qui réveille ce feu interne aſſoupi, menſtrue très-acide, fort propre à diſſoudre le Corps, d'où lui-même a été tiré, avec la doctrine de tous les Sages.

XIX. Tous les Philoſophes diſent que leur Mercure eſt enfermé & empriſonné dans le cahos du premier Cahos minéral que la nature leur préſente, & qu'il en eſt tiré & mis en liberté par le ſecours de l'art, qui vient aider la nature, & qui commence où elle a fini; elle-même lui donne la main, & l'accompagne par tout à meſure que les eſprits ſe tirent de l'eſclavage du corps, & ſe ſéparent des parties les plus groſſiéres de la matiere, qui demeurent au fond du vaiſſeau, comme dit Artephius, & qui ſont incapables de ſolution, & tout-à-fait inutiles, dit ce même Philoſophe.

Ce Mercure ainſi dégagé des liens de ſa premiere coagulation, contient en ſoi une double nature, ſçavoir une ignée & fixe, & l'autre humide & volatile; la premiere qui lui eſt intérieure, eſt le cœur fixe de toutes choſes, permanent au feu & très-pur fils du Soleil; lui-même feu eſſentiel, feu de la nature, véritable véhicule de la lumiére, & le vrai ſouffre des Philoſophes; la ſeconde nature qui lui eſt antérieure, eſt le plus pur & le plus ſubtil de tous les eſprits, la quinte-

essence de tous les Elémens, la premiere matiere de toutes choses métalliques, & le véritable Mercure des Sages.

XXI. On peut distinguer quatre Mercures différens, contenus dans notre Cahos; le premier peut être appellé le Mercure des Corps, c'est le plus noble & le plus actif de tous, c'est la semence prétieuse dont se fait la teinture des Philosophes, & sans ce Mercure que Dieu a créé, notre science & toute philosophie, selon le Cosmopolite, sont vaines; le second est le Bain & le Mercure de la nature, le vase des Philosophes, l'Eau philosophique, le sperme des Métaux, dans lequel réside le point seminal; le troisiéme est le Mercure des Philosophes, qui se fait des deux précédens, c'est Diane & le sel des Métaux; le quatriéme est le Mercure commun, non vulgaire, l'air d'Aristée, ce feu secret, moyenne substance de l'Eau commune à toutes les minieres.

XXII. Dans notre cahos tiré de la nature, & composé des choses naturelles, ce Philosophe remarque un point fixe, duquel par dilatation se font toutes choses, & puis par concentration, il ramène toutes ces lignes à leur centre, où toutes choses trouvent leur repos, & une fixite permanente; c'est ce qui est arrivé dans le premier Cahos du monde, dont le Verbe de Dieu a été la base, & comme le point fixe & indivisible, dont toutes les créatures sont sorties, & où elles

doivent retourner, comme à leur centre : il y a aussi un point fixe dans le Cahos minéral, créé par la nature, & dans celui que l'art compose.

XXIII. C'est de ce point fixe, d'où sont sortis tous les Métaux, leur éclat & une émanation, ou écoulement visible de cette lumiere qui demeure cachée sous l'écorce de leur corps terrestre, qui fait ombre à la nature, dit le Cosmopolite ; ce point fixe reste toujours dans le centre de leur semence, qui est la même en tous, comme l'enseigne Philalethe, après le Cosmopolite ; mais il est invisible, à cause que c'est un pur esprit engagé dans l'obscure prison des Métaux, & que dans un corps métallique congelé, les esprits ne paroissent point & n'opérent point que le corps ne soit ouvert.

XXIV. Les semences de toutes choses étoient contenues dans l'ancien cahos que Dieu a créé, mais elles étoient en confusion, en repos, & sans mouvement ; & quoique les contraires fussent ensemble, ils ne se faisoient point la guerre ; les semences métalliques qui sont dans notre cahos y sont confuses à la vérité, mais elles sont en paix, & attendent les ordres d'un Artiste habile, qui dise *fiat lux*, & qui séparant la lumière des ténébres, fasse paroître la profondeur cachée, & développant le point fixe séminal, réduise les semences métalliques de puissance en acte,

& rende l'invisible visible, dit Valantin.

XXV. L'ancien cahos étoit toutes choses, & n'étoit rien du tout en particulier; le cahos métallique produit des mains de la Nature, contient en soi tous les Métaux, & n'est point métal; il contient l'Or, l'Argent & le Mercure; il n'est pourtant ni Or, ni Argent ni Mercure; la Nature a commencé ses opérations en lui, la fin a été d'en faire un métal, mais elle a été empêchée en son cours, comme par fois elle s'arrête en chemin, lorsque tâchant de faire un métal parfait, elle en fait un imparfait, aussi souvent elle n'en fait point du tout, & se contente de nous donner un cahos.

XXVI. Dans ce cahos métallique naturel sont contenus le Ciel & la Terre des Philosophes, mais ils n'y sont point distingués ni séparés; le haut y est comme le bas, & le bas comme le haut, afin que l'Artiste fasse les miracles d'une seule chose, dit Hermes, les Elémens se trouvant tous ensevelis & confus, sans distinction, sans action & sans ordre, tout y est dans un profond silence, & dans certaines ténébres qui régnent dans le limbe des Sages, & qui forment une véritable image de la mort, sans aucune marque de vie & de fécondité; ce qui n'empêche pas que cette terre catholique ne soit animée, & qu'elle n'ait une vie cachée, dit Bazile Valentin.

XXVII. Le cahos général de la Natur e

étoit un corps humide, obſcur & ténébreux; le cahos minéral, qui contient les ſemences métalliques, eſt un corps opaque, terreſtre & ténébreux, plein de feu, duquel le Philoſophe par une dûe ſéparation & purification, tire les matériaux, dont il compoſe un cahos artificiel, duquel il tire toutes choſes, & même la lumiere & les luminaires métalliques; & d'iceux diſſous par leur propre menſtrue, il fait un autre compoſé, ſéparant toujours la lumiere des ténébres par l'eſprit diſſolu du Ciel, dit Baſile Valentin; il accomplit la création philoſophique du Mercure & de la Pierre des Sages, dit Philalethe.

XXVIII. Le cahos minéral étant ouvert, le Philoſophe ayant ſéparé les Elémens, les ayant purifiés, & réunis enſuite en forme d'une eau viſqueuſe, qui eſt le cahos, ou compoſé philoſophique, il a le bonheur de voir naître le Soleil ſortant du ſein de Thetis, de le toucher, de le laver, le nourrir, & le mener à un âge de maturité; le Sage voit des ténébres avant la lumiere, il en voit après la lumiere, il en découvre encore qui ſont avec la lumiere; il marie dans cette opération, dit Philalethe, le Ciel & la Terre, & unit les eaux ſupérieures aux inférieures.

XXIX. De ce cahos, qui eſt notre premiere matiere, le Sage ſçait bien tirer un eſprit viſible, qui ſoit néanmoins incom-

préhensible, dit Basile Valentin; cet esprit est la racine de vie de nos corps, & le Mercure des Philosophes, duquel on prépare industrieusement la liqueur par notre Art, qu'on doit rendre de rechef matérielle, & la conduire par certains moyens d'un dégré très-bas, à un dégré de souveraine & parfaite médecine; car dit cet Auteur, d'un corps bien lié & solide au commencement, on en fait un esprit fuyant, & de cet esprit fuyant à la fin une médecine fixe.

XXX. Le corps dont nous parlons, & dont on tire cet esprit, que Basile Valentin appelle une Eau d'or sans corrosion, est si informe, qu'il ressemble à un véritable cahos, un avorton & un ouvrage du hazard; en lui est antée & gravée l'essence de l'esprit dont il s'agit, quoique les traits en soient méprisables, ce qui fait que cette matiere catholique est méprisée & payée à vil prix par ceux qui n'en connoissent pas la valeur; mais si les ignorans la regardent avec mépris, les Sages & les Sçavans l'estiment uniquement, & la considérent comme le berceau & le tombeau de leur Roi, dit Philalethe.

XXXI. L'esprit ou Mercure des Philosophes qui se tire du corps dont il s'agit, se trouve dans le Mercure vulgaire & dans tous les autres Métaux; mais c'est un égarement de l'y chercher, puisqu'il est

plus proche & plus facile dans notre ſujet, où le Mercure & le Souffre ſe trouvent avec leur feu & leur poids, & dans lequel les deux ſerpens ne s'embraſſent que très-foiblement; mais on ne peut rien faire ſans un agent, capable de diſſoudre & vivifier le corps, manifeſter la profondeur cachée, débrouiller le premier cahos, & faire ſortir la lumiere.

XXXII. Cette lumiere ſort du cahos avec le feu dont elle eſt revêtue; ce feu extrêmement ſubtile s'attache à l'air dont il ſe nourrit : cet air embraſſe l'eau, l'eau s'unit à la terre, & tout cela donne un nouveau composé, lequel étant corrompu de nouveau dans la ſeconde opération, l'eau ſort de la terre, l'air ſort de l'eau, & le feu ou le ſouffre des Philoſophes ſort de l'air : & ce feu fixe, qui paroît en forme de terre, étant purifié ſept fois, devient un être qui a plus de force que la Nature même n'en a; cet eſprit eſt l'air de l'air d'Ariſtée, c'eſt l'eau, le feu & la terre du cahos des vrais Philoſophes.

XXXIII. Ces quatre natures élémentaires ne ſont qu'une même choſe tirée du premier composé où elles étoient dans la confuſion; elles ne ſont après cette extraction qu'un être tiré des rayons du Soleil & de la Lune; & c'eſt le ſecond composé, dont la fécondité dépend des deux principes actifs, ſçavoir le chaud & l'humide; ce

composé

composé est appellé air, à cause qu'il est tout volatil, & c'est le vrai Mercure des Sages; c'est un feu dévorant, & le plus actif de tous les agens; c'est un air épaissi, dont non-seulement tous les Métaux, mais tous les Mercures des Métaux, sont engendrés.

XXXIV. Cet être, unique composé de quatre substances, de trois ou de deux, esquels la troisiéme est cachée, dit Basile Valentin, est le vaisseau d'Hermes, du Cosmopolite, ou les Colombes de Diane de Philalethe; c'est l'air qu'il faut pêcher, selon Aristée, qu'il faut ensuite cuire, dit le Cosmopolite; c'est une seule essence qui accomplit d'elle-même le grand Oeuvre, par l'aide d'un feu gradué, qui en est la nourriture, & un composé qui tient le milieu entre le Métal & le Mercure, dit Philalethe; c'est l'enfant philosophique, né de l'accouplement du mâle vif & la fémelle Vive, qui doit être nourri d'un lait propre.

XXXV. Cet enfant des Philosophes est au commencement plein de flegmes, dont il doit être purifié, comme dit Flamel, après Latourbe; il doit être ramené à sept diverses fois à sa mere, qui est la Lune blanche, dit Hermes; il doit être lavé, nourri & allaité du lait de ses mammelles, & recevoir son accroissement & sa force par les imbibitions dit Flamel, & être perfectionné par les aigles volantes de Philale-

the; ces aigles, comme dit le même, se font par la sublimation & par l'addition du véritable soufre, qui aiguise cet enfant, ou Mercure, d'un dégré de vertu à chaque sublimation.

XXXVI. Cette sublimation philosophique renferme toutes les opérations des Sages, & cette sublimation dans le sentiment de Geber, Dartephius, de Flamel & de Philalethe, n'est autre chose que l'exaltation ou dégnification d'une substance, ce qui se fait, lorsque d'un état vil & abjet elle est élevée à l'état d'une plus haute perfection; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse en notre Mercure un mouvement d'ascension & de descension dans le premier Ouvrage, qui est la préparation du Mercure, en quoi git toute la difficulté, le reste est un jeu d'enfant, & œuvre de femme.

XXXVI. La sublimation est, selon Geber, l'élévation d'une chose séche, avec adhérence au vaisseau par le moyen du feu: peu de gens ont compris cette définition, à cause qu'il faut connoître la chose séche, le vaisseau & le feu; l'Auteur du Commentaire des Vers Italiens de Francmarc Antonio Chinois, paroît embarrassé sur ce sujet, voici quel est le vrai sentiment de tous les Philosophes: la chose séche est notre aimant, qui attire naturellement son vaisseau, qui est l'humide, car le sec attire l'humide, & l'humide tempére le sec &

s'unit à lui par le moyen du feu, qui participe de la nature de l'un & de l'autre.

XXXVIII. Le vaſe & la choſe ſéche s'embraſſent avec adhérence, parce que nature embraſſe nature, comme il eſt dit dans Latourbe & Chezartephius, & parce que le vaiſſeau tient lieu de fémelle, & la choſe ſéche lieu de mâle; l'un eſt le Soleil, & l'autre eſt la Lune, l'un eſt l'Or vif des Sages, & l'Argent vif des Sages, qui ſont unis par le feu, qui leur eſt propre, qui eſt de leur nature, & qui eſt tiré d'ailleurs que de notre matiere; ce feu, ce vaſe & cette choſe ſéche ſont trois, & ne ſont qu'un, ils ſont tous trois Mercure, Souffre & Sel, & tous trois dans un même ſujet métallique.

XXXIX. Ce Sel, ce Souffre & ce Mercure, qui ſont le corps, l'ame & l'eſprit, ſortent tous trois du cahos, d'où ils étoient en confuſion, ou plutôt de la mer des Philoſophes; & c'eſt là le trident de Neptune, qui ne ſortiroit pourtant point de ſes profonde abyſmes, ſi Eole ne faiſoit par ſes vents exciter des tempêtes ſur la mer; c'eſt par le moyen de ces vents mercuriels, ſulfureux & ſalins qu'on émeut la mer des Philoſophes juſques dans le centre, & qu'enfin après que les parties ſont d'accord, on marie Eole à la Belle Dejopée.

XL. Neptune n'eſt pas plutôt ſorti du centre de la mer, qu'il appaiſe tous les vents,

& fait un calme général avec son trident, & puis rentre dans ses abysmes humides; c'est ce que Flamel a voulu dire dans sa sixiéme Figure, où il dit que dans cette occasion notre Pierre est si triomphante en Siccité, que d'abord que Mercure la touche, nature se jouissant de sa nature se joint à elle, & atttire son humide pour le joindre à soi, par l'apposition du lait virginal, dont il parle dans la quatriéme Figure.

XLI. Ce Trident neptunien ne seroit jamais sorti de la Mer philosophique, si un trident venteux & vaporeux n'avoit pénétré la Mer pour tirer ce Roi à triple couronne, nageant dans les eaux; c'est dans cette occasion où le Philosophe aiguise & excite le passif par l'actif; que par les principes vivans il ressuscite les morts, comme dit Philalethe, & qu'un principe donne la main à l'autre, comme dit le Cosmopolite, après quoi les principes mariés & élevés sont nourris de leur chair, & sang propre, dit Basile Valantin.

XLII. Le sec embrassant le vaisseau qui le contient, étant monté au Ciel par la sublimation philosophique, & le sel terrestre étant devenu céleste, le céleste descend en terre pour aller sucer le lait des mammelles de sa mere, qui est la terre, ou de sa nourrice, qui est une terre, qui prend soin de nourrir l'enfant philosophique, lequel ayant pris sa nourriture, & engraissé de ce

lait ſucculent remonte au Ciel, & par ce moyen montant à diverſes repriſes, & deſcendant, il prend la vertu des choſes ſupérieures & inférieures.

XLIII. C'eſt ici le Ciel terreſtre de Lavinius, qui ſe perfectionne par ſes àſcentions & deſcentions; c'eſt le mariage du Ciel & de la terre, ſur le lit d'amitié, ſelon Philalethe; c'eſt la ce Palais Royal, qu'on bâtit & qu'on enrichit par le flux & le reflux de la mer de verre, pour y loger le Roi, comme parle Bazile Valantin; ce ſont les imbibitions de Flamel, le ſceau de l'enfant dans le ventre de ſa mere, & de la mere dans le ventre de ſon enfant, ſelon Demagoras, Senior, & Haly; la mere nourrit ſon enfant, & l'enfant nourrit ſa mere, ainſi ils s'aident l'un l'autre, s'augmentent, & multiplient, comme dit Parmenides.

XLIV. Cette mere eſt la Lune; l'enfant eſt le Mercure des Sages, que l'on appelle crachat de la Lune, en la tourbe; c'eſt cette Lune, qu'il faut faire deſcendre du Ciel en terre, comme dit Paracelſe: cette Lune étant pleine reſſemble au Soleil, & porte le Soleil dans ſon ſein; ce Mercure ſe charge de porter la teinture de ſon pere & de ſa mere, & lors ayant perdu toutes ſes plumes, il tombe dans la Mer, & puis les eaux ſe retirant, dit Baſile Valantin, il ſe change en terre, où ſa force eſt entiere, dit Hermes; ce qui comprend trois tours de roue de riplée, & les tours de

main de Basile Valantin dans le premier, & deuiémex ouvrage de tout le Magistere.

XLV. Ce Mercure phylosophique n'est autre chose que les dents du Serpent, que le vaillant Thesée, dit Flamel, semera dans la même terre, d'où naîtront des Soldats, qui se détruiront enfin. Eux-mêmes se faisant par apposition resoudre en la même terre, laisseront emporter les conquêtes méritées. Cette apposition enferme toutes les opérations, que les Philosophes renomment en tant de sortes; & l'on voit dans cette occasion la vérité de ce qu'enseigne Flamel, que notre Pierre se dissout, se congele, se nourrit, blanchit, se tue, & se vivifie soi-même; c'est le sang du Lion, & la glue de l'Aigle de paraceise.

XLVI. Ce sang du Lion se trouve avec la glue de l'Aigle, profondément caché dans notre sujet, qui est l'Isle de Colcos; ils y sont naturellement comme dans leur propre sel, qui leur sert de matrice, & de miniere, comme dit le Cosmopolite; ils sont la véritable toison d'or, gardée par des tauraux, jettant feu & flâme par les narines, sur lesquels la belle médée doit verser sa prétieuse liqueur, qui les abreuve & endort; & par cette prétieuse liqueur, les taureaux sont assoupis, la toison enlevée par Jason; ou Plutot par ce menstrue philosophique, le corps est dissout, & l'ame est délivrée des liens du corps, & est changée en quintessence.

XLVII. Cette Toison est la sémence mé-

talique, que Dieu a créé, & que l'homme ne doit pas préſumer de faire, mais qu'il doit tirer du ſujet où elle eſt; Baſile Valantin la décrit en ces termes: premierement, dit-il, l'influence céleſte, par la volonté & le commandement de Dieu, deſcend d'en haut, & ſe mêle avec les vertus & propriétés des Aſtres; d'icelles mêlées enſemble, il ſe forme comme un tiers, entre terreſtre & céleſte: ainſi eſt fait le principe de notre ſémence; de ces trois ſe font l'eau, l'air, la terre, leſquels par le moyen du feu bien appliqué, engendrent une ame de moyenne nature, un eſprit incompréhenſible, & un corps viſible; dit Baſile Valantin.

XLVIII. Cette ſémence métallique eſt le grain qui nous eſt néceſſaire, & qu'il faut chercher dans un ſujet, où la nature la miſe fort près de nous; ce ſujet dans le ſentiment de tous les Philoſophes, eſt notre airain, notre or, notre pierre, dont parle Sindivogius, Philalethe, Pitagore; & nous obtiendrons cette prétieuſe ſémence, dit Baſile Valantin, ſi nous rectifions tellement le Mercure, le ſouffre & le ſel, que l'ame, l'eſprit, & le corps ſoient unis inſéparablement; & tout cela n'eſt autre choſe que la clef de la vraie Philoſophie, & l'eau ſéche conjointe avec une ſubſtance terreſtre, faite de trois, de deux, & d'un.

XLIX. Cette ſemence, ou ce grain, ne ſe tire pas d'aucun autre ſujet, que de celui,

que nous venons de nommer notre or, sans hiperbolle : & de ce même sujet on ne peut le tirer, que par dissolution, & cette dissolution se fait par soi-même, ou par le sujet qui lui est semblable, ou plus proche ; la nature aussi lui a pourvû d'une aide, qui est de sa chair, & de son sang ; ainsi que nous enseignons que le sperme masculin mis dans sa matrice, y trouve un dissolvant de sa nature qui a la façon d'un Aimant, attire la semence du sperme, qui est de sa nature & essence.

L. La dissolution, qui nous est nécessaire, pour avoir ce bon grain, ou semence, est très-difficile à faire; car elle ne se peut faire, que par le moyen d'une liqueur précieuse qui est une Eau d'or, & un menstrue philosophique; & cette liqueur n'est pas facile à trouver, ou à tirer du sujet où elle est ; il faut un Aimant philosophique, qui est de la nature du grain qu'on veut tirer de notre sujet par ce dissolvant, & de la nature même du dissolvant qu'on demande, & qu'on veut acquérir pour tirer ce grain, où l'on peut voir comme notre art suit, & imite la nature.

LI. On peut remarquer, que dans notre Ouvrage il n'y entre rien d'étranger, car ce grain ou semence métallique, est de la nature du dissolvant qu'un Anonime appelle essenciel ; & ce dissolvant essenciel, est de la nature de cet aimant métallique, qu'un Anonime appelle menstrue minéral, uni au végé-

table, & tiré par lui, comme Ganimede par Jupiter ; & ces deux unis à celui qu'il appelle essenciel, servent pour dissoudre radicalement un corps qui est l'or, sans ambiguité, & d'icelui dissout il apparoît qu'on tire un esprit mûr, par un esprit crud.

LII. Ce sujet, où nous cherchons la semence, est un Or philosophique, & non pas l'Or vulgaire, & cela pour deux raisons ; la premiere est que l'Or vulgaire n'a point d'ordure qu'il soit besoin d'ôter, pour trouver ce grain, où cette semence métallique : puisqu'il est tout pur, & sans aucun mêlange d'impureté ; sa seconde raison est que l'Or vulgaire est tout semence, & si on se servoit de lui, il n'y auroit qu'à le réincruder, volatiliser, & spiritualiser, de maniere qu'il peut pénétrer les corps & se joindre à eux par ses moindres parties : si l'Or avoit cela, il seroit la Pierre.

LIII. Ceux qui ont dit, qu'il falloit chercher la semence métallique, ou le grain fixe, dans l'Or vulgaire, ne sont pourtant pas éloignés de la vérité, pourvû qu'on les entende avec un grain de sel, puisqu'il y est effectivement & qu'on peut l'y trouver par le moyen d'une eau philosophique, dans laquelle il se fond comme la glace dans l'eau chaude, & dans laquelle il perd sa forme naturelle, pour en prendre une nouvelle, plus noble & plus excellente : & c'est alors que le trésor caché, est découvert, c'est le centre révelé.

LIV. La semence métallique que nous cherchons dans l'Or des Sages, est un esprit subtil & pénétrant, c'est une ame pure, nette, & délicate réduite en eau, & un sel & baume des Astres, lesquels étant unis ne font qu'une eau mercurielle : or cette eau doit être amenée au Dieu Mercure qui est son pere, pour être examinée, & alors le pere épouse sa fille ; & par ce mariage ils ne sont plus deux, mais une seule chose, qu'on appelle huile vitale, ou incombustible, & à la fin Mercure jette ses aîles d'Aigle, & déclare la guerre au Dieu Mars.

LV. Le Mercure, qui est pere de cette eau, qu'on lui amene pour être son épouse, l'embrasse dans cette qualité, à cause que cette eau est encore un Mercure, & de cette maniere il paroît qu'on ameneMercureàMercure avec cette différence, que le Mercure qui est amené comme épouse, est le Mercure des Sages, qui est la mere de tout le thelesme : & celui à qui on l'amene, est le Mercure des corps, pere de tout le thelesme, pere, enfant, frere, époux du Mercure des Sages : ainsi les natures se poursuivent, & les parens se marient ensemble.

LVI. Dans ce mariage philosophique, on conjoint Mercure à Mercure, & on amene aussi le feu au feu, aussi-bien que Mercure à Mercure ; on marie le feu au feu, car le Mercure des Sages porte ce feu, ou le souffre dans son sein : & le Mercure des corps est encore tout plein de ce feu sulphu-

reux, qui brûle dans l'eau; & dans cette rencontre, une nature apprend à l'autre à ne point craindre le feu, & à se familiariser avec lui; ainsi l'eau qui craignoit le feu, apprend à rester avec lui, & le Mercure qui le fuyoit devient son ami.

LVII. L'eau, dont nous parlons ici, est l'Azoth, qui sert à laver le laiton, & le laiton que nous devons laver est notre sujet, ou notre airain, ou Or rouge, qu'il faut blanchir, en rompant les livres; cette eau céleste est tirée des montagnes du Mercure, & de Venus, par adhérence du sec à l'humide, par le moyen de la chaleur; & la chaleur unie à l'humide fait couler un ruisseau d'eau chaude séche & humide; & cette eau est la grande ouvriere en notre art, elle dissout les corps durs, subtilise l'épais, & purifie les impurs, comme la terre.

LVIII. J'ai dit Laton ou laiton, car les Philosophes ont leur Latone aussi-bien que leur laton, l'un dit qu'il faut blanchir le laton qui est immonde, l'autre dit qu'il faut laver Latone qui est obscure, & ceux qui ont confondus ces deux choses, contenues en *Rebis*, n'ont pas moins erré, que ceux qui ont cru que c'étoient deux choses, qui étoient d'une nature différente; car quoiqu'elle se trouve dans le sujet, qui est le cahos de l'art, & qu'ils y soient comme mâle & femelle, & que de leur semence doive sortir le fils du Soleil & de la Lune, par leur union parfaite, ils ne sont qu'un en Essence.

LIX. Ce *Rebis*, ou cahos de l'Art, ou Ciel terrifié, ne peut servir de rien, sans le secours du feu & de l'Azot, mais ces deux laqui composent la liqueur de notre Art, & qui font l'huile vitale, lui suffisent tant pour le laver & le purifier, que pour le rendre fécond par la séparation des deux sexes, & par leur réunion entiere ; car il en sort un fort bel enfant, après en avoir ôté les ordures, & cet enfant doit être nourri du sang de son pere, & du lait de sa mere, & lors ce sang & ce lait mêlés ensemble, prendront la couleur d'une quinte-essence dorée.

LX. Nous avons, dit un Philosophe, dans ce Laton, deux natures mariées ensemble, dont l'une a conçûe de l'autre, & par cette conception, elle s'est convertie en corps de mâle, & l'autre en celui de femelle ; de sorte qu'on ne sçauroit distinguer l'une de l'autre, par leurs vêtemens extérieurs, quoiqu'on doive les séparer, pour les reconnoître, & les réunir, pour n'être plus qu'un inséparable, après les avoir dépouillés de tous leurs vêtemens, & les avoir réduits à la nudité naturelle : c'étoit auparavant deux corps en un, où l'Androgin des Sages, & après c'est Diane toute nue.

LXI. Lorsque Diane est toute nue, & Apollon de même, on les distingue facilement, & rien n'empêche leur légitime conjonction pour la procréation du Soleil, qui

eſt leur enfant ; mais pour réveiller leur fécondité, & les rendre propres à la génération, il a fallu les animer, en les purifiant avec l'huile vitale, qui eſt l'eau de la Pierre, dit un Philoſophe ; il a fallut diviſer le corps coagulé en deux parties pour en tirer cette huile vitale, ou ce lait deſtiné à la nourriture de l'enfant nouveau né, qui contient en ſoi les deux ſexes, & les aſſemble en unité de nature & d'eſſence.

LXII. Notre Laton eſt rouge dans ſon commencement, mais il nous eſt inutile, ſi la rougeur ne ſe change pour faire place à la blancheur : mais ſi une fois il en blanchi, il eſt de très-grand prix, enſeigne d'Aſtin : mais comme dit ce Philoſophe, avec tous les autres, la premiere couleur qui paroît dans la corruption de notre ſujet, eſt la noirceur, après laquelle vient la blancheur, & enſuite ſe fait voir la rougeur claire & brillante, & pour lors dit la ſçavante Marie, ſon obſcurité s'étant retirée, ce laton ſe change en pur or, & ce qui lui procure cette blancheur, & ſplendeur eſt notre azoth.

LXIII. Lazoth, qui a été formé du limon reſté après la retraite des eaux du déluge, comme le Serpent Pithon, eſt vaincu par les fléches d'Apollon, qui ſont les rayons de notre Soleil, ou par la force de notre airain, qui enfin devient le maître, & ſe faiſant juſtice, le rend ſec de premiere couleur orangée rouge ; il ôte même la robe blanche à l'A-

zoth, qui en devient si changé qu'il prend la couleur & la nature de notre airain, & tout se fait rouge, dit le docte Parmenides; & c'est signe que le Seigneur a fait son tems, & qu'après le tems, suit l'éternité fixe & incorruptible.

LXIV. Apprenons ici de Morien, qu'il faut bien laver ce corps immonde, qui est le Laton, qu'il doit être desséché & blanchi parfaitement, & l'on doit lui infuser une ame, & lui ôter toute son ordure, afin qu'après la mondification, la teinture blanche entre en lui; car ce corps étant bien purifié l'ame entre d'abord dans ce corps, & il ne s'unit jamais à un corps étranger, ni même au sien propre s'il n'est pur & net; car les superfluites, qui se trouvent dans nos corps, quoiqu'elles ne soient pas en grande quantité, empêchent leur union parfaite.

LXV. On ne lave le Laton, que pour le rendre propre à embrasser sa Latone, & s'unir avec elle d'une union indissoluble; mais comme l'un porte le feu, & l'autre contient l'eau, on doit bien purifier l'un & l'autre de leurs immondices naturelles; il est vrai qu'ils se trouvent tous dans notre androgin, mais comme c'est un cahos, où les élemens sont plutôt confondus, qu'ils ne sont unis, on ne sçauroit les unir fortement sans les purifier, ni les purifier sans les separer, ni les séparer sans détruire le composé; il faut le diviser en partie, & séparer ainsi les élemens.

LXVI. Comme notre Pierre doit naître de ce cahos, ou masse confuse, dans laquelle tous les élemens sont confus, il est nécessaire de séparer la terre du feu, & le subtil de l'épais, comme dit notre pere hermes, le subtil monte en haut avec l'air, & l'épais demeure aufond avec le sel; mais la terre contient le feu avec le sel de gloire, & l'air se trouve avec l'eau; on ne voit pourtant que la terre & l'eau; ôtez donc le flegme de l'eau, & la pesanteur de laterre, les élemens seront purs & bien unis.

LXVII. Cette union, ou conjonction des élemens purifiés, est la seconde opértion de la Pierre, qui se trouve après la mondification, & la Pierre se trouve parfaite, si l'ame est fixée dans le corps; mais comme ce n'est que le terme du premier Ouvrage, la matiere est bien parfaite, & on a l'Or vif, & le souffre incombustible; mais il n'est pas teingent, & l'on doit tourner la roue pour la seconde & troisiéme fois, avec le même souffre, qui sert de ferment, mais le premier Ouvrage fini, commence le second, où la sublimation philosophique est nécessaire, afin que le fixe soit fait volatil, & le corps esprit.

LXVIII. Dans le premier Ouvrage, qui comprend plusieurs opérations, on ne travaille qu'à volatiliser le fixe, & à fixer le volatil, ressusciter le mort, & tuer le vif; & son terme est lorsque le tout est réduit en

poudre fixe, qui eſt Or pur, meilleur que celui des minieres; ſans lui, on ne ſçauroit avoir la Pierre, quoiqu'il ne ſoit pas la Pierre; la Pierre eſt pourtant en lui, comme dans ſon berceau: il n'eſt pas Or vulgaire; car il eſt plus pur, & n'eſt qu'un pur feu en Mercure; on peut néanmoins le fondre & le débiter pour Or vulgaire, car il eſt Or à toute épreuve.

LXIX. Dans le ſecond Ouvrage, qui eſt la multiplication de cet Or, l'Or eſt augmenté en quantité par addition de nouvelle matiere;& l'Or ſert de levain à ſa propre multiplication, par une ſimple digeſtion de ce levain avec la farine & l'eau métallique, on fait de l'Or, & le levain ſert toujours de miniere; les Philoſophes procédent encore autrement; ils élévent leur Or ou levain en dégrés, & l'augmentent ſi bien en qualité, qu'il ſurpaſſe l'Or, & devient teingant & fondant; & c'eſt ce qu'on appelle Pierre, qui ſe multiplie à l'infini.

LXX. L'eau métallique qui revivifie l'Or fixé, à la fin du premier ouvrage, eſt cette huile vitale, dont parle un Anonime, & qui eſt uni a l'eſſenciel, au minéral & au végétable; pour être comme il eſt, le diſſolvant radical de l'Or; c'eſt cette huile dont les Philoſophes font bonne proviſion, afin qu'il ne le manque pas au beſoin: comme elle fit aux Vierges folles; cette huile eſt l'eau de la Pierre, tirée d'elle en la premiere opé-

ration, dit le Sage Jardinier : sans cette eau rien ne se fait dans le second Ouvrage, & le premier ne se fait pas sans elle ; cette eau est un feu, car elle le porte, & sur elle est porté l'Esprit du Seigneur.

LXXI. En cette eau consiste le plus grand secret des Sages, nous avons dit que c'étoit l'eau de la Pierre, quoiqu'il soit vrai, qu'elle n'est pas dans un sens l'eau de la Pierre, c'est une eau mercurielle : mais ce n'est pas le Mercure des Philosophes ; c'est plutôt le Mercure du Mercure de la nature, le bain marie des Sages, le feu humide & secret d'Artephius, le vase des Philosophes, auquel la chose seiche adhére dans la sublimation ; c'est le sperme des Métaux, l'humide radical, l'Eau philosophique d'Hermes, qui suffit avec une seule chose ; cette eau lave le laton, & dissout l'Or parfaitement.

LXXII. La chose unique qui suffit avec notre eau hermétique, est la terre Vierge, qui contient les quatre Elémens, c'est notre premiere matiere ; sçavoir, un Corps solide, & le commencement de l'Oeuvre, comme dit Bazile Valentin ; c'est de cette chose si cachée & si prétieuse, dont se fait uniquement tout notre ouvrage, & laquelle se perfectionne en elle-même ; n'ayant besoin que de la dissolution, sans addition d'aucune chose étrangére : cette chose est notre pierre, qui n'a besoin que du secours de l'Artiste ; c'est cet airain, que Dieu nous

a créé, qu'on peut aider, détruisant son corps crud, & tirant le bon noyau.

LXXIII. Si la dissolution de notre corps, qui est l'airain susdit est nécessaire, la congelation de l'eau mercurielle resserrée dans les liens de la pierre Saturnienne, ne l'est pas moins, & pour toutes les différentes opérations, la putréfaction est absolument nécessaire; cette putréfaction se fait par le moyen d'une petite chaleur, afin que la pierre se putréfie en soi-même, & se résolve en sa premiere humidité; que son esprit invisible & teingeant, où le pur feu de l'Or, enclos dans le profond d'un sel congelé, soit mis au-dehors, & que son corps grossier étant subtilisé, soit uni indivisiblement avec son esprit.

LXXIV. Il n'y a aucune autre eau sous le Ciel qui soit capable de dissoudre notre airain, excepté une eau très-pure & très-claire, laquelle dissout sans corrosion; cette eau s'échauffe elle-même à la rencontre du feu, qui lui est homogene; c'est l'eau dissolutive & permanente, & la fontaine du rocher, dont les Philosophes ont parlé diversement; il ne faut pas s'étonner, si cette eau dissout l'airain, à cause qu'elle est de sa nature : car l'airain est l'Or sans ambiguité, & cette eau est une eau d'Or, laquelle transmue le corps en soi; ensorte que tout devient eau, & puis transmué en corps, est corps.

LXXV. Il ſort une eau de notre airain, qu'Ariſleus appelle eau permanente ; c'eſt elle qui gouverne le corps, & qui pourtant eſt gouvernée par lui ; car elle le rompt, elle le briſe, & le corps la tue & la fait mourir ; elle le réduit en eau, & lui la réduit en terre ; mais il faut qu'elles ſoient mêlées enſemble par le feu d'amitié. Il faut continuer ce procédé juſqu'à ce que tout ſoit fait rouge ; c'eſt ici l'airain brûlé & la fleur, ou levain de l'Or ; & par un prodige étonnant, cet airain eſt brûlé par l'eau & lavé par le feu, & on voit en tout cela, l'accord des Elémens, & l'accord de tous les Philoſophes.

LXXVI. Les Philoſophes ont appellé l'eau, dont nous venons de parler, un ſerpent qui mort ſa queue ; mais les envieux, dit Parmenides, ont parlé de pluſieurs manieres d'eaux, de bouillons, de pierres & de Métaux, pour détourner les ignorans, quoiqu'il ſoit vrai, dans un ſens, qu'en tout ceci, il y a eau, bouillon gras, pierres & Métaux ; & qui entend cette doctrine, entend ce qu'il y a de plus fin dans notre art ; & de plus difficile dans notre ouvrage & dans nos matieres ; mais laiſſez tout cela, & prenez l'eau vive, puis l'a congelez dans ſon corps & ſon ſouffre qui ne brûle point, tout ſera blanc ?

LXXVII. Tout ſera blanc, dit Parmenides, & vous ferez nature blanche ; ſçachez dit Ariſleus, que tout le ſecret eſt l'art de

blanchir ; or ce blanchiment eſt un pas fort difficile, dit Flamel, il ne ſe peut faire ſans eau, dit Artephius : car c'eſt elle qui lave le laton, c'eſt cette eau qui fût montrée à Sietus, & que ce Philoſophe aſſure être pur vinaigre, très-aigre, qui a le pouvoir de donner la couleur blanche & rouge au corps noir, & le revêt de toutes les couleurs qu'on peut imaginer, qui convertit le corps en eſprit ; c'eſt le vinaigre des Montagnes, qui défend le corps de combuſtion, car ſur le feu il ſe brûle ſans ce vinaigre.

LXXVIII. Ce vinaigre très-aigre eſt notre eau premiere, & le vinaigre des Montagnes du Soleil & de la Lune, ou plutôt de Mercure & de Venus ; c'eſt une eau permanente, à cauſe qu'elle demeure conſtamment unie à notre corps, ou à nos corps de Soleil & Lune, lorſqu'elle les a diſſous radicalement ; & notre corps reçoit de cette eau, une teinture de blancheur ſi ſpéciale & ſi éclatante, qu'elle jette ceux qui la contemplent en admiration : cette eau ſi blanche, tient du Mercure & du Souffre ; elle eſt Soleil & Lune en-dedans, comme le corps eſt en dehors, elle blanchit notre airain, te diſſout le corps fort amiablement.

LXXIX. L'eau qui diſſout notre corps ſi amiablement, eſt une eau qu'on peut appeller la premiere, quoiqu'il y en ait de pluſieurs ſortes qui l'ayent précédée, mais elles ſont heterogenes, & ne ſont point comp-

tées dans notre ouvrage; elles ne ſont pas du nombre de nos menſtrues homogenes, comme eſt notre eau blanche premiere, diſſolutive qui eſt Métallique, Mercurielle, Saturnienne, Antimoniale, ainſi qu'en parle Artephius: cette eau blanchit l'Or, c'eſt-à-dire notre laiton, & le réduit en ſa premiere matiere, qui eſt le Souffre & le Mercure, qui brillent comme un miroîr.

LXXX. Ce Souffre & ce Mercure qui reſtent après la diſſolution du corps crud, & qui brillent comme une Glace de Criſtal bien polie, ſont tirés de ce corps crud, par le moyen d'une eau, ou fumée blanche intérieurement, mais qui eſt dans ſon commencement couverte des ténébres de l'abîme; & ces ténébres ſont chaſſés par l'Eſprit du Seigneur, qui ſe meut ſur les eaux, qui ont étés créés avant l'arrangement des parties du Cahos, lorſque le Ciel & la terre furent faits; cette eau premiere diſſolutive du corps, eſt une eau claire & ſeiche, c'eſt un Mercure de la nature, qui, diſſoluant, tire le Mercure du corps.

LXXXI. Ce Mercure tiré du corps crud, eſt groſſier; mêlé avec ce mercure ou eau diſſolvante & premiere, il compoſe & fait le double Mercure, du Treviſan, l'Or compoſé de Philalethe, ou le rebis des Philoſophes, ou le poulet d'Ermogene, ou le Mercure des corps, qui ſe diſpoſe par ce dégré à devenir Mercure des Philoſophes, par le

moyen du feu, ou du Mercure commun à toutes les minieres : or ce Mercure double & blanc, d'une blancheur étincelante, tiré par l'eau premiere, devient rouge, s'il est mêlé simplement avec l'eau seconde, qui est fort blanche au-dehors, & rouge au-dedans.

LXXXII. Cette eau seconde étoit ci-devant dans la premiere, mais elle n'étoit pas impregnée d'un feu céleste, comme elle est dans la suite; ainsi ces deux eaux ne différent qu'autant que la premiere dissout le corps crud, lave le laton, & volatilise une masse pesante de sa nature; & qui mêlée avec la premiere eau, ou feu humide devient volatile; & l'eau premiere mêlée avec une eau seiche, se réduit en fumée, en eau limpide & en chaux vive, laquelle chaux vive est pleine d'un feu & d'un souffre philosophique, & ainsi c'est l'eau seconde tirée de la premiere par le moyen du feu.

LXXXIII. Le feu fait, que dans la sublimation philosophique, le sec monte & se perfectionne par son adhérence au vase; cette adhérence rend le sec inséparable de l'humide, & le feu inséparable de l'eau; ainsi se forme notre eau seconde des vertus supérieures & inférieures; & c'est cette eau qui est le Mercure des Sages, le Mercure animé, que l'Artiste peut élever en dégrés, & le pousser jusqu'à la plus haute perfection; & pour cet effet, on n'a qu'à le nourrir du

lait des mammelles de la terre, qui est sa mere, & faire tetter souvent ce fils d'Hermogenes, le ramenant à sa mere.

LXXXIV. On ramene aussi la mere à l'enfant, lorsque le corps composé du Soleil & de la Lune, du pere & de la mere, du coq & de la poule, du souffre & du Mercure, par notre eau premiere, est amené au Mercure des Philosophes, qui est l'œuf de ce coq & de cette poule, le fils de ce Soleil & de cette Lune, & le Mercure de ce Souffre & de ce Mercure; car dans leur intime communication, le pere & la mere sont élevés & sublimes en gloire, par la vertu de leur enfant, le laton est blanchi, fixe, & rendu fusible; ensorte que l'enfant engendre son pere & sa mere, & est plus vieux qu'eux.

LXXXV. Le Mercure des Philosophes a engendré son pere & sa mere, & lui est engendré & tiré des choses où il est par le moyen d'un autre Mercure élevé en dégrés, & d'une eau qui est pur vinaigre, lequel communique sa qualité aceteuse à son enfant; & cet enfant rentrant dans le ventre de sa mere, lui déchire les entrailles, comme un vipereau; & enfin après avoir succé de son lait virginal, il l'adoucit, comme nous voyons que le vinaigre commun distillé, dissout l'acier & le plomb; & par ce mélange & vinaigre il devient si doux, qu'on l'appelle lait virginal.

LXXXVI. Tout le ſecrèt de ce vinaigre, qu'Artephius appelle Antimonial, & que l'on peut appeller Saturnien à raiſon de ſon origine, ou Mercuriel à cauſe de ſon eſprit congelé, plus prétieux que tout l'Or du monde, dit le Coſmopolite, conſiſte à ſçavoir tirer par ſon moyen, l'Argent vif, doux & incomburant du corps de la Magneſie; c'eſt-à-dire, par cette eau premiere, une eau ſeconde, eau vive & incombuſtible, & ſçavoir la congeler enſuite avec le corps parfait du Soleil, qui ſe diſſout dans cette eau ſeconde, en façon d'une ſubſtance blanche & épaiſſe, & congelée comme de la crême de lait.

LXXXVII. Ce Mercure philoſophique, ou eau ſeconde blanche & congelée, comme la crême de lait, eſt tirée par le moyen d'une eau premiere, ou vinaigre acre, & par le moyen d'une eau douce, ou vinaigre doux; le premier eſt mâle, & tient du feu qui domine à l'eau, le ſecond eſt fémelle & paſſif, & tient de l'eau oppreſſée du feu étranger; ce mâle eſt actif, cette fémelle paſſive, ils ſe joignent & embraſſent tous deux pour produire l'eau ſeconde, qui diſſout l'Or compoſé, qui a été produit par l'union des deux; c'eſt-à-dire, par notre double eau premiere, au ſens d'Artephius.

LXXXVIII. Ce corps qui a été produit, ou compoſé par notre eau premiere, doit être reſſout, ou diſſout dans l'eau ſeconde, compoſée

composée de ces deux, aussi-bien que le corps susdit, qui ne s'y ressoudroit point, s'il n'étoit de la nature du dissolvant; mais si au lieu du composé, on ne met dans notre eau dissolutive seconde, que le corps de l'Or simple, elle le réduit bien en état d'améliorer les Métaux, en quelque maniere, comme dit Sendivogius, après l'auteur du duel Chimique; mais si on joint le mâle & la fémelle, & que notre eau soit le Dieu aidant, on trouve tout le secret des Sages.

LXXXIX. Tout le secret des Sages consiste en cet Ouvrage, qu'Artephius appelle blanchir le laton, ou l'Or des Philosophes, & le réduire en sa premiére matiere, c'est-à-dire en souffre blanc & incombustible, & en Argent-vif fixe; c'est ainsi que l'humide se termine (c'est-à-dire notre corps qui est l'Or se change) dans cette eau premiere dissolvante, ou Souffre & Argent-vif fixe; desorte que cet Or qui est un corps parfait, se change en réitérant cette liquefaction, & se réduit en Souffre & Argent-vif fixe, reçoit la vie, & se multiplie en son espece, comme il arrive dans les autres choses.

XC. Cet Or se multiplie donc par le moyen de notre eau; car le corps qui est composé de deux corps, qui sont le Soleil & la Lune, ou Apollon & Diane, s'enfle dans cette eau, grossit, s'éleve, croit & reçoit de cette eau premiere, sa teinture d'une blancheur surprenante; & celui qui

connoît notre eau Hermétique, & la source d'où elle sort, connoît la fontaine du Trevisan, & la Pierre d'où Moyse tira l'eau, & qui suivoit le Peuple ; il sçait changer le corps en Argent blanc Médecinal, qui peut perfectionner les autres Métaux imparfaits, car notre eau porte une grande teinture.

XCI. La teinture qui est cachée dans notre eau, est blanche & rouge, quoiqu'elle ne donne d'abord qu'une teinture de blancheur ; mais comme c'est une eau qui dissout & rompt le corps, la premiere qui paroît dans cette dissolution est la noirceur, signe de putréfaction ; en effet il faut que le corps se pourrisse dans notre Eau, & qu'ayant passé par toutes les couleurs, qui marquent son infirmité, elle prenne la couleur blanche fixe, & puis la rouge de pourpre, qui sont les marques essentielles d'une véritable résurrection, dans laquelle triomphe la vertu & le germe de notre levain.

XCII. Notre levain contient un esprit ignée, comme la chaux vive, d'où vient qu'il pénétre le corps par sa subtilité, qu'il l'échauffe par sa chaleur, & qu'il fait lever le germe, qui n'étoit dans le corps qu'en puissance, & ne seroit jamais venu en acte sans l'addition de notre levain, dont la vertu se peut multiplier à l'infini, en lui apposant une nouvelle matiere, qui prend la vertu du levain, & devient aussi aigre que lui, & encore davantage : & à la fin, s'en fait

une puissante Médecine, qui tombe sur les imparfaits, qui sont de sa nature, & les délivre de toutes leurs impuretés.

XCIII. La pureté de notre levain l'empêche de se mêler à aucune chose, qui ne soit pure, & qui ne soit de sa nature mercurielle; & sa subtilité lui donne la clef pour entrer dans l'obscure prison des Métaux, & la force de retirer ses freres de l'obscurité & de l'esclavage; pour cet effet, il se transforme auparavant en plusieurs différentes manieres, comme un Protée, il monte au Ciel, comme s'il vouloit l'escalader, comme un autre Encelade; il descend en terre, comme s'il vouloit pénétrer les abîmes, & enlever Proserpine sur son chariot de feu, & s'enrichir des richesses de Pluton.

XCIV. On pourroit dire que ce levain est semblable à Vulcain, qui ayant épousé Venus, s'étoit embrasé du feu de son amour, & ne respiroit que ses embrassemens; mais Jupiter, le trouvant trop imparfait, lui donna un coup de pied, & le jetta du Ciel en terre; en tombant, il se cassa une jambe, & a demeuré boiteux, depuis cette chûte; c'est lui qui a composé ce rêt admirable, par lequel Mars & Venus furent attrapés & surpris sur le lit d'amitié; c'est ce Vulcain que Philalethe appelle brûlant, sans lequel le Dragon igné & notre Aimant ne peuvent jamais être bien unis ensemble.

XCV. Le feu dont notre Vulcain est em-

brasé fut autrefois dérobé par Promethée, & porté sur la terre, ce qui fut cause que pour punition de ce vol, Promethée fut enchaîné par Vulcain même sur le Mont Caucase; & Jupiter a ordonné à un Vautour de lui ronger le foie & le cœur, qui renaissent toujours, & pullulent par la vertu du Vautour même, qui leur laisse la facilité de germer & renaître après leur mort, pour vivre d'une nouvelle vie; de maniere, que le Vautour qui se repaît du foie & du cœur de Promethée, ne le dévore que pour le multiplier incessamment.

XCVI. Cette renaissance, ou revivification, nous représente celle du Phœnix, qui trouve la vie dans sa mort, se vivifie par soi-même, & sort plus glorieux de ses cendres; l'Agent dont il est ici question, & qui est d'une merveilleuse origine dans le régne Métallique, suivant la pensée de Philalethe, porte & allume le feu sur le bucher, semblable à celui duquel il est sorti ci-devant; ce bucher & le phenix s'embrassent ensemble, & se réduisent en cendres, desquels sort un oiseau, semblable au premier, de même nature, mais plus noble que lui, & qui croît de jour en jour en vertu, jusqu'à ce qu'il soit devenu immortel.

XCVII. Ce Phenix, qui renaît de ses cendres, est le sel des Sages, & par ce moyen leur Mercure, dit Philalethe; c'est le sel de gloire de Bazile Valentin, le sel albrot d'Ar-

tephius, le Mercure double de Trevisan, lequel est cet embrion philosophique, & l'oiseau né d'Hermogene ; c'est l'eau seche, l'eau ignée, & le Menstrue universel, où l'esprit de l'Univers ; la Pierre des Sages est rassasiée de cette eau, qui ne mouille point ; elle en est formée, afin de produire le lait de la Vierge, qui sort de son sein ; elle-même est le suc de la Lunaire, c'est l'esprit & l'ame du Soleil, le bain marie, où le Roi & la Reine se doivent baigner.

XCVIII. Ce sel est l'agent de la nature, qui renverse le composé, le détruit, le mortifie & le réengendre souventes fois : il contient en soi le feu contre nature, le feu humide, le feu secret, occulte & invisible ; il est principe de mouvement, & cause de putréfaction ; c'est par ce dissolvant qu'on réduit l'Or à sa premiere matiere ; or tous les Philosophes sont d'accord, que le Menstrue qui dissout radicalement le Soleil & la Lune, doit conserver leur espéce, & rester avec eux apres la dissolution, & par conséquent être de leur nature, & se coaguler soi-même avec les corps qui ont été dissous, & par leur vertu.

XCIX. Dans cette dissolution du corps par l'esprit, se fait la congelation de l'esprit par le corps, & l'esprit & le corps s'aident l'un & l'autre, dit Lucas, dans la tourbe ; l'esprit, dit-il, rompt premiérement le corps, afin qu'il lui aide par après ; quand

le corps est mort, abreuvez-le de son lait, qui est en lui, & vous verrez que le corps congelera l'esprit, & qu'il se fera un de deux, de trois & de quatre; c'est alors que le mort est vivifié, que le vif meurt dans cette solution & congellation : ainsi les Philosophes commandent de tuer le vivant & vivifier le mort, & avant cela, le corps & l'esprit se pourrissent & corrompent ensemble.

C. Il n'y a point de parfait levain, ou l'esprit & le corps ne se fermentent, ne s'aigrissent & ne s'échauffent ensemble, par le moyen du feu interne, & corrompant, & d'une eau chaude, qui aide & anime la chaleur du levain; c'est ce qui arrive au sujet de notre levain, de notre eau, de notre corps & de notre esprit; l'eau dont il est question, est la premiere, ou même la seconde; Artephius dit, le levain est tiré de l'Or, qui est le corps, & le levain porte l'esprit, corrompant; ainsi l'eau, l'esprit & le corps composent, ou fournissent la matiere du levain.

CI. Comme nous avons plusieurs levains, suivant les dégrés de perfection, où ils sont élevez par notre art, car la nature ne nous en donne point d'elle-même, aussi avons-nous plusieurs eaux, plusieurs corps & plusieurs Mercures; il n'y a pourtant qu'un levain parfait, qu'un seul corps & qu'une seule eau véritable, qui est le Mercure des Sages.

Philosophes, qui eſt un vrai feu, ſelon Artephius; ce feu eſt un ſouffre, & le Mercure eſt le ſouffre, l'eau, & le feu; ce Mercure eſt donc l'eau tirée des rayons du Soleil & de la Lune, dit Sendivogius.

CII. Ce Mercure ne ſçauroit être tiré des rayons du Soleil & de la Lune, qu'il ne ſoit double: & il ne ſçauroit être tiré de ſes cavernes vitrioliques, ſans tenir lieu de levain; il ne ſçauroit tenir du feu & de l'eau, du Soleil & de la Lune, du corps & de l'eſprit, ſans être l'amequi joint le corps & l'eſprit, le médiateur du feu & de l'eau; & ce ſeroit à tort que les Philoſophes lui donneroient tant de louanges, ſi ce Mercure n'étoit l'agent dans notre Art, & le diſſolvant univerſel des corps.

CIII. Nous avons beſoin de ce Levain, ou Mercure, pour les trois diſſolutions néceſſaires à l'Oeuvre des Philoſophes; la premiere regarde le corps cru, pour en tirer l'eſprit ſéparé de ſon corps, qui nous eſt néceſſaire pour donner la vie aux morts, & pour guérir les maladies; la ſeconde eſt la ſolution de l'Or & de l'Argent, qui compoſent par leur union la terre minérale; la troiſiéme diſſolution eſt ce qu'on appelle emploi pour la multiplication: la premiere qui eſt ſpirituelle, ſert pour la fermentation du corps impur, la deuxiéme radicale du pur, & la troiſiéme multiplicative du très-pur.

CIV. On dissout le corps impur, pour avoir l'esprit caché en lui, & le Mercure qui le dissout, est la premiere clef qui ouvre la porte à la Pierre; c'est ce Mercure, qui est préparé par notre Art, & qui est composé de matiere vile, & de peu de prix: elle est sulphureuse & mercuriele, chaude & froide, séche & humide, elle contient la vertu styptique & astringeante des métaux, dont parle Basile Valentin, deux fois née de Mercure; ce Mercure contient un grand trésor, sçavoir l'esprit de Mercure, & du Soufre: la fleur, & l'esprit de l'Or; il ouvre la porte de la maison de son pere & de sa mere, & ouvre l'entrée du Palais du Roi.

CV. De la matiere de cette premiere clef, l'art en forme une seconde par adaptation; la premiere est de toutes couleurs, mais la seconde est blanche, comme la Lune, & pese beaucoup plus que la premiere: c'est elle qui ouvre la seconde porte, & dissout la terre minérale, dans laquelle est caché l'Or des Philosophes, le véritable Soleil; elle le fait paroître au jour sous plusieurs formes differentes, tantôt en terre, tantôt en eau, & ouvre si bien toutes les serrures de ce Palais Royal, qu'après l'avoir ouvert & fermé à diverses reprises, elle rencontre la Pierre & l'Elixir des Philosophes.

CVI. La troisiéme clef se forme de la matiere de la premiere, & de la seconde; c'est elle qui est la clef d'Or qui ouvre non-seulement le Cabinet où se trouve la Pierre,

mais encore la Caſſette de la Pierre, & la Pierre même, afin qu'elle croiſſe & ſe multiplie en qualité & en quantité; mais à chaque fois que la Pierre eſt ouverte par cette clef rouge, il s'y fait une nouvelle diſſolution; la terrre devient eau, ou bouillon gras, & poreux, & l'eau devient terre; il ſe fait corruption, & à chaque fois nouvelle génération; & la Pierre multiplie de dix dégrés de qualité à chaque fois, & cela juſques à ſept fois.

CVII. Cette multiplication eſt la derniere parole des Sages, comme la diſſolution eſt la premiere, dit Flamel. La diſſolution eſt le premier fondement, ou le premier pas de la Philoſophie, & la multiplication en eſt la fin: ſi on excepte la projection, dans laquelle il ſe fait encore une diſſolution radicale, par la ſéparation & excluſion de l'impur, & par la congelation du grain pur; ainſi la diſſolution eſt néceſſaire au commencement de l'Oeuvre, au milieu, & à la fin: & après l'accompliſſement de l'Oeuvre, par la premiere, les corps durs deviennent mols, comme de la crême, ou comme de la gomme peſante, dit Morien.

CVIII. Les autres diſent, que par la diſſolution les corps ſecs ſont réduits en eau ſéche, qui ne mouille point les mains, c'eſt-à-dire en Mercure, puis en ſemence, enſuite en eſprit fixe, & enfin en terre; laquelle eſt ſouvent réduite en eau par diſſolution, & retourne en terre par congelation;

monte & descend ; & de clarté, en clarté, est élevé au dernier periode de fixité, & de fusibilité ; & comme il faut pour toutes les opérations avoir une eau séche & dissolvante, comme la clef nécessaire présentée & préparée des mains de la Nature à l'Artiste, plusieurs ont cru que ce dissolvant, ou cette clef, étoit le Mercure vulgaire.

CIX. Tous les Auteurs s'accordent en ce point, que le Mercure vulgaire, n'est point notre eau dissolvante, ni notre véritable Mercure ; la raison est prise du côté de son impureté, qui ne lui permet pas de se mêler intimément & par les plus petites parties avec les corps purs, qui doivent être dissous, ni par conséquent de demeurer avec eux inséparablement : après leur dissolution cette même impureté, qui lui est naturelle, ne lui donne pas le pouvoir de purifier les impurs, que nous devons purifier dans leur dissolution, car celui qui doit purifier les autres, doit être pur, dit Philalethe.

CX. Outre la pureté qui manque au Mercure, il lui manque une chaleur naturelle, qu'il n'a pas, pour être le Mercure des Philosophes, qui dissout radicalement l'Or, qui se change en Or, après avoir changé l'Or en soi par la dissolution : ce défaut de chaleur vient, de ce que c'est un fruit cru, tombé de son arbre avant le tems, & auquel la Nature n'a pû adjoindre son propre agent ; mais comme il est demeuré impur, froid & indigeste, il a besoin d'un souffre lavé, & in-

comburant, que l'Art lui ajoute pour le mûrir, l'échauffer & le purger ; & ſans ce ſouffre, l'art ne ſçauroit perfectionner le Mercure.

CXI. Ce Souffre pur & fixe, qui perfectionne le Mercure vulgaire, dans la projection où il eſt tranſmué en Or, doit être tiré des choſes qui ſont de la nature du Mercure ; autrement, il n'auroit pas le pouvoir de le pénétrer, & s'unir à lui intimément ; car la Nature ne s'unit qu'à ſa Nature, & repouſſe tout ce qui eſt étranger : or le Mercure des Philoſophes contient ce ſouffre lavé & incomburant, par lequel il eſt peu à peu digeré, & changé en Or ; & puis par une nouvelle régénération, changé & élevé en Pierre fixe & fondante, qui change le Mercure vulgaire en Or dans un moment.

CXII. On peut voir, de ce que nous venons de dire, que Philalethe a dit la vérité, lorſqu'il nous aſſûre dans ſa métamorphoſe, que le Mercure vulgaire & celui des Sages ne ſont point différens matériellement & fondamentalement l'un de l'autre ; car l'un & l'autre ſont une eau ſéche & minérale. Que les enfans de la ſcience ſçachent donc, dit ce Philoſophe, que la matiere du Mercure vulgaire peut & doit entrer en partie dans la matiere du Mercure des Philoſophes ; de ſorte que leur matiere eſt homogéne : & qu'elles ne différent enſemble, que ſelon le plus ou le moins de pureté & de chaleur.

CXIII. Il eſt donc certain, pour parler de bonne foi, & ſuivant la doctrine de ce grand Philoſophe, que ſi l'on pouvoit ôter au Mercure vulgaire ce qu'il a de ſuperfluités ſulphureuſes, aduſtib es, d'aquoſités, & de terreſtréites corrompantes, & ſi on pouvoit lui donner la chaleur du Souffre incomburant, c'eſt-à-dire une vertu ſpirituelle & ignée, les ténébres de Saturne étant diſſipées, on verroit ſortir le Mercure tout brillant de lumiere, & ce Mercure ne ſeroit plus vulgaire, ce ſeroit celui des Philoſophes, qui diſent tous qu'étant determiné, comme il eſt, il ne peut être notre Mercure ſans perdre ſa forme.

CXIV. Le Mercure vulgaire eſt un corps, celui des Philoſophes eſt un eſprit; du moins le Mercure vulgaire eſt corporel & mort, & celui des Sages eſt ſpirituel & vivant; le vulgaire eſt mâle, le nôtre eſt fémelle, ou du moins hermaphrodite; c'eſt une eau, le Mercure vulgaire la contient; mais elle eſt trop enveloppée dans ſon corps; le Mercure des Philoſophes eſt notre bénite ſemence; le vulgaire n'en eſt que le ſperme qui la contient, mais on ne l'en peut tirer que par la diſſolution, qui ſe fait par notre Mercure, & dans lequel il perd ſa premiere forme, pour prendre une forme plus noble & plus excellente.

CXV. Je ſçai bien que le Mercure vulgaire, conſervant ſa forme dont il eſt ſpécifié, n'eſt pas la matiere immédiate de la

Pierre ; & quand même il seroit dépoüillé de sa forme, il ne peut être changé en Pierre qu'il ne soit fait Mercure des Sages ; ni Mercure des Sages sans avoir été mortifié & revifié, ou engendré ; il n'est pas aussi le dissolvant de l'Or & des autres Métaux, qu'il n'ait dépouillé tout ce qu'il a d'étranger, non métallique & corporel ; mais on peut dire dans la vérité, quel est la plus aisée & la plus prochaine matiere, ou sujet de la projection philosophique.

CXVI. On peut dire aussi, en faveur du Mercure vulgaire, qu'il est la molle montagne, dont parle Sendivogius, dans laquelle on peut foüire facilement avec l'Agent des Philosophes, & y trouver l'eau vive & ignée, ou le feu humide que nous cherchons, & l'ayant trouvé, en faire des merveilles ; on peut dire encore en sa faveur qu'il peut être utile à l'Oeuvre, si on peut lui ôter ce qu'il a d'impureté, & supléer à ce qu'il lui manque de vertu ignée ; il dit de lui-même dans un Dialogue qu'il est Mercure, mais qu'il y en a un autre qui ouvre les portes de la justice, dont il est Précurseur symbole admirable d'un grand Mystère.

CXVII. C'est un grand avantage au Mercure vulgaire d'être la voie de son Maître, & le Précurseur du Mercure des Sages, qui d'après le grand Philalethe, vient délivrer ses freres les minéraux, métaux, végétaux, animaux, & tous les corps naturels, de toutes leurs soüillures originelles ; nous parlons toujours

par paraboles & comparaisons, parce que la Nature & sa science sont le pentacle de tous les Mystères, & le symbole des plus hautes vérités : par elles on trouve l'explication, la prédiction & manifestation de tout ce qui est occulte: tel est l'effet de la sçavante Sagesse, artiste de toutes choses, & qui enseigne parfaitement la racine secrette des opérations merveilleuses, selon l'expression du Roi Salomon; lui-même, ainsi qu'il le dit, a décrit la Sagesse triplement, car elle reçoit trois sens, mutuellement & également représentatifs l'un de l'autre; & nous écrivons comme ce Sage a écrit.

CXVIII. Les Philosophes ont sans doute été dans cette pensée, lorsqu'ils ont dit qu'on doit tirer un air par un autre air, un esprit par un esprit, prendre ou attraper un oiseau par un oiseau, comme parle Aristée : les autres ont dit que par un esprit cru, on devoit en extraire un qui fut digeste & cuit; les autres ont dit qu'un menstrue végétal uni au minéral, & à un troisiéme menstrue essenciel, étoient nécessaires pour avoir le dissolvant universel, ou Mercure des Philosophes, c'est-à-dire que ce fameux Mercure a besoin d'un Précurseur, comme un Elie.

CXIX. Ce fameux Mercure, auquel les Philosophes ont donné tant de louanges, mérite bien d'avoir symboliquement un Précurseur qui ait l'esprit d'Elie, & qui prépare les voies

de ſon Seigneur ; le Précurſeur eſt de même Nature que le Seigneur, mais celui-ci eſt infiniment plus noble, car il eſt né d'une terre Vierge, & conçû d'un Eſprit céleſte, au lieu que le Précurſeur a été conçû en iniquité comme les autres corps métalliques, quoiqu'il ait été purifié dans la ſuite, & lavé dans le ventre de ſa mere pour être rendu digne de préparer les voies du Roi philoſophique.

CXX. Ce diſcours allégorique eſt tiré de la doctrine du ſçavant Philalethe, notre Contemporain, & du fameux Sendivogius, qui enſeignent que tous les corps métalliques ſont tous conçûs en iniquité & malédiction dans le ſein d'une terre corrompue, & que l'Or même, tout pur qu'il eſt, auſſi-bien que le Précurſeur dont nous parlons, ont beſoin du Mercure des Philoſophes, qui eſt conçû d'une terre Vierge, & formé de ſon ſang très-pur par un eſprit céleſte; ſource de beauté, de pureté & de lumiere ; & ainſi quoiqu'il ſoit ſelon la nature corporelle de la nature des autres, il les purifie par ſa vertu.

CXXI. Le Mercure des Sages eſt, à la vérité, compoſé de corps, d'ame & d'eſprit ; mais ſon corps après avoir paſſé par toutes les opérations de l'Art, comme par des tortures & des ſouffrances, ſon corps, dis-je, matériel eſt tout ſpiritualiſé, & ayant été élevé en gloire, il eſt d'une ſi grande ver-

tu, ſublimité, lumiere & fixité, qu'il peut être tout, fixe, illumine tout, & triomphe de tout ce qui eſt dans le régne métallique, il ſépare la lumiere des ténébres, qui obſcurcirent ſes freres, eſclaves de l'impureté; & enfin, c'eſt un pur eſprit, qui attire à ſoi tout ce qui eſt pur.

CXXII. Quelque nobleſſe que nous trouvions dans notre Mercure, la ſemence dont il eſt fait & compoſé par notre Art, n'eſt pas différente de celle dont tous les Métaux ſont compoſés: & ces corps métalliques ne différent l'un de l'autre que par le plus ou le moins de décoction & de pureté, car leur ſemence eſt la même, & ces ſuperfluités introduites ou reſtées dans leur congelation, ne ſont pas naturelles aux Métaux, & n'ont pas corrompu leur ſemence, qui eſt une portion de lumiere céleſte & incorruptible, qui luit dans les ténébres, & pure dans les ordures.

CXXIII. L'Or a l'éclat, il a la ſemence, & même il eſt toute ſemence métallique; mais il n'eſt ni le Mercure des Sages, ni la Pierre; car quoiqu'il ſoit auſſi pur que l'un ou l'autre, il n'a pas la ſubtilité de l'un, ni la fuſibilité de l'autre; l'Or eſt mort, mais il ne peut reſſuſciter que par la vertu du Mercure des Sages, qui eſt ſon propre diſſolvant, & l'auteur de ſa mort & de ſa vie, qui le fait deſcendre dans les enfers, & qui l'en retire, pour l'en faire monter juſqu'aux

Cieux, & lui procurer cette ſubtile fixité, qu'il n'a pas de ſa propre nature.

CXXIV. Il y a cette différence entre l'Or & le Mercure des Sages, que le premier eſt un ouvrage de la Nature, qui le fait dans les mines ſans le ſecours de l'Art; & le ſecond eſt l'ouvrage de l'Art & de la Nature; car il ne ſe trouve ni ſur la terre ni deſſous; c'eſt un enfant que nous pouvons produire par extraction, c'eſt-à-dire en le tirant des choſes où il eſt; or il ſe tire par artifice du Souffre & du Mercure de la Nature, conjoints enſemble par l'entremiſe d'un tiers de même nature, & étant tiré il eſt la matiere prochaine de notre Pierre.

CXXV. Dans une ſemaine, dit Philalethe, ce Mercure par ſimple digeſtion devient Or philoſophique, qui eſt la matiere la plus proche de la Pierre; c'eſt ce Mercure qui ſuffit tout ſeul avec e feu; voir il eſt le feu lui-même: s'il y a quelqu'un, dit-il dans ſon Dialogue, qui ait vû le feu caché dans mon cœur, il a connu que le feu eſt ma véritable nourriture, & plus l'eſprit de mon cœur mange long-tems du feu, plus il devient gras; ainſi le Serpent dévore ſa queüe & ſe mange lui-même; & le feu & lui ſont deux, & un ſeul.

CXXVI. La miniere de notre Mercure n'eſt donc autre que le Souffre & le Mercure joints enſemble, dit le Coſmopolite; car de deux ſe fait un, qui eſt le lait virgi-

nal, dit Arnaud de Villeneuve; ce lait eſt notre Mercure ou Aigle blanc, composé du composé, l'air de l'air, l'Argent-vif de l'Argent-vif, l'eau tirée d'une roche, où l'on voit une mine d'Or & d'Acier; l'on remarque donc ici les deux principes du Mercure des Philoſophes; ſon pere eſt le Soleil, élevé en dégrés par notre Art, & ſa mere la Lune blanche, qui s'éclipſe avec le Soleil, à la conception de ce fils.

CXXVII. L'Or & le Mercure coulant ſont la matiere de notre Oeuvre, dit Philalethe; ſi ce Philoſophe parloit autrement il trahiroit ſa penſée & ſon nom; mais on peut ajoûter à ſa penſée que la matiere de l'Oeuvre eſt le Mercure ſeul, & qu'on fait ce grand Chef-d'Oeuvre de la Nature & de l'Art, & tous les miracles qui l'accompagnent, d'une ſeule choſe, comme dit Hermes, c'eſt-à-dire du Mercure des Philoſophes, qui eſt l'Or vif, ou l'Or embrionné & volatil, qui ſe change en Or par une petite chaleur, mais non pas en pierre immédiatement; mais enfin tout ce qui la compoſe tire ſon origine de notre Mercure.

CXXVIII. L'Or ſortant de notre Mercure, comme le Soleil du ſein de Thetis tout éclatant de lumiere, eſt appellé Or vif, autant de tems qu'il n'a pas paſſé par le feu de fuſion, qui eſt la mort de nos Métaux, dit Baſile Valentin: cet Or vif eſt tout feu, ou le vrai feu de l'Or très-fixe & très-pur

Or balſamique, ennemi de corruption : il contient en ſoi le Sel, le Souffre & le Mercure ; ou plutôt il eſt tout ſel, tout ſouffre, & tout Mercure ; mais en ces trois principes il eſt tellement en unité & homogenéité, qu'il eſt inaltérable & incorruptible, & ne peut être décompoſé que par les rayons du Soleil, qui eſt ſon pere.

CXXIX. L'Or vif eſt ſouvent appellé Souffre vif ; c'eſt ce ſouffre, dit Sendivogius, à qui les Philoſophes ont donné le premier rang, comme au principal des principes ; c'eſt ce premier agent qui eſt tenu fort caché ; il eſt pourtant fort commun ; il eſt par tout, diſent-ils, & en toutes choſes ; il eſt végetal, animal & mineral ; il eſt la vie de toutes choſes, & une portion de cette lumiere, qui fut faite au commencement du monde ; il eſt le principe de toutes les couleurs, de toutes les congélations, & de toute maturité ; & ſans ce ſouffre vif l'humide radical dans les végetaux, animaux & mineraux, ſeroit tout-à-fait inutile.

CXXX. Ce Souffre, ou Or vif peut être conſideré en trois états ; dans le premier, c'eſt un pur eſprit qui ſe trouve en toutes choſes, qui eſt leur ame, leur vie & leur lumiere ; il eſt comme un Ciel terrifié & enveloppé dans tous les corps ; dans le ſecond état il eſt minéral, par conſéquent ſpécifié dans les minéraux, & enclos dans leur

humide radical; & parce que c'eſt un feu, il agit ſans ceſſe ſur cet humide quand il eſt en liberté d'agir; & comme cet humide eſt un air, ce feu s'en nourrit; dans le troiſiéme état il eſt foudroyant, victorieux, & triomphant de tout ce qui lui réſiſte.

CXXXI. On peut encore, en accordant les Philoſophes, dire que l'Or vif des Sages peut être conſideré comme agent & comme patient; comme agent, c'eſt un eſprit qui eſt toujours en action, qui donne le mouvement à toutes choſes, & qui eſt le principe & promoteur de la corruption & de la génération des compoſés; c'eſt un eſprit de lumiere, toujours occupé à chaſſer les ténébres, & à ſéparer le pur de l'impur; dans cet état il eſt dans le Mercure des Sages, comme dans le lieu de ſa domination, & où il commence à exercer les actes de Roi.

CXXXII. Ce feu, ou ce Souffre ceſſe d'agir, quand il a conſommé ſon propre humide, ſi on ne lui en fournit point de nouveau, mais ſi on lui en donne, il recommence ſon mouvement, & convertit encore cet humide en ſa ſubſtance, tout autant qu'il le peut; la premiere fois, ſoit achevant ſon mouvement dans l'œuf, & ſur l'œuf des Sages, il convertit tout ſon humide radical en pur Or, qui eſt Or vif, mais patient; ainſi l'agent devient patient, ſa premiere matiere devient la deuxiéme,

mais la seconde devient la premiere ; ce Mercure qui étoit patient devient agent, & redonne leur mouvement à notre Or vif.

CXXX. Si l'Or vif recommence son mouvement, il travaille avec plus de vigueur que la premiere fois, son terme se trouve plus noble, car à cette seconde fois l'ouvrage se termine à un Or plus excellent que n'est son grand-pere, & que n'est son pere & sa mere; car l'Elixir, qui est le Ciel en Terre, & le Souffre incombustible, & teingent à toute épreuve, se trouve parfait à la fin de ce mouvement; ainsi l'Or produit l'Or du Mercure; & l'Or & le Mercure, le Soleil & la Lune, produisent la Pierre, & en sont faits: & l'on voit que les choses finissent par où elles ont commencé.

CXXXIV. Les Philosophes, d'un commun accord, ont dit avec raison, que leur Or vif n'est autre chose que le pur feu du Mercure, c'est-à-dire la plus parfaite portion de la noble & pure vapeur des Elémens, ou bien ce feu inné & intrinséque au Mercure; sçavoir passivement & en puissance dans le Mercure vulgaire, activement & en acte dans le Mercure des Sages; cet Or vif est comme une exhalaison, & le Mercure est la vapeur qui contient cette exhalaison. Or la vapeur étant consommée par la chaleur de l'exhalaison, se change en une pou-

dre qui imite la foudre, tombant sur les Métaux imparfaits.

CXXXV. Cette noble vapeur des Elémens est l'humide radical de la Nature, qui est par tout & en toutes choses, & qui se trouve spécifié en chacune, & particuliérement dans le Mercure vulgaire, où cet humide radical spécifié & déterminé à la nature métallique en sort fort abondant; & sans doute que si la Nature toute seule, ou aidée de l'Art, lui avoit adjoint le feu inné, ou agent intrinséque, ou cette exhalaison qui tient lieu de mâle, le Mercure vulgaire seroit le Mercure des Philosophes, & ainsi pourroit devenir Or, & par dégrés médecine aurifique.

CXXXVI. Ce Souffre fixe, ou feu métallique, qui est en puissance dans le Mercure vulgaire, est bien actuellement dans l'Or, mais il n'y est en acte ou en action, à cause qu'il s'est placé sous de fortes barriéres qui le mettent à couvert de la violence du feu élémentaire, & rien ne peut rompre ces barriéres que notre feu humide; mais pour trouver cet Or vif, il faut le trouver dans sa propre maison, qui est le ventre d'Aries; ce Souffre ou Or vif, est le seul agent capable de dépouiller le Mercure vulgaire de toutes ses impuretés, & de digérer ce qui est indigeste, & unir à soi ce qu'il a de pur.

CXXXVII. Lorsque le Mercure, c'est-à-dire l'humidité & la froideur dominent à la

chaleur & la ſéchereſſe, qui ſont le ſouffre, c'eſt ce qu'on appelle le Mercure des Sages, qui eſt froid & humide au dehors, & qui porte le chaud & le ſec, c'eſt-à-dire le ſouffre dans ſon ventre; & lorſque le chaud & le ſec dominent au froid & à l'humide, c'eſt l'Or qui tient le Mercure dans ſes liens ſous la domination du ſouffre, lequel ayant conſommé tout ſon humide radical le change en ſoi, ſçavoir en Or; ainſi l'Or eſt tout ſouffre & tout eſprit; il eſt auſſi tout corps & tout mercure.

CXXXVIII. Les Philoſophes ont tous reconnu deux ſortes de ſouffres ou d'agens naturels, l'un eſt externe & ſert de cauſe efficiente & mouvante au dehors; & l'autre eſt cauſe interne, & comme forme informante; la premiere ayant fait ſon opération ſe retire, diſent Bonus & Zachaire, & pour lors c'eſt la perfection du métal; le ſecond eſt une portion ineffable de cet eſprit lumineux contenu dans la ſemence, qui eſt l'humide radical métallique, & ce ſouffre eſt inſéparable de ſon ſujet, qui eſt cette même ſemence ou humide radical qui a le ſperme pour envelope.

CXXXIX. Cet eſprit lumineux contenu dans la ſemence métallique, qui eſt l'humide radical des métaux, n'eſt autre choſe, que ce qu'on appelle dans la nouvelle lumiere, l'air des Philoſophes; c'eſt ce même air dont parle Ariſtée, écrivant à ſon fils;

cet air, dit-il, eſt le principe de chaque choſe en ſon regne; & par cette raiſon, cet air eſt la vie & la nourriture des choſes, dont il eſt le principe; ce qui a fait dire à tous les Philoſophes, que l'air nourrit le feu inné; ainſi l'air métallique inſpire la vie au feu métallique, & lui fournit l'aliment, à cauſe qu'il en eſt le principe.

CXL. L'air des Sages, n'eſt pas l'air commun, qui eſt la nourriture du feu inné dans toutes ſortes d'êtres; mais c'eſt un air métallique qui eſt la nourriture du feu, ou ſouffre minéral, lequel feu, ou ſouffre eſt contenu dans le Mercure des Sages; cet air métallique eſt une eſſence très-ſubſtile, qui prend le corps d'une vapeur, & ſe condenſe avec l'humide métallique, pour ſervir de nourriture au feu minéral, contenu dans cette vapeur graſſe, qui eſt une eſſence aërienne qu'on peut appeller eſprit, ou air, & qui eſt la vie de chaque choſe, & néceſſaire pour l'Oeuvre.

CXLI. Cette vapeur ſi néceſſaire à l'Oeuvre des Sages, ſe doit chercher dans ces corps métalliques, mais il faut une clef d'or, dit Ariſtée, pour ouvrir les portes de la Juſtice; cet air dont nous avons beſoin eſt enfermé, on ne peut le tirer de priſon que par le moyen d'un autre air homogêne qui ſert de clef; ſur quoi on peut dire, avec Philalethe, que cette clef dorée, qui ouvre la porte du Palais fermé du Roi, eſt notre

acier, qui eſt, dit ce Philoſophe, la véritable clef de l'Oeuvre, ſans laquelle le feu de la lampe ne peut être allumé.

CXLII. Notre Acier eſt la miniere de l'Or, un eſprit très-pur, un feu infernal & ſecret, & le miracle du monde; le ſiſtême des Vertus ſupérieures dans les inférieures, dit Philalethe; cet Acier eſt la lumiere de l'Or, & l'aimant d'où il vient eſt la lumiere de l'Acier: mais il eſt certain, dit le Coſmopolite, que notre air engendre notre Aimant, ou du moins contribue à ſa génération, & que notre Aimant engendre, ou fait paroître notre Acier; ou diſons avec moins d'envie, que notre air & notre Aimant ſont les deux principes de notre Acier, de notre miniere, de l'or, & de leur lumiere.

CXLIII. Cet Aimant & cet air, ſont les deux premiers Agens, & les deux Dragons dont parle Flamel, qui gardent la Toiſon d'Or, & l'entrée du Jardin des Vierges Herpérides; ils les appelle Soleil & Lune, de ſource mercurielle & d'origine ſulphureuſe: leſquels par feu continuel s'ornent d'habillemens Royaux, pour vaincre toutes choſes métalliques, ſolides, compactes, dures & fortes, lorſqu'ils ſeront unis enſemble, & puis ſont changés en quinte-eſſence, qui eſt un extrait de l'eau, de la terre & du feu; & c'eſt notre Acier, ou notre Mercure double du bon treviſan.

CXLIV. Cette Quinte-eſſence eſt avec le

feu du souffre minéral, le suc de la saturnie, & le lien du Mercure; & pour la faire, il faut faire dès le commencement prendre deux Serpens, les tuer; corrompre, & engendrer, dit Flamel; elle est l'eau séche, qui ne mouille point les mains; ou bien c'est ce lait virginal d'Arnaud de Villeneuve, qui contient en soi les deux Spermes masculin & feminin, préparés dans les reins de nos élémens; c'est l'humide radical des métaux, le souffre & l'argent vif des Philosophes, le double Mercure, tiré de la corruption du Soleil, & de la Lune.

CXLV. Cet admirable Composé renferme en soi l'eau, & le Mercure des Philosophes, c'est-à-dire les quatre élémens: il n'est même lait, ni Mercure, dit l'Abbé Synesius; c'est une chose imparfaite, dit Philalethe; c'est le Soleil & la Lune des Sages, dit le Cosmopolite; le fils de notre aimant, & du Dragon igné, qui a dévoré le Serpent; feu secret, fourneau invisible; premiere humidité des Sages, qui résulte de la destruction des corps: car en effet l'eau seconde & dorée d'Artephius se fait de la destruction du composé, comme le composé se fait de la destruction des corps très-chers.

CXLVI. La destruction de ce composé, dit l'Anonime, est la seconde clef de l'Oeuvre; le mistere des misteres, & le point essentiel de notre Science; c'est ce qui ouvre les portes de la Justice, & les Prisons de l'Enfer, dit le Cosmopolite; c'est alors qu'on voit

couler du pied du Rosier fleuri, cette eau si fameuse chez les Philosophes, laquelle se fait, dit Basile Valantin, par le combat de deux Champions, qui se donnent le défi; car l'Aigle seul ne doit pas faire son nid au sommet des Alpes, mais on doit lui joindre un Dragon froid, dont l'esprit volatil brûle les aîles de l'Aigle.

CXLVII. La chaleur ignée de l'esprit du Dragon, faisant fondre la neige des montagnes, nous donne l'eau céleste dont il s'agit, & dans laquelle le Roi & la Reine se vont baigner, dit Artephius; mais il faut que la terre reçoive son humidité perdue dont elle se nourrit; il est donc nécessaire de réitérer ces préparations d'eaux par plusieurs distillations, afin que la terre soit souvent imbue de son humeur, & cette humeur autant de fois tirée, à l'imitation de l'Euripe, par un flux & reflux admirable; mais sans feu, il ne se fait aucune eau.

CXLVIII. Comme on ne sçauroit tirer notre eau aërienne, ou air aquatique sans feu, aussi ne sçauroit on le digerer, ou le perfectionner sans feu; ce qui a fait dire à Hermes, que le feu est le pilote du grand Oeuvre; & à Artephius que le feu est nécessaire, au commencement, au milieu, & à la fin de notre Ouvrage: ce qui se doit entendre du feu de putrefaction, qui est nécessaire pour la génération, comme dit Morien: c'est ce feu putrefiant, que le Comte

Bernard appelle chaleur de fumier : & qui connoît bien ce feu, dit-il, il a la conclusion de notre Saturne, qui est la blancheur.

CXLIX. Cette conclusion de notre Saturne, qui se fait par dégrés, est la lumiere sortant des ténébres; & cette lumiere, ou blancheur ne sort que par ce feu, qui cause putréfaction, & qui est le feu contre nature, comme l'enseigne Artephius, si nécessaire à la composition du Magistere, dit Parmenides, à cause qu'il faut rompre, & corrompre ce corps pour en tirer l'ame & l'esprit : & de cette maniere, la mondification & ablution de la matiere se fait par le feu, dit Calid; par ce même feu, se fait l'éjection des ordures du composé.

CL. Le Magistere des Sages commence par le feu, se continue par le feu, & s'acheve par le feu; ce feu est quelquefois humide, & c'est le feu du bain, ou du fumier chaud; quelquefois, c'est un feu chaud, humide, & froid, & c'est le feu de la lampe; enfin il est sec, chaud, & humide, & c'est le feu de cendres blanches, ou de sable rouge; notre feu échauffe la Fontaine des Sages : pour conclusion, ce feu est chaud, froid, humide, & sec; ou plutôt, c'est un esprit, ou une quinte-essence, qui n'est ni chaude, ni séche, ni froide, ni humide en soi; Dieu le donne aux Sages; qu'il en soit loué à jamais.

Fin du Pseautier d'Hermophile.

TRAITÉ D'UN PHILOSOPHE INCONNU, SUR L'ŒUVRE HERMÉTIQUE;

Revû & élucidé par le Disciple Sophisée, sous les auspices des Cohreméites, Philovites & Chrisophiles.

TOus les Philosophes ont écrit fort obscurément ; & quoique les Modernes doivent avoir écrit plus clairement que les Anciens, puisqu'ils n'ont fait, ou que dire les mêmes choses en d'autres termes, ce qui les doit rendre plus connues, ou expliquer ce qui leur a paru plus obscur dans les Anciens, ou enfin dire ce que les autres avoient celé ; cependant on trouve encore tant d'obscurités dans les Livres de ces Ecrivains énigmatiques, qu'il y a moins de sujet de s'étonner que personne n'en pénétre le vrai sens, que de ce que quelqu'un l'a pû faire. Néanmoins la vérité & l'erreur ont leurs caractéres qui les distinguent, & quelques confondus qu'ils puissent être, un esprit attentif est capable de les débrouiller. On ne voit pas que pour faire cela, on puisse se servir d'un moyen plus commode & plus général, que de la voie analitique, ou plutôt c'est

la ſeule voie par laquelle nous devons eſpérer de réſoudre une infinité de queſtions embrouillées, & dans leſquelles, comme dans cette Philoſophie, la vérité eſt cachée ſous mille autres choſes inconnues, ſous un amas de paroles inutiles, & quelquefois même ſous des contradictions apparentes.

Tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Analyſe, ſçavent le ſecours que l'on en peut tirer pour la découverte de ces vérités. L'uſage de cette méthode eſt extrémement vaſte, & elle conduit à la connoiſſance des vérités par différentes voies ; mais quoiqu'on puiſſe bien aſſûrer, ſans ſe tromper, que les Philoſophes des ſiécles précédens l'ayent ignorée, quelques-uns d'entre eux, comme Arnauld, le Tréviſan & Zachaire nous ont cependant laiſſé comme des eſſais de cette recherche, qui imitent en quelque choſe une des manieres de la voie analitique. Ils nous aſſûrent qu'il faut expliquer les Philoſophes par l'œuvre ou le procedé, & le procedé par les Philoſophes ; qu'il faut faire une telle conciliation de tous les Paſſages, que non-ſeulement on accorde un Philoſophe avec lui-même, mais encore avec tous les autres, que l'on ne voye plus rien d'obſcur dans leurs Ecrits ; que toutes leurs équivoques ſoient levées, & leurs énigmes expliquées. Mais avec cette précaution, que le ſyſtême qu'on ſe formera ſur leurs Ecrits

s'accorde avec les opérations ordinaires de la Nature.

Lorſqu'on a découvert cela, on peut probablement aſſûrer qu'on a découvert leur ſecret. Car ſi on regarde tous ces Auteurs comme l'on fait une lettre chiffrée, on pourroit vraiſemblablement aſſûrer qu'un alphabet qu'on auroit trouvé ſeroit le véritable dont on ſe ſeroit ſervi pour chiffrer cette lettre, ſi avec cet alphabet on n'obmettoit pas un mot de cette lettre ſans le lire, & donner un ſens raiſonnable à toute la lettre; de même on pourra penſer qu'un ſyſtême qu'on ſe ſera formé ſur quelques Paſſages des Philoſophes, ſera celui dont ils auront voulu parler, ſi par ce ſyſtême on explique les Philoſophes. Mais ſi avec l'alphabet de cette lettre chiffrée, l'on n'en pouvoit lire que quelques mots, ou que la lettre ne fît pas un ſens raiſonnable, il y auroit grand ſujet de penſer que cet Alphabet ne ſeroit pas le véritable, ou comme on appelle ne ſeroit pas la clef; de même auſſi on pourroit bien ſe former un ſyſtême, comme pluſieurs font tous les jours, par lequel on expliquera quantité de Paſſages de quelques Philoſophes, mais cela n'eſt pas ſuffiſant, il les faut expliquer tous, au moins ceux qui paroiſſent eſſentiels, & qui ſe trouvent dans les véritables Philoſophes.

Il ne faut que faire l'application de cette régle à toutes les opinions qu'on propoſe,

pour en faire voir le peu de solidité ; mais parce que dans cette recherche par la voie analitique, il est permis de faire des suppositions comme véritables, quoiqu'après on puisse les rejetter ou les changer, alors la suite du raisonnement en démontre ou la fausseté ou la vérité. Nous supposerons donc le procedé que vous demandez comme véritable dans l'essence, & ensuite nous essayerons d'en prouver chaque partie par l'autorité des Philosophes ; & puis de descendre au détail du même procedé, supposé que nous n'y trouvions pas de contradiction dans l'examen que nous en ferons. Mais comme pour concilier seulement les Philosophes sur ce procedé, il faudroit plus de loisir que je n'en ai, de même que pour faire voir la maniere de faire cette recherche par la voie dont je me sers, je me contenterai de vous exposer simplement, comme je croi que la chose va, & de l'affermir de quelques autorités ; voici l'une des manieres de faire la Pierre,

Prenez une partie d'Or vulgaire, amalgamez-le avec trois parties de Mercure philosophique ; mettez-le dans un matras dont les deux tiers soient vuides, & les mettez au bain de cendres avec un feu moderé, & environ en six mois de tems le tout se coagulera en une poudre rouge-brune. Premierement l'Or se dissoudra & volatilisera, puis commençant à se coaguler, toute la dissolu-

tion deviendra noire, & peu à peu elle blanchira, & enfin elle rougira; alors le ſecond Oeuvre eſt fait, mais on n'a pas encore la Pierre, on a l'Or ou le Souffre des Philoſophes.

Il faut donc prendre cet Or, le mêler avec du Mercure philoſophique, ſelon la proportion de neuf à un, ou de dix à un, ou de ſept à deux, comme on voudra, l'enfermer dans le matras, & le mettre ſur les cendres à un feu très-doux, & en dix mois le tout ſe coagulera en une poudre rouge impalpale, qui eſt la Pierre. Premierement l'Or des Philoſophes ſe diſſoudra, & toute la compoſition deviendra noire au bout de quarante jours ou environ, & parfaitement blanche après cinq mois, & cuiſant toujours elle rougira comme du ſang, & alors la Pierre eſt faite, que l'on peut fermenter & multiplier en vertù & en quantité.

Voilà tout le myſtere, ou proprement il n'y en a point, car tout le myſtere eſt dans la compoſition du Mercure philoſophique; il faut donc maintenant prouver par l'autorité chaque partie de ce procedé.

Mais auparavant, il faut remarquer que la Pierre ne ſe fait pas immédiatement de l'Or philoſophique & du Mercure. Le premier œuvre, ou la premiere opération ſert à faire l'Or philoſophique, que l'on appelle encore ſouffre philoſophique; le ſecond œuvre, ou la ſeconde opération ſert à faire la Pierre

avec cet Or philoſophique, & le vulgaire.

Ces deux opérations paroiſſent à peu près ſemblables, cependant elles ſont bien différentes, car elles ſe font avec différens dégrés de feu; les trois couleurs eſſentielles de la Pierre paroiſſent dans ces deux Oeuvres, qui ſont le noir, le blanc & le rouge, néanmoins dans le ſecond Oeuvre ces couleurs ſont parfaites, c'eſt-à-dire un noir très-noir, un blanc très-blanc, & un rouge très-rouge; au lieu que dans le premier Oeuvre c'eſt ſeulement un noir commencé, un blanc ſale, & un rouge obſcur.

Voilà la maniere que les Philoſophes enſeignent de faire leur Pierre, & quoique ce ne ſoit pas là un ſecret, ils ont pourtant embrouillé & mêlé ces deux opérations, & n'ont pas voulu diſtinctement marquer les régimes de l'un & de l'autre.

Mais il y a encore une autre voie extrémement ſecrette, & dont les Philoſophes n'ont parlé qu'avec bien de la retenue, laquelle ſe peut faire avec le ſeul Mercure des Philoſophes, ſans y ajoûter de l'Or vulgaire. Il y a en celle-là deux opérations comme dans l'autre; la premiere eſt pour faire le Souffre ou l'Or des Philoſophes, & la ſeconde pour faire leur Pierre; car comme j'ai dit, la Pierre ne ſe fait immédiatement que de l'Or philoſophique & du Mercure mêlés enſemble. La premiere opération, qui eſt pour faire le Souffre philoſophique, ſe

fait avec le ſeul Mercure philoſophique, ſans y ajoûter aucune choſe, ce qui ſe fait en ſeize mois philoſophiques; & la ſeconde opération, qui eſt avec cet Or ou Souffre, & l'Or vulgaire, d'en faire la Pierre, elle ſe fait en dix mois ou environ, comme nous avons dit ci-devant.

Ce procedé avec le ſeul Mercure eſt le plus rare, le plus excellent & le plus court. Celui avec l'Or vulgaire eſt plus long, plus pénible & moins excellent; ces deux procedés pour le tems ne différent point dans le ſecond Oeuvre, pour les ſignes qui s'y voyent également, mais ils ſont extrémement differens dans le premier Oeuvre. A l'égard de l'excellence, l'on peut en réitérant toute ſon opération, rendre la Pierre produite par l'Or vulgaire, auſſi excellente que celle produite du ſeul Mercure; ce qui ſe fait en prenant la Pierre & la mêlant avec trois ou quatre parties de Mercure philoſophique, & la faiſant cuire à petit & lent feu, & en trois mois ou environ elle ſera parfaite, paſſant dans l'eſpace de ce tems par toutes les couleurs comme au premier & ſecond Oeuvre: & c'eſt là ce qu'on appelle la multiplication que l'on peut réitérer tant de fois qu'on voudra, & à chaque multiplication la Pierre s'augmente de dix, à la ſeconde de cent, à la troiſiéme de mille, &c. outre que les dernieres multiplications ſe

ſont toujours en moins de tems que les premieres.

Il y a encore la fermentation de la Pierre, qui ſe fait avant que de la multiplier, & qui ſe réitere auſſi ſi on veut, elle peut être faite en diverſes manieres, en voici une. On prend quatre parties d'Or vulgaire, une partie de la Pierre; on fait fondre ces deux en une maſſe friable, dont il faut prendre une partie & trois parties de Mercure philoſophique, & cuire le tout pendant le tems néceſſaire, pour coaguler la Pierre en une poudre rouge, propre alors à faire projection ſur tous les Métaux; cette coction ne durera que deux mois.

Si on ne veut faire que de l'Argent, il ne faut pas faire rougir l'Elixir par la coction, mais quand on voit ſa matiere blanche, il la faut alors tirer du feu & la fermenter avec de l'Argent.

Tous les Philoſophes ont aſſez clairement parlé de ces opérations, mais ils ont meveilleuſement enveloppé de figures leur Mercure, qui eſt la clef de l'Oeuvre; & pour commencer à donner les preuves de ce petit ſyſtême, & l'examiner par la régle même que je me ſuis preſcrite, je dirai que les Philoſophes nous ont décrit leur Mercure, enſorte que nous pouvons juger qu'il eſt à peu près pour ſa forme extérieure comme le Mercure vulgaire; ainſi il faut rejet-

ter d'abord toutes les eaux tranſparentes, les roſées de Mai, les eſprits acides, &c.

Notre eau ne mouille point les mains, c'eſt ce que dit le Coſmopolite, Chap. X, Epilogue, parabole, &c.

Elle ne mouille & ne s'attache qu'à ce qui eſt de ſa nature, cela ne convient qu'au Mercure ſelon le même.

Dans la différence que le Coſmopolite* fait du Mercure philoſophique d'avec le Mercure vulgaire, il ne les diſtingue point par des qualités ſenſibles & apparentes, comme de la peſanteur, de la diaphanité, de la blancheur & autres, mais il s'arrête ſeulement à les diſtinguer par certaines qualités intérieures & inſenſibles, ce qu'aſſurément il n'auroit pas fait ſi le Mercure philoſophique, ne reſſembloit au Mercure vulgaire; quoique cette preuve ſoit négative, elle ne laiſſe pas d'être concluante; il ne faut que lire le Paſſage cité de Philalethe Chap. II. le Mercure des Philoſophes reſſemble à du métal fondu dans le feu; donc il eſt ſemblable au Mercure vulgaire.

Le Mercure philoſophique * garde & conſerve toutes les proportions & les formes du Mercure.

Le ſujet matériel* de la Pierre eſt l'Or vul-

* Chap. VI. des trois principes.
* Philalethe, Ch. X.
* Philalethe, Ch. XIII. & XVII.

gaire & le Mercure coulant. Dans le Chapitre XV & XVIII de Philalethe, on peut voir que ce Mercure doit être ſemblable extérieurement au Mercure vulgaire, puiſqu'on peut comme le Mercure vulgaire l'amalgamer avec l'Or; qu'on peut laver cet amalgame, qu'on peut même ſublimer & revivifier ce Mercure comme le vulgaire. Je m'imagine que cela ſuffit ſans en chercher des preuves ailleurs, comme je le pourrois faire; mais ſi ce Mercure eſt ſemblable au vulgaire extérieurement, il eſt bien différent intérieurement: on en peut voir les différences dans le Coſmopolite Chap. VI. des trois principes, & dans Artephius, qui appelle inique le Mercure vulgaire.

Si je m'arrêtois à prouver tout, il me faudroit plus de tems que je n'ai réſolu d'y en employer, il m'ennuye même déja d'en tant écrire; & peut-être me ſuis-je arrêté ſur des choſes qui ne le méritent pas. Je choiſirai ſeulement quelques endroits que je crois qui ſont les plus difficiles à entendre, & ſi il me reſte du loiſir j'acheverai d'autoriſer les autres, qui peut-être n'en ont pas beſoin, comme par exemple que ce ſoit l'Or & le Mercure qui ſoient les principes de la Pierre, & autres ſemblables.

J'ai dit que la Pierre ſe failoit par deux diverſes voies, l'une avec le Mercure ſeul, qui eſt la voie la plus excellente & la plus courte; & qu'elle ſe failoit encore avec l'Or

& le Mercure philoſophique, & que cette voie eſt plus longue & moins excellente; que la différence qui ſe trouve en ces deux voies eſt dans leur premiere opération, c'eſt-à-dire dans la production du Souffre ou de l'Or philoſophique avec lequel on fait immédiatement la Pierre en le mêlant avec le Mercure : voici ſur quelles autorités je me fonde, pour faire voir que la Pierre, ou le Souffre ou Or philoſophique ſe produit du ſeul Mercure. Geber Livre II. Chap. 9. Philalethe Chap. 19. diſent : *Si vous pouvez le faire avec du Mercure ſeul, vous ferez une belle découverte du très-grand Oeuvre, & un ouvrage plus admirable que celui que produit la Nature.*

Geber Livre II. Chap. 24. *de la Médecine, qui coagule le vif-Argent*, dit parlant de cette Médecine (qui eſt ce ſouffre philoſophique) *on le tire tant des corps que du vif-Argent même, parce qu'on les trouve de même nature, mais on le tire plus difficilement des corps, & plus facilement du vif-Argent ; de quelqu'eſpéce que ſoit la Médecine, tant dans les corps que dans la ſubſtance du Mercure même, vous ferez une découverte.*

Geber Livre I, Chap. 52. dit : *La Médecine qui coagule le vif-Argent, peut être tirée des corps métalliques, mais on la tire plus facilement & prochainement du vif-Argent ſeul.* Le même Chapitre 54. dit : *L'humidité cérative ſe trouve plus facile-*

ment, mieux & plus prochainement dans le Mercure que dans les autres. Le même Geber Livre II. Chap. XXIV. dit : *La Médecine qui coagule le Mercure y est renfermé &c. c'est le régime, &c.*

Arisleus en la tourbe dit, que Gabertin, ou l'Or des Philosophes, est de même matiere substantielle que Beia, ou que le Mercure.

Cosmopolite au Dialogue du Souffre dit : le Souffre des Philosophes est très-parfait en l'Or & en l'Argent, mais il est très-facile en l'Argent-vif.

Cosmopolite, au Chapitre 5. des trois principes, dit l'Art n'est qu'une conjonction de l'humide radical des Métaux & du feu, c'est-à-dire d'une fémelle & d'un mâle, lequel cette fémelle a engendré; car le Mercure philosophe a un souffre; c'est l'Or philosophique, qui est d'autant meilleur, parce que la Nature l'a digeré, & on peut tout faire du Mercure seul; il a une vertu si efficace qu'il suffit & pour toi & pour lui, c'est-à-dire que tu n'as besoin que de lui seul sans addition, tu pourras parfaire toutes choses du Mercure; Hermes dit : *dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages.*

Au Traité du Sel Chap. 2. il dit, le Mercure philosophique est un Or en puissance, & peut être digeré en Or philosophique ou en rougeur, & il se coagule ainsi; & si cet Or est de nouveau dissout par un nouveau

menſtrue, il s'en fera la Pierre, &c. Il n'eſt pas de beſoin donc de réduire le corps parfait, parce que nous ne trouverions que le même ſperme que la Nature nous offre, & auquel elle a donné une forme de métal, mais elle l'a laiſſé cru & imparfait, mais nous le pouvons cuire & digérer, & le mener à maturité.

Philalethe Chap. 18. dit: notre Mercure donne de l'Or de lui-même, qui eſt le principe de nos ſecrets.

Philalethe Chap. 18. & 19. dit, on trouve notre Soleil dans le Soleil & la Lune vulgaire, mais il y a plus de peine à trouver dans l'Or vulgaire la matiere la plus proche de la Pierre, qu'à faire la Pierre. L'Or vulgaire eſt la matiere prochaine de la Pierre, l'Or philoſophique en eſt la matiere la plus prochaine.

L'Or vulgaire mêlé avec notre Mercure, & cuit, ſe convertira tout en notre Soleil, mais ce n'eſt pas encore la Pierre; mais ſi cet Or eſt cuit une ſeconde fois avec notre Mercure, il donnera la Pierre, cela eſt clair.

Notre Or eſt de notre Mercure, & il eſt auſſi dans l'Or vulgaire.

Enfin pour connoître que le Mercure ſeul peut donner l'Or philoſophique en peu de tems, & pour voir auſſi que le Mercure & l'Or vulgaire mêlez donnent ce même Or philoſophique, mais avec plus de peine; & pour voir encore que cet Or n'eſt pas la

Pierre, mais qu'il n'en est qu'un des principes immédiats avec le Mercure, il ne faut que lire Philalethe aux Chapitres X, XI, XVIII, XIX & XX; car il faudroit tout copier tant il y parle expressément, & lire aussi le Traité du Sel Chap. 2. &c.

Et pour connoître encore que l'Or vulgaire doit avec le Mercure se convertir en Or ou Souffre philosophique, & que ce souffre étant dans la seconde opération mêlé avec notre Mercure, donnera la Pierre, ce qui fait les deux opérations, je vais en rapporter quelques autorités.

Premierement Philalethe, Chap. XIX. & XX, dit que ces deux Oeuvres ont une représentation emblématique l'une de l'autre, sçavoir que dans la premiere du seul Mercure, qui est pour faire dans la seconde l'Or philosophique avec l'Or vulgaire, on voit une noirceur, une blancheur & une rougeur; mais que dans la seconde Oeuvre on voit une noirceur parfaite, une blancheur parfaite, & une rougeur parfaite.

Le Cosmopolite Chap. XI, dit que le feu du second Oeuvre, n'est pas tel que celui du premier.

Pour le tems de ces deux œuvres, Philalethe les marque aux Chapitres XVIII, XIX, & XXXI, le Cosmopolite au Chap. X. en sa Parabole. Le Traité du Sel au Chap. VI, que je ne rapporte point, parce qu'il me faudroit trop écrire; Despagnet, Canon

137. dit que le premier Oeuvre pour le rouge est fait dans la seconde maison de Mercure ; & que le second Oeuvre se fait dans la seconde maison de Jupiter ; ce qui convient pour les tems avec ceux ci-dessus : & parce qu'il faut sçavoir quelques principes d'Astrologie pour expliquer cela, je dirai que les Astronomes commencent leur année par le signe du Bélier, c'est-à-dire quand le Soleil y entre, qui est environ le 21 Mars. La seconde maison de Mercure est la Vierge, qui comprend le mois de Septembre ou environ, quand le Soleil y est ; la seconde maison de Jupiter c'est les Poissons, qui comprend une partie de Février, lorsque le Soleil est dans ce Signe ; commençant donc par Mars, le premier Oeuvre doit durer six mois, c'est-à-dire finir en Septembre.

Ces deux Oeuvres se voient absolument requis dans ce dernier Auteur.

Canon 121. *La pratique de notre Pierre se parfait par deux opérations ; la premiere en créant le Souffre, l'autre en faisant l'Elixir.*

Canon 123. *Que ceux qui s'appliquent à la Philosophie, sçachent que du premier Souffre on en peut tirer un second & le multiplier. Le Souffre se multiplie de la même matiere, dont il est engendré, en ajoutant une petite portion du premier.*

Canon, 124. *Car l'Elixir est composé d'une eau métallique, ou du Mercure, de ce second souffre & ferment.*

Mais quand on ajoute le ferment, la Pierre est faite, si on ajoute le ferment à ce second souffre; on ajoute le ferment à la Pierre, donc ce second souffre est la Pierre produite par le second souffre: or suivant cet Auteur, ce premier souffre a été fait du Mercure, & de l'Or vulgaire; il restoit à faire voir que le ferment ne se doit adjouter que quand la Pierre est faite; ce qu'on pourra voir au Traité du Sel, chap. 8. Philalethe chap. 19. & 31. Cosmopolite au Traité du Souffre, pour faire voir encore par le Cosmopolite la nécessité & ressemblance des deux opérations, en travaillant avec le mercure conjoint avec l'Or vulgaire, & passant sur ce que Morien en dit qui est assez remarquable, nous considererons quelques passages de ce Philosophe, que l'on verra être la même chose exprimée diversement.

Chap. 9. dit, * il y a un métail qui est un Acier philosophique, qui se joint avec le vulgaire; l'Acier conçoit & engendre un fils plus clair que son pere; puis si la semence de ce fils qui vient de naître est mise en sa matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus propre à porter de très-bons fruits. Voilà un abregé du premier & second Oeuvre, ce qui va encore mieux paroître par la conformité des autres passages suivans.

Chap. 10. dit, il faut que les pores du corps s'ouvrent en notre eau, que sa semence soit poussée dehors cuite & digeste;

* Le Cosmopolite.

& puis qu'elle soit mise en sa matrice ; le corps c'est l'Or, notre eau ne mouille point les mains & est liquide ; la matrice c'est notre Lune, & non l'Argent vulgaire, & ainsi est engendré l'Enfant de la seconde génération ; voilà encore les deux procédés ; ce qui est assez désigné par cet Enfant de la seconde génération, car il y en doit avoir un de la premiere, qui est l'Or des Philosophes, qui est la semence cuite de cet Enfant de la premiere génération, qui est plus claire que son pere.

Chap. 11. La terre se doit résoudre en une eau qui est le Mercure des Philosophes, & cet eau résout le Soleil & la Lune, en sorte que il n'en demeure que la dixiéme* partie avec une partie, & on appelle cela humide radical des métaux: puis prends de l'eau de notre terre, qui soit claire, & dans cette eau mets-y cet humide radical métalique, & gouverne tout par un feu non tel qu'en la premiere opération, alors tu verras toutes les vrayes couleurs &c. Je t'ai tout révélé au premier & second Oeuvre.

En l'Epilogue il dit, dissous l'Air congelé, ou cuit-le de maniere qu'il devienne eau. Dans cet Air tu dissoudras la dixiéme partie d'Or, scelle cela, & cuits jusqu'à ce que l'Air se change en poudre, qui est l'Or Philosophique ; puis après ayant le Sel du monde, les diverses couleurs apparoîtront.

* Cosmopolite.

Les diverſes couleurs n'apparoiſſent ainſi que j'ai dit, que dans le ſecond Oeuvre. Le Sel du monde, ou le Sel ſimplement eſt le nom que donne le Coſmopolite au Mercure des Philoſophes ; cela ſe peut prouver par le chap. 3. 10. & à la fin de l'Epilogue. Philalethe auſſi l'appelle Sel chap. 1. Le Traité du Sel ne l'appelle jamais preſque autrement.

La Parabole dit, l'Arbre Solaire, c'eſt l'Or vulgaire ; le fruit de l'Arbre Sólaire, c'eſt l'Or Philoſophique, que l'on doit mettre dans notre Mercure, d'où ſe doit former la Pierre. Ce qui ſe peut prouver par ce qui eſt dit à la fin de cette Parabole. Une ſeule choſe mêlée avec une eau philoſophique, &c. ou par cette choſe il entend l'Or philoſophique, comme on peut faire voir qu'eſt expliqué ce paſſage au Traité du Sel chap. 6.

Ce ſeroit trop entreprendre que de vouloir prouver tout, faites-moi ſeulement ſçavoir ce que vous trouverez ici à redire, & je tâcherai de vous ſatisfaire, de même qu'à vous expliquer tous les paſſages que vous déſirerez dans le ſens que je les entends ; mais pour répondre en peu de mots à ce que vous dites, ſçavoir ſi (comme eſtiment quelques-uns) le Salpêtre, l'Antimoine & le Fer peuvent être la premiere matiere des Philoſophes, je vous dirai que je ne crois pas que cette opinion puiſſe raiſonnablement ſe ſoutenir, ſoit qu'on prenne ſéparément

ces trois matieres, ſoit conjointement. Premirement à l'égard du Salpêtre, il n'y a pas d'apparence, en ce que ce n'eſt pas une choſe minérale ; or tous les Philoſophes tombent d'accord que la miniere d'où ils tirent leur Mercure eſt une choſe minérale. Secondement ces mêmes Auteurs diſent que le ſujet des Philoſophes eſt le même que celui dont la Nature ſe ſert pour former l'Or & l'Argent, & les autres Métaux dans les mines, comme aſſurent, le Treviſan, *Zacaire*, le Traité du Sel, le Coſmopolite &c. Or jamais aucun Philoſophe n'a dit que les métaux fuſſent formés de Sel nitre, à moins que de prendre ce mot en un ſens figuré. En troiſiéme lieu l'eau que l'on peut faire du Sel nitre, eſt comme l'eau commune, & l'eau des Philoſophes ne mouille point. En quatriéme lieu, le Traité du Sel au Dialogue qui eſt à la fin, traite de viſion cette opinion, & traite de ridicule un Alchimiſte qui ſe perſuadoit que ce Sel étoit le ſujet des Philoſophes.

Quant à ce que vous dites que l'Antimoine & le Fer ſont la matiere du Mercure, & du Souffre des Philoſophes, j'aurois ſouhaité deux choſes ; l'une que vous vous fuſſiez plus expliqué, ſçavoir ſi vous entendez que l'Antimoine ſoit la matiere d'où on doit extraire le Mercure des Philoſophes, & le Fer, celle où l'on doive extraire leur Souffre pour le mêler avec ce Mercure ; ou ſi vous

eſtimez que l'Antimoine avec le Fer doivent enſemble compoſer la miniere, d'où avec artifice on doive extraire ce Mercure philoſophique. L'autre choſe que j'aurois ſouhaité, eſt que vous m'euſſiez voulu citer quelques principales autorités, ſur leſquelles vous vous fondez; car en tous ces cas il me ſemble qu'il ne me ſeroit pas difficile de les expliquer en leur vrai ſens, & montrer ce qui peut être la cauſe que toutes ces ſuppoſitions ne s'accordent, ni avec la Nature, ni avec les Philoſophes. Au lieu que dans l'état où je ſuis, il faut deviner votre ſuppoſition, & la preuve que vous en avez.

Le nombre des Métaux n'eſt pas le même chez tous les Auteurs; cela dépend de la définition que l'on voudra donner au métail; ainſi ce n'eſt plus qu'une queſtion de nom. Chez Geber il n'y a que ſix métaux: il n'y comprend pas le Mercure; Paracelſe & Glaubert en comptent neuf ou dix, ils comprennent le Mercure, l'Antimoine & le Biſmuth; mais ſans nous embaraſſer dans cette chicane, nous pouvons aſſûrer avec Richard Anglois dont il eſt tant fait mention dans le grand Roſaire, que les Minéraux tels que l'Antimoine, le Zink, le Biſmuth, & les autres Métaux ſont compoſés des mêmes principes, ſçavoir de Souffre, & de Mercure; c'eſt auſſi ce qu'aſſurent le Tréviſan & Zacaire.

Mais les Philoſophes nous aſſurent encore

que

que leur ſujet eſt celui dont la Nature ſe ſert pour la production des Métaux vulgaires ; & par conſéquent ce ne peut être un métail, ni une choſe compoſée de ces principes, & altérée en une forme métalique. De ſorte que le ſujet des Philoſophes doit être la choſe dont l'Antimoine même a été formé, & qui eſt encore plus crue que ce minéral, & plus proche du principe de la Nature.

Il n'y a pas de raiſon, pour laquelle on voulût que le mercure de l'Antimoine fût plutôt le Mercure philoſophique, que le Mercure du plomb ou de l'eſtain. Car quand le Mercure pourroit être tiré de l'Antimoine, ce que je n'accorderois pas volontiers, quoiqu'on faſſe bien des hiſtoires pour le prouver, il ne differeroit que très-peu du Mercure du plomb ; & ſelon Geber & tous les Philoſophes, le Mercure de l'eſtain ſeroit encore plus pur. Auſſi le Traité du Sel au chap. 2. faiſant une innumération des diverſes teintures particulieres que l'on peut faire, à l'imitation de la Pierre des Philoſophes, qui eſt la racine de ces teintures, dit, que la teinture de l'Antimoine, du Fer, du Soleil, de la Lune, du Vitriol, du Mercure, du Venus, &c. ne teignent point univerſellement comme fait la Pierre des Philoſophes, qui eſt le principe par lequel on tire toutes ces autres teintures particulieres ; que cette Pierre des Philoſophes eſt la pre-

miere de toutes : qu'il faut s'appliquer à ce premier sujet métalique. Ce qu'il emprunte de Basile Valentin, & ce qui est conforme à ce que dit le Cosmopolite sur la fin du sixiéme chap. des trois Principes, qu'après qu'on a l'arbre qui est l'Oeuvre universel, on peut faire venir les rameaux qui sont ces teintures particulieres. Philalethe chap. 13. & 17. désigne assez que ce n'est point un Mercure Extrait des Métaux & Minéraux, & ce qu'il dit en ces deux chap. suffit à faire voir que le Mercure des Philosophes est le Mercure non vulgaire, qu'il faut animer, ou lui donner un certain Soufre métalique qu'il n'a pas ; & que leur Souffre c'est l'Or sans équivoque, comme j'ai dit ci-dessus, & auquel a été marié le mercure philosophique.

Laissez tous Minéraux, & laissez tous Métaux seuls, Trevisan pag. 117. Zachaire confirme cette opinion en plusieurs endroits.

Suite du précédent Traité.

Ce que vous demandez à présent de moi, après que vous m'avez un peu plus particulierement exposé votre sentiment, ne m'embarasse pas moins que quand je l'ignorois davantage. Car vous m'en dites peu ; je ne sçaurois encore appercevoir sur quels passages plus formels, & sur quelles autorités vous fondez vos conjectures ; il s'agit de sçavoir quel est le sujet, ou quels sont les sujets (si on veut) dont les Philosophes composent leur Oeuvre, pour éviter les équivoques, il

faut un peu s'expliquer ; l'Oeuvre des Philosophes est de faire la Pierre avec le Mercure seul, ou avec le Mercure & l'Or vulgaire ; on fait par l'une ou l'autre de ces deux voies, premierement l'Or des Philosophes : puis de cet Or avec le Mercure, on en compose la Pierre dont on trouve le procédé dans Raimond Lulle, Arnaud de Villeneuve &c. & il est indubitable que les principes immédiats de la Pierre sont le Mercure des Philosophes, & l'Or des mêmes Philosophes ; il est encore très-clair ce me semble, chez tous les Auteurs, que l'Or des Philosophes est produit de l'Or vulgaire & du Mercure mêlés ensemble. j'en ai rapporté assez d'autorités, il n'est pas besoin de les répéter ; & cet Or philosophique peut être aussi produit du Mercure philosophique tout seul, comme l'assurent Geber le Cosmopolite, Philalethe, &c. tout cela doit passer sans contestation, & il me seroit très-facile de le prouver par les autorités. Mais la principale difficulté dans l'Oeuvre philosophique, est d'avoir le Mercure, ou cette liqueur dont parle le Cosmopolite, qui dissout l'Or comme l'eau chaude fond la glace ; & trouver cette liqueur, est tout l'Oeuvre, dit Philalethe chap. 17.

Mais parce que ce Mercure selon Geber, Philalethe & le Cosmopolite, ne se trouve pas sur la terre, il faut selon eux le faire ; non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé ; ce Mercure a donc

une miniere, ſoit que le Philoſophe la doive compoſer, ſoit que la Nature lui offre toute prête, d'où l'induſtrie de l'Artiſte doit le tirer, en l'extraiant du corps minéral.

Mais comme tous les Livres des Philoſophes ſont pleins de recipés énigmatiques, & qu'ils déclarent ailleurs aſſez clairement tout le procédé, on a raiſon de croire que tous ces récipés ne regardent que la compoſition du Mercure des Philoſophes. Ainſi le Coſmopolite au chap. 11. l'enſeigne en ces termes que j'écris, parce qu'il n'y a que deux mots. ℞ de notre terre par onze dégrés onze grains, de notre Or un grain, de notre Lune deux grains; mettez tout cela dans notre feu, & il s'en fera une liqueur ſéche. Premierement la terre ſe reſoudra en une eau, qui eſt le Mercure des Philoſophes, & voilà tout ce qu'il en dit, qu'il repete à la fin de ce chap. ſous une énigme, diſant, cela ſe fera, ſi tu donnes à dévorer à notre vieillard l'Or & l'Argent, afin qu'il les conſume, &c.

Philalethe au chap. 7. l'enſeigne de même; ℞. de notre Dragon ignée qui recele en ſoi l'Acier myſtérieux, quatre parties, de notre Aimant neuf parties: mêlez cela par un feu brûlant, &c Geber en cent endroits cache ſous des procédés ſophiſtiques toute la compoſition du Mercure, & le procédé de l'Oeuvre, comme il en avertit. On a donc quelque raiſon de penſer qu'il faut pluſieurs matieres pour compoſer cette miniere; je

ne cherche pas si ces matieres entrent essentiellement dans la composition du Mercure, ou si elles ne servent qu'à sa purification, je les envisage seulement comme absolument requises pour faire ce Mercure Philosophique.

Mais je trouve dans Despagnet, Canon 46. que le mercure a un souffre, qui a été multiplié par artifice; Canon 30. que le mercure doit être impregné d'un souffre invisible, pour devenir mercure philosophique; & au Canon 51. chap. 11. Philalethe, que ce n'est pas assez d'ôter au mercure toutes ses impuretés, mais qu'il lui faut ajouter un souffre naturel qu'il n'a point, & dont il n'a que le ferment. Et au Canon 58. qu'il faut que la Vierge mercurielle aîlée soit impregnée de la semence invisible du premier mâle.

Je trouve encore dans le Cosmopolite chap. 6. des trois principes, que le mercure est une quinte-essence créée du souffre & du mercure, que le mercure se tire du souffre & du mercure conjoints. Enfin je trouve en Philalethe au chap. 11. qu'il faut introduire un souffre dans le mercure, qui le rend philosophique; au chap. 10. que dans notre mercure il y a un souffre actuel & actif, qui par la préparation y a été ajouté. Au chap. 2. qu'en notre eau il y a un feu du feu du souffre, & une autre matiere. Au chap. 14. que cette addition du véritable souffre

ſe fait par dégrés, ſelon le nombre des aigles ou des ſublimations philoſophiques ; au chap. 17. que notre eau ſe compoſe, & que notre mercure ſe doit animer d'un ſouffre qui ſe trouve en une matiere vile, non pas en elle-même, mais aux yeux du vulgaire, outre une infinité d'autorités que je pourrois rapporter. Je ſuis porté à croire qu'il faut pour compoſer la miniere du mercure mêler pluſieurs choſes, dont la principale choſe qui s'y trouve, eſt un mercure & un ſouffre. Tout cela étant donc entendu, je dis que le fer commun n'eſt point le ſujet, d'où on doit tirer le ſouffre ou l'or philoſophique, qui ſe doit mêler avec le mercure philoſophique, pour faire la Pierre immédiatement; & qu'il n'eſt point non plus le ſujet qui fournit au mercure le ſouffre inviſible & intérieur, dont il a beſoin pour devenir mercure philoſophique ; ou ce qui eſt la même choſe, qu'il n'entre point en la compoſition de la miniere des Philoſophes; & j'ajoute que l'antimoine n'eſt pas non plus la matiere d'où le mercure philoſophique s'extrait; car *il ſe tire d'un minéral quaſi métallique, impératif à tous minéraux, métaux, végétaux, & animaux.*

Comme il ſemble que l'on ne va qu'à tâtons en l'étude de cette Science, on y reçoit auſſi toutes ſortes de preuves ; elle n'eſt pas du nombre de celles qui ſe démontrent métaphiſiquement, elle n'établit pas ſes principes pour en tirer des concluſions

par ordre, il faut deviner tout cela ; mais quoiqu'il y ait à deviner, on ne doit rien supposer qu'on trouve chez quelqu'Auteur ; or je ne pense pas, qu'il y en ait un seul qui ait parlé du fer & de l'antimoine pour les principes matériels de l'Oeuvre ; je sçai que cette preuve est négative, & qu'on n'a pas droit d'en rien conclure en rigueur, mais si on se donne la peine de l'examiner, elle ne laissera pas d'avoir quelque poids, en considerant que les Philosophes n'ont écrit que pour enseigner leur Science. Il y auroit aussi quelque sujet de s'étonner que les Philosophes n'eussent pas écrit plus clairement de ces deux matieres ; il est vrai qu'ils tiennent leur Science secrete, mais elle n'auroit pas couru de risque, parce que je ne crois pas, nonobstant tout ce qu'on dit, qu'on puisse tirer ni souffre du fer, ni mercure de l'antimoine ; & je peux assûrer que la Pierre est plus aisée à faire que cela, après les Auteurs qui en ont parlé.

Ils nous disent enfin que qui connoît la matiere, peut aisément venir à bout de tout le reste ; & ils nous avertissent que ce premier travail, qui est de produire le mercure, est si simple, si aisé & si naturel, que c'est pour cela qu'ils en parlent avec tant de retenue, parce qu'ils n'en pourroient rien dire qui ne le fist connoître : d'ou vient que le Cosmopolite prend pour devise : *La simplicité est le sceau de la Vérité*, & qu'il dit

par-tout que la Pierre est très-facile. Les travaux d'une infinité de personnes qui se tuent dans ces extractions de souffre & de mercure, tant de l'antimoine que du fer, & des autres métaux & minéraux, & qui n'y ont jamais pû réussir, sembleroient justifier que ce n'est pas une chose si facile, si un enfant de l'Art s'arrêtoit à toutes leurs opérations sophistiques.

Mais laissons ces conjectures & vrai-semblances, ausquelles les pâles Chimistes, au mépris de l'art hermetique, ont donné lieu, par leur opiniâtreté à contredire la Nature, dont les opérations sont si simples; & voyons si dans les Auteurs approuvés, & qui ont le caractere de Philosophes, nous pourrions rencontrer quelque chose qui exclue de leur Oeuvre le fer & l'antimoine.

Premierement le fer ne peut fournir l'Or philosophique, ou le souffre des Sages, qui est une des matieres immédiates, dont avec le mercure philosophique on compose la Pierre : je le prouve par la seule autorité de Philalethe & de Flamel en son Poëme philosophique, & par la Fontaine des Amoureux de philosophie. Flamel en son Poëme, & la Fontaine des Philosophes disent, que plusieurs cherchent ce souffre dans les minéraux &c, dans le Saturne, Jupiter & Mars inutilement & il ajoute en suite :

Mais moi je l'ai trouvé
Au Soleil, & l'ai labouré.

Philalethe au chap. 19. dit en termes exprès, que le Soleil philoſophique ſe tire du Mercure ſeul, & plus facilement & plus promptement que de l'Or vulgaire; ainſi, dit-il, notre Soleil eſt la matiere très-proche de notre Pierre, l'Or vulgaire en eſt la matiere prochaine, parce qu'on en tire notre Soleil par l'aide de notre Mercure, & les autres métaux & minéraux en ſont une matiere étrangere, où on peut dire que les métaux contiennent notre Soleil, en tant que d'iceux on peut tirer l'Or vulgaire. Voilà ce que dit Philalethe; mais on pourroit aſſurer qu'il y auroit plus de peine à faire, que le fer devint Or, qu'à tirer de l'Or le ſouffre philoſophique, parce que ſelon que le diſent les Philoſophes, & particulierement Geber & Zachaire, il n'y a point de métail qui ait moins de diſpoſition pour la perfection ou la converſion en Or, qu'en a le Fer. Je m'imagine que cette preuve eſt poſitive & ſuffiſante, mais elle ſe confirme encore par le ſentiment univerſel des Philoſophes, qui demandent l'Or pour leur ouvrage; Philalethe y eſt formel au chap. 13. 10. 11. 14. 15. 16. &c. & il le répéte en une infinité d'endroits; le Coſmopolite, chap. 10. & à la fin du chap. 16. du Traité du Souffre; Deſpagnet Canon 18. 19. 20. 24. 28. 29. &c. & tous ces Philoſophes veulent prouver par raiſons, que c'eſt l'Or vulgaire qui donne l'Or des Philoſophes; mais cet Or vulgaire doit

auparavant avoir bû l'eau de la Fontaine de Jouvence, & s'y être noyé, car il se convertit en elle & elle en lui.

Geber à la fin de l'Investigation, quoiqu'ailleurs assez obscur, en parle fort nettement. Je croi que cela suffit pour faire voir que l'Or des Philosophes ne se tire point du fer; & on en demeurera convaincu, si on prend la peine d'examiner les lieux que je cite, & si on veut faire quelque réfléxion sur ce que dit Philalethe dans le passage du dix-neuviéme Chapitre que je viens de citer; car on en doit conclure, qu'avant qu'on pût extraire ce Souffre philosophique du fer, il faudroit que ce fer devint Or.

Il semble aussi que la raison s'accorde avec cela, car les Métaux sont doüés d'une sémence, comme votre ami l'a fort bien remarqué; & on prétend qu'ils ont été compris dans cette générale bénédiction que le Créateur donna aux créatures, (*Croissez & multipliez*? La sémence qu'ils ont, c'est une eau, selon le Cosmopolite, c'est un Mercure; & cette sémence doit être double, il faut qu'il y en ait du mâle & de la fémelle; la sémence masculine est le Souffre, & la féminine c'est le Mercure; l'une sans l'autre ne peut de rien servir, telle est donc la pureté de la sémence, telle sera la pureté du métail. Mais puisqu'il se présente occasion de parler de la génération des Mé-

taux, pour faire comprendre le raiſonnement que je prétends en tirer, je m'en vais l'expliquer, comme ont fait quelques Philoſophes, & je n'établirai ce ſyſtême que ſur l'autorité de Geber, du Coſmopolite, Treviſan, Zachaire & Arnaud, ſans rapporter leurs autorités; comme ces Philoſophes vivoient en des ſiécles, où l'on avoit grande vénération pour Ariſtote, ils ont raiſonné ſuivant les principes de ſa Phyſique.

Le Treviſan, Zachaire & Arnaud le citent à tout moment; pour Geber il n'en parle pas, mais l'on voit aſſez qu'il ſuit ſes ſentimens, & qu'il eût même crû faire une faute conſidérable contre la raiſon que de s'en éloigner: lui qui étoit Arabe, a ſuivi en cela le ſentiment des plus habiles de ſa Nation, * qui ont pris bien de la peine à commenter ce Philoſophe; ce qui montre l'eſtime qu'ils faiſoient de ſa doctrine: il ne faut que voir les louanges exhorbitantes, & contre le bon ſens, que lui donnent tous les Arabes, particuliérement Averoes & Avicenne; on peut donc dire avec ces Philoſophes, que les quatre Elémens produiſent vers le centre de la terre une certaine liqueur, qui eſt le Mercure & la ſémence feminine; & que ces mêmes Elémens produiſent auſſi une autre ſubſtance ſeiche, qui eſt le ſouffre; dans la premiere dominent l'eau & l'air, dans la ſe-

* Il eſt bon d'obſerver que ce Pays eſt celui du monde le plus fréquenté par les vrais Philoſophes.

conde dominent la terre & le feu. D'autres ont expliqué cela autrement, & prétendent que le Mercure est fait seulement d'eau & de terre, & le Souffre d'air & de feu ; & d'autres ont dit que le Mercure est d'air & d'eau, & le Souffre de terre & de feu. Mais quoi qu'il en soit, il y a toujours deux matieres, deux sémences, une masculine & une féminine ; & comme les Philosophes semblent se contredire sur ces principes, il est difficile à un Inquisiteur de la Science, & qui n'est pas encore bien assuré de rien statuer de certain ; cependant il ne doit pas balancer à les suivre, parce qu'ils s'accordent tous dans les effets des principes qu'ils supposent diversement. Le sentiment plus général qu'ils ont sur la formation des Métaux, est que le Mercure contient tout ce qui est nécessaire pour produire un métail ; il est comme un œuf d'une poule qui n'avoit pas souffert le coq, ou encore comme un œuf parfait & qui contiendroit la sémence du coq, mais qui ne donnera jamais de mouvement à la matiere de l'œuf, si cette sémence intérieure n'est excitée par un Agent extérieur. De même, disent Zachaire & le Trevisan, la nature après avoir fait le Mercure lui joint un Souffre qui est son Agent, & qui n'entre pas essentiellement dans la composition du Métail, mais cet Agent en est peu à peu séparé par la seule coction, & moins il reste de cet Agent, plus le Métail

eſt parfait. Le Mercure eſt donc à l'égard du Métail comme la matiere, & la vertu du Souffre en eſt comme la forme. Quand la nature a joint ces deux, elle ne fait que les cuire, & par cette cuiſſon le ſouffre ſe ſépare, & la vertu agit ſur ce Mercure, & reſte en lui; or ſi ce Souffre eſt entiérement ſéparé, le Métail ſera très-parfait, & ce ſera de l'Or qui n'eſt qu'un pur feu dans le Mercure; ce qui ſe voit en ce que l'Or s'imbibe plus facilement de Mercure que tout autre Métail, parce que ce n'eſt qu'un Argent-vif cuit par ſon propre ſouffre. Les autres Métaux participent donc plus de ce ſouffre, qu'ils peuvent moins s'imbiber d'Argent-vif. Il eſt donc évident que ce qui fait la perfection dans les Métaux eſt le Mercure, & ce qui cauſe leur imperfection eſt le mélange de ce Souffre terreſtre.

Cela eſt tant rebattu par Geber & Arnaud, qu'il n'en faut point douter, ſi on ne veut renoncer à leur doctrine. Je me ſuis inſenſiblement engagé plus avant que je ne voulois; j'abandonne donc la pourſuite de cette explication, parce que cela me méneroit trop loin, & je concluerai que ſi le fer, comme il eſt véritable, abonde en un ſouffre impur, livide, terreſtre, fixe & non fuſible (qui ſont les qualités que lui attribue Geber au Chap. 8. du Livre ſecond) il eſt abſolument inutile de le prendre pour l'Or des Philoſophes, puiſqu'il cauſeroit plutôt de l'imperfection que

de la perfection, & l'on ne peut pas dire qu'on peut de ce ſouffre en ſéparer l'impureté, après que Geber aſſure que cela eſt impoſſible aux Chap. 9. 14. Livre 2. où il en donne la raiſon.

Mais ſi la Pierre n'eſt autre choſe que l'Or extrêmement digeſte, comme nous en aſſurent le Coſmopolite, Chap. 10. au traité du Sel, Chap. 2. 8. le Treviſan& Zachaire, pourquoi ne pas prendre de l'Or pour tâcher de le cuire plus que la nature n'a fait, & lui rendre la vie qu'il avoit perdu par l'extraction de ſa mine & le martir du feu, & ainſi lui donner plus de perfection ? Car les autres Métaux, & le fer moins qu'aucun, n'ont pas tant de coction que l'Or. Il faudroit donc en prenant le fer, où ſi vous voulez ſon ſouffre, qu'on le fît paſſer par le dégré de coction ou métalization qui répond à l'Or, avant qu'il pût devenir la Pierre, qui eſt encore plus parfaite que l'Or, ce qui eſt un travail d'Hercule ; & d'ailleurs ſuperflus, dès qu'on peut avoir de l'Or vulgaire ſans cela.

Puiſque les Métaux ont leur ſémence en laquelle ils ſe multiplient, il ſemble que la ſémence de l'Or doit donner de l'Or, qui eſt l'intention des Philoſophes. Mais, dira-t-on, cette ſémence ſe trouve dans les autres Métaux ; cela eſt vrai, mais elle n'y eſt pas ſi pure, les Métaux ſont infectez de lépre ou de mauvais ſouffres. Le Traité du Sel

dit, il n'y a que l'Or qui ſoit pur. Or pour ſuivre notre comparaiſon, une ſémence impure provenant d'un corps impur, n'engendrera qu'un fruit impur, & ſi l'on dit qu'il eſt poſſible de purifier cette ſémence, & de la tirer (ce que toutefois les Philoſophes nient) ne vaudroit-il pas mieux prendre cette ſémence dans l'Or, où il n'y a pas d'impureté; que d'avoir la peine de la purifier, après l'avoir extraite d'un corps imparfait?

Si le Fer n'eſt pas l'Or des Philoſophes, ni le ſujet d'où ils le doivent extraire pour le conjoindre avec leur Mercure, & en faire immédiatement leur Pierre, il n'eſt pas auſſi le ſujet qui donne au Mercure le Souffre qu'il n'a point, ou qu'il paroît ne pas avoir, afin qu'il devienne le Mercure des Philoſophes; mais il me ſemble que je n'ai pas de beſoin de prouver cela, parce que vous ſuppoſez que le Mercure extrait de l'Antimoine, ſoit celui qui diſſout radicalement tous les Métaux, ce qui ne convient qu'au Mercure des Philoſophes.

Mais les Philoſophes aſſurent qu'on peut faire l'œuvre entier du ſeul Mercure ſans aucune addition, & que c'eſt même la voie la plus courte, la plus facile & la plus excellente, mais non pas encore la Pierre tranſmutatoire. Il ne faudra donc point y mêler ni le Fer ni l'Or, quoiqu'on puiſſe y mêler l'Or, pour le rendre tranſmutatoire, quand on ne ſçait pas encore le miſtére de tirer notre Or, & de notre Mercure, comme

parle Philalethe, Chap. 19. Si on peut tout faire du Mercure, il contient donc dans ses entrailles son propre souffre : c'est en effet ce dont universellement tous les Philosophes nous assurent, & c'est pour ce sujet qu'ils l'appellent Androgin, comme qui diroit qu'il est la sémence & masculine & féminine ; ils l'appellent aussi Hermaphrodite, ce qui a donné lieu a bien des gens qui philosophent sur les mots, de travailler sur le Mercure & sur le Venus, que ce terme signifie.

Peut-être pourrois-je m'être trompé ci-devant dans tous ces raisonnemens, & je viens de m'appercevoir que faute de faire un peu de réfléxion, j'allois me tromper encore plus grossiérement. Je demeure d'accord que si non-seulement de l'Antimoine, mais de quelque Métail que ce soit, on pouvoit extraire un Mercure pur, ce seroit un Mercure des Philosophes, supposé qu'il fût impregné de la vertu du souffre ; parce que tous les Métaux sont fondés de ce Mercure ; les Philosophes nous avertissent bien que nous devons prendre une matiere dont sont formés les Métaux ; mais ils ne disent pas qu'il faut tirer cette matiere des Métaux ; au contraire, ils le défendent, comme je vais le faire voir après quelques expositions.

Nous devons considérer le Mercure & le Souffre, comme la sémence masculine & féminine, comme la matiere & la forme. Mais par le Mercure & par le Souffre, je n'entends

n'entends pas les vulgaires, mais les deux principes des Métaux ; car le Mercure vulgaire est fait de ces deux, ces principes étant séparés contiennent chacun deux Elémens, & sont la premiere & vraie matiere métallique, dont l'un sans l'autre ne produira jamais un métail ; témoins le Cosmopolite, Chap. 3. Geber, Chap. 25. Livre premier, le Trevisan, Zachaire, Flamel.

Ces deux principes sont la premiere matiere, qui est inutile à l'Artiste selon le Cosmopolite, Chap. 4. 7. 12. Et la raison pour laquelle ces deux principes nous sont inutils, c'est que nous ignorons non-seulement la proportion du mélange de ces deux principes, mais nous en ignorons aussi la maniere du mélange ; & quand nous les aurions tous deux dans leur entiere pureté, ils nous seroient inutiles pour cette raison. Il n'y a que la nature qui puisse faire ce mélange, & le faire dans la proportion qu'il faut pour produire un Métail ; le Cosmopolite nous en assure, Chap. 4. 6. 12. &c. Geber, Chap. 9. 10. 11. Livre premier; & Zachaire dit que la Nature fait cette composition d'une maniere indicible.

Lorsque la Nature a mêlé ces deux sémences, c'est alors la seconde matiere, ou la matiere prochaine des Métaux, c'est la sémence métallique : & comme de chacune de ces deux matieres séparées, elle en a pû produire autre chose qu'un métail, quand

elle les a mêlées & altérées en certaine subſtance terreſtre, elle n'en fait jamais qu'un métail. C'eſt-là ce que le Philoſophe doit prendre, & c'eſt de ce ſujet terreſtre qu'il doit tirer ſon Mercure, diſent le Coſmopolite, Ch. 4. où il eſt formel, Ch. 3. 6. 12. Geber, Chap. 26. Livre premier. Le Treviſan, partie 2. 3. Zachaire, pag. 203. de l'édition de Paris 1672. où il appelle cette matiere Mercure animé, traité du Sel, Chap. 2. 8.

La Nature, agiſſant ſur cette matiere, par la ſeule coction en fait tous les Métaux & Métallions par ordre. Le premier dégré d'altération eſt le Plomb, le ſecond l'Etain, &c. Mais s'il y a une trop grande quantité de terreſtreité, elle n'en produit que des Marcaſſites & Métallinnes, comme du Zinc ou du Biſmuht, qui ſont de l'Etain imparfait, de l'Antimoine qui eſt un Plomb impur, ſuivant Zachaire, le Treviſan, le Coſmopolite. Si nous voulons donc faire la ſémence métallique, ou pour parler plus proprement, ſi nous voulons l'extraire, il nous faut connoître ce ſujet qui la contient, & lequel ſi on avoit laiſſé dans la terre, & qu'il y eût aſſez de chaleur en ce lieu, ſeroit devenu un métail, ſelon la pureté du lieu où elle s'eſt trouvée. Mais pour cela il ne faut pas imiter les vulgaires Opérateurs, qui prennent les corps Métalliques, ſoit Or, ſoit Mercure, ſoit Plomb, &c. Qui veut faire quelque choſe de bon, doit prendre la ſémence, & non

pas les corps entiers, dit le Cosmopolite, ch. 6.

1. La premiere matiere est le Mercure, & le Souffre a part, selon le même, chap. 3.

2. La seconde, c'est la sémence Métallique, ou le Mercure philosophique, dont s'engendrent les Métaux, chap. 4. 6. & 7.

3. La troisiéme matiere, c'est le Métail, en l'Epilogue.

La premiere matiere, c'est-à-dire, ces deux principes sont inutiles; la seconde matiere qui est la sémence, ou les principes joints par la Nature, est la seule utile; la troisiéme, qui est le corps produit par cette sémence, est inutile.

Que la premiere matiere soit inutile, cela a été prouvé; que la seconde soit utile, cela paroît par les ch. 4. 6. 7. 8. 10. 12. & que la troisiéme soit inutile, cela paroît encore par l'Epilogue: si tu travailles, dit-il, en la troisiéme matiere tu n'en feras rien, & ceux-là y travaillent, qui laissant notre matiere, s'amusent à travailler sur les herbes, pierres & minieres, tous êtres déterminés & inanimés, & par conséquent incapables de donner la vie.

Et au chap. 6. ceux qui travaillent sur le Mercure, & sur les autres Métaux, prennent les corps au lieu de la sémence, lesquels sont la troisiéme matiere qui est inutile.

Au traité du Sel, chap. 2. il faut que vous ayez une sémence d'un sujet de même nature que celui que vous voulez produire. Il

faut donc prendre l'unique Mercure métallique en forme du Sperme cru & non mûr, qui est Hermaphrodite, qui ressemble à une pierre, à cause de sa puissance à passer en acte, & qui comme telle se peut broyer, & dont la forme extérieure est un souffre puant, qui est le premier sujet métallique que la nature a laissé cru & imparfait. Et chap. 8. il faut tirer le Mercure du même sujet, dont sont produits les corps Métalliques vulgaires que nous voyons.

Zachaire dit, la matiere dont nous nous servons, n'est qu'une seule, semblable à celle dont la Nature se sert sous terre en la production des Métaux; tant s'en faut donc que toutes les matieres que nous pourrions prendre & mêler, fussent métalliques ou non, soient la matiere de notre science.

Les Philosophes ne disent autre chose, & ne répétent rien tant que cela; si l'on doit donc prendre la matiere d'où se forment les Métaux, il ne faut pas prendre l'Antimoine, ni le Mercure, ni le Fer; mais il faut prendre une matiere dont le Fer, le Mercure vulgaire & l'Antimoine ont été formés, aussi-bien que les autres Métaux. Dès que la Nature a joint & uni les deux principes métalliques, il ne s'en fait pas un Antimoine; l'Antimoine est une production même de ces deux principes altérés & cuits par la Nature: de même dès que la poule a fait son œuf qui contient, comme le Mercure

des Philosophes, un principe actif & passif, qui renferme en lui les deux sémences, la matiere & la forme; dès qu'elle a fait, dis-je, cet œuf, ce n'est pas un poulet en acte, mais en vertu. La comparaison du poulet au métail, & de l'œuf à la matiere des Philosophes, n'est pas nouvelle, Hermes l'a faite le premier, & assure que l'on trouve une grande analogie entre l'œuf & l'œuvre; Flamel l'a fait aussi; & il y en a des Livres entiers; ainsi l'Antimoine & les Métaux produits du sujet des Philosophes sont comme autant de poulets produits d'un ou de plusieurs œufs. S'il étoit possible qu'un poulet put naître d'un œuf qui contiendroit de l'impureté, il seroit impur, infirme & languissant. De méme, quand le sujet philosophique contient de l'impureté, ou qu'il se rencontre dans un lieu impur, comme l'Antimoine, le Plomb, le Bismuth, &c. selon la qualité ou le dégré d'impureté. Mais si un œuf est bien conditionné, il produit un poulet parfait, de même que notre matiere étant pure produit un métail parfait; car, dit le Cosmopolite, un méchant Corbeau pond un mauvais œuf.

Si on vouloit donc faire éclore un poulet parfait, on ne prendroit pas un peu de ces poulets impurs à demi formés dans l'œuf; mais on prendroit un œuf bien conditionné, on en ôteroit, s'il étoit possible, le superflu, & ce qui en naîtroit seroit parfait. Il en va

de même en l'œuvre philoſophique ; on veut faire éclore ce poulet philoſophique d'Hermogenes, il ne le faut pas prendre déja formé & impur, parce que ces impuretés ne peuvent plus s'ôter, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas prendre aucun métail ni métaline, dont les impuretés ne ſe peuvent ſéparer, comme le dit Geber ; il ne faut pas prendre non plus aucun métail ſi pur qu'il puiſſe être ; parce qu'il a des impuretés, ſelon le Coſmopolite, chap. 3. Mais il faut prendre cet œuf philoſophique, cette ſémence métallique qui eſt dans un certain ſujet terreſtre, & qui n'a pas encore été altéré en aucune eſpéce métallique ; c'eſt-à-dire, non ſpécifié ni déterminé : nous en ſéparerons les impuretés par la préparation, & nous cuirons & ferons ainſi éclore ce poulet parfait.

Je répéte donc qu'il faut prendre une matiere laquelle étant une fois conçûe, ne peut jamais changer de forme, ſelon le Coſmopolite, chap. 4. De même que l'œuf ne peut jamais devenir que poulet.

Or l'Antimoine que nous prendrions, a déja la forme métallique ; mais quoi que le ſujet que les Philoſophes doivent prendre ne change pas de forme, c'eſt à-dire, ſelon le Coſmopolite, qu'il ſoit déterminé à devenir un métail, il ne s'enſuit pas qu'il doive être métail, quand on le prend.

Je crois que l'on peut aiſément penſer que

du premier mélange que la nature fait des principes, quoiqu'elle agiſſe deſſus pour les mêler *per minima*, & les déterminer à devenir un métail, il ne s'en fait pas immédiatement de l'Antimoine ; de même comme j'ai dit, que dès que le coq & la poule s'étoient accouplez, & qu'elle avoit pondu ſon œuf, il ne s'en faiſoit pas un poulet, mais ſeulement un œuf, l'on peut donc inférer que le ſujet philoſophique eſt quelque choſe plus cru que l'Antimoine, que c'eſt le ſujet d'où l'Antimoine & les Métaux ſont formés.

Je penſe que cela eſt ſuffiſant, mais voici encor d'autres autorités ; car je n'ai cité que quelques Auteurs du premier Volume de la Bibliothéque Alchimique, & Geber, d'Eſpagnet, le Coſmopolite, Lulle & Arnaud qui n'y ſont pas ; je n'ai rien rapporté de ceux du ſecond Volume qui ne comprend qu'Artephius, & la ſomme de Geber ; parce que le Traducteur a miſérablement tronqué & eſtropié ce dernier Auteur, on le méconnoît dans cette Traduction ; de ſorte que, comme il en a changé l'ordre, il ne s'y faut pas arrêter pour trouver les lieux que je cite, mais ſeulement ſur l'édition Latine. Je reprends donc la ſuite de ces autorités.

Le Coſmopolite, chap. 3. dit, il y en a qui prennent le corps pour leur matiere ; c'eſt-à-dire, pour leur ſémence ; les autres n'en prennent qu'une partie ; tous ceux-là

ſont dans l'erreur, de même que ceux qui eſſayent de réduire le grain ou le corps en ſémence, & qui s'amuſent à de vaines diſſolutions de Métaux, s'efforçant de leur mélange d'en créer un nouveau.

Tiens pour aſſuré qu'il ne faut pas chercher ce point où cette ſémence dans les Métaux vulgaires, parce qu'il n'y eſt pas, & qu'ils ſont morts.

Le Coſmopolite, chap. 6. dit le Mercure vulgaire, auſſi-bien que les autres Métaux, ont leur ſémence comme les animaux ; le corps de l'animal eſt comparé au mercure ou à quelqu'autre métal. Qui voudroit donc engendrer un autre homme, il ne faudroit pas prendre un homme ; de même qui veut engendrer l'homme métallique, il ne doit pas prendre le corps du mercure ou d'autre métal ; moins encore pourroit-on de leur différent mélange en produire un, ni après les avoir diſſous & diviſez en parties ; car cette diviſion & diſſolution les tue.

Le Coſmopolite en ſa Préface, dit que toutes les extractions d'ame ou de ſouffre des métaux n'eſt qu'une vaine perſuaſion & une pure fantaiſie ; Geber dit de même, chap. 21. Livre premier.

Le Coſmopolite, chap. 11. de la Nature, & ch. 6. du ſouffre dit, il faut à l'imitation de la Nature cuire la premiere matiere des Philoſophes ou leur Mercure. Or ſi ce Mercure ſe tiroit de l'Antimoine, il faudroit donc

donc que la nature pour produire les métaux prit ce mercure de l'Antimoine, parce qu'elle ne les produit qu'avec ce mercure ; je ne croi pas que personne doute que l'Antimoine soit lui-même composé de ce même mercure. Le Cosmopolite, chap. 6. du Souffre dit, le mercure des Philosophes est en tout sujet, mais il est en l'un plus proche qu'en l'autre, & la vie de l'homme ne seroit pas assez longue pour l'extraire ; il n'y a qu'un seul Etre au monde où on le trouve aisément : puisque cela est, je m'étonne que vous n'ayez pas dit que ce mercure se doit extraire de l'étain ; car ce mercure y est plus pur que dans l'Antimoine, & en plus grande abondance, selon Geber, puisqu'après le Soleil & la Lune, il n'y en a point de plus parfait, ni qui contienne tant de Mercure que l'Etain ; je dirois de même que je m'étonne que vous n'ayez pris le Cuivre au lieu du Fer ; car le cuivre est plus parfait, selon Geber, & son Souffre est plus pur que celui du Fer, & il en abonde aussi-bien que le Fer, & en a davantage de bon que n'en a le Fer. Pour la facilité ou difficulté de l'extraction du Mercure de l'Antimoine ou de l'Etain, & du Souffre du Fer & du Cuivre, je pense que n'en ayant expérience ni de l'un ni de l'autre, il valloit autant prendre Jupiter ou Venus qui sont plus purs, que de choisir Mars ou l'Antimoine, qui ont tant d'impureté ; mais comme on ne trouve,

ſelon le Coſmopolite, qu'une ſeule matiere au monde en quoi conſiſte l'Art, & de laquelle on puiſſe avoir ce qui eſt néceſſaire, on ne peut pas dire que la Pierre ou Mercure qui en eſt le principe, ſe peut extraire de tous les Métaux, il en faut déterminer un, ou une autre matiere minérale.

Pour montrer que les Métaux imparfaits & autres Métallions, ſoit qu'on les prenne entiérement, ſoit qu'on ait l'adreſſe de les ſéparer en diverſes ſubſtances, qui eſt d'en extraire leur Mercure & leur Souffre, ne peuvent de rien ſervir, il faudroit copier tout le Chap. 14. du 2. Livre de la ſomme de Geber. J'aime mieux que vous ayez le plaiſir de le lire, c'eſt le 13. de la nouvelle édition Françoiſe, liſez encore le Chap. 9. du même Livre, qui eſt le 8. de la nouvelle; ſur la fin Philalethe, chap. 17. pluſieurs ſe tourmentent pour tirer le Mercure de l'Or, le Mercure de la Lune, mais c'eſt peine perdue.

Treviſan, page 117. derniere édition, laiſſez tous Métaux.

Zachaire, page 169. même édition, parlant de ceux qui ſont dans l'erreur, y compte ceux qui convertiſſent les Métaux ou Minéraux en Mercure coulant, ou en Argent-vif; ce ſeroit aſſez pour prouver que l'on ne doit pas faire cela de l'Antimoine.

Vous ajouterez, s'il vous plaît, à cela ce que je vous en avois écrit la premiere fois;

mais comme je ne me persuade pas que je vous satisfasse plutôt cette fois que l'autre; faites-moi la grace de me marquer ce que vous trouvez à reprendre; bien-loin de me chagriner, vous m'obligerez sensiblement, & je ne croi pas qu'on me puisse plus obliger que de me désabuser & me faire voir que je me trompe. Mais je vous avouë franchement ici que je ne crois pas qu'on le puisse faire; car j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour me détromper moi-même: j'ai feint cent fois que tous mes principes étoient faux, je les ai examiné par ordre, plus les dernieres fois que lorsque je les ai reçus. Et enfin plus je tâchois de me désabuser, plus je voyois clair dans ce que je cherchois; & en effet à celui qui connoît ce que le Cosmopolite en son Epilogue appelle le point de la Magnesie, toutes les difficultés sont levées, tous les nuages se dissipent, & toutes ces choses lui sont claires & manifestes. Que si vous avez quelques expériences, ou quelques raisons, ou quelques autorités pour fonder votre opinion, & que vous me les vouliez dire, j'essayerai de les détruire, ou d'expliquer par les Philosophes mêmes que vous me citerez, les passages que vous croirez faire parler en faveur de votre opinion.

Il faut que l'Art commence où la nature finit les corps métalliques parfaits, dit le Cosmopolite, chap. 4. C'est lorsqu'on prend l'Or ou l'Argent pour les mêler avec le Mer-

cure philoſophique, qui eſt la terre & le champ dans lequel l'Or étant ſemé, il ſe multipliera, ſelon Philalethe; ce n'eſt pas donc le Fer. Mais s'il falloit apporter des preuves poſitives que c'eſt l'Or qui doit donner ce Souffre philoſophique, que c'eſt, dis-je, l'Or ou l'Argent qui ſe doivent mêler avec le Mercure, il faudroit copier tous ces Auteurs, & principalement Artephius.

Richard Anglois dans ſon Traité, qui eſt dans le Théâtre Chimique, & dont il y en a quelque choſe d'inſéré dans le grand Roſaire, rejette abſolument toutes les Métaux & Minéraux Métalliques, ou qui ont la forme de quelque Métail, comme l'Antimoine, &c. pour la compoſition ou l'extraction du Mercure philoſophique. Vous ſuivrez leur conſeil, ſi vous m'en croyez. Leur expérience & leur ſentiment univoque ſur cette premiere matiere, doit vous ſuffir.

J'y ajouterai encore une réfléxion, pour détruire votre ſentiment. Les Philoſophes diſent ſans énigmes que leur matiere premiere eſt une ſubſtance mercurielle, qui renferme en elle un eſprit de Feu céleſte, actif, vivifiant, & non corroſif dont elle eſt impregnée; l'Art a bien peu de choſe à faire pour extraire cette même ſubſtance de ſa miniere, elle paroît d'abord aux yeux revêtu d'un Souffre terreſtre & impur, que bientôt après, ſans le ſecours de l'Art, elle abandonne d'elle-même, pour s'offrir à l'habile

Artiſte, qui la reconnoiſſant, la recueille avec précaution, mais que le vulgaire aveugle ſur lui-même, foule aux pieds. Ceci doit vous convaincre, en peſant bien tous les mots; car je vous défie de pouvoir, ainſi que vous le croyez, tirer du Fer, de l'Antimoine ou autres Métaux vulgaires. Cette Saturnie végétable, cet Eſprit univerſel & onctueux, qui ſe répand dans tout, anime tout, détermine tout & informe tout, ſans uſer d'une force étrangére à la Nature. Cette Ouvriere, cette Mere induſtrieuſe n'a pas beſoin du ſecours de l'Art, pour nous donner ſon Fils premier-né. Nous la laiſſons agir, elle nous le donne prêt à être opéré, tous les Philoſophes ſont d'accord de ce que je vous dis. Au lieu que vous, vous forcez la nature. Quand vous aurez trouvé une Mine d'où ſorte naturellement & ſans le ſecours d'aucun Art, ce Mercure généraliſſime déterminant & non déterminé, ſpécifiant & non ſpécifié, alors vous ſerez dans le bon chemin, vous reconnoîtrez votre erreur. Et par les Ecrits des Philoſophes vous ſentirez vous-même que vous pouvez travailler avec ſureté, & que vous avez trouvé cette Eau alhodique, qui digérée par une coction bien conduite, vous donnera au tems preſcrit, le Chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art, qui eſt la ſource de la ſanté des corps, & du contentement du cœur & de l'eſprit.

Ainſi ſoit-il. *Fin.*



L'UNITE' TERNAIRE DE la Vertu céleste, infuse dans les principes principiés du quadruple élément, est l'unique & véritable Médecine.

PARACELSE.

Credo videre bona in terrâ viventium. Ps. 26. v. 19.
Fœlix, qui potuit rerum cognoscere causas. Virgile.
Arcanos mihi crede sensus.
Ne fidos inter amicos sit, qui dicta foràs eliminet,
Est & fideli tuta silentio merces ;
Vetabo, qui Cereris sacrum vulgarit arcanæ.
HORACE, L. 2. Ode 3.

LETTRE PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

EST-ce folie, témérité, & imprudence ; ou bien ſageſſe, charité, & humanité, de mettre au jour une Lettre philoſophique cachetée du ſceau d'Hermes, qui m'eſt tombée entre les mains, par occaſion fortuite !

Un Philoſophe inconnu, ſans doute de ces Phenix errans dans ce vaſte Univers, deſquels les Romans nous vantent le Phénomene, l'a adreſſée, ſous un nom Cabaliſtique, à un de ſes amis, qu'il ſemble vouloir angarier & initier à ſon occulte ſageſſe, non pas comme un plat de la Philoſophie vulgaire, mais comme un mets exquis de la table des Dieux ; & je n'en ſçais point ſavourer les délices, n'oſant pas même y porter la main profane ; (j'ai cela de commun avec bien d'autres. Il y a quelques ſentimens partagés ſur le pour & le contre, le oui ou le nom de la réalité de cette Science, parmi certains Connoiſſeurs ; mais le reſte du monde, le plus nombreux avis, & l'opinion la plus commune, preſque générale,

logent un Philosophe de cet acabit aux Petites Maisons, & sa Lettre au Magasin des Contes des Fées, comme illusion de belles & flateuses chimeres.

Pour moi j'opine du bonnet, car je ne suis point du tout endoctriné des secrets de la Caballe Judaïque, pour pouvoir juger par moi-même, en connoissance de cause, de la vérité, ou de l'erreur de cette Philosophie naturelle, énigmatique, & obscure.

Je connois la sagesse, & sa pratique envers notre souverain Créateur & conservateur, & pour la conduite morale à l'égard de notre prochain, & de nous même; j'en fais mon devoir & mon observance, d'honnête homme & de Chrétien, & n'en sçais point d'autre que celle qui y a rapport.

Si la Nature & l'Art ont quelqu'individu, ou partie secréte de cette Sagesse en leur département, dans la main & au pouvoir de l'homme, enfin une Science cachée sous des énigmes pour les effets merveilleux que l'Auteur nous annonce, c'est ce que j'ignore absolument, & j'en remets l'épilogue aux vrais connoisseurs, curieux & censeurs.

Le sujet m'a paru si intéressant, & la nouveauté de cette Philosophie par elle-même si curieuse & sçavante, que j'ai cru pouvoir en faire part au Public, avec quelques autres Ouvrages sur le même sujet, pour les soumettre à toutes ses épreuves, & à son jugement.

Si cette matiere ne satisfait point sa curiosité, son intelligence & son désir, au moins elle remplira son esprit d'étonnement de la profonde folie qu'il y trouvera doctement enluminé.

Mais si par hazard, quelque Partisan de cette secréte Sagesse reconnoît dans les ténébres la lumiere véritable, qu'il sçache cueillir des roses dans les épines, & en faire son profit, il m'en sçaura bon gré, & m'aura obligation de ses découvertes.

A ce double motif, je joint celui d'en attendre la décision impartiale & équitable; & ce sera ma Pierre de touche, & celle des gens sensés.

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

PHILOVITE A HELIODORE,

SALUT.

STudieux investigateur, Disciple d'Hermes, enfant de la Science philosophique, ne t'imagine point qu'il soit aisé de monter aux échelons de l'échelle de la Sapience, & d'atteindre au sommet, pour remporter la palme de victoire sur les infirmités terrestres, qui est attachée à sa hauteur. Le chemin du Ciel est étroit, épineux, rude, & escarpé; il en est de même de celui de la

ſageſſe ; l'on n'y parvient pas, & l'on n'y entre point ſans des aîles du génie, c'eſt-à-dire ſans s'élever par le moyen d'un eſprit ſupérieur, très-pénétrant, droit & ſimple, au-deſſus du ſol vulgaire, & des doctes inſenſés de la terre ; car cette ſcience eſt fine, & paſſe les forces ordinaires de l'eſprit.

Le caractere d'un véritable & parfait Philoſophe ne conſiſte pas à poſſeder la pratique de l'Oeuvre hermétique, & ſon objet déſiré, ſans la théorie, la ſcience & la connoiſſance des vertus & propriétés que Dieu y a répandu, ni à réputer leur ſouveraine excellence, & leurs merveilles, comme un ſecret indifférent à ſa toute-puiſſance, & à la grace qu'il veut bien accorder au ſalut des ames & des corps ; car la dignité d'un ſi grand don de ſa grace, conſtitue en la perſonne du ſage & de l'adepte, un vrai caractere d'illuminé du Pere des lumiéres, d'interpréte de ſes oracles, de miniſtre de ſes merveilles, de connoiſſeur de la Nature, & de ſes principes inviſibles & viſibles. Un auſſi heureux mortel doit donc par état, reconnoître la Divinité même dans ſon ouvrage & dans ſes effets, comme la ſource de toute ſageſſe & perfection, puiſque ſelon S. Paul rien n'eſt privé, rien n'eſt dépourvu de la parole ſpirituelle ſalutaire, cachée au fond de l'eſſence de tous les êtres, & qui fait leur lumiere & leur vie.

Il n'appartient qu'aux vrais Sages, ces Aſ-

tres de la terre, par leurs profondes méditations & pénétrations des choses faites & visibles de la Nature, de passer conséquemment à comprendre des oreilles de l'intelligence, & à voir des yeux de l'esprit, les choses invisibles, & en puissance opérante, & à contempler la vertu éternelle & la divinité, qui en sont nécessairement & absolument les agens secrets. C'est ainsi qu'ils lisent aisément dans le grand Livre de vie cette parole divine, qui fait tous les miracles du monde ; car l'ame est dans l'esprit de l'homme ce que l'œil est dans son corps ; tous les deux voyent, l'une les choses intelligibles & compréhensibles, l'autre les choses sensibles, & la raison le veut sans contradiction.

Fils de la Science, puisque la curiosité de tes pénétrations, par une heureuse disposition & une naturelle émulation, qui semblent venir du fond de ton ame, te porte à approfondir les hauts secrets & les sublimes mystéres des Sages, nous serions ravis de joye de voir en ta personne accroître le petit nombre des Elûs de la Philosophie naturelle; d'autant plus, comme le dit fort bien notre cher frere le docte Cosmopolite, que la compagnie des Sages ne doit pas être bornée par un lieu, ni par le nombre des enfans de la Science, lorsqu'il est possible de trouver & former de vrais Prosélites & Sectateurs, puisqu'il est à souhaiter que cette

noble Compagnie pût se répandre par toute la terre habitable, & principalement où Jesus-Christ est adoré, où régne sa Loi, où la vertu est connue, & où la raison est suivie; enfin par tout où il se rencontre des sujets propres à recevoir la saine doctrine sans indiscrétion, & sous la fidélité du secret harpocratique de leur part, si fort recommandé par Salomon, Prov. Ch. XX, v. 19. lequel prononce l'anathéme, & lance la foudre de la voûte céleste contre celui qui par une conduite frauduleuse, révélera vulgairement les arcanes mystérieux de la sagesse, & de la science qui doit être dissimulée; & suivant les termes de ce grand Sage, la multitude des possesseurs de cette sapience est le salut & la santé du monde entier; Sapience, Ch. VI. v. 26. & Proverbes Ch. X. v. 14. Ch. XII, v. 23. Ch. XIV. v. 8. & 33. Ch. XV. v. 2. & 7. Ch. XX. v. 15. & 19. Ch. XXV. v. 2. & 9.

Tu dois donc par la force de ton intelligence fouiller & pénétrer dans les plus secrets ressorts spirituels de la Nature, pour y pouvoir découvrir & trouver les vertus des influences célestes & sur-célestes, que le Très-Haut a infus en tous ses Ouvrages, & en toute chair dès le commencement; elles y font l'assemblage des propriétés & puissances supérieures dans les choses inférieures; car il y réside une double force, qui fait la sagesse & l'admirable économie de

cet immense Univers, avec l'harmonie que tu vois distribuée, & régner dans toutes ses parties.

Dieu a créé la matiere unique de la Sapience avec un esprit de vie vivifique qu'il y a répandu, & toute vertu sanative & médecinale qu'il lui a donné; il a voulu joindre à ces propriétés & puissances, celles d'avoir les instrumens propres à son œuvre pour toutes les générations, qu'il a consideré dans ses idées éternelles; & il l'a mise & répandue en toute la Nature, comme son principe d'amination, & de salut des ames & des corps.

Le Verbe divin, au plus haut des Cieux, est la source de la Sagesse, qui par la vertu énergique & universelle de son influence se pousse & porte à tous les êtres, qu'elle remplit de sa fécondité vivifiante, & de l'esprit salutaire dont elle est douée; pourquoi Salomon en sa Sapience Ch. VII. v. 25. 26. l'atteste une vapeur de la vertu de Dieu, une candeur de la lumiere éternelle, un miroir sans tache de la Majesté du Tout-puissant, & l'image de sa bonté.

De cette pure émanation de la clarté du Très-Haut, venant de l'Empirée, son Trône sur-céleste, dans les élémens & dans tous les mixtes, il se forme un fluide spirituel de quatre parties élémentées, sous trois principes célestes, & trois principes sublunaires, que les Sages appellent; sçavoir les premiers, principes principians & premiers

agens, triple, ou trine vertu de l'archée en unité; & les seconds, principes principiés, & seconds agens, soufre, mercure & sel, aussi en unité, mais non pas les vulgaires terrestres; & ce qu'il y a d'admirable, en quoi l'on ne doit cesser d'adorer la Divinité, c'est que par un amour & une grace du Dieu des vertus pour ses créatures, les premiers agens sont infus & incorporés dans les seconds, avec une mutuelle magnésie & sympathie, qu'il leur a donné de s'adhérer pour la composition, constitution, & ordination de tous les corps.

L'union harmonieuse de ces substances initiales & incrémentales fait notre naissance, notre vie, & notre conservation; car leur mission & séjour en la matiere corporelle, sous la forme d'une essence centralissime, crée toutes choses, les forme, les meût, les anime, les spiritualise & conserve; voilà notre feu de vie par essence, non spécifiée ni déterminée, quoique propre & personnelle au sujet dans lequel elle habite; car elle est l'ame générale du grand monde, comme du microscome & de tous les êtres vivans, plus ou moins ordonnée & dignifiée dans chaque individu, où elle pénétre & passe en toute la circonférence & en la capacité du tout, ainsi qu'en ses portioncules les plus fines & déliées, par un travail circulaire de la puissance motrice de l'Esprit éternel *archectypimotivivitectonique* : &

c'eſt auſſi notre nourriture quotidienne qui nous vient de ſa bouche, & nous eſt gratifiée de ſon régne pour notre ſanté, & l'extermination des eſprits impurs de la corruption terreſtre, ennemie de notre chair, & ouvriére de deſtruction; car cet Eſprit de ſageſſe a la vertu & la puiſſance de les renvoyer dans les bas lieux aſſignés à leur demeure, & de les empêcher de nous nuire par les maux & les fléaux mortiféres, qui d'inclination ſont tout leur appanage & leur milice continuelle.

Dans le fluide ſpirituel nous reconnoiſſons un Eſprit moteur & de vie, & une terre vierge ſpirituelle en laquelle il ſe corporifie par amour : ce qui eſt pur eſprit ne ſe corrompt point, & ne ſe porte à aucune macule; pourquoi, de l'expreſſion de Salomon, Sapience Chap. VII. v. 22. 23. 24. 25. rien de ſoüillé n'entre dans cette divine eſſence.

Nous y voyons par les yeux de l'eſprit la vertu du Ciel, le mouvement perpétuel & circulaire dans tout, & dans ſes plus modiques particules; & la vertu ſublunaire qui retient en ſoi la force ignée du Ciel, & en eſt le tabernacle, laquelle les Philoſophes ont appellée magnéſie, comme étant remplie de ſympâthie à s'unir pour opérer toutes les productions & générations, & les conſerver.

Cette double force, que nous nommons ſpirituelle, eſt corporelle & moyenne na-

ture, animée & animante, parce qu'elle est un minéral ſpirituel, qui a vie, & donne vie, un être vivant & ſalutaire : elle aime la pureté, parce que de ſoi elle eſt pure ; & quoiqu'elle s'offenſe de l'impureté, elle eſt incorruptible : elle ſe plaît avec toutes les créatures & ſéjourne en elles, tant qu'elles peuvent la préſerver des impreſſions de la corruption, ſon ennemie incompatible, & la rendre intacte des accès & des aſſauts des qualités peccantes, vénéneuſes & meurtriéres du démon infernal, & des légions de ſes eſprits impurs, qui cherchent ſans ceſſe à ravager & détruire ſon ſéjour, en déſordonnant l'harmonie & l'homogénéité des qualités élémentées, & des principes conſtitutifs.

Elle fait ſes délices, ainſi qu'il eſt dit aux Proverbes, Chap. VIII. v. 31. d'habiter & de s'enraciner avec les enfans des hommes, comme le ſujet, ſuivant l'Eccléſiaſtique Chap. XXIV. v. 16. 18. 19. & 25. le plus honoré & dignifié de la Nature, & le plus capable d'en conſerver la grace & le dépôt : celui qui péchera contre elle, ajoûte Salomon en ſes Proverbes Ch. VIII. v. 36. bleſſera ſon ame vitale, & tous ceux qui la haïſſent, la négligent ou la mépriſent, aiment la mort. Pourquoi l'Eccléſiaſtique nous aſſure Ch. IV. v. 12. 13. 14. que celui qui aime la Sageſſe aime la vie, & Salomon en ſes Proverbes Ch. IV. v. 10. 13. 22. en donne la raiſon, en diſant que c'eſt parce que la Sageſſe

eſt

eſt ſa propre vie ; l'homme a le choix du bien ou du mal, de la vie ou de la mort, qui ſont à ſon libre arbitre, en ſon pouvoir, & devant lui, & il aura en partage ce qu'il lui plaira opter ; l'Eccléſiaſtique nous en avertit encore Ch. XV. v. 17 & 18. & Ch. XXXIII. v. 15. la ſeule intelligence de l'eſprit nous fait concevoir ces vérités, car elles ſont trop éloignées des ſens vulgaires.

Tout eſt d'un, par un, & en un ſeul, principe ſans principe, animateur & conſervateur de toutes choſes : tous les êtres, tant phyſiques que métaphyſiques ne peuvent ſubſiſter ſans leur principe, & tombent en décompoſition & réſolution de leurs élémens ; parce que leurs principes naturels qui étoient animés, vivifiés, & ordonnés en homogénité, avec les qualités élémentées par le premier agent, tombent auſſi en confuſion, & ceſſent d'enclouer & fixer le quadruple élément, de le ſpiritualiſer, ignifier, & harmoniſer en corps individuel : la vertu de Dieu eſt cet unique inſtrument, principe ou agent, opérant l'union & incorporation des parties ſpirituelles & matérielles, c'eſt-à-dire des trois principes naturels & des quatre qualités élémentées individuellement, leſquels conſtituent & organiſent avec harmonie, relative à celle des Cieux, tous les corps terreſtres, plus ou moins parfaite-

ment, ſelon la force & la dignité que la Sageſſe éternelle y a partagé.

L'effuſion de l'influence ſur-céleſte du ſoufle divin eſt une puiſſance active, vivifiante & inviſible, qui par la volonté & l'amour de Dieu pour ſes créatures, deſcend d'en haut, & ſe mêle, ſelon Baſile Valentin, avec les vertus & propriétés des Aſtres, & d'icelles mêlées enſemble il ſe forme un tiers entre terreſtre & céleſte, qui eſt la premiere production que l'air & les élémens traduiſent à tous les individus, dont ils ne ſont que les tiſſerans; car les principes agens, fondamentaux & conſtitutifs adminiſtrent l'œuvre & le travail, en portant avec eux l'ame & l'eſprit moteurs, dont le Très-Haut les a vivifiés, ſous la forme d'un ſel liquide de ſapience, que les Sages appellent ſel de nitre vital, eſſence catholique, eſprit univerſel, vital, nutritif, mercure de vie, & pierre triangulaire donnée par la libéralité du ſouverain Dieu.

Le principe ſpirituel de vie eſt donc dans la nature de chaque être, pour ſon exiſtance & ſa conſervation, mais il y eſt auſſi pour ſa réparation; heureux paſſage de la Mer Rouge, pour quiconque la ſçait paſſer ou traverſer & franchir à pied ſec : voilà le Livre, le flambeau, le miroir, le précepteur & le guide de la Philoſophie naturelle, la connoiſſance de la Nature entiere, de notre Auteur & de nous-même, où nous ap-

prenons le moyen de ſoupoudrer comme de ſel céleſte, tous les malheurs de ce bas monde.

Dans les feuilles & les pages de ce grand Livre de vie, nous voyons le ſigne de l'alliance de Dieu avec les hommes, & l'objet adorable de la rédemption de notre ſalut, qu'il a bien voulu nous envoyer & accorder pour laver nos offenſes dans le mérite du Sang précieux de notre divin Sauveur, lumiere du monde, & qui donne toute vie; effet de la bonté de ſa ſageſſe infinie, qui eſt le ſiége de l'ame catholique, & la piſcine probatique, comme l'eſprit en l'homme eſt le chariot de ſon ame & le réſervoir de la vie, roulant les eaux de la roſée ſalutaire & de régénération dans tous les couloirs des corps.

Le défaut de connoiſſance des premiers principes & agens de la Nature, eſt cauſe de toutes les ignorances qui ſont dans le monde, & cela ne provient que d'inapplication à l'étude de la méme Nature; car elle contient tout, & rien des propriétés céleſtes ne lui manque: cette ſcience eſt la ſeule qui n'emprunte rien des autres, car elle eſt ſupérieure à toutes, qui pour être vraies & ſolides, ne peuvent dériver que d'elle, puiſqu'elle fait le fondement & la régle de tout. L'homme inſenſé, dit David, Pſeaume XCI, v. 5. & 7. ne connoîtra ni ne comprendra point ces merveilles de Dieu: la

Sageſſe enſeigne les choſes, & non pas les paroles; c'eſt à l'enfant de la Science qu'il appartient de comprendre les unes, & d'obtenir la révélation des autres cachés, aux méchans & indignes ſous des paraboles, par des raiſons divines, dont il ne faut point demander compte à la ſainte Providence, qui gouverne tout, en meſure, en nombre, & en poids, & n'ouvre ſes tréſors qu'où, à qui, & quand il lui plaît; pourquoi les réprouvés en voyant, ne verront point, & en entendant, ne comprendront point les myſtérieux arcanes de la Sageſſe.

Les inſignes attributs, qualités & propriétés que les Sages ont reconnu dans la matiere de la Sageſſe, la leur ont fait appeller, ſelon Chopinel, la fontaine vivificative, le fleuve de tout reméde, l'eau régénérative, qui purge & purifie de tout vieux ferment immonde, & renouvelle la vie; ils l'ont encore dite, eau qui donne vie à ſa miniere, eau végétable, eau-de-vie ſpirituelle, terre des vivans, terre philoſophable, terre adamique, parce qu'elle eſt auſſi-tôt faite que l'homme, qu'il n'eſt que par elle, & ne vit point ſans elle; ce qu'il a de commun, ſous quelques caractéres & diſtinction, avec tous les êtres animés qui en ſont conſtitués, & s'en nourriſſent, plus ou moins parfaitement, ſelon la dignification qu'il a plû au Souverain Créateur de leur diſtribuer & partager; car

elle n'eſt qu'une à tous les régnes, à toutes les familles de la Nature, & à la compoſition de tous les mixtes, où ſous la forme d'une vapeur candide, ſpirituelle & inviſible, elle découle & circule par divers canaux, ſelon la forme, l'eſpéce & le genre de leurs ſemences particuliéres.

Dans le centre de l'intérieur de la double force céleſte & ſublunaire, les Sages ſçavent extraire, préparer, & opérer par la vertu de leur acier magique, & l'épée ardente de Pitagoras, les principes inſtrumentaux de la ſageſſe hermétique, faire ſaillir de ſon giron virginal, & de ſon œuvre exalté en perfection, le fruit de vie ou la vie active, vivifiante tout individu, parce qu'elle en eſt le fondement univerſel; & comme cette ſapience a l'infuſion du don des ſept Eſprits de Dieu, & des ſept vertus, Salomon a qualifié ſa ſcience, de ſcience des Saints; pourquoi les Philoſophes y ont trouvé les ſymboles des plus adorables Myſtères de la Religion chrétienne, ſeule, unique & vraie, puiſqu'elle eſt fondée ſur la Divinité même, & ſur les principes ſpirituels de vie des ames & des corps.

Il eſt vrai que lorſque nous avons tiré la matiere philoſophique de ſa miniere, pour en faire les confections de l'Art, la quinteſſence élémentaire repoſe comme dans ſon ſabat, ou en létargie, ſans déveloper ni exercer ſa vertu vivifique & ouvriere,

jusqu'à ce que l'Artiste l'ayant convenablement employée en la matrice vitrée des Philosophes, qu'ils nomment la coëffe du fœtus, l'habitacle du poulet, ou le nid de l'oyseau d'Hermes, il ait excité & mis en mouvement son agent, qui, quoique se véhiculant en repos sur le suc de l'eau marine & pontique, a ame & esprit, lesquels après la grande éclipse du Soleil & de la Lune, doivent faire sortir la lumiére des ténébres, par la volonté de Dieu, qui le permet & le veut ainsi.

Notre extraction spirituelle, corporelle, & moyenne nature, en cet état est dite cahos, matiere premiere, cahotique, hyléale, hylé primordial, & saturnie végétable, parce que sa confusion du liquide avec le solide, ressemble à l'image de l'ancien cahos, & en représente toutes les opérations & les événemens : elle a vie, parce qu'elle est véritablement chose vive; elle donne, conserve & fortifie la vie, parce qu'elle est le principe prolifique de vie, c'est-à-dire qu'il est inclus en elle, comme la chaleur naturelle animale est insite dans l'œuf d'où sort le poulet; car si cette chaleur étoit une fois éteinte, suffoquée, ou dissipée, pour retourner à nouvelle iliade dans l'immensité universelle, il n'y auroit plus de végétation, de production & génération dans l'œuf.

Cependant la vie de notre Embrion philosophique a ses limbes à subir; & si elle

ne ſemble mourir, elle ne renaîtra point à une vie plus glorieuſe, & ne produira point de fruit ; ainſi il eſt expédient néceſſairement que cette vie paroiſſe ſe perdre & s'éteindre dans les ténébres, pour reſſuſciter plus triomphante, & communiquer ſes vertus mundifiées & parfaites, aux corps qui en ont ſoufferts altération ; l'on ne peut diſſimuler qu'il faut bien aimer ſon ame, avoir un grand amour pour la vie, bien du courage, de la foi, de la patience, pour une régénération plus excellente, de faire un ſemblable ſacrifice à l'image de la Mort, dans la quadrature élémentaire du cercle du Serpent Egyptien dévorant ſa queuë ; cependant ſans corruption, il n'y a point de génération à eſpérer, parce que c'eſt ſon commencement, & la deſtruction d'une forme eſt la naiſſance d'une autre, par une viciſſitude du Cercle, de la Sphere, & de l'ordre de la Nature, qui n'eſt jamais oiſive, & dans ſes opérations continuelles tend toujours au plus parfait.

Notre divine matiere donne une quinteſſence & un Elixir de vie, qui ont le pouvoir & la vertu admirable, inviſibles, de croître & de multiplier viſiblement l'être où elle agit, parce que le principe de mouvement, qui fait & conſtitue la vie eſt ſon agent moteur, le ſeul ordonnateur de ſon Oeuvre & de ſes travaux : il eſt parfaitement uni à une nature vierge, ſa matrice dans laquelle &

avec laquelle il opére ; l'Artiste n'y fait, manipule, ni laboure rien en maniere quelconque ; il lui suffit d'employer son industrie à l'extraction, préparation, clôture & simple administration par l'agent externe excitant, à l'imitation d'une poule, qui couvant ses œufs y met & introduit par les pores sa propre chaleur naturelle, laquelle réveille, excite & meut le principe de vie génératif, endormi dans la masse compacte de chaque œuf : cette industrie n'est pas petite, l'on en convient ; elle est même essentielle, & le succès de l'Oeuvre en dépend ; mais un habile Philosophe connoissant les instrumens de la Nature, s'aide aisément du filet d'Ariane pour trouver l'issue de ce dédal, ou labyrinthe.

Ne crois pas cependant que la connoissance de cette quintessence, ainsi que l'acquisition de son Oeuvre divine, soient données aux impies, aux ignorans, aux insipides, aux méchans, ni aux indignes & prophanes ; Dieu ne le permet point, & le défend même très-expressément ; les Sages qui n'en parlent qu'avec crainte, pour en éviter la profanation & l'abus, les leur ont cachés sous des énigmes & paraboles, qu'ils n'ont souvent expliquées que par d'autres énigmes cabalistiques, & qui ne peuvent être comprises que par le studieux Méditateur ; il est en effet de la derniére importance, que cette Science ne soit jamais entendue,

tendue ni ſçûe ouvertement des ineptes & ignorans, non plus que du vulgaire ; & il eſt du devoir du Sage de la tenir ſecrette, ſans jamais la révéler indiſcrétement ; car ſi ce malheur arrivoit au monde, tout périroit, tout ſeroit renverſé & confondu : & les précautions que les Philoſophes ont priſes & ſoigneuſement apportées, pour ne confier leur ſecret qu'au ſilence d'Hèrpocrates, ou pour le ſubtiliſer par des hiéroglifs, ſont une prudence très-loüable, & une fidelle obéiſſance aux ordres de la volonté ſuprême.

La connoiſſance d'une ſi haute Science, n'eſt que le partage des ames favorites du Ciel, des génies tranſcendans, des perſonnes laborieuſes & patientes, des eſprits rafinés, ſequeſtrés du bourbier du ſiécle, & nettoyés de l'immondicité du terreſtre fangeux, qui eſt l'avarice, par laquelle les ignorans ſont attachés, le nez vers la terre, en ce monde, domicile de toute pauvreté, folie, ou aveuglement; pourquoi dit fort à propos Philalethe, les fous & les ignorans ſont ſi obſtinés en leur erreur, & d'une cervelle ſi dure à pouvoir comprendre, que quand même ils verroient des ſignes marqués & des miracles ; ils n'abandonneroient pas leurs faux raiſonnemens & leurs ſophiſmes, pour entrer dans le droit chemin de la vérité.

Salomon de ſon tems déploroit ce malheur, en diſant, Ecléſiaſte ch. 7. v. 30. avec

l'Auteur de l'Ecclésiastique, ch. 1. v. 6. qu'il y a bien peu d'Elûs de Dieu qui ayent la révélation de la racine de la Sagesse, & qui connoissent ses astuces & ses subtilités : heureux celui qui la trouve, car elle est sa propre vie & la santé de toute chair, ajoûte le même en ses Proverbes Ch. 3. v. 2. 8. 13. 14. 15. 16. 18. 22. 35. & ch. 8. v. 10. 11. 17. 18. 19. 20. 34. 35. & ch. 14. v. 6. 12. 30. & l'Ecclésiastique Ch. 25. v. 13.

Si tu es une fois assez heureux de posséder ce précieux dépôt des vertus divines, tu posséderas tout : car Salomon te proteste en sa Sapience Ch. 7. v. 8. 9. 11. 12. 14. 27. & ch. 8. v. 4. 5. 6: 7. 8. 13. 17. que c'est un trésor infini, & sans prix pour les hommes ; qu'il n'y a rien au monde de plus riche, opulent & abondant, puisque la Sagesse seule opére & procure toutes choses : le reste des Sciences, des félicités humaines & terrestres, ne sont plus après cela que des fables transitoires, dont le monde, hôpital de malades d'esprit & d'insensés moribonds, se repaît avidemment avec ridicule vanité en son ignorance, soit dit sans être cinique. Le genre humain a cette perversité, qu'il donne tête baissée, & se perd dans la dépravation & dans les choses qui lui sont contraires : l'on ne désire point en effet ce que l'on ignore ; l'insipidité fait l'inconnoissance, & l'inconnoissance la raison négative. Le vulgaire endurci de ses préjugés, ne veut point croire qu'il y a dans

la Nature un moyen occulte de remédier à tous ses maux & à tous ses malheurs, & que le seul Sage en a la clef qu'il se réserve. Un fou, dit Salomon, estime, répute, & appelle fous tous les autres hommes : tel est un homme yvre, de qui la raison égarée du cerveau, n'est plus connue, lequel croit voir la terre & les objets tourner, & ne trouve personne plus raisonnable que lui.

L'Univers est inondé d'erreurs, & une infinité d'ignorans ont avili notre divine Philosophie ; c'est pourquoi un investigateur prudent doit toujours veiller, & être sur ses gardes pour éviter & fuir les gens paitris de préjugés mondains, les Sophistes du tems, les infâmes Chimistes, les Charlatans & les faux Philosophes, ainsi que leurs trompeuses recettes, qui deshonorent & rendent même honteuse & méprisable la sainte science de l'Alchymie, par leurs procédés contraires au sujet & à la voie de la belle & simple Nature ; car tous leurs travaux, dans l'Ocean de la Science superficielle du siécle où ils nagent, les y noyent & submergent, en les précipitant à la perdition & à la mort, puisque sur la foi de Salomon en ses Proverbes Ch. 12. v. 28. & chap. 13. v. 14. la vie n'est que dans la Sagesse & en son Oeuvre : toute autre voie, toute autre ressource, tout autre sujet conduisent infailliblement l'homme à sa

perte; & il ne la peut éviter, ni réparer sa ruine sans le secours de cette source de Vie : celui qui aime le péril y périra.

Sçache donc, Enfant d'adoption & de prédilection, que les Philosophes envieux & jaloux d'une Science si relevée & importante, en ont voilé le sujet, la théorie & la pratique, sous différens noms allégoriques, soit à l'origine & à l'influence, soit à la résidence & aux opérations, soit enfin aux vertus & propriétés pour embarrasser les cervelles sans jugement, & n'être entendus que des Etudieux de la Nature, en ne s'ouvrant qu'aux personnes capables; ils disent communément le composé, une liqueur divine, une Eau pésante, visqueuse, lustrale, & le grand dissolvant universel, l'esprit & l'ame du Soleil & de la Lune, l'Essence, la Fontaine, la Citerne, le Puits, l'Eau Pontique, l'Eau du Paradis terrestre, le Bain marie, l'Arbre & le Bois de Vie; le Feu contre nature, le Feu humide secret, occulte, invisible; le vinaigre très-fort des Montagnes du Soleil & de la Lune; le crachat de ces deux grands luminaires, la cinquiéme Essence, l'Antimoine Saturnial réincrudant tous corps, avec la conservation de leur espèce, en forme & en génération plus noble & meilleure; & tous ont raison à leur sens, & dans la subtile signification qu'ils l'entendent; car toutes ces qualifications, & bien d'autres, y conviennent, où y sont analogues.

Le terme plus usité, est le double Mer.

cure ; distingué sous trois qualités : la premiere, la plus infirme, est aux Minéraux & Métaux, dont l'Or & l'Argent vulgaires sont les plus exaltés ; la seconde, assez dignifiée & vertueuse, est aux végétaux, qui regardent particuliérement la Vigne & le Bled, sang & graisse de la terre, comme étant les plus avantagés de la rosée vivifique du Ciel pour la nourriture de l'homme : la troisiéme, infiniment plus noble, puissante & divine, est aux animaux, chez lesquels la rosée du soufle de vie, beaucoup plus triturée, poussée & rectifiée, c'est-à-dire dégagée des crasses enveloppées qu'elle a contractées dans l'air, & la commotion des Elémens, opére plus merveilleusement ; ce qui doit s'entendre sur-tout du chef, qui domine sur tous les autres des trois régnes, ou la substance mercurielle & ignée est très-puissante, puisque le sujet porte le caractére & le Sceau royal que le Tout-puissant a imprimé à son plus bel ouvrage, fait à son image & ressemblance, & qui même a son Diadême, en signe de souveraineté sur tous les Etres premiers créés.

Ainsi dans l'animal parfait les principes essentiels sont aussi plus parfaits, parce qu'il rassemble, se compose, rectifie & dignifie les qualités du minéral métallique, & du végétable vineux & fromental ; il est même un extrait de toutes les Créatures célestes & terrestres, dont la création a précédé la

ſienne ; il les ſucce encore, & ſe les corporifie journellement;ce qui s'engendre au foye principalement, d'où la décoction dérive, en ſe parfaiſant dans les Cavernes à ce deſtinées.

Apprends donc, Amateur des Vérités hermétiques, apprends à pénétrer la vérité des natures dans l'intérieur ; tu trouveras que la nature des Minéraux terreſtres participe le plus de la qualité de la terre ; & comme la terre d'elle-même n'engendre point une autre terre, ſemblable à elle, pareillement les corps Minéraux & Métalliques, après qu'ils ſont tirés de leurs minieres, ne croiſſent plus, & ne peuvent plus d'eux-mêmes engendrer leurs ſemblables ; d'autant moins qu'ils perdent la vie minérale par la fuſion dans la géne & le martir du feu.

Cette incapacité & impuiſſance n'advient point aux Plantes, qui ont la nature plus pure & parfaite, participant le plus de la qualité de l'Eau ; par conſéquent par leurs racines & ſémences, elles peuvent d'elles-mêmes, ſans autres artifices humaines, procréer, engendrer & pulluler leurs ſemblables.

Il en eſt de même, & plus ſupérieurement des animaux, qui ont leur ſémence premiere & ſpécifiée en eux-mêmes, n'ont enracinée ni attachée à la terre ; leur ſouffre eſt plus ſpiritualiſé & ſubtil que celui des Plantes même, & leur mercure plus pur & parfait : leur ſel eſt auſſi plus ſpiritueux & dignifié, & leur terre minérale porte plus de

vertu & propriété ; que celle des végétaux : mais parmi les animaux, la famille privilégiée a encore ces attributs beaucoup en supériorité, dignité, commandement, & empire sur toutes les autres familles de ce régne, lesquelles lui sont subordonnées de l'ordre de Dieu, ainsi qu'il est dit en la Genese, selon la naturelle propriété des Elémens de la Nature, dont chaque Etre participe plus ou moins.

La raison de ces différences est bien simple, & je t'en vais donner un autre exemple, qui te doit ouvrir les yeux, & te convaincre de la vérité.

Les minéraux, ainsi que les métaux qui sont leur production, ou plutôt qui sont minéraux perfectionnés, tiennent le plus de la nature & qualité de la terre, laquelle est la base infime, & comme la lie des autres Elémens, Eau, Air, & Feu ; par conséquent, les Minéraux & les Métaux sont un composé terrestre, & ainsi les moindres en dignité, en vertu & en propriété ; donc ils sont impropres à servir de principes à la génération, à moins qu'ils ne soient réincrudés, réanimés & spiritualisés par leur premier & souverain principe ; ce que la nature, dans les entrailles de la Terre, ne sçauroit faire, & dont l'Artiste vient à bout, par sa Science ; en cela il peut, & fait plus que toute la force de la nature minérale : cépendant il n'opére point une si haute merveille,

ſans les premiers & ſeconds Agens bien diſpoſés ; car l'Oeuvre eſt un merveilleux concours de la Nature animée & animante, & de l'Art ; l'une ne le peut achever ſans l'autre, & celui-ci ne l'oſe entreprendre ſans elle ; ainſi c'eſt un chef-d'œuvre qui borne la puiſſance des deux ; pourquoi l'on a raiſon de dire, que le grand Oeuvre des Sages tient le premier rang entre les plus belles choſes, les plus ſublimes & relevées ; auſſi eſt-ce le plus haut point, où la force du génie humain ait jamais pû pénétrer.

Les Végétaux, de la nature & qualité de l'Eau, ſont plus purs, moins imparfaits que les minéraux, mais ils n'ont point le dégré d'exaltation & de perfection impérative, & abſolue ; ils ne les peuvent acquérir que par le même moyen, & le principe univerſel de toute la nature en ſouveraine puiſſance.

Les animaux, qui tiennent le plus de la nature & qualité de l'Air, qui eſt l'enveloppe & le véhicule du feu, ſont beaucoup plus purs, parfaits & ſubtils que l'Eau, où que les corps qui en ſont principalement & copieuſement compoſés ; & par la même raiſon, ils ſont infiniment plus ignifiés, ſpiritualiſés, vertueux & accomplis que les Plantes.

L'on pourroit dire que les Habitans des Airs, les Corps aëriens, Céleſtes, l'Aigle, la Salamandre, l'Oiſeau du Paradis, qui participent le plus de la nature & qualité du Feu céleſte, auſquels ils ſont plus proxi-

mes, & qui portent en eux une ignition plus dégagée des levains des Elémens ſubordonnés, ſont auſſi plus purs, plus ſpirituels, parfaits, puiſſans & vertueux, que les Etres de l'infériorité de l'Air, & ce n'eſt pas ſans ſujet que les Sages les ont nommés des Eſprits aeriens, des Génies céleſtes, dont les principes eſſentiels ſont extrêmement ſpiritualiſés, raréfiés, potenciels, volatils & actifs; auſſi ont-ils rapport à notre Oeuvre.

Il faut donc réputer & juger les minéraux métalliques & terreſtres, comme imparfaits, n'ayant que l'être, & non la faculté de croître & multiplier par eux-mêmes, c'eſt-à-dire, étant privés de la vertu prolifique, générative, & multiplicative; car s'ils l'avoient, toute la terre ſeroit couverte de Minéraux & de Métaux parfaits & imparfaits, ainſi que de pierres, qui n'ont pareillement que l'être; c'eſt pourquoi l'œuvre de la formation du minéral en terre, quoiqu'elle ſoit comme la ſource & l'origine de l'œuvre de la production du végétal, & de l'œuvre de la génération de l'animal ſur terre, leur eſt toutesfois beaucoup inférieure; d'autant que les corps qui approchent le plus de la privation & du non être, ont moins de perfection que les autres plus éloignés de ce néant; parce que ceux qui tiennent le plus à l'exiſtence, & au principe vital & animant, ou à leur proximité, ſont par conſéquent plus avantagés de la vertu prolifi-

que, ſpermatique & ſeminale ; car les minéraux ſont comme l'aprentiſſage, pour ainſi dire, de la Nature ouvriere, & comme le composé des groſſes & impures matieres, qu'elle dignifie il eſt vrai, mais ſans y admettre une ame & un eſprit de vie de ſoi prolifique : les végétaux & les animaux, ſont comme le chef-d'œuvre de cette même nature, engendrés de la plus pure & parfaite ſubſtance des minéraux, par réſolution naturelle, quoiqu'inviſible, conjointe à la nature & qualités des Elémens plus ſpiritualiſés, deſquels ils participent plus qu'eux.

La vertu minérale, par une fuſion univerſelle dans l'immenſité des Globes, & qui nous eſt inviſible, mais que nous concevons, ſe joint volontiers à la vertu ſeminale des Plantes ; & l'une & l'autre par divers Iliades ſe joignent auſſi magnétiquement à la vertu animale, qui les pouſſe, exalte, perfectionne & virtualiſe, en ſe les corporifiant : leur liaiſon en unité, & homogenéité, fait que le corps animal ſpirituel participe de la lumiére des minéraux, & la contient plus parfaitement qu'elle n'eſt contenuë en eux : parce que par réſolution, la plus ſubtile partie du minéral a été tranſmuée au corps ſpirituel, avec le mêlange de l'Eau ; ainſi l'animal contient en ſoi la vertu minérale & la vertu végétale très-éminemment, avec puiſſance virtuelle de les amener, réduire & convertir deſpotiquement à ſa qua-

lité d'homogeneité vivante & de perfection animée, en les faisant passer en acte effectif identifiquement à sa substance, par les triturations & coctions naturelles, ou fonctions de la nature.

Ces effets merveilleux & admirables s'opérent par l'action de la circulation universelle, qui en est l'instrument principal, dans les quatre Elémens, & les quatre qualités élémentées, ou tempérammens de la nature, où ces mêmes Elémens agissans les uns sur les autres, par l'action des contraires, sont souvent transmués par la force du supérieur dominant, en sa qualité; car tout le travail de la nature roule sur quatre pivots perpétuels, que le Créateur lui a assignés, comme ses quatre termes, à sçavoir le descendant, l'ascendant, le progrédient & le circulaire; mais ces mêmes quatre termes, & l'action des contraires, n'ont leur motion que par la vertu pulsive & répulsive de l'Esprit Eternel, qui, selon Salomon, *Ecclésiaste, c. 1. v. 5. & 6.* Eclairant toute l'immensité en circuit, se pousse dans tout, & perpétuellement retourne dans les cercles qu'il parcourt.

Fils de la Science, tu dois bien reconnoître, par les Arcanes que je t'ai révélé, que le mercure sulfureux des minéraux & des végétaux, n'est qu'un avec le souffre mercuriel des animaux, & qu'il y est minéral; les principes de ces trois régnes Y

étant enchaînés & incorporés par un chaînon merveilleux de la toute-puissance adorable de Dieu : infere de-là, & conclue combien plus grandes sont la vertu & la puissance des Esprits célestes & ignés, & combien plus merveilleux sont leurs effets : ainsi sois attentif à trouver un Or Solaire & Lunaire, dans un Fleuve que Moyse appelle *Phison*, & qui circule dans le Jardin délicieux de toute la Terre, qu'il nomme *Hevilàth*, en arrosant & environnant tout le continent ; l'Or y naît, & l'Or de cette terre est très-bon ; mais c'est un Or minéral spirituel, en puissance virtuelle seulement, & qui n'est point le vulgaire ; c'est-à-dire, qu'il est un feu de nature, caché dans la moëlle du mercure, & que le Vent a porté dans son ventre pour être la vraie Magnesie des corps, & l'Orient philosophique.

Dans le choix que tu feras des principes essentiels qui doivent composer ta matiere, unique par l'homogenéité des différentes qualités des élémens & des régnes de la nature, il faut t'appliquer à les trouver dans une parfaite sérénité, pour en faire ton admirable quinte-essence, que la nature t'administrera en sa plus favorable effervescence, moyennant ton industrie ; car un méchant Corbeau, dit le Cosmopolite, pond un mauvais œuf.

Pour plus de précaution à la préparation de ta Confection philosophique, considéres

bien, & sois en état de juger, si elle est amenée aux dégrés de sa coction, aux dispositions & qualités requises par les Philosophes; tu le reconnoîtras par les simboles & caractéres qu'ils lui ont donnés lors de son éleboration, en la disant Eau mercurielle, Eau sulphureuse, Feu & Eau, seiche & humide, chaude & froide, Feu végétal animal & minéral, l'ame du monde, l'élément froid, feu lumiere & chaleur, mouvement & principe de vie, Eau benite, Eau des Sages, Eau minérale, Eau de céleste grace, Lait virginal, Eau vive, Puits des Eaux vivantes & végétables, Mercure philosophique, minéral corporel, miniere de l'Or & de l'Argent, le Mercure généralissime, la vertu, le ferment, le corps vivant, la Médecine parfaite en spiritualité, qui ne se trouve & ne se prend que dans la Citerne de Salomon, selon ses Prov. ch. 5. v. 15. & Cantique des Cantiques, & dans le Puits de Démocrite, d'où on l'a tire sans corde & sans poulie, enfin une substance de genre minéral.

Ce compost Hermétique doit être Amalgammé d'un Sperme élémentaire, que les Adeptes ont nommé *Rebis*, Hermaphrodite, Agent & patient; car si la matiere n'avoit une cause instrumentale en elle, il n'y auroit point de mouvement, d'action, d'opération & de génération; l'instrument étant l'Agent de la conception & végétation;

pourquoi les Sages ajoutent que dans leur matiere ils ont le ſecret de trouver Feu ſolaire & Eau lunaire, ame, eſprit, & corps; & qu'entr'eux eſt déſir, amitié & ſociété ſimpathique, magneſie, concupiſcence ſpirituelle, amour comme entre mâle & femelle, à cauſe de la proximité de leur ſemblable nature; & dans ce ſens l'Eau eſt dite le vaiſſeau de Feu, le ventre, la matrice, le réceptable de la teinture ignée ſolaire, la terre Vierge, la Nourrice, la Fontaine de l'ignition céleſte, qui la virtualiſe & fait concevoir, & par lequel la nature a en ſoi un mouvement inhérent certain, & ſelon la vraie voie, meilleur qu'aucun ordre qui puiſſe être imaginé par l'homme.

Prends donc garde dorénavant de t'égarer en tes recherches & en tes procédés, que Flamel t'explique fort bien ſous le mot de proceſſions de l'Oeuvre Hermétique; profite de ces éclairciſſemens; lis, relis, & medite ſouvent les Auteurs de bonne note, ſur-tout ne t'éloigne jamais du ſujet que tu veux traiter; voilà l'unique point néceſſaire; Philalethe te recommande un ſeul vaiſſeau, une ſeule matiere, & un ſeul fourneau; il dit vrai, & jamais Philoſophe tel jaloux qu'il ſoit, n'en impoſe: il peut être fin, ruſé & ſubtil, mais non pas menteur; car il eſt Partiſan juré & fidele de la vérité; s'il ſemble avoir des contradictions, la raiſon eſt qu'on ne peut démêler & compren-

dre aisément ses énigmes obscures ; & lorsque l'on est parvenu à en avoir la clef, par la concordance & la conciliation avec ce que d'autres ont dit, car un Livre s'explique par un autre, l'on trouve & l'on reconnoît qu'il ne s'est point impliqué, & qu'il a parlé avec justesse, d'accord avec lui-même, & avec tous les Sages unanimement & d'une commune voix, ingénieuse à chacun selon sa façon ; c'est la méthode que Philalethe a suivie ; mais il n'explique point clairement toutes les autres conditions que l'art requiert, & que l'industrie te dois fournir ; ainsi tu peux l'apprendre, ou y suppléer par ton génie & ta prudence.

Réfléchis bien au but que tu te proposes ; tu désire acquérir la Médecine de vie & de santé, le Catholicon souverain, le Baume de vie pour remédier efficacement à toutes maladies, infirmités, & à la vieillesse même ; tu ne pourras recueillir que ce que tu auras semé ; si tu as semé la vie, tu moissonnera la vie, & l'on ne répare la santé des individus de la nature, que par son propre principe universel, dans les différens remédes qu'on y apporte : la sagesse est ton objet, & le fruit de son ventre est la Médecine universelle, qui seul a, & produit toutes les vertus des autres Médecines, par un effet bien plus supérieur, puissant & prompt, radicalement : car la Sapience seule, selon les termes de Salomon, peut tout, & à un pou-

voir infini pour guérir de tous maux ; ouvre donc le Livre de vie, & ſouviens-toi de la maxime des Sages, que nature contient nature, nature s'éjoüit en nature, nature ſurmonte nature, nulle nature n'eſt amandée, ſinon en ſa propre nature ; mais n'y prend point l'action pour la cauſe, ni l'effet pour le principe, comme l'ont fait tous les grands Philoſophes du tems.

Cependant, par pure bonté, je t'avertis donc de ne pas prendre à la lettre abſolument, ce que je t'ai dit ſous l'enveloppe de quelques ſubtilités philoſophiques, dont j'ai été obligé de me ſervir, pour ne pas encourir la malédiction de Dieu, & l'anathême des Sages ; la lettre tuë ; le ſens caché vivifie ; c'eſt-à-dire, qu'il ouvre & enſeigne un moyen de conſerver & prolonger la vie par la vie au-delà des bornes ordinaires, & tu dois bien me comprendre ; car jamais Sage, depuis le vénérable Hermes, n'a parlé & écrit de ſa ſcience auſſi clairement & ſincérement que je le fais en ta faveur, par un pur mouvement de charité & de pitié, qui part du profond des entrailles de mon humanité pout mon prochain ; mon langage & mon ſtile ſont peu communs, & au-deſſus de la Sphere du vulgaire : l'amour propre, ni le déſir d'avoir l'approbation des demi-Sçavans, des inſipides, des ignorans & incrédules, ne me donnent point d'aiguillon flatteur, pour être connu, ni me faire va-

loir

loir en ce que je ſçai, & que je ne tiens que de la grace Divine, à qui j'en rend l'hommage & le tribut : cette Science ſe ſoutiendra toujours par elle-même, les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre la vérité Evangélique, non plus que contre celle de la Sageſſe : qui attaque l'une attaque l'autre, car elles ſe défendent mutuellement, & en corps, comme étant toutes deux filles du même Pere, qui les tient en ſa main & en ſa garde, & dont elles ſoutiennent les droits, & manifeſtent la puiſſance & les vertus à ſa gloire. Au ſurplus mon intention n'eſt point d'attirer perſonne à mon parti, s'il ne le mérite, & n'en eſt capable, car il y a trop de diſproportion entre le génie du Siécle & les merveilles que je t'annonce, & confie à ta prudente diſcrétion ſur la doctrine d'Hermes, & le Magiſtere des Sages ſi vanté par les Sybilles.

Les travaux d'Hercule que tu as à eſſuyer, les difficultés à ſurmonter, & les écueils à éviter dans les trajets de cette Mer philoſophique couverte de naufrages ; méritent toute ton attention ; c'eſt pourquoi avant d'entreprendre & de mettre la main à l'œuvre, que tes idées ſoient bien digérées, & ta conduite parfaite dans l'eſprit, comme un habile Architecte a dans la tête un Edifice immenſe, qu'il n'a pas encore commencé de fonder & d'élever : depuis l'eſcavation, dont les matéreaux doivent ſoutenir ſept colonnes de

ton bâtiment, jusqu'au feaîe qui doit couronner l'œuvre, souviens-toi qu'il faut être vigilant à soigner aux travaux, pour l'ordre régulier de leur Géométrie Astronomique; car il y entre plus d'esprit que de matiere.

Lorsque par illustration Divine, car c'est un don de l'Esprit Saint, tes méditations t'auront acquis la connoissance de ces sublimes Arcanes, profite de la grace de Dieu; & muni de l'instrument de sa Sapience, œuvre en sa crainte & en son amour, à l'imitation de l'ordre & du simple travail de la nature, dont un Sage doit être le Singe, puisque tout ce qui se fait au contraire, n'est jamais rectement fait: & n'oublie pas qu'incrédulité & impatience sont ennemis de la Science.

Si tu ne parviens à la perfection, comment voudrois-tu commander à une puissance terrestre, faite & constituée pour dominer les autres: car les régnes & les familles inférieures de la nature ne peuvent rien, ou peu, sur le régne & la famille supérieure: ainsi il est essentiel de trouver la double clef de la source de vie, & des richesses tout ensemble, laquelle ouvrira & fermera toutes les portes de la nature, dont elle est l'abrégé, le thélême, l'épitôme, & l'arcboutant; mais ne mets point tout ton cœur dans l'Or, au détriment de ton ame & de ton salut.

C'est ainsi que l'Arbre de vie, selon Philalethe, au milieu du Paradis terrestre, donnera des feuilles & des fruits pour la santé

des Nations de la Terre; car ſuivant Salomon en ſa Sapience, Ch. 1. v. 7. 13. & 14. Dieu les a rendus toutes capables de ſe procurer la ſanté, par la Médecine que, de l'expreſſion de l'Eccléſiaſtique, Ch. 38. v. 4, il a mis ſur terre, & que l'homme ſage ne mépriſera point pour la conſervation & prolongation de ſes jours, juſqu'au terme le plus reculé, aſſigné par la volonté du Très-Haut.

En effet, par ce ſeul moyen tu acquereras la ſageſſe, plus précieuſe que tous les biens du monde entier, qui ne lui ſont point comparables, & un treſor qui te fera mépriſer toutes les vanités du monde, objets de la convoitiſe & des paſſions du commun des hommes; car tu n'as rien de plus déſirable ſur terre, & de bonheur plus grand, qu'une très-longue vie en parfaite ſanté : elles ſont en ton pouvoir & en ta main par cette ſapience, promiſes & aſſurées par Salomon, en ſon Eccléſiaſte, Chap. 7. v. 13. en ſes Proverbes, c. 3. v. 2. & 18, c. 4. v. 5. 9. & 10. c. 5. v. 15, c. 8. v. 35. Chap. 9. v. 11, c. 12. v. 28, c. 13. v. 14, c. 14. v. 30, c. 28. v. 2; & en ſa Sapience, Chap. 8. v. 5, c. 10. v. 9, c. 14. v. 4, c. 16. v. 7. 8. 12. & 13. David ſon pere, en rend le même témoignage, Pſeaume 90. v. 16. Ses autres Pſeaumes en retentiſſent, ainſi que toutes les Prophéties.

Lorſqu'au terme philoſophique, tu tireras le ſang de ton Pélican, tu auras la bien-

heureuse possession de la seule & vraie Médecine salutaire, efficace & universelle; & par son usage, selon l'art & la prudence, le pouvoir merveilleux de restaurer & rétablir la chaleur naturelle débilité & dissipée, ou éteinte, & de réparer l'humide radical épuisé par le cours de la nature, ou bien par accident; tu éloigneras la caduque vieillesse, & rappelleras la fleurissante jeunesse, enfin tu régénéreras toute nature & tout tempérammment, en les mettant en état parfait, en vigueur & en fonctions bien ordonnées.

Admire en cela la Providence, qui a bien voulu départir aux simples & aux humbles méprisés du monde, un si grand don de sa vertu toute-puissante; car ce reméde souverain à toutes maladies, conservateur de nos vies & de nos santés, contient toute propriété Médecinale exubérée en parfaite salubrité, puissance & acte, par excellence infiniment supérieure à toutes les Médecines vulgaires, qui péchent toujours contre le tempérammment, par quelque défaut d'homogeneité & d'exaltation, lesquelles se trouvent dans celle-ci parfaitement.

C'est par cette raison, que ce Catholicon cabalistique réintroduit aux corps un Baume analogique de vie, qui fait la juste homogeneité des Elémens de nos constitutions, en virtualise & exalte les principes, & les entretient en incolumité, dans un bon régime.

Il tempére tellement les qualités, qu'il n'y en a aucune qui puiſſe prédominer ſur les autres; la colere devient ſans violence, & la mélancolie ſans malignité; il corrobore toutes les parties intérieures & extérieures du corps, expulſe toutes mauvaiſes humeurs peccantes, toute lépre extérieure, toute corruption centralle & excentralle, extirpe tout mauvais levain, venin, & poiſon; guérit radicalement toutes maladies & infirmités, telles croniques, invetérées, & déſeſpérées de ſecours, qu'elles puiſſent être; & cela ſans aucune violence, ni perturbation de la Nature, parce qu'il lui eſt aimable, onctueux, & balzamique, & la régénere entiérement.

Dans tout paroxiſme dangereux, incurable à tous les remedes vulgaires, cette divine Médecine opére promptement & parfaitement la guériſon & la ſanté, ſi l'Arrêt n'eſt prononcé d'en-haut.

C'eſt un excellent & ſingulier préſervatif de la malignité des vapeurs de la terre & de l'air, de l'impureté & pourriture: de toute peſte, contagion, & corruption; & le Démon, non plus que ſes eſprits malins, ne pourront avoir aucun accès ſur ceux qui auront le bonheur de s'en ſervir.

C'eſt ici le triomphe de l'humanité, par le culte, la poſſeſſion, & la portion vevifique & ſalutaire de la Sageſſe.

Maintenant, bénis le Seigneur notre Dieu,

& le remercie à chaque instant de ta vie, d'un talent si précieux, qu'il te fait la faveur de t'acorder, par la voye de mes ouvertures & révélations de sa bonté signalée.

Consacre le fruit de ton travail à sa gloire, & à l'utilité & soulagement de ton prochain, des infirmes nécessiteux, des pauvres de la république Chrétienne, & de tous les affligés du genre humain, par de bonnes œuvres qui répandront sur toi la bénédiction de Dieu; afin qu'au dernier jour, tu ne sois pas trouvé ingrat de tant de bienfaits qu'il t'a donné, par prédilection à une infinité de Sages de la terre, ausquels il n'a point fait la même grace; & que tu ne sois point reprouvé au Tribunal de ce souverain Juge équitable, auquel soient éternellement rendus gloire, honneur, & louange dans les Cieux & sur la terre.

C'est ce que je souhaite, en finissant ma Lettre & mes reflexions simboliquement à quelques Textes qui concluront l'attestation de la vérité que je t'écris pour ta félicité.

Sapiens exultat in facturâ. Salomon Sap.

In manu artificum opera laudabuntur, Ecclésiastiq. Ch. 9. v. 24.

Execratio autem peccatoribus cultura Dei, Idem. Ch. 1. v. 32.

Nihil melius est, quam lætari hominem in opere suo, ut pergat illuc, ubi est vita; Ecclesiaste, Ch. 3. v. 22. & ch. 6. v. 8.

Quia delectasti me, Domine, in facturâ

tuâ, & in operibus manuum tuarum exaltabo, Pſeaume 91. v. 5.

Qui operatur terram ſuam, ſatiabitur panibus, Proverbes Ch. 28. v. 19.

Quærit deriſor Sapientiam, & non inveniet; perverſo huic ex templo veniet perditio ſua, & ſubito conteretur, nec habebit ultra medicinam, Proverbes. Ch. 6 v. 15.

Viro, qui corripientem durâ cervice contemnit, repentinus ei ſuperveniet interitus, & eum ſanitas non ſequetur, Proverbes Ch. 29. v. 1.

Altiſſimus creavit de terrâ medicinam, & vir prudens non abhorrebit eam. Eccléſiaſtiq. Ch. 38. v. 4.

PHILOVITA, ô, Uraniſcus.

COSMOCOLA. 1751.



PRÉCEPTES ET INSTRUCTIONS DU PERE ABRAHAM A SON FILS,

Contenant la vraie Sageſſe hermétique, traduits de l'Arabe.

Omnia mecum;

Noſce te ipſum.

I. MOn cher fils, comme le dernier ſort de la vie militante de tous les hommes eſt la mort, dans l'eſpérance que leurs corps réduits en pourriture & en cendres, doivent un jour reprendre une nouvelle vie glorieuſe & immortelle; je te veux renouveller cette idée, & te convaincre de la vérité, que notre grand Dieu nous a tranſmiſe par notre grand Légiſlateur, pour trouver ſur terre l'anticipation de cette vie triomphante: cette anticipation ſe trouve dans la Sageſſe: qui l'aime, aime la vie.

II. Il faut donc que tu te mettes dans la voie du Seigneur, ſi tu veux comprendre ſes merveilles, & attirer ſur toi la roſée de ſes graces, plus précieuſes que l'Or & l'Argent,

l'Argent, selon notre grand Roi Prophéte.

III. Eléve donc ton cœur au Créateur de toutes choses, & conçois par le discours que je te fais, sa puissance, sa bonté, & sa sagesse infinie, laquelle éclate dans la moindre de ses créatures; mais surtout dans les pierres prétieuses & les métaux philosophiques qui sont au-dessus du Soleil & de la Lune, lesquels tous parfaits qu'ils sont, ne peuvent être sans tache, comme le sont nos admirables Pierres & Métaux, ausquels Dieu compare sa parole sacrée; ce qui nous les doit faire estimer infiniment plus que tous les Astres célestes.

IV. T'ayant dont initié, mon cher fils, dans la plus saine Philosophie, qui est de connoître Dieu, son Verbe, & Saint-Esprit, qui ne sont qu'une même Essence, je veux te faire adorer sa bonté, d'avoir donné à l'homme les plus vives lumiéres de son Créateur dans un Art mystérieux qu'il a révélé à ses vrais adorateurs, qu'on appelle Mages, c'est-à-dire parfaits Philosophes en tout genre.

V. Mais garde-toi des opinions erronées de ces faux Rabins & vains Philosophes, selon la science & les élémens ou principes mondains & vulgaires, lesquelles d'une science divine en ont fait une diabolique, condamnée par-tout dans nos Livres sacrés, & par le grand Dieu humanisé, mort &

ressuscité, auquel tu dois être attaché jusqu'au dernier moment de ta respiration.

VI. Ce que je t'enseigne te sera clairement intelligible, pour avoir foi à tous les miracles décrits par les Sages : apprens à révérer ce Mystere profond, de trois, un, qui doit être pour toi plus véritable que ce que l'art & la nature te feront connoître par expérience.

VII. Tu trouveras, mon cher enfant, des milliers d'écrits de Philosophes, de tout tems, de tout âge, de différens pays ; mais ne t'arrête qu'à ce que je te dirai : profites-en pour la gloire du Très-Haut, & l'utilité du Prochain ; je serai le plus bref qu'il me sera possible, pour ne point t'embarrasser l'esprit.

VIII. Apprens que tous les corps sont composés de quatre Elémens, Feu, Air, Eau & Terre ; ils sont toujours mêlés dans eux-mêmes, & dans les corps qu'ils constituent ; selon qu'ils dominent plus ou moins dans ces corps, leur espéce est différente, ce qui va à l'infini.

IX. L'Eau est proprement le premier Elément, qui donne la naissance à tous corps créés à produire, ou à être produits ; l'Art avec la Nature pour aider à la production : ce qui fait que les Philosophes en produisent un, qui peut parfaire un métal imparfait en un parfait. Si la Nature n'a pas fait Or, ce qu'on appelle Saturne, l'Art

le peut faire ; il faut pour cela compoſer un ſel qui ait cette qualité & cette vertu ; ce ſel ſe fait de l'Or, ou de l'Argent conjoints à l'eau argentine ; il faut tirer cette eau primitive & céleſte du corps où elle eſt, & qui s'exprime par ſept lettres ſelon nous *, ſignifiant la ſemence premiere de tous les êtres, & non ſpécifiée ni déterminée dans la maiſon d'*Aries* pour engendrer ſon fils.

X. C'eſt à cette eau que les Philoſophes ont donné tant de noms, l'appellant premiérement Eſſence divine, puis Eſprit de vie, Vinaigre, Huile, Feu, Souffre, Terre, Sel, Mercure, Argent-vif ; c'eſt le diſſolvant univerſel, la vie & la ſanté de toute chair.

XI. Les Philoſophes diſent que c'eſt dans cette Eau que le Soleil & la Lune ſe baignent, & qu'ils ſe réſoudent eux-mêmes en eau, leur premiere origine ; c'eſt par cette réſolution qu'il eſt dit qu'ils meurent, mais leurs eſprits ſont portés ſur les eaux de cette mer, où ils étoient enſevelis.

XII. Cet eſprit, comme un Phénix renaiſſant de ſes cendres, ſe revêt d'un corps noir, blanc & rouge, à l'aide du feu élémentaire qui agit continuellement, mais par dégrés ſur cette premiere matiere, laquelle voulant ſe dégager de la corruption ſe réu-

* Nota. En Grec on l'exprime par ſept lettres, en Latin par cinq, qui ſont propres à ſa nomination & à ſa qualité.

nit au plus haut de la Spére cristaline, d'où elle est obligé de descendre par les vapeurs des corps putrifiés, qui lui ôtent peu à peu sa volatilité, & la forcent de prendre corps avec eux ; les Philosophes appellent cela sublimation, trituration, ascension, distillation, imbibition, incération ; cette rosée arrose la terre, pour qu'elle produise un fruit précieux dans son tems.

XIII. Cette rosée circulante dans le vaisseau philosophique, démontre les agréables couleurs de l'Iris, par les différentes réfractions de la lumiére sur les nuages vaporeux, qui s'élévent de la terre : l'œil & les sens sont ravis d'admiration de ces Phénoménes.

XIV. L'Or & l'Argent n'ont point, à proprement parler, de semences ; & lorsque ces Philosophes disent qu'il faut extraire la semence de leur Or & de leur Argent, on ne doit entendre autre chose, que de les réduire dans la même forme que se réduisent les végétaux qui portent une semence, laquelle se résout dans la terre en espéce d'eau gluante, ce qui arrive à leur Soleil & Lune, semés dans notre eau, qui est comme leur terre & leur matrice.

XV. L'on dit alors que ces corps sont pourris & réduits dans leur premiere nature, tels qu'ils étoient d'abord dans le sein de la mine, ou par composition homogéne, imprégnée de certains sels & souffres,

ils deviennent corps ſolides, doux & dociles ſous la main de l'homme, incapables d'être détruits que par l'eau argentine, qui ne mouille point, & que la Nature produit dans le ſein de la mere univerſelle des végétaux & minéraux, dont l'Artiſte toute fois la tire par l'Acier magique.

XVI. Quoiqu'on diſe, mon fils, qu'il y a d'autres maniéres de réſoudre ces corps en leur premiere matiére, tiens-toi à celle que je te déclare, comme je l'ai connue par expérience, & ſelon que nos Anciens nous l'ont tranſmis; car je ne ſuis point du tout du ſentiment de ces prétendus illuminés, qui veulent que toutes les Sentences des Sages ſe rapportent à leurs matiéres chimériques, ne concevant point que la Parabole peut s'expliquer à l'infini, quoiqu'elle n'ait qu'un ſens véritable, qui renferme en ſecret un tréſor intariſſable.

XVII. Tu dois donc concevoir que les corps peuvent être détruits, c'eſt-à-dire changés de forme, ſans ceſſer de ſubſiſter; & que leurs parties peuvent ſe rejoindre à d'autres corps, pour les rendre plus parfaits; de-là vient qu'un corps opaque peut devenir tranſparent, comme tu ſçais que le verre ſe fait de la Pierre, qui eſt un corps au travers duquel on ne peut voir la lumiére, & qu'un corps tranſparent & frangible peut être rendu ſolide, réſiſtant au marteau ſans ſe briſer, & même devenir ductible, com-

me nos ancêtres nous l'ont appris dans l'éxemple du verre rendu malléable.

XVIII. Il est certain qu'on ne peut nier selon le raisonnement de la bonne Physique, que l'art ne puisse rendre un métal plus parfait qu'il ne l'a été par la Nature, d'autant mieux que l'expérience le confirme depuis plusieurs siécles ; mais laissant ces habiles raisonneurs errer dans leurs sentimens, contente-toi, mon fils, d'exercer ton admiration sur ce que la pratique te démontrera ; il faut que tu sois constant, doux & patient, en suivant la Nature.

XIX. Lorsque tu commenceras d'opérer, souviens-toi que la chaleur du ventre du Bélier échauffe doucement le Roi & la Reine dans leur lit nuptiale, où ils dormiront paisiblement pendant quarante jours au moins, & quelquefois cinquante ; au bout de ce tems il sortira de leurs corps une vapeur sulfureuse, qui couvrira la surface de la terre, ce souffre s'épaississant de jour en jour formera un nuage, qui n'est autre chose que la résolution des corps royaux dans leut premier être. L'esprit de la terre s'en voyant offusqué, & voulant triompher de la défaite de ceux qui l'avoient engendré dans le sein de Cibel, s'élévera jusqu'aux voûtes du Palais, qu'il parcourera jusqu'à ce qu'il soit forcé lui-même de descendre sur les prétieuses cendres des corps détruits, qui par les vapeurs piquantes qu'ils exhalent,

attirent avec eux le pur ſang de leur vainqueur.

XX. Il tâchera pluſieurs fois de ſe relever, mais enfin il ſera contraint d'expirer avec eux, ils ne feront plus qu'une ſubſtance putride, noirâtre & fœtide; c'eſt là que les Anciens ont donné ſujet à exercer la ſubtilité des eſprits curieux, qui ne peuvent comprendre le ſens de leurs alluſions énigmatiques : ce qui les fait errer eſt le défaut d'application à la connoiſſance de la riche Nature.

XXI. Nos Mages appellent notre Eau, Dragon, Lion, Crapeau, Serpent, Pithon; & ils diſent que c'eſt le venin qu'il porte qui tue le Roi, & qu'enſuite le corps mort, ſemblable à Appollon, tue de ſes fléches le Serpent Piton; ils nomment cette putréfaction des trois corps, la tête du Corbeau.

XXII. Voilà donc la couleur noire, par où doit paſſer la Pierre, & cela arrive au commencement du quatriéme Signe. Laiſſe agir la chaleur qui ayant réduit tout le Composé en cendre, la calcinera peu à peu : continue le feu ajoutant un troiſiéme fil à ta méche, juſqu'à ce que tout devienne blanc; ce qui ſera au bout de trois autres Signes, & cette matiere effacera la neige par ſon éclat : tu peux alors t'en ſervir pour rendre tous les corps des métaux ſemblables à l'Argent.

XXIII. Alors si tu veux parvenir au rouge, qui arrivera au bout de trois autres signes, il faut que tu augmentes un quatriéme fil pour acquérir le Rubis céleste ; observe que ces files d'augmentation sont ceux de la temperie de la cuisson continuée, qui acquiert des forces & des dégrés par addition journaliere & future à ceux du passé : il en est ainsi des Saisons & Quatre-Temps de l'année ; mais sur-tout souviens-toi d'avoir la patience en partage.

XXIV. Lorsque tu posséderas cette Pierre empourprée, tu pourras par elle, si tu es prudent, prolonger & conserver tes jours en parfaite santé, même transmuer tous ces vils métaux en Or très-pur ; enfin tu auras en ta main les clefs de la Nature, ses plus riches & vertueux trésors : par leur moyen tu pourras tout délier & ouvrir, tout lier & fermer.

XXV. Si ton sel blanc, ou rouge n'est pas fusible, ajoutes-y de ton essence, & que le tout soit mol comme la premiere masse, la passant par tous les dégrés de chaleur, comme tu as fait dans l'opération précédente ; & réïtere jusqu'à ce que ton sel soit devenu comme cire ; loues Dieu dans ton cœur, le priant instamment de te donner les lumieres nécessaires pour en user avec prudence.

XXVI. Mon fils, comprenant ce petit abrégé, tu pourras aisement concilier les

Philoſophes, qui en effet ont poſſédé la même Sageſſe; il n'y a qu'une vérité, mais ſes vêtemens ſont divers : ſi l'un nous la préſente pompeuſement parée de fines pierrereries & de l'Or le plus pur, l'autre auſſi véridique, la couvre de la fange & du fumier pourri; un troiſiéme s'écrie: ô heureux Sçavans, dont la Science divine trouve dans l'inviſible un point indiviſible, qui peut ſeul compoſer le miracle de l'art.

XXVII. Ces trois bien entendus te déchirent le voile, & te découvrent à la vûe l'aimable vérité ; il ne tiendra qu'à toi de ſuivre ſes préceptes , & par elle aiſément tu développeras les hieroglifiques & toutes les fictions; tu verras, non ſans étonnement, cette Mer rouge agtée, retourner en arriere, te frayant un paſſage pour la terre promiſe ; tu contempleras ſes Serpens, qui s'engloutiſſans, ſe détruiront à tes regards effrayés ; & Mercure arroſant cette arêne engroſſée, les fera reproduire pour en parer ſa verge, de laquelle frappant la ſalade qui lui couvre la tête, tout ſe confondera dans la premiere terre.

XXVIII. Dans l'Oeuf philoſophique tu pourras découvrir ces deux Dragons antiques de la race des Dieux; le feu ſecret ſera manifeſté à tes yeux, & la Mer glaciale ſoudain t'apparoîtra : le rameau d'Or ſera en ta puiſſance ; les Lys & les Roſes tu cueilleras de tes mains : du fruit des Her-

perides tranquile possesseur, tu pourras partager le bonheur des Dieux, & boire dans leur coupe à longs traits leur nectar, ou leur ambroisie.

XXIX. Vois, sans étonnement, cet horrible Dragon, qui n'a d'autre pâture que celle de lui-même; ce Phénix renaissant de ses cendres, & ce Pélican charitable envers ses petits; dans un même tableau te seront représentées les montagnes fameuses du Vulcain, ainsi que les divers Ouvrages des Cyclopes; tu y verras aussi les impuissans Titans vaincus par Apollon, Fils luminifere du Soleil.

XXX. Pénétrant le cahos ténébreux, qui forma l'Univers; vois d'un Déluge affreux la terre submergée; renaître en peu de tems lucide & purifiée. La vérité toujours terrassa le mensonge: souviens-toi qu'elle est nue & une, & qu'elle ne peut apparoître qu'aux régards du Sage, car le vulgaire y est aveugle.

XXXI. Réfléchis sur l'Histoire de Jason & celle de Cadmus; considere Enée dans les Enfers, le beau Ganimede transporté jusqu'aux Cieux: vois la Mer agitée du Pere de nos Dieux, qui d'une bouillante écume enfante à tes regards la Déesse Venus, mere des Amours à sa suite.

XXXII. Ha! souviens-toi, cher enfant, de nos Lettres sacrées; pénétre-en le sens, tu trouveras la vie: oui tu pourras t'expliquer, avec un contentement indicible, les

ravissans tableaux du génie des humains ; prend ton crayon en main, pour former un point ; lui seul peut t'instruire, puisqu'il renferme tout.

XXXIII. Extasié d'admiration surnaturelle, considere ce point, conçois son centre, vois sa circonférence, juge de l'étendue, qui joint l'un avec l'autre ; heureux, mon fils, si le Pere des lumieres, par un rayon de son Esprit divin, & un feu radieux d'intelligence, embrasant ton cœur, te revelle en secret la multiplication de ce point par son centre.

XXXIV. Ce Trine inséparable, qui a tout procréé, fondement éternel, se découvre en toi, Image de ton Dieu ; médite ses Ouvrages, & suivant la Nature, vois son commencement, son progrès, & sa fin ; là ravi d'admiration, adore le Tout-puissant.

XXXV. Repasse en ta mémoire cette simple opération, que tu fis sous mes yeux, cueillant une plante garnie de ses racines ainsi que de sa graine, que tu putrifias pour en tirer un sel volatil ; puis consommant le reste par l'ardeur des flâmes, il te resta une cendre précieuse, qui te rendit un sel fixe cristalin ; par un moyen unissant les deux, ils ne firent plus qu'un, que tu fis jouer avec Vulcain ; & retirant ce sel embrâsé, tu vis, ô prodige étonnant ! que la pesanteur d'un grain de milliet dans la terre semé, te réproduisit un grand nombre de plantes, surpassantes de beaucoup en beau-

té, la premiere détruite : cette palingénésie ne te prouva t'elle point la résurrection des végétaux ?

XXXVI. Tu admiras avec moi dans le jeu de la Nature, le germe indestructible à chaque créature : en voyant le miracle de la végétation, tu compris qu'il pourroit conséquemment arriver dans les deux autres régnes, & tu compris aussi le mystére de la résurrection universelle ; tu t'écria soudain, ha ! si la vile Créature accomplit ce prodige, notre foi pourroit-elle refuser au Créateur suprême la puissance & la vertu souveraine de nous régénérer en des corps plus parfaits, pour jouir à jamais d'une vie éternelle ? Nous, dis-je, ame de son ame, esprit de son esprit, que son amour paternel à créés ses enfans privilégiés les plus puissans & vertueux, à son Image & à sa ressemblance.

XXXVII. Sois donc persuadé que le sel de tous les individus renferme en lui ce vrai germe, propre & vivace, qui peut régénérer & multiplier à l'infini ; ce sel est la boëte qui renferme le beaume du souffre, & la liqueur mercurielle, que nous appellons *Phison*, ou fleuve des eaux vives, circulant dans toute la terre de vie, où naît l'Or de nature ; & de l'expression de notre Sçavant Législateur, l'Or de cette terre est très-bon, vrai, parfait & exquis : le souffre est un feu plus puissant que le feu élémentaire ; ce qui fait que la forme qu'il renferme ne peut être dé-

truite par lui ; le mercure eſt le bon compagnon qui fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la multiplication.

XXXVIII. Oui, cette porte ouverte te préſente un heureux paſſage pour arriver au ſanctuaire de la Nature, fermé par trois clefs différentes ; la premiere eſt de fer, la ſeconde d'argent très-pur, & la troiſiéme eſt d'or ébloüiſſant ; mais ſur-tout, ſouviens-toi de joindre chaque clef à ſa propre ſerrure, pour pouvoir trouver la clef univerſelle des merveilles du monde.

XXXIX. Si l'Eſprit divin t'en procure l'entrée, fléchiſſant le genouil, adore l'Eternel, Immortel & Tout-Puiſſant ; reçois des mains de la Sageſſe, cette Ampoule ſacrée, qui rappelle les morts du fond de leurs tombeaux, & dont l'huille empourprée terraſſe le Démon juſqu'au profond des Enfers, & confond en un moment l'ignorance aveugle qui périt les humains.

XL. Cher enfant, ſouviens-toi des leçons de ton pere ; ſois ſobre & tempéré au milieu des richeſſes, en ſoulageant tes freres néceſſiteux de cet Eſprit de vie : conçois qu'il en faut peu pour conſerver les corps, & qu'ils n'ont ame vivante que par lui ; en te donnant la connoiſſance de cette vérité, j'obéi au Commandement que le Seigneur Dieu nous fait par la bouche de ſon Prophete *Iſaï, c. 38. v. 19.*
Unicuique Deus mandavit de proximo ſuo.

TRAITÉ DU CIEL TERRESTRE DE VINCELAS LAVINIUS DE MORAVIE.

IL y a un ſeul Eſprit corporel, que la Nature a premiérement créé, qui eſt commun & caché, & qui eſt le Beaume précieux de la vie, qui conſerve ce qui eſt pur & bon, & détruit ce qui eſt impur & mauvais. Cet Eſprit eſt la fin & le commencement de toute Créature, triple en ſubſtance; car il eſt fait de Sel, de Souffre & de Mercure, ou d'Eau pure, qui d'en-haut coagule, unit, aſſemble & arroſe tous les bas lieux, par un ſec onctueux & humide.

Il eſt propre & diſpoſé à recevoir quelque forme & figure que ce ſoit; il n'y a que l'Art, qui, par l'aide & par l'entremiſe de la Nature, le rende viſible à nos yeux. Il céle & cache dans ſon ventre, une force & une vertu infinie : car c'eſt une choſe qui eſt pleine & remplie des propriétés du Ciel & de la Terre. Elle eſt Hermaphrodite, & elle donne l'accroiſſement à toutes choſes, ſe mêlant indifféremment avec elles; parce qu'elle tient renfermée en ſoi, toutes les ſémences du Globe *Œtheré*. Car elle eſt pleine d'un feu ſubtil & puiſſant, & en deſcendant du Ciel, elle inflûe & imprime ſa force ſur les Corps de la terre, & ſon ventre qui eſt poreux eſt tout plein d'ardeur, &

il est le pere de toutes choses. Alors ce ventre se remplit d'un autre Feu vaporeux, & sans cesse il reçoit son aliment de l'humeur radical, qui, dans ce vaste corps, se revêt du corps de l'Eau minérale, ce qu'il fait par la concoction de son Feu chaud.

Cette Eau, qui peut être coagulée, & qui engendre toutes choses, devient une terre pure, qui, par une forte union, tient la vertu des plus hauts Cieux renfermée en soi; & parce que dans cette même terre, elle est unie & conjointe avec le Ciel, c'est pour cela que je lui donne ce beau nom, *le Ciel terrestre.*

De même qu'au commencement, la premiere Nature se servit de la séparation, pour orner & arranger la masse, qui étoit en désordre & en confusion : Ainsi l'Art, qui aime la perfection, doit imiter la Nature. La Nature ôte l'excrément substanciel, où par un limon terrestre qu'elle convertit en Eau, ou par adustion. L'Art se sert de lotion & de digestion, soit par l'Eau, soit par le Feu, & sépare l'ordure & l'impureté, en purifiant & nétoyant l'ame de tout vice. Celui donc qui sçait la maniere de se servir de l'Eau & du Feu, sçait le véritable chemin qui le conduit aux plus hauts secrets de la Nature.

L'Eau, ce grand Corps, cette premiere créature de Dieu, fut remplie d'Esprit dès le commencement, ayant toutes sortes de formes en sémence; & en vivifiant par le

mouvement, elle anime tout, & elle produit toutes choses dans la lumiere du Ciel & de la Terre. L'Eau est la nourrice de tout ce qui vit dans ces deux lieux : dans la Terre, c'est une vapeur ; dans les Cieux, c'est proprement un Feu, triple en sa substance & premiere matiere ; parce que de trois, & en trois, tous les corps procédent, & s'éloignent de la Nature : elle contient un Beaume, qui a pour son pere le Soleil & pour sa mere la Lune. Par l'Air, elle germe dans les lieux bas, & elle cherche les lieux hauts, & fort élevés ; la Terre la nourrit dans son ventre chaud, & elle est la cause de toute la perfection.

Le grand Dieu, qui donne la vie à tout, a établi deux remédes pour les Esprits & pour les Corps, c'est-à-dire, deux choses qui les nétoyent & les purifient de leurs impuretés, & c'est la cause pourquoi la corruption dispose & tend à une nouvelle vie. Les Métaux ont ces deux choses en eux ; & ces deux choses sont causes de la réparation, & elles participent de la Terre & du Ciel, afin qu'elles unissent & lient ensemble les deux autres extrémités. C'est pourquoi ces deux choses sont descendues du Ciel en terre ; & ensuite elles retournent au Ciel, afin qu'elles fassent paroître leur puissance dans la terre. De même que le Soleil dissipe les nuages, & illumine la terre, ainsi cet Esprit étant préparé de cette sorte, & *séparé* de ses nuages,

il illumine tout ce qui est obscur. Dans cet Esprit, il faut considérer deux formes, dans son suc & dans son venin ; son suc est double qui conserve tous les Corps, par un Sel amer : son venin qui est pareillement double, les consume & les détruit.

Ce sont-là les facultés qui sont renfermées dans le limbe & dans le cahos, qui a les mêmes effets, lorsque l'on le tire de la terre ; mais lorsqu'il est préparé, par la séparation du bon d'avec le mauvais, il fait paroître sa force & sa puissance, sur les parfaits & sur les imparfaits.

J'habite dans les Montagnes & dans la Plaine ; je suis pere avant que d'être fils : j'ai engendré ma mere, & ma mere, ou mon pere, m'a porté dans sa matrice, en m'engendrant, sans avoir besoin de nourrice. Je suis *Hermaphrodite*, & j'ai les deux natures ; je suis victorieux sur tous les forts ; & je suis vaincu par le plus foible & petit, il ne se trouve rien sous le Ciel de si beau, ni qui ait une figure si parfaite.

Il naît *de moi* un *Oiseau* admirable, qui de ses os, qui sont mes os, se fait un petit nid, où volant sans aîles, il se revivifie en mourant, & l'Art surpassant les loix de la Nature, il est à la fin changé en un roi, qui surpasse infiniment en vertu les six autres.

Voilà le vrai Miracle du *Ciel terrestre*, part l'Art du Sage.



DICTIONNAIRE ABREGÉ

DES TERMES DE L'ART *& des anciens Mots*, qui ont rapport au Traité de Philalethe, & aux autres Philosophes contenus dans la Bibliothéque Alchymique.

ACIER des Philosophes, c'est un des Termes mystérieux de l'Art. Philalethe l'appelle autrement, *Cabos*, le Comosspolite dans son Enigme dit, *qu'il se trouve dans le ventre d'Aries*, & dans son Epilogue que l'*Eau pontique qui se congele dans le Soleil & la Lune, se tire du Soleil & de la Lune, par le moyen de l'Acier des Philosophes*, qui est un amour mutuel de la chaleur & de l'humide à s'unir, & à attirer à eux leurs semblables.

Accointer, ancien mot, qui signifie hanter & se familiariser avec... d'où vient *Accointance*, familiarité ; on le fait venir du Grec ACOITES mari ; ou du mot poëtique ACOTIS femme.

Accordance, conformité, accord.

ACTIF, agissant, mouvant, opérant.

ADAM, terre rouge, Mercure des Sages, souffre, ame, feu de nature.

Adapter, accommoder ; du Latin *Adaptare*.

Administrer, donner, fournir ; du Latin *Administro*, je traduit secours.

Adduire, produire, alléguer ; du Latin *Adducere*.

AIGLE, sublimation naturelle.

Affermer ; affirmations.

Afflamber & *Enflamber*, inciter, enflammer, brûler les fleurs. Il vient de *Flambe* pour *Flamme*,

on dit encore *Flamber*; du Latin *Flamma*.

AIRAIN des Philosophes, Terme de l'Art; qui signifie la même chose que l'Or vulgaire, devenu par leur Art l'Or des Sages, qu'ils appellent autrement Laton.

Albification, blanchissement ou blanchissage, action de blanchir, la Médecine au blanc.

ALCHYMIE, mot composé de l'Article Arabe, *Al* & *Chymie*; *Al*, signifie divin; & *Chymie*, œuvre, opération, facture, faction.

Allégorie, mot grec, qui signifie que les paroles doivent être expliquées autrement que dans leur sens naturel; lorsque l'on dit une chose, & que l'on en entend une autre.

ALMAGRA, c'est le Laton.

AMALGAME, d'où vient *Amalgamation*, est une corrosion du métail par le mélange de l'Argent-vif, que l'on met avec lui; c'est encore une union de différens Corps.

AME, les Philosophes appellent ainsi ce qui de soi est volatil sur le Feu, autrement le feu de nature, ou la chaleur naturelle.

Amener, produire raisons amenées, produites alléguées, il vient de mener; qui vient du verbe latin *Mino*.

Appareiller, apprêter, *Appareillez*, apprêtez; il vient d'*Appareil*.

ARCHÉE, esprit-moteur, fermentateur.

ARGENT des Philosophes, c'est comme la matrice propre à recevoir le Sperme & la Teinture de l'Or. *Hortulain*, chapitre 4. *Philalethe* l'appelle l'Or blanc, qui est plus crud, & qui est la sémence féminine, dans laquelle l'Or meur, autrement appellé le Laton rouge, jette la sienne, pour produire l'Hermaphrodite des Philosophes, *chap.* 1. En un mot, c'est le Mercure des Philosophes.

ARGENT-VIF, est l'Argent-vif, ou le Mercure commun & vulgaire.

Arguer, argumenter, raisonner, prouver ; du latin *Arguere.*
Arse, brûlé ; il vient du latin *Arsus.*
ARIES est l'un des douze signes du Zodiaque, que nous appellons *le Belier ou Mouton.* Le Soleil entrant dans ce signe le 20. du mois de Mars, fait l'Equinoxe du Printems, si fort recommandable pour l'œuvre Hermétique, & que les Philosophes ont déguisé sous tant de figures. *Ventre* ou *Maison d'Aries* est un des termes mystérieux de l'Art. Philalethe dit dans le Chap. 2. que les premiers Philosophes ont cherché & trouvé le Souffre actif caché dans la maison d'Aries. Le Cosmopolite dans son Enigme dit que l'Acier des Philosophes se trouve dans le ventre d'Aries, comme il a été remarqué dans l'explication de ce mot *Acier.* Fabri dans *les Notes* qu'il a fait sur le Traité de l'huile d'Antimoine de Roger Bacon, dit que l'Antimoine est appellé Aries, parce qu'il est attribué à ce signe ; & que l'Eau qui est cachée dans le ventre d'Aries étant l'Eau qui dissout l'Or d'une véritable dissolution ; le Mercure d'Antimoine est par conséquent le vrai dissolvant de l'Or ; parce que c'est l'Eau, qui est cachée dans le ventre d'Aries. Ce qui fait évidemment voir que Fabri n'a jamais rien sçu dans la Philosophie, & qu'il entend & explique mal Roger Bacon vrai Philosophe Hermétique : ainsi font plusieurs Traducteurs, qui ignorent la science Théorique & Pratique de la Philosophie naturelle, & ne compren-nent point l'esprit & le sens occculte des termes qui y sont consacrés. L'Auteur du Traité qui a pour titre *Rares expériences sur l'Esprit Minéral*, s'est avisé d'expliquer à la lettre le ventre d'Aries, *la peau de Chamois ou de Mouton*, par laquelle on passe le Mercure pour le nettoyer, ce qui n'est pas assurément d'un homme aussi habile & fin, qu'il le veut paroître.
ATHANOR, mot de l'Art, signifiant un vase oblong,

ayant son couvercle, lequel on met dans un fourneau en forme de tour, & sous lequel l'on entretient un feu continuel dans ce fourneau où il est joint, il vient du mot grec *Athanatos* immortel, parce que le Feu y doit être immortel, & perpétuel.

A tant, ancien mot, qui veut dire *de sorte que.*

Augment, augmentation; du latin *Augmentum*, multiplication.

Aubins, blancs d'œufs servans à certain lût; du latin *Album.*

AYMANT, est un terme mystérieux de l'Art, dont se sont servis le ComosPolite dans son Enigme, & Philalethe dans le Chap. 4. C'est la sympathie qu'a naturellement chaque Elément à se joindre & adhérer à ce qui est de lui, enfin à ce qui lui est semblable, homogene, ou analogue, vertu que les Physiciens & les Naturalistes non Hermétiques, n'ont jamais connu jusqu'à présent.

B*Ailler*, donner, livrer, traduire.

BAIN MARIN, ainsi appellé parce que le Vaisseau que l'on met dedans y baigne, comme dans une Mer. Ce Vaisseau est d'ordinaire un Oeuf, Cucurbite ou Courge de Verre, de Terre ou de Cuivre, où l'on met le compost pour digérer & distiller. Dans la Chymie vulgaire, pour circuler, il faut une autre maniere de Vaisseau, ou du moins ajoûter à la Cucurbite une chappe aveugle, c'est-à-dire, qui soit bouchée. On l'appelle le Bain Marin *le vicaire du ventre de cheval*, ou fumier de cheval entassé & échauffé de lui-même, où l'on met des vaisseaux en digestion, ou pour faire la circulation. Ce Bain se fait dans un chaudron, ou autre Vaisseau, où l'on met la Cucurbite que l'on affermit avec du foin, puis on remplit le chaudron d'eau que l'on fait chauffer ou bouillir, selon que le requiert l'opération, & l'on remplit l'eau qui s'exhale par d'au-

tre eau chaude. Quelques-uns l'appellent Bain Marie, voulant dire qu'il a été inventé par Marie la Prophéteſſe que l'on croit ſœur de Moyſe, ſous le nom de laquelle nous avons un Traité de Philoſophie. Dans l'Alchymie le mot *Marie*, eſt pris pour l'humide des Eaux marines, ou l'écume ſuperflue de la Mer philoſophique, de laquelle écume Marine vient le mot de Bain Marin, parce que l'humide Marin ſe baigne en elle.

Beſoigner, travailler, *beſoigne*, travail, opération.

BETHEL, Maiſon du Pain, loge de Cerés.

CABALE, tradition ſecrette de la Sageſſe, ou Philoſophie naturelle, de la Science de Dieu & de la Nature.

Caille, preſure, ce qui fait cailler, épaiſſir, coaguler.

CALCINER, c'eſt rendre une choſe ſolide, comme eſt une pierre, ou un métail, en poudre & en menuës parties, qui ſe déſuniſſent par la privation de l'humidité qui unit ces parties, & n'en fait qu'un corps. Et cette privation ſe fait par l'action du feu, ou des Eaux fortes.

Calidité, chaleur; du latin *caliditas*.

CAPRICORNE, eſt l'un des douze Signes du Zodiaque, dans lequel le Soleil entrant le 22 Décembre, fait le ſolſtice d'Hyver, qui eſt le plus court jour de l'année.

Capillaire, reſſemblant à des cheveux; du latin *capillaris*, cercle capillaire dans Flamel.

CATHOLICON, Médecine des Sages, imprignée du ſoufle & de la vertu céleſte.

CERCLE ou roue de la Nature, circulation orbiculaire de l'Eſprit inviſible univerſel dans tous les Globes & les Créatures, par conſéquent travail continuel, mouvement perpétuel de l'Eſprit vivifiant dans les quatre Elémens, que les Sages ont dit la quadrature du cercle.

Chaleur naturelle, matiere des Sages.

CHIEN d'Armenie, Souffre que l'on appelle autrement Lyon, Dragon sans aîle, Sperme masculin, mâle.

CHIENNE de Corascene, Mercure, Dragon aîlé, Sperme féminin, fémelle.

Circuiant, environnant; du latin *circueo*, ou *circumeo*.

Clerc, sçavent, bon Praticien d'une Science.

CLABANIQUEMENT, c'est-à-dire, selon la proportion du Fourneau, du mot Grec CLIBANOS, qui signifie un Four.

Circuler, tourner en cercle ou en rond, du latin *Circuleo*.

CIRCULATION, c'est une opération, par laquelle on fait circuler une liqueur ou essence dans un vaisseau bien bouché, ou dans deux vaisseaux qui se tiennent, ou qui entrent l'un dans l'autre, ce qui se fait par le moyen de la chaleur ou dans le fumier de cheval échauffé de lui-même, ou dans le Bain marin.

Cloué, afin que je leur cloué la bouche, *Trevisan*, que je leur ferme, il vient de *clorre*.

COAGUTATION, c'est la réduction que l'on fait d'une chose coulante & fluide, dans une substance solide, par la privation de son eau, ainsi que l'a défini. Geber, *ch.* 52. du 1. *liv.* de sa Somme. Telle est la coagulation du lait.

Coagule, presure, ce qui fait cailler le lait; du latin *coagulum*.

Coaguler, cailler; du latin *coagulare*.

COCQ. Le Cocq, pris pour le Simbole de la Chaleur naturelle, attaché à Mercure qui la lui traduit du Ciel-Astral, dès la pointe Crepusculaire de de l'Aurore matinal.

Colliger, recueillir, ramasser; du latin *colligere*.

Combustion, brûlement, action du feu qui brûle; du latin *combustio*.

Compiler, ramasser, amasser dans un tas, entasser, piller; du latin *compilare*.

Concaves, concavitez.

Conceder, accorder ; du latin *concedere*.

Confection, composition, compot, ou cuisson parfaite de la matiere des Sages ; du latin, *Confectio*.

Congrégation, assemblée, société ; du latin *congregatio*.

Coopérer, travailler conjointement avec quelqu'un ; du latin *cooperari*.

COOPERATION, travaille qui se fait conjointement avec un autre ; du latin *cooperatio*.

CORPS. Les Philosophes appellent Corps, non seulement ce qui a les trois dimensions, largeur, longueur & profondeur ; mais tout ce qui peut soutenir le feu, ce qu'ils appellent autrement fixe, comme ils appellent Ame tout ce qui de soi est volatil sur le feu ; & Esprit ce qui retient le Corps & l'Ame, & les conjoint & unit ensemble ; ensorte qu'ils ne peuvent plus être séparez.

COPULATION, c'est l'action par laquelle le mâle s'accouple avec la femelle.

Coustumiers, qui ont accoutumé.

Crysol, creuset ; du latin *Crucibulum*.

Cuider, penser, estimer, avoir opinion que quelque chose que ce soit.

D*ébouter*, c'est bouter ou mettre hors, exclure, renvoyer rudement, chasser.

Deceptes, tromperies ; du Latin *deceptio*. Il vient de *decevoir*, tromper, abuser. *Deceveurs* trompeurs, affronteurs.

Décorer, orner, embellir ; du latin, *decorare*.

Décoction, chose décuite, quelquefois pris pour cuisson ; du Latin, *decoctio*.

Décuire, signifie proprement perdre sa cuisson, réincruder, liquifier, résoudre. Ainsi l'on dit qu'un syrop s'est décuit lorsqu'il a perdu une partie de sa cuisson, & qu'il est devenu plus liquide ; du Latin *Decoquere*.

Désespérations, désespoir.

Dûë, matiere dûë, requise, nécessaire.

Devoyer,

Devoyer, ôter du chemin, détourner ; du mot voie, chemin, faire fourvoyer.

Double, copie, *doubler*, copier.

Doublets, affligez ; du Latin *dolens*.

EAU pontique, terme de l'Art, qui signifie le Mercure des Philosophes, qu'ils appellent autrement Vinaigre très-aigre, Feu aqueux, Eau ignée ; Esprit igné & humide ; union de la chaleur naturelle & de l'humide radical, liés par un Sel marin.

Ebulition, action de boüillir.

Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre, que par leur mixtion dans tous les Corps, les Anciens ont appellez le quadrangle, ou la quadrature ; parce que les Elémens se croisent dans leur cercle, ou la circulation universelle.

Elixir, l'un des noms de la Pierre Philosophale, après sa perfection, ou Pierre humifiée.

Emblême, pour figure, représentation.

Emblêmatique, pour Enigmatique.

Alciar s'est servi de ce mot en ce sens.

Embryon, mot Grec, qui signifie l'Enfant, qui est dans le ventre de la Mere, que les Latins appellent *Fœtus*.

Emender pour amander ; du Latin *Emendare*.

Enflamber. Voyez *Afflambler*.

Enfer, selon les Philosophes, est le fond ou les bas lieux du vase, la terre où se déposent les cadavres, les féces, les immondices, le terrestre, la terre domnée, rejettée, reprouvée.

Engin. Esprit, industrie ; du Latin *Ingenium*, il signifie aussi instrument.

Enquis d'enquérir, rechercher ; du Latin, *Inquirere*.

Ententif pour *attentif* ; d'entendre.

ENTRANT, terme de l'Art, qui signifie pénétrant, ayant ingrès. Les Philosophes disent que leur Magistere est parfait lorsqu'il est fondant, entrant & tingent.

Envie, envieux, jaloux, réservez. Les Philosophes sont envieux, c'est-à-dire, sont jaloux de leur Science, la cachent, la tiennent secrette, & ne la veulent pas faire connoître; comme au contraire, ils disent qu'ils ne sont pas envieux, & qu'ils parlent sans envie, quand ils parlent ingénuement & sincérement.

Errer, manquer, faillir; du Latin *Errare*. Erratiques, qui font errer.

Errans, erreux, qui font errer, qui trompent.

Esprit, est dit l'humide radical.

Esprit fœtide, c'est le Souffre.

Essence. Voyez Quinte-essence.

Essensijé, rendu ou fait Essence.

Eudica, c'est-à-dire, les féces ou l'immondice du verre.

Exsiccation, Desseichement; du Latin *Exsiccatio*.

Extrinseque, extérieur; du Latin *Extrinsecum*.

Eve, terre blanche, terre de vie ou des vivans, Mercure philosophique, humide radical, esprit.

FŒCES, c'est un terme de l'Art qui est un mot Latin, qui signifie crasse, lie, impureté, limon, ordures, l'excrément & les parties les plus grossiéres, impures & étrangéres qui s'affaissent & demeurent au fond, que l'on appelle autrement résidence, principalement d'une liqueur quand elle s'est purifiée; comme la lie à l'égard du vin, terre damnée.

Faction, action de faire, faction de notre divine Oeuvre, *Zachaire*; c'est-à-dire, accomplissement, parachevement, pour faire; du Latin, *Factio*, ou opération.

Feaux, fidelles; il vient de *feal*, qui garde la foi, le secret.

FERMENT, terme de l'Art du Latin *Fermentum*, qui signifie *Levain*. On appelle ainsi la partie fixe de la Pierre, & ainsi Fermenter est donner le Ferment ou Levain, & *Fermentation* est l'action par laquelle on fermente.

FIXER, Fixation, terme de l'Art, qui veut dire rendre fixe ; c'eſt-à-dire, rendre une choſe qui eſt volatile, & qui s'enfuit du feu, en état de le pouvoir ſouffrir ſans s'évaporer, ni ſublimer ; Geber en ſa Somme, *chap.* 53.

FONDANT, fuſible, qui ſe peut fondre, & réduire en liqueur ; c'eſt un terme de l'Art. Voyez Entrant.

Fors, horſmis, excepté ; du Latin *foris*, ou *foras*.

Fréquence, abondance ; du Latin, *frequentia*, aſſemblée de pluſieurs, qui ſe trouvent ſouvent au même lieu.

Frigidité, froideur ; du Latin *frigiditas*, privation du feu, de la lumiere & de la chaleur.

G*Erminatif*, la vie *Germinative*. Philalethe, la vie qui germe ou végéte, la vie végétative.

GRAND OEUVRE, l'un des noms de la Pierre Philoſophale.

HERMÉS Triſmegiſte ; ſont deux mots Grecs, qui ſignifient Mercure trois fois, très-grand, ou ſubſtance régie par trois principes céleſtes, & trois principes ſublunaires unis.

HERMÉTIQUEMENT, ſceller hermétiquement ; c'eſt-à-dire, ſceller du ſceau des Philoſophes. Quand l'on fait rougir le bout d'un vaiſſeau de verre, comme eſt un Matras, & que l'on le tord avec des pincettes, ou qu'on l'applatit & joint ſi bien qu'il n'y ait point d'ouverture ; cependant il y a encore le ſceau d'Hermes par Hermes, pour lequel ſçavoir il faut connoître les Agens. Les Philoſophes ſe ſervent encore d'un autre ſceau, ou lut propre au vaſe.

HERMAPHRODITE, mot Grec composé d'HERMÉS, qui ſignifie Mercure, & APHRODITE qui veut dire Venus ; comme qui diroit composé de Mercure & de Venus. La Fable dit que ce fut le Fils de Mercure & de Venus, qui avoit les membres des deux ſéxes, & étoit mâle & femelle : Voilà pourquoi on appelle ainſi ce qui a les deux ſéxes, &

qui est tout ensemble mâle & fémelle. On l'appelle autrement Androgyne, du mot Grec ANDRODUNOS, qui signifie homme & femme, ce qui est attribué au Mercure philosophique ; parce qu'il est mâle & fémelle, feu & eau, sec & humide.

HETEROGENE ou Heterogenée, mot Grec, qui signifie une chose dont les parties sont de différentes natures, comme sont les parties qui composent le Corps des végétaux, qui sont l'écorce, le bois, les feuilles, &c. Et celle des animaux, la chair, les os, &c. ou la contrariété régnante des quatre élémens, ou qualités élémentées.

HEVILATH, terre de vie, où naît l'Or magique, très-bon, très-fin.

HOMOGENE, mot Grec, qui signifie une chose de laquelle toutes les parties sont de même nature & espèce, comme toutes les parties de l'Eau sont eau & semblables.

HORUS, Fils d'Isis & d'Osiris.

HUMIDE radical, matiere des Sages.

JA pour *déja*, *Trevisan.*

IGNÉE, terme de l'Art, qui signifie qui est de Feu ; du Latin *Igneus.*

INCOMBUSTILE, qui ne se consume point.

Incombustible, qui ne peut être brûlé, ni consommé par le feu, ainsi les Philosophes appellent leur Souffre incombustible, parce que le feu ne peut agir sur lui.

Indissoluble, qui ne peut être désuni ni séparé ; du Latin *Indissolubile.*

Inferer, du Latin *Infero.* Juger, de tirer conséquence de.

Innumérable, du Latin *Innumerabile.* Innombrable, sans nombre.

Inquisiteurs, rechercheurs, du Latin *Inquisitor.*

Insculpé, gravé, du Latin *Insculptum.*

Intrinséque, intérieur, qui est au-dedans ; du Latin *Intrinsecum.*

Investigateurs, chercheurs, ceux qui cherchent; du Latin *investigator.*

Iscarifier, couper, trancher, ouvrir.

Isis, figure de la nature essencielle, mere de tout ce qui existe, où l'humide radical universel impreigne de chaleur céleste, son principe moteur, Mercure philosophique.

L*Abeur*, travail; du Latin *labor*, *Labourer*, travailler, *Labourans*, travaillans.

LAIT de la Vierge, le Mercure philosophique.

Lamines petites lames; du Latin *Lamina.*

Lapils, pierres; du Latin *Lapis.*

Lay, laïque, qui n'a aucun titre dans les Ordres Ecclésiastiques, & qui n'est pas Religieux; du Grec LAOS peuple.

LIBRA, le Signe des Balances, l'un des douze Signes du Zodiaque, dans lequel le Soleil entrant le 22 Septembre, fait l'Equinoxe d'Automne.

Ligature, *conserver le Vaisseau avec sa ligature*, c'est-à-dire le conserver *bien bouché*, en le scellant du sceau d'Hermes, c'est-à-dire, en enfermant Hermes par Hermes, ce qu'on ne pourra comprendre sans connoître le sujet.

Lineaire, du Latin *Lineare*, c'est-à-dire, qui va tout droit, uniment, également, depuis le commencement jusques à la fin : la principale qualité de la ligne, étant d'être par tout unie & droite.

Liquefaction, l'opération par laquelle on réduit en liqueur une chose solide; du Latin *Liquefactio.*

LUNE, terme de l'Art, qui signifie l'Argent, & se marque par un Croissant tourné de droit à gauche. Voyez *Argent*, humide radical.

LUNAIRE, suc de la Lunaire, terme mystérieux des Philosophes. Philalethe dit dans le ch. 19. que c'est la plus pure substance du Soleil purifié, & joint avec le Mercure des Philosophes.

LUT, mot de l'Art; du Latin *Lutum*, c'est le mortier que font les Philosophes pour lutter & en-

duire, ou encrouster leurs Vaisseaux de verre, afin qu'ils résistent mieux au feu.

MAGISTERE, terme de l'Art, qui signifie le grand Oeuvre; du Latin *Magisterium*, c'est-à-dire, sujet trois fois plus vertueux qu'il n'étoit en son premier état. Magistere est aussi une opération chymique, par laquelle un Corps mixte ou composé est tellement préparé par l'Art Chymique, sans que l'on en fasse aucune extraction, que toutes ses parties homogenées sont conservées & réduites dans un dégré de substance ou de qualité plus noble, par la séparation que l'on fait seulement de ses impuretés extérieures. Beguin, lib. 2. ch. 19. ainsi qu'est le Magistere des Perles, de Coral, &c. si bien que toutes les préparations des Métaux, ne sont que des Magisteres, ou atténuations de leurs Corps subtiliés.

Maintes, plusieurs.

Mais que, pourvû que.

Mâle volonté, mauvaise volonté, comme mâle grace. *Trevisan.*

Marchier, pour Marché. *Zachaire.*

MÉDECINE, c'est-à-dire, force universelle, améliorant & perfectionnant les Corps malades, ou imparfaits.

MER, les Philosophes appellent leur Mercure Mer, parce qu'il est une Eau marine, ayant un Selpêtre, c'est-à-dire, une Eau qui se pétréïfie.

MERCURE, l'une des sept Planettes qui se marque avec un rond qui a un Croissant au-dessus avec une Croix au-dessous du rond. Il se prend pour l'Argent-vif, tant le commun que celui des Philosophes, c'est-à-dire, que les Philosophes tirent & font, & pour cet effet Philalethe dit au Chap. 1. que c'est un Enfant qu'ils forment, non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé, par la coopération de la Nature, & par un merveilleux artifice, de sorte qu'il ne

se trouve point sur la terre tout prêt & préparé pour l'Oeuvre, comme il est dit dans le chapitre 13. du même Auteur. Ils l'appellent autrement leur Sel, leur Lune, leur Or blanc, la Fémelle, leur Eau pontique, leur Vinaigre très-aigre, qui a la vertu de dissoudre l'Argent & l'Or communs, & de les résoudre en leur Mercure, qui est leur sémence. Les Philosophes disent qu'il est Hermaphrodite, c'est-à-dire mâle & fémelle, & qu'il est volatil, c'est pourquoi ils l'appellent le Dragon aîlé, mais il devient fixe par le moyen du Souffre des Philosophes, qui est en lui-même, & qu'il revivifie en mourant, & ainsi devient leur Salamandre qui vit dans le feu.

MISTÉRE, secret, énigme, parabole, ignorance d'une chose, sens caché, esprit occulte.

MINE, ou miniere, d'où s'extrait le Mercure des Sages.

Mondifier, *mondification*, nettoyer; du Latin *Mundificatio*.

Moult, beaucoup; du Latin *Multum*, prononçant *u*, comme *ou*, ainsi que faisoient les Latins.

Mosle, pour moule, *Zachaire*.

MOSZHACUMIA, c'est-à-dire, les féces ou immondices du verre.

Muer, changer, du Latin *Muto*, d'où vient transmuer. On dit que les Oiseaux muent quand ils changent de plumes, ainsi fait le Mercure philosophique à chaque aigle.

N*Arrer*, raconter; du Latin *Narrare*.

Nully, aucune personne. *Trevesan*.

O*Bliques*, de travers; du Latin *Obliquum*.

Occises, tuées; du Latin *Occisum*.

OISEAU D'HERMES, l'Esprit du feu de nature, enclos dans l'humide du Mercure hermétique, Pigeon, ou la chaleur naturelle unie à l'humide radical.

OR, est le plus parfait de tous les Métaux, que les Philosophes appellent Soleil, ils le marquent

par un cercle, & un point au milieu pour montrer qu'il est entiérement fixe & parfait. Ils ont leur Or philosophique qu'ils appellent vif. Ils en ont un Rouge, qu'ils appellent leur Laton rouge, Mâle, Souffre, Dragon sans aîle. Et un Or blanc, qui est la Fémelle, le Dragon aîlé, leur Mercure. Voyez *Argent* & *Mercure*.

OS D'ADAM, Mercure philosophique, Souffre igné.

OSIRIS, pris pour la chaleur naturelle, jointe à l'humide radical figuré par Isis.

P*Arabole*, mot Grec, qui signifie comparaison, énigme, figure, allégorie, symbole.

Parâboliquement, par comparaison.

Part, la part ou, le lieu, l'endroit où, là où, *Zachaire*.

Passif, patient ce qui reçoit l'action de la chose qui agit.

Pécune, argent; du latin *pecunia*. *Trévisan*.

PHILOSOPHE, sage, mage, adepte, amateur de Sagesse, c'est le nom de ceux qui sçavent la Science de Dieu & de la Nature.

PHILOSOPHIE, amour de Sagesse; nom que l'on donne à la Science ou Art, qui enseigne à faire la Pierre philosophale.

PLANETTES, les sept Planettes ont chacune leur couleur, par toutes lesquelles successivement passe l'Oeuvre des Sages.

PHISON, fleuve, dont les eaux composées des quatre Elémens liquides, circulent dans toute la terre de vie.

Posé, qu'ils le montrent, encore qu'ils le montrent.

Pratique, action du mot grec PRATTEINE qui veut dire faire, opérer, œuvrer, pratiquer.

Probateur, éprouveur, qui éprouve, du latin *probator*.

Putréfaction, pourriture; du latin *putrefactio*.

Putrifier, pourrir; du latin *putrefacere*.

QUant & lui, avec lui.

Quærons, cherchons; du latin *Quæro. Trévisan.*

QUINTESSENCE, comme qui diroit cinquiéme Essence, ou cinquiéme Etre d'une chose mixte. C'est comme l'ame très-subtile tirée de son corps & de la crasse & superfluité des quatre Elémens, par une très-subtile & très-parfaite distillation. *Vistatus cœ Phi... ch* 2 & qui par ce moyen est spiritualisée, c'est-à-dire rendue très-spirituelle, très-subtile & très-pure, & comme incorruptible, ou astralisée, & céléstifiée.

R*amentevoir*, remettre en mémoire, faire ressouvenir.

Receptes, procédés ou mémoires pour faire le grand Oeuvre, ainsi appellés, parce qu'ils commencent comme les ordonnances des Médecins par le mot latin *Recipe*, c'est-à-dire *prends*.

Régir, gouverner, du latin *regere*, de là vient *régim*; du latin *regimen*, gouvernement. Ainsi l'on dit *le régime du feu*, c'est-à-dire la maniere de faire & de conduire le feu.

Regard, au regard d'elle, en comparaison d'elle. *Trévisan.*

Reincruder, redevenir cru, ou faire redevenir cru; du mot latin barbare *reincrudare*, réincruder, c'est à-dire faire retrograder la matiere jusqu'a l'état de son origine, & de la naissance qu'elle reçoit en sortant du ventre des quatre Elémens, ses pere & mere.

REVERBERE, Feu de reverbere, c'est à dire, ou la flamme circule & retourne d'en haut sur la matiere, comme fait la flamme dans un four, c'est un réverbere entier, quand le feu n'a point de passage par-haut: & demi, quand le milieu du fourneau est ouvert, & qu'il n'y a que les côtés qui sont fermés; de sorte que la circulation du feu ne se fait qu'à demi.

ROSE'E, Eau lustrale des Anciens, Rosée céleste, Mercure philosophique, enfans de Bacchus & de Cérès.

ROUGE, terme de l'Art, par lequel les Philoſophes appellent la teinture de leur Elixir, lorſqu'elle eſt dans ſa perfection pour donner la véritable couleur de l'Or au Mercure des métaux imparfaits.

Rubification, rougiſſement, action par laquelle on rougit quelque choſe, ou que l'on la fait devenir rouge; du Latin *rubificatio*.

Rubifier, faire rouge: parfaire la Médecine au rouge.

SAGESSE, la Nature eſſencielle doüée de la vertu divine, matiere des Philoſophes.

SATURNE, l'une des ſept Planettes. Les Philoſophes appellent de ce nom le plomb. Néanmoins ils ont leur plomb particulier, qu'ils diſent qui eſt plus précieux que l'Or, & que quelques Auteurs ont appellé le Plomb ſacré ou le Plomb des Sages, & ont cru que c'étoit l'Antimoine: mais les Philoſophes appellent leur Plomb leur Matiere lorſqu'elle ſe putrifie; ce qui ſe connoît par la couleur noire du noir très-noir, dans laquelle ſe fait l'Eclypſe du Soleil & de la Lune, qu'ils appellent boüe ou limon, dans lequel l'ame de l'Or, (qui eſt appellée la fleur de l'Or en la tourbe) ſe joint avec le Mercure: de ſorte que les Philoſophes appellent Saturne ou Plomb, le tombeau où le Roi eſt enſeveli. *Philalethe, Chap. 22.*

SATURNIE, végétable, c'eſt un des termes myſtérieux de l'Art dont ſe ſert Philalethe Chap. II, qu'il a pris de Flamel, lequel dans ſon Sommaire, ou Poëme philoſophique, en parle en cette ſorte:

L'Herbe triomphante royale,
Laquelle ont nommé minérale,
Anciens Philoſophes, & herbale,
Appellée eſt ſaturniale.

Cette Saturnie n'eſt autre choſe que la décoction

des quatre qualités élémentées, & le Mercure philosophique, où tout est aqueux & létargique pour venir à végétation.

Sacrements, serments. *Trévisan* : du Latin *Sacramentum*.

Sapience, sagesse, perfection & vertu divine dans la Nature, salut, santé, incolumité, sainteté d'ame, d'esprit & de corps.

Sauve, sauf, sans. *Sauve aucune superfluité*. Trévisan. Il vient du Latin *Salvus*, qui signifie santé.

Seine, se ne ressentira. Trévisan pour s'en ressentira.

Sermoner, dire, prêcher, discourir. Il vient de *Sermon*, & celui du Latin *Sermo*, parole, soufle.

Serpentine, couleur serpentine dans la Tourbe, c'est-à-dire couleur de Serpent, couleur verte, qui est signe de la végétation. Philalethe l'appelle la verdeur désirée, la Fontaine des Amoureux, parlant de cette couleur dit :

Au fonds d'ell' gît le vert Serpent.

Serpent, venin de la corruption terrestre, qui paroît en l'Oeuvre, bien figuré, avant le commencement de la noirceur.

Siccité, sécheresse : du Latin *Siccitas*.

Simples. Zachaire se sert de ce mot pour ce que l'on appelle drogues ou matiéres. Il signifie proprement les Herbes ou Plantes.

Simptôme, symbole, marque, prognostic, figure, image, représentation, indice.

Singulier, particulier : du Latin *Singularis*. De là vient *Singularité*, ce qui est particulier.

SOLEIL, est le Roi des Planettes, qui leur donne la lumiere : les Philosophes appellent l'Or Soleil. Voyez Or.

SOLUTION est une Opération de l'Art, par laquelle on réduit une chose solide & séche en essence d'eau, où l'on la fait liquide. Geber, Liv. I, Part. IV, Ch. LI.

Solutions, réponses aux raisons, résolutions d'argumens. Il vient de *Soudre*, dont Zachaire se sert pour résoudre.
Souffre, premier & principal des trois premiers principes, qui tient de la nature du feu, & moteur animant; le second est le Mercure, qui est l'humide, & le troisiéme est le sel, qui est le corps & le lien des deux autres.
Souffreté, disette, pauvreté: il vient de souffrir.
Sophistique, du Grec SOPHISTET, imposteur, charlatant.
Sophistications, impostures, tromperies. On appelle ainsi les ouvrages des affronteurs Chymistes, qui prétendent par des voyes indirectes blanchir le cuivre, ou graduer l'Argent, & lui donner des teintures superficielles, faire des augmentations d'Or par divers mélanges, & diverses opérations bizarres qu'ils inventent, pour couper la bourse à ceux qui les croyent.
Sperme. Sophisme, mot Grec, qui veut dire semence.
SUBLIMATION est l'élévation faite par la chaleur d'un corps sec en atômes ou parties très-subtiles, qui s'attachent au vaisseau.
Surdomine, prédomine, est plus fort & puissant.
Supernaturelle, surnaturelle au-dessus du pouvoir de la Nature. Zachaire.
Sustentation, soutien, vigueur, force.
Sybilles, Prophéteſſes, Mages, Philosophes hermétiques très sçavantes, & adeptes dans la Science de la Philosophie naturelle.
TAxer, reprendre, blâmer; du Latin *Taxare*. Zach.
TELESME, fin, du mot Grec TELOS, dans la Table d'Emeraude.
TERRE ROUGE, c'est le Laiton.
TERRE FOETIDE, c'est le Souffre de mauvaise odeur.
TINGENT, terme de l'Art qui marque une des perfections de l'Elixir des Philosophes, qui pour

être accompli doit être en poudre, fondante, pénétrante & tingente au blanc & au rouge. Il vient du Latin *Tingens*.

Théorique, mot Grec, qui signifie spéculation, contemplation.

Trafique pour trafic. Zachaire.

Transfigurer, faire changer de figure.

TRANSMUER, d'où vient transmutation, terme fort usité dans l'Art, pour signifier le changement des Métaux imparfaits en Or par le moyen de l'Elixir, qu'on devroit plutôt appeller perfection des Métaux imparfaits, puisqu'ils ont été faits par la Nature pour parvenir à cette perfection, étant tous composés de même matiere : mais l'impureté de leur matrice, c'est-à-dire du lieu où ils sont formés, les en empêche.

Transverses, voyes transverses, qui vont de travers, qui ne vont droit. *Trévisan*; du Latin *transversus*.

TRITURATION, comme qui diroit broyement, action par laquelle on broye & réduit quelque corps solide en menues parties par la contusion; du mot Latin *triturare*, ce qui produit l'extraction de la quintessence ignée & humide.

Trousse, mocquerie, dérision, tromperie, de l'Espagnol & de l'Italien, *truffa*.

TYRIENNE, couleur Tyrienne, c'est-à-dire couleur de la véritable pourpre, qui est le sang d'un poisson qui se pêchoit dans la Mer du Levant, aux environs de la Ville de Tyr, & nom qu'on donne à la Pierre parfaite au rouge.

VENTRE d'Aries. Voyez Aries, Bélier.

VENUS, est l'une des sept Planettes, que les Philosophes prennent pour le cuivre, lorsque leur matiere est au dégré de cette Planette; elle se marque par un cercle avec une croix au-dessous.

Véridique, qui dit vrai; du Latin *veridicus*.

Vergone, honte.

Viatique des Sages, la Médecine universelle dorée, ou l'Elixir au rouge, opérante cures merveilleuses dans les maladies extrêmes & désespérées; celle au blanc, & qu'ils appellent la lunaire, ayant moins de force & de vertu, s'applique dans les maladies moins dangéreuses.

Vilipender, mépriser; du Latin *vilipando*.

VINAIGRE très aigre, c'est un des noms que les Philosophes donnent à leur Mercure, parce qu'il dissout l'Or sans violence. Voyez *Mercure*.

Vivifier, donner la vie; du Latin *vivificare*.

Voirre, ancien mot pour *verre*.

VOLATIL, qui vole, c'est à-dire, ce qui par la chaleur s'éléve en haut; c'est une ressemblance prise des Oiseaux. Les Philosophes disent qu'au commencement leur Mercure est volatil, c'est pourquoi ils l'appellent Dragon volant, parce qu'il se sublime par la chaleur, & emporte avec soi la partie fixe ou le Souffre.

Volatilisation, sublimation, élévation qui se fait d'une matiere au haut du vaisseau par la chaleur.

Voulesist, l'ancien mot pour *voulût*. Zachaire.

UNITE', un, union indissoluble des principes inséparables & impartibles.

URINAL, vaisseau de verre où l'on urine, pour moyenner artistement la putréfaction & les opérations nécessaires; Flamel l'employe touchant le vase requis; il s'entend encore de l'œuf philosophique, dit phiole, ampoule, amphore, qui reçoit & contient l'essence catholique de l'œuvre de la Médecine hermétique; le mot est tiré du Latin *urina*.

VULGAIRE, mot de l'Art, qui signifie commun, vulgaire; du latin *Vulgare*.

FIN.

FAUTES A CORRIGER, *survenues dans l'impression.*

PAge 13. ligne 3. au lieu du mot *ayez*, lisez *avez*.

Page 21. ligne 5. au lieu du nom *d'Espagne*, substituez *d'Espagnet*.

Page 33. ligne derniere, au lieu de *patienc*, mettez *patience*.

Page 45. ligne 4. au lieu de *revifier*, lisez *revivifier*.

Même page, ligne 6. au lieu de l'*Argent*, qui trouble & déplace tout le sens de la pensée, mettez, *l'Agent*.

Même page, ligne 9. au lieu de *vification*, lisez, *vivification*.

Page 71. à la derniere ligne, après le mot *capacité*, ajoûtez *du nid*.

Page 80. ligne 31. au lieu de *souffre*, lisez, *soufle*.

Page 88. ligne 5. au lieu de *Microscome*, mettez, *Microcosme*.

Page 96. ligne 25. au lieu de *Philosopatres*, substituez, *Philosophâtres*.

Page 138. derniere ligne, lisez, *Arsenic*.

Page 150. ligne 3. au lieu *d'incru*, lisez, *issus*.

Page 155. ligne 14. à la place de *alta est*, lisez, *alka est*.

Page 159. ligne 3. de la notte, au lieu de *partient*, lisez, *patient*.

Page 166. avant derniere ligne, au lieu *d'oye*, lisez, *voie*.

Prge 169. ligne 3. au lieu *d'eux*, lisez, *ceux*.

Page 191. ligne 3. au lieu de *provient*, lisez, *proviennent*.

Page 237. ligne 17. après les mots d'*Eau claire*, ajoûtez, *qui*.

Page 280. ligne 30. au lieu d'*implacable*, lisez, *impalpable*.

Page 390. à la 7. ligne, après les mots *céleste*, *&* ajoûtez, *la terre*.

Page 445. & 446. verſet 117. les Curieux Inveſtigateurs pourront avoir recours au Texte manuſcrit de l'Auteur en cet endroit, pour y retrouver & ſcruter ce que la prudence a fait juger devoir obmettre de ce verſet.

Page 488. ligne 27. au lieu de *fonte*, liſez, *fontaine.*

Même page, ligne 28. à la place de *chent*, mettez, *cherchent.*

Page 504. ligne 19. après le mot *encore*, ajoûtez, *ne.*

Page 509. ligne 7. après le mot *vulgaire*, ſupprimez le *point* . troublant la phraſe qui précéde & ſuit.

Page 510. ligne 8. au lieu de *otuit*, liſez, *potuit.*

Page 529. ligne 9. au lieu d'*Herpocrates*, liſez, *d'Harpocrates.*

Page 532. ligne 13. à la place du mot *Etudieux*, mettez, *Eſtudieux.*

Page 534. ligne 17. au lieu de *géne*, liſez, *gébemne.*

Même page 534. ligne 27. au lieu de *n'ont*, liſez, *non.*

Page 536. ligne 27. au lieu de *verteux*, liſez, *vertueux.*

Page 538. ligne 2. à la place d'*apreniſſage*, ſubſtituez, *apprentiſſage.*

Page 540. ligne 16. au lieu de *naure*, liſez, *nature.*

Page 546. ligne premiere, au lieu de *ſeaîe*, mettez *faîte*, ou *ſommet.*

Page 559. ligne 18. au lieu de *Piton*, mettez, *Pithon.*

Page 561. ligne 17. au lieu d'*Aglée*, liſez, *Agilée.*

Page 571. ligne 16. au lieu d'*Almgamat on*, liſez, *Amalgammation.*

Page 576. ligne 22. ou lieu de *Crſol*, liſez, *Cruſol.*